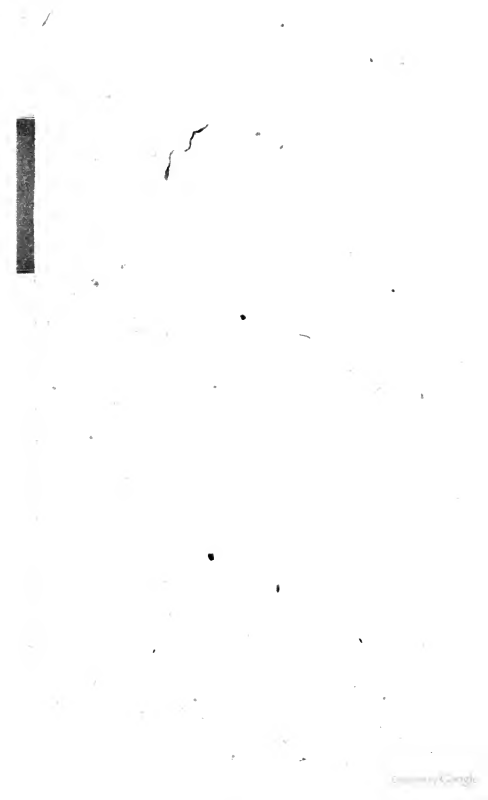

LLI









THÉÂTRE

DE

L. B. PICARD.



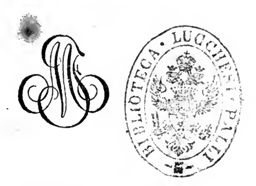
THÉATRE

DE

L. B. PICARD,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

TOME QUATRIÈME.



PARIS,
MAME, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
rue du Pot-de-Fer, nº 14.
1812.



LE
MARI AMBITIEUX,

OU

L'HOMME QUI VEUT FAIRE SON CHEMIN,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

Représentée pour la première fois le 16 octobre 1802.

Quærit opes et amicitias, inservit honori.
HORAT. *de Arte poetica.*

PRÉFACE.

LORSQUE je composai l'Entrée dans le Monde, j'avais un grand projet. Je voulais faire trois comédies en cinq actes, dont le principal personnage, toujours le même, mais pris à trois âges différents, aurait été présenté sous trois différents aspects. C'était Horace dans son Art poétique qui m'en avait inspiré l'idée.

Cereus in vitium flecti, monitoribus asper. (*)

Tel est l'homme dans sa jeunesse.

Quærit opes et amicitias, inservit honori. (**)

C'est le même homme arrivé à l'âge mur.

Difficilis, quærulus, laudator temporis acti. (***)

C'est encore le même homme, s'il parvient à la vieillesse.

Ces trois vers me fournissaient à la fois la matière et les épigraphes de mes trois comédies.

De ces trois pièces, voici la seconde, je ne crois pas faire la troisième, et dès cette seconde j'ai renoncé au projet de prendre pour principal personnage le jeune homme qui fait le sujet de la première.

L'Entrée dans le Monde n'avait pas eu un succès assez éclatant, mon jeune Térigny n'avait pas laissé un souvenir assez

(*) Un jeune homme, toujours bouillant dans ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices.
....

(**) L'âge viril, plus mûr, inspire un air plus sage,
Se pousse auprès des grands, s'intrigue, se ménage.
....

(***) La vieillesse, chagrine, incessamment amasse,
....
Toujours plaint le présent, et vante le passé.

BOILEAU, *Art poét.*

profond dans l'âme des spectateurs pour qu'on fût intéressé à le revoir à quarante ans ambitieux et marié. C'est sans doute ma faute; et je regrette vivement d'avoir eu ce premier tort. Horace, dans ces vers et dans ceux qui les précèdent et qui les suivent, a si bien exprimé les passions, les habitudes et les ridicules de presque tous les hommes dans les quatre âges de leur vie! En laissant de côté l'enfance dont le poëte comique ne peut pas s'emparer, c'eût été, je crois, une suite d'ouvrages intéressants pour la littérature dramatique que trois grandes comédies (je les suppose bien exécutées) où l'on aurait vu le même homme, dans les trois autres époques de sa vie, aux prises avec les passions de son âge.

Je suis forcé d'en faire l'aveu. Je suis presque toujours bien inspiré dans le choix de mes sujets : mais trop souvent je ne produis qu'une esquisse au lieu d'un tableau.

Je crois que le Mari Ambitieux est un des sujets les plus heureux qu'on puisse rencontrer. Quelques vrais amis me tenant compte du bonheur du sujet persistent à placer la pièce au premier rang de mes comédies, quoiqu'ils soient d'accord avec moi sur les défauts de l'exécution.

La pièce eut le plus grand succès à la première représentation. Elle essuya bientôt des éloges et des critiques qui me semblent également exagerés.

On me reprocha d'avoir donné à Cléon une trop petite ambition. « Qu'est-ce, me disait-on, que cette place d'Ar« mand qu'il sollicite? qu'est-ce que ce Dulis désigné comme « un homme en place, qui dispose d'emplois assez considé« rables, que Cléon adule comme le plus bas protégé ferait « le plus important protecteur? Enfin, ajoutait-on, un homme « moitié amoureux, moitié ambitieux, n'est plus qu'un « homme sans caractère. »

Au moment où je donnai la pièce il m'était impossible de spécifier la place que sollicitait Cléon. Nos institutions étaient trop nouvelles pour qu'on pût déjà les mettre en scène. Il me fallut donc l'indiquer d'une manière vague. La place d'Armand peut être une petite sous-préfecture, comme une place de conseiller d'état. J'avoue que ce titre de Mari Ambitieux ouvre un champ vaste à l'imagination du spectateur. Cependant l'ambition existe dans toutes les conditions, chez les artisans comme chez les grands seigneurs. Les circonstances m'ont forcé de rapetisser l'ambition de Cléon; mais un lecteur indulgent peut l'agrandir à son gré. Avant la révolution j'aurais fait de Dulis un duc, un comte, un grand seigneur, et de Cléon un de ses courtisans. En 1802, que pouvais-je faire de Dulis ? un ministre ? c'était appeler de fausses et malignes applications sur des personnages importants, je ne le pouvais, ni ne le voulais (*).

Un homme moitié amoureux, moitié ambitieux, n'est point un homme sans caractère, c'est un homme livré à deux passions qui se combattent, et le choc des passions entre elles, ou d'une passion avec le caractère, a toujours été la source la plus féconde et la plus heureuse du pathétique dans une tragédie, du comique dans une comédie. Dans

(*) L'auteur comique ne doit pas épargner les vices et les ridicules des grands; mais je crois que les ministres ne sont point justiciables de la comédie. Leurs fonctions sont trop importantes pour qu'on puisse se permettre de jouer avec elles. Leur nombre est trop borné pour qu'on puisse éviter le reproche d'avoir voulu faire une satire personnelle. On peut parler d'un ministre sans le faire paraître, comme l'ont fait plusieurs auteurs, comme l'a fait M. Étienne dans les Deux Gendres; on peut même l'introduire sur la scène, comme je l'ai fait dans Médiocre et Rampant; mais il faut que son caractère soit noble, que sa conduite soit pure, que son pouvoir serve au bonheur des personnages intéressants. Ce serait tomber dans la licence d'Aristophane que d'essayer de livrer les hommes d'état à la risée publique.

l'âme de Rodrigue il s'élève entre l'honneur et l'amour un combat qui vous attendrit; direz-vous que Rodrigue est un homme sans caractère? Dans l'âme d'Harpagon il s'élève entre l'amour et l'avarice un combat qui vous fait rire; direz-vous qu'Harpagon est un homme sans caractère? Le grand maître n'a jamais manqué de mettre le caractère aux prises avec une passion qui lui est contraire. Alceste est amoureux d'une coquette. Tartufe se démasque par convoitise.

Ce ne sont pas là les grands défauts de l'ouvrage. Les vrais défauts, c'est la vertu inexpugnable de madame Cléon, c'est la générosité bien établie de Dulis. Aucune des deux passions de Cléon n'est en danger; sa femme ne succombera point; Dulis ne le punira point de la vertu de sa femme; et voilà ce qui affaiblit à la fois l'intérêt et le comique.

Quant au rôle de Cléon, il me paraît ce qu'il doit être, lorsqu'il ignore, lorsqu'il veut ignorer l'amour de Dulis, lorsque, certain de la vertu de sa femme, il se décide à laisser aller les choses, lorsque, malgré sa sécurité, il varie dans les conseils qu'il lui donne sur la conduite qu'elle doit tenir avec Dulis. Ses terreurs, pendant qu'elle est au bal, sont comiques et le seraient bien davantage si elles pouvaient paraître un peu plus fondées.

Deux autres rôles qui me semblent vrais et comiques, ce sont ceux du complaisant Montbrun, et de l'intrigante madame Saint-Alban. Je crois que celui de Montbrun surtout est heureusement imaginé. Il prend sur lui toute la bassesse de l'action, et il en résulte que, malgré la faiblesse de Cléon, on peut encore s'intéresser à lui.

J'ai toujours aimé l'exposition de cette pièce. Elle me paraît naturelle, claire et intéressante. Dans le second et le troisième acte, la situation du principal personnage me

paraît comique et bien graduée. Le quatrième acte tout entier était fort applaudi. Le dénoûment est obscur, sérieux et n'inspire que très-peu d'intérêt. Qu'importe que madame Cléon soit allée au bal ou n'y soit pas allée? on sait bien qu'elle ne cédera pas à Dulis. On sait bien que Dulis ne l'enlevera pas.

Faites de Dulis un homme puissant et sans frein dans ses passions, faites de madame Cléon une femme que son indignation contre son mari puisse conduire à une faiblesse, et je crois que la pièce méritera les grands éloges qu'un journaliste lui donna le lendemain de la première représentation.

Que ne le faites-vous, me dira-ton? Je le voudrais, je le devrais, je n'ose. Je recule devant l'extrême difficulté de l'entreprise. Qui me répond que je réussirais? Je crois plus prudent d'offrir ma pièce au lecteur avec ce qu'elle peut avoir de bon et ce qu'elle a de défectueux.

PERSONNAGES.

CLÉON.
DULIS.
DUPLESSIS, beau-père de Cléon.
MONTBRUN, ami de Cléon.
DERCOUR.
DUBOIS, valet de chambre de Cléon.
JOHN, Jokei anglais.
GERMAIN, valet de Cléon.
MADAME CLÉON, femme de Cléon, fille de Duplessis.
MADAME SAINT-ALBAN, intrigante.

La scène est à Paris, chez Cléon.

LE
MARI AMBITIEUX.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MADAME CLÉON, DUPLESSIS.

DUPLESSIS.

Oui, mon enfant, c'est moi, c'est ton ami, ton père.

MADAME CLÉON.

Vous, mon père, à Paris! se peut-il? quelle affaire....

DUPLESSIS.

Je te revois, ma fille, et me voilà content.
Je ne t'avais jamais quittée un seul instant,
Et voilà bien six mois que ton mari, mon gendre,
Abandonna Bordeaux : j'ai voulu vous surprendre.
A mon associé je laisse ma maison;
Je pars et me voilà; mais où donc est Cléon?

MADAME CLÉON.

Ah! qu'il vous saura gré, mon père, du voyage!
Il va rentrer.

DUPLESSIS.

Fort bien. Comment va le ménage?
Comment te trouves-tu du séjour de Paris?
Cléon fait-il fortune? a-t-il beaucoup d'amis?

T'aime-t-il toujours bien ? quand serai-je grand-père ?
Du plus petit détail rends-moi compte, ma chère.

MADAME CLÉON.

A ma félicité mon père seul manquait :
Mon bonheur loin de vous peut-il être parfait

DUPLESSIS.

Et voilà loin de toi ce que ton père éprouve :
Moi qui fus de tout temps si gai, chacun me trouve
Triste et sombre à présent ! Je m'étais bien promis
De choisir pour mon gendre un homme du pays.
J'aurais mis volontiers dans l'acte du notaire
Que ma fille jamais ne quitterait son père;
Et comme quelque temps il en eut le projet,
Peut-être ton Cléon aurait-il bien mieux fait
De suivre mon commerce et ma manufacture,
Entreprise honorable, avantageuse et sûre....
Mais il fallut céder, et ce pauvre Cléon,
Tourmenté, maîtrisé par son ambition,
Se berçant de projets, de grandeur, de fortune,
De plus en plus trouvant ma morale importune,
Me prouvant qu'il fallait pour le bien de l'état
Qu'il obtînt à Paris quelque poste d'éclat,
Homme de probité d'ailleurs, plein de droiture,
Instruit et très-versé dans la littérature,
Partit et t'emmena : mais voyons, c'est fort bien.
A quel point en est-il ? il ne m'en écrit rien.

MADAME CLÉON.

Avant de m'épouser Cléon était en place ;
Le départ d'un ministre amena sa disgrâce.

On a de ses talents gardé le souvenir :
De nouveau, lorsqu'il cherche encore à parvenir,
Vous sentez qu'il lui faut une place marquante.
La mort du brave Armand en laisse une vacante....

DUPLESSIS.

Qu'on donne à ton mari! Reçois mon compliment.

MADAME CLÉON.

Pas encor, mais Cléon l'aura probablement.

DUPLESSIS.

Ah! j'entends, il ne vit encor que d'espérance;
En attendant, chez vous grand train, grande dépense,
Des valets, des chevaux, maison montée enfin.

MADAME CLÉON.

On ne peut autrement faire ici son chemin.
Pour réussir, dit-il, il faut briller, paraître....

DUPLESSIS.

Oui, se mettre en avant, pour rien n'avoir peut-être;
Je m'en rapporte à lui là-dessus cependant;
Et pour se ruiner je le crois trop prudent.
Mais toi, simple en tes goûts, dis, ma bonne Sophie,
Comment te trouves-tu de ce genre de vie?

MADAME CLÉON.

Il plaît à mon mari.

DUPLESSIS.

C'est dire qu'il te plaît;
Le monde et ses plaisirs d'ailleurs ont un attrait....
La parure toujours flatte une jeune femme;
Ne va pas en conclure au moins que je te blâme.
Sous ces brillants habits je te trouve encor mieux;
De ma fille, ma foi, je suis presqu'orgueilleux.

Dans le monde chacun te cite, je parie,
On fait bien; à la fois douce, aimable, jolie....

MADAME CLÉON.

Pourvu que je sois belle aux yeux de mon mari....

DUPLESSIS.

C'est tout ce qu'il te faut. Bon, je vois, Dieu merci,
Que vous vivez tous deux en bonne intelligence;
Car, si tu l'aimes tant, c'est qu'il t'aime, je pense.

MADAME CLÉON.

Ah! oui; comme du mien, je réponds de son cœur.

DUPLESSIS.

Ton père, mon enfant, jouit de ton bonheur.

SCÈNE II.

MESDAMES CLÉON, SAINT-ALBAN; DUPLESSIS, GERMAIN.

GERMAIN, *annonçant*.

MADAME Saint-Alban.

(Il sort.)

MADAME CLÉON.

Faites entrer. Mon père,
Ne soyez pas surpris, cette femme est légère....

MADAME SAINT-ALBAN, *entrant*.

Embrassez-moi, mon cœur, et grondez-moi bien fort.
Huit grands jours sans vous voir! oh! j'ai tort, très-grand tort.
On me vole mon temps; c'est affreux, c'est infâme....
Vous le savez, je suis toute amitié, toute âme.
Mes chevaux sont rendus, j'ai couru tout Paris,
J'ai vu vingt fournisseurs, j'ai vu trente commis;

J'ai choisi pour mon meuble une charmante étoffe,
Le ministre Damon faisait le philosophe ;
Mais j'ai forcé sa porte, et j'aurai mon brevet
Pour Mirvil, vous savez, brave homme, mais si laid !
Quel dommage ! Arminval enfin a sa régie,
C'est fait, sa caution par mes soins est fournie.
Mais venons au sujet qui m'amène en ces lieux ;
C'est un fait qui vous touche, un fait très sérieux.
Dorimène a toujours grand monde à sa toilette ;
De Paris vous savez qu'on y tient la gazette.
Il se répand des bruits sur vous et sur Cléon
Qui m'ont frappée au cœur : sans indiscrétion,
Peut-on devant monsieur s'expliquer ?

MADAME CLÉON.

C'est mon père.

MADAME SAINT-ALBAN.

Ah ! monsieur, recevez mon compliment sincère.

DUPLESSIS.

C'est moi.... Pardon, quelle est madame ?

MADAME SAINT-ALBAN.

Qui je suis?
Une femme de feu, monsieur, pour ses amis,
Et de cœur attachée à votre aimable fille.

DUPLESSIS.

Je le crois ; mais quels sont ces bruits sur ma famille ?

MADAME SAINT-ALBAN.

Votre fille, monsieur, c'est qu'elle réunit
Les attraits aux vertus, les grâces à l'esprit.
Qu'elle mérite peu les chagrins qu'elle éprouve !

DUPLESSIS.

Quoi?

MADAME SAINT-ALBAN.

C'est dans le malheur que l'amitié se prouve;
Et pour vous consoler je viens exprès vous voir.
Vous m'aiderez, monsieur.

MADAME CLÉON.

Je ne puis concevoir....

MADAME SAINT-ALBAN.

Pure méchanceté, mensonge, calomnie;
Mais je croirais manquer aux devoirs d'une amie....
Et puis j'ai tant de peine à garder un secret,
Surtout pour ceux à qui je prends quelqu'intérêt.
Dans le monde chacun vous aime, vous estime;
D'un époux, d'un tyran chacun plaint la victime.

DUPLESSIS.

Sa victime! comment? ne nous déguisez pas....

MADAME SAINT-ALBAN.

C'est public; à l'oreille on se le dit tout bas.

DUPLESSIS.

Quoi donc?

MADAME SAINT-ALBAN.

Qu'en affectant le train de l'opulence,
Cléon beaucoup trop loin a porté sa dépense;
Qu'envers ses créanciers son bien est engagé;
Que par l'ambition et le chagrin rongé,
Il néglige sa femme, et qu'il n'a pas pour elle
Ces égards que mérite une épouse fidèle,
Aimable, riche et digne enfin d'un meilleur sort.
On lui soupçonne même encore un autre tort,

Et je vous avoûrai que j'en suis toute émue.
Cléon fait à Dulis une cour assidue.
De talents, de vertus modèle intéressant,
Dulis est militaire, en place, très-puissant ;
Mais hélas ! trop connu par sa galanterie,
Et toujours faible auprès d'une femme jolie.
De vos charmes Dulis a senti le pouvoir,
Et Cléon fait semblant, dit-on, de n'en rien vo

DUPLESSIS.

Quels propos! quels soupçons !

MADAME CLÉON.

Vous êtes mal instruite.
De Cléon mieux que moi qui connaît la conduite?
Il fait de sa fortune un noble et sage emploi;
Il n'a jamais manqué d'égards, d'amour pour moi.
Il aspire à remplir une place honorable :
Dès long-temps ses talents l'en ont rendu capable.
De Dulis il cultive, en effet, l'amitié.
Digne en tout du beau poste à ses soins confié,
De mon mari Dulis a mérité l'estime.
Cléon n'est point tyran, je ne suis point victime.
Si Dulis de mes yeux a senti le pouvoir,
Je suis moi-même encore à m'en apercevoir.
Quant aux bruits plus méchants de vile complaisance,
Et d'affectation d'une fausse ignorance,
Par sa conduite intacte, et son honneur connu,
Je crois que mon mari d'avance a répondu.

MADAME SAINT-ALBAN.

La chose est-elle ainsi que vous venez de dire ?

Vous me comblez, d'honneur. Comme on se plaît à nuire!
C'est affreux ; c'est aussi ce que je leur disais :
Un honnête mari souffrirait.... fi! jamais.
Cléon n'est pas encor placé! C'est une honte.
Il le sera bientôt ; que sur mon zèle il compte.
Je peux tout, vous savez ; j'ai l'oreille des gens ;
Je devine et je flatte avec art leurs penchants ;
Et j'ai déjà placé tant d'hommes de mérite!
Tenez, en ce moment encor je sollicite
Pour le petit Dercour, un jeune homme charmant :
Je voudrais qu'il obtînt l'emploi d'Armand.

DUPLESSIS.

D'Armand!

MADAME SAINT-ALBAN.

Il s'est laissé mourir, il faut qu'on le remplace :
Dulis précisément dispose de la place.
Vous m'avez mis l'esprit et le cœur en repos,
Ma chère, en démentant ces odieux propos.
Je viendrai vous revoir peut-être dans mes courses.
De grâce, disposez de toutes mes ressources :
Je veux absolument être utile à Cléon.
Sur un ménage uni par inclination
Répandre de tels bruits! Oh! rendez-moi justice,
Moi, je n'en ai rien cru. Voulez-vous que je glisse
Quelques mots à Dulis : cela ne fait pas mal.
A vingt autres encor je puis parler au bal,
Chez miladi, ce soir : à propos, vous en êtes.
La fête, m'a-t-on dit, sera des plus complètes.

MADAME CLÉON.

Mais non, nous n'irons pas.

MADAME SAINT-ALBAN.

Point d'invitation
A Cléon ! pas possible : oubli, distraction,
Mais c'est égal : Cléon se nommant à la porte....

MADAME CLÉON.

Nous-mêmes nous avons quelques amis....

MADAME SAINT-ALBAN.

Qu'importe ?
A minuit au plus tôt le bal commencera.
Votre amie au surplus pour vous y parlera.
Un mot de moi suffit ; je suis si répandue !
Embrassez-moi, mon cœur ; monsieur, je vous salue.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

MADAME CLÉON, DUPLESSIS.

DUPLESSIS.

Ma fille ?

MADAME CLÉON.

Eh bien ! mon père ?

DUPLESSIS.

Ainsi tu me trompais.

MADAME CLÉON.

Moi ? mais j'ai répondu....

DUPLESSIS.

Comme tu le devais ;
C'est bien : mais ta réponse était-elle sincère ?

MADAME CLÉON.

Vous croiriez....

DUPLESSIS.

Tu rougis. Je sais que d'ordinaire
Tous ces bruits vont plus loin que la réalité ;
Mais n'ont-ils pas souvent un fonds de vérité ?
Tu fais bien de cacher ta peine à cette folle,
Que je crois plus maligne encore que frivole ;
Qui, feignant avec toi de vouloir s'affliger,
Ne vient que pour s'instruire et pour t'interroger.
Mais ma fille avec moi doit-elle encor se taire ?
Crains-tu de confier tes chagrins à ton père ?
Réponds, avais-je tort de croire à ton bonheur ?
Cette femme a porté le trouble dans mon cœur.

MADAME CLÉON.

Eh bien ! donc, je vous dois toute ma confiance.
Aussi-bien, en gardant plus long-temps le silence,
Peut-être croiriez-vous le mal plus grand qu'il n'est ?
Malgré moi, de mes maux je vous fis un secret.
Verser sur son mari l'ombre même du blâme,
Rien n'est plus affligeant, plus dur pour une femme.
Oui, son ambition l'absorbe tout entier ;
Il s'agite, il s'intrigue et semble m'oublier.
Encor, dans les projets trop vastes qu'il médite,
S'il ne voulait devoir rien qu'à son seul mérite.
Je crains que pour sortir de son état obscur
Il n'ait pris un chemin moins honnête que sûr.
Les succès des méchants, cet oubli trop funeste
Qui suit presque toujours l'honnête homme modeste,

L'ont frappé ; dans l'espoir de réussir comme eux,
Il imite en tout point ces intrigants heureux.
Près des hommes en place il a d'humbles manières ;
Il va serrant la main des moindres secrétaires;
Et pour frayer sa route, abaissant son orgueil,
Il fait aux valets même un gracieux accueil.

DUPLESSIS.

Lui que j'ai vu si fier, descendre de la sorte !
Et sa dépense aussi devient beaucoup trop forte ?

MADAME CLÉON.

Si j'ose sur ce point témoigner ma frayeur,
Il me ferme la bouche avec une rigueur !
Quand on est glorieux, et que l'on s'humilie,
Il n'est pas étonnant que l'âme soit aigrie.
Jugez de mes chagrins par mon amour pour lui.....

DUPLESSIS.

Qu'il est loin de payer de retour aujourd'hui ?

MADAME CLÉON.

Ah ! croyez que toujours à Cléon je suis chère,
Et même jusqu'au bout faut-il être sincère,
On daigne me trouver dans la société
Quelqu'esprit et peut-être aussi quelque beauté.
De tous les compliments qu'on adresse à sa femme,
Cléon, quoique jaloux, jouit au fond de l'âme.
Il est fier que mon nom soit partout répété,
Et son amour pour moi tient à sa vanité.
Dans les cercles il aime à me voir entourée.
A son gré je ne suis jamais assez parée.

DUPLESSIS.

Allons, trop délicats et trop rares maris,
Prenez de ses leçons; mais quel est ce Dulis?

MADAME CLÉON.

C'est un homme d'honneur, un militaire habile,
Mais léger, mais galant, à s'enflammer facile.
A d'aimables dehors il joint un grand crédit,
Près des femmes, dit-on, toujours il réussit;
Et dès-lors il s'est fait une philosophie....
Nos vertus sont l'objet de sa plaisanterie.
Comme il voit maint époux volage, négligent,
En amour pour lui-même il est fort indulgent.
A séduire, à tromper, il ne voit point de crime;
Il a beaucoup d'amour pour nous, et peu d'estime.
Cependant dans sa place, austère, délicat,
Amant perfide, il est intègre magistrat.
De l'attirer ici nourrissant l'espérance,
Cléon tous les matins est à son audience.

DUPLESSIS.

C'est à cet homme-là que Cléon fait la cour?
Il est donc vrai; Dulis a pour toi de l'amour?

MADAME CLÉON.

Je voudrais autrement expliquer sa conduite;
Ses discours, ses regards ne m'ont que trop instruite;
Il m'obsède partout. Dans un cercle brillant
Il fut hier encor vif, empressé, galant.
Avec moi Cléon garde un ton de politesse
Qui semble de Dulis excuser la faiblesse.

Jusqu'ici j'ai cherché moi-même à plaisanter,
Avec Dulis, d'un feu dont je voudrais douter.
Mais la vérité perce.

DUPLESSIS.

Et Cléon ?

MADAME CLÉON.

Il l'ignore ;
Tout le monde est instruit, il ne sait rien encore.

DUPLESSIS.

Fort bien, suivant l'usage, en semblable secret
Celui qu'il intéresse est le dernier au fait.

MADAME CLÉON.

Tant qu'il fut incertain qu'on cherchât à me plaire,
Avec Cléon toujours j'ai cru devoir me taire.
Je sens qu'il faut parler à présent, j'en frémis !
Il s'est tant fait la loi de complaire à Dulis !

DUPLESSIS.

Quoi ! lorsque sur ce point tu rompras le silence,
A ne plus voir Dulis penses-tu qu'il balance ?
Toi-même jusque-là douter de sa vertu !
Ma fille, il faut déjà qu'il soit bien corrompu.

MADAME CLÉON.

Cléon a de grands torts, mais mon cœur les excuse ;
Ses prétendus amis sont les seuls que j'accuse.
Jaloux de le compter au rang de leurs pareils,
Ils lui prêchent le mal d'exemple et de conseils.
Cette femme d'abord, qui dans l'instant nous quitte,
Qui, par état, protége, intrigue, sollicite,

Qui, par quelques attraits aidés de quelqu'esprit,
A conquis dans le monde un immense crédit,
Et, voilant ses défauts sous le vernis des grâces,
Court les bureaux, les bals, les amants et les places;
Puis un Montbrun doué, dit-on, d'un fort bon cœur,
Mais très-peu difficile en matière d'honneur.
Pour lui rien n'est honteux, pour lui tout est honnête;
Sa conscience à tout s'accommode, se prête;
En conseillant le mal, un autre s'avilit,
C'est un devoir d'ami qu'à l'entendre il remplit.
Il s'arrange si bien que partout on l'invite,
Et partout on le voit assidu parasite,
Payant le bon accueil que le monde lui fait
De quelque vieux bon mot qu'il tient toujours tout prêt.
De Dulis il connaît les valets, les maîtresses,
Il enivre Cléon d'espoir et de promesses;
Chacun d'eux tour à tour est client et patron;
Cléon flatte Dulis, Montbrun flatte Cléon.
Il lui donne tout bas un conseil détestable,
Et célèbre tout haut son mérite et sa table.

DUPLESSIS.

Cléon doit aller loin avec de tels amis.
Corbleu! j'ai donc bien fait d'arriver à Paris!

MADAME CLÉON.

Vous ne pouviez venir plus à propos, mon père.
Nous voici donc enfin un ami franc, sévère,
Qui peut rendre Cléon à l'amour, à l'honneur;
Qui peut me consoler au moins dans ma douleur.

DUPLESSIS.

Pauvre garçon ! hélas ! il se donne une peine,
Et sans savoir encore où tout cela le mène.
Pour la place importante à laquelle il prétend,
Cette femme déjà lui donne un concurrent.
Est-ce le seul encor ? Sur l'intrigue il se fonde :
Moyen facile et fait pour tenter bien du monde.
Songeons à le sauver ; je dois tout ignorer.
Sans retard sur Dulis, toi, songe à l'éclairer.
Suivant l'impression que cet aveu va faire,
Je verrai si je dois ou parler ou me taire.
A quelque grand emploi qu'il parvienne, fort bien,
Mais s'il en peut tout haut avouer le moyen.
Lorsque je lui donnai ta main, j'ai dû m'attendre
A devoir le bonheur de ma fille à mon gendre.
Malgré nous s'il persiste encore à s'égarer,
Celui qui vous unit saura vous séparer.

MADAME CLÉON.

Non, vous n'en viendrez pas à ce moyen extrême.
Dans le fond de son cœur il est honnête, il m'aime ;
Dulis même, à son tour, m'inspire quelqu'espoir.
Ils sont faits pour rentrer tous deux dans le devoir.

DUPLESSIS.

Pour leur gloire et leur bien ils ne sauraient mieux faire ;
Puissent-ils tous les deux....

MADAME CLÉON.

Voici Cléon, mon père.

SCÈNE IV.

MADAME CLÉON, CLÉON, DUPLESSIS, GERMAIN, UN AUTRE VALET.

CLÉON, *le Moniteur à la main, parlant à Germain.*
(A Germain.)
QUE chez l'ambassadeur on m'écrive aujourd'hui.
(Parcourant le Moniteur.)
Ah! ah! Derval nommé; j'irai ce soir chez lui.
(Germain sort.)

MADAME CLÉON.

Mon ami, c'est mon père.

DUPLESSIS.

Oui, moi-même, mon gendre.
Embrassons-nous.

CLÉON, *embrassant Duplessis.*

Comment! vous ainsi nous surprendre?
C'est charmant!

DUPLESSIS.

N'es-tu pas enchanté de me voir?

CLÉON.

Je mettrai tous mes soins à vous bien recevoir,
Car vous logez chez moi?

DUPLESSIS.

Chez qui donc, je te prie?
Parbleu! je n'y fais pas tant de cérémonie.
Ne suis-je pas chez moi? Je suis chez mes enfants.
Je ne peux avec vous rester que peu de temps.

CLÉON.

Vous parlez de partir, vous arrivez à peine.
Oh ! vous nous donnerez au moins une quinzaine;
Mais pardon.

(A un valet.)

Chez Montbrun que l'on passe à l'instant,
Et chez moi dites-lui qu'à dîner on l'attend.

(Le valet sort.)

C'est un de mes amis, honnête, plein de zèle.
Je vous dirai, madame, une bonne nouvelle ;
Enfin j'aurai Dulis. Ce soir je le reçoi.
Et Montbrun s'est fait fort de l'amener chez moi.

DUPLESSIS.

Dulis ?

CLÉON.

Un personnage.

DUPLESSIS.

Ah !

CLÉON.

Qui peut m'être utile,
Estimable, estimé, recherché dans la ville.
Vous sentez qu'il n'est pas facile de l'avoir :
Jugez de mon bonheur, il vient chez moi ce soir.

DUPLESSIS.

Ah ! diable ! je t'en fais mon compliment, mon gendre :
Ma foi, pour réussir c'est à toi d'entreprendre ;
Et si tu n'as pas fait encore ton chemin,
Je te retrouve au moins sur la route, en bon train.
Des amis en crédit, de belles espérances;
Ne te ralentis point, et puis si tu t'avances,

C'est toujours, j'en suis sûr, par d'honnêtes moyens,
Car tes principes sont aussi purs que les miens.
Tu fais une dépense un peu considérable,
Tu la règles, sans doute, en homme raisonnable,
Et toujours bon ménage entre vous, mes amis;
On dit qu'on en voit tant de mauvais à Paris,
Surtout parmi les gens qui se mêlent d'affaires.
Ce Dulis, ce Montbrun sont des amis sincères?

CLÉON.

Dulis est un ami bien plus qu'un protecteur.
Pour Montbrun, il me sert avec une chaleur....
Avec raison sur lui tout mon espoir se fonde;
C'est l'homme de Paris qui voit le plus de monde.

DUPLESSIS.

Un homme à rechercher en effet. Mais là-bas
J'ai vu de grands apprêts; tu donnes un repas
Apparemment? Quels sont tes convives, de grâce?

CLÉON.

Mais... des premiers commis... quelques hommes en place.

DUPLESSIS.

Bon! à ces braves gens tu vas me présenter;
L'ambition, je crois, aussi va me tenter:
Tous ces ambitieux ont une mine austère,
Dit-on, et je te vois tout joyeux au contraire.
L'exemple de mon gendre est précieux pour moi;
Tâche de me pousser en même temps que toi.

SCÈNE V.

MADAME CLÉON, CLÉON, MONTBRUN, DUPLESSIS.

MONTBRUN, *venant de dehors.*

Eh ! bonjour, cher Cléon.

CLÉON.

Ah ! Montbrun, vous voilà ?
Et Dulis ?

MONTBRUN.

Il viendra.

CLÉON.

Se peut-il ? il viendra.

MONTBRUN.

De son valet de chambre au moins j'ai la promesse.
Un homme très-bien né. Ce n'est pas sans adresse
Que j'ai pu pénétrer....

DUPLESSIS.

Dans l'antichambre ? eh ! mais
Il faudrait moins de soins pour un traité de paix.

MONTBRUN, *à Cléon.*

Quel est ce monsieur-là ?

CLÉON.

Le père de madame.

MONTBRUN, *à Duplessis.*

Monsieur, je suis l'ami de Cléon, de sa femme....
(A Cléon.)
J'accours pour vous instruire, et je suis tout en eau ;
Tantôt j'irai savoir encor l'air du bureau.

DUPLESSIS.

Que de zèle !

CLÉON.

Ah ! sans doute, et comment reconnaître....

MONTBRUN.

Soyez heureux, Montbrun est toujours sûr de l'être.

SCÈNE VI.

MADAME CLÉON, CLÉON, DUBOIS, MONTBRUN, DUPLESSIS.

DUBOIS, *un peu en arrière.*

Mon hommage sincère à madame, à monsieur.

MONTBRUN.

Ah ! c'est monsieur Dubois ! très-humble serviteur.
L'homme dont je parlais, valet de confiance
De Dulis, précieux par son intelligence.

DUPLESSIS.

Ah ! l'homme très-bien né ?

MONTBRUN.

Juste.

DUBOIS.

Je viens savoir
Si monsieur peut chez vous se présenter ce soir.

CLÉON.

Dites que je l'attends avec impatience.

MONTBRUN.

Vous avais-je trompé ?

CLÉON.

Non : quelle jouissance !
Mon cher Montbrun, quel coup pour tous mes envieux !

DUBOIS.

J'étais sûr d'apporter le bonheur en ces lieux;
Et vu la circonstance, en dépit de l'usage,
J'ai voulu me charger moi-même du message.

CLÉON.

Trop bon, mon cher Dubois.

DUBOIS.

Messieurs, j'ai bien l'honneur....

(Il sort.)

SCÈNE VII.

MADAME CLÉON, CLÉON, MONTBRUN, DUPLESSIS.

DUPLESSIS.

Peste! monsieur Dubois a le ton protecteur.

CLÉON.

Il viendra. Plus de doute. A lui, mon cher beau-père,
Je veux vous présenter. Vous l'aimerez, j'espère.
Vous, madame, pour lui soyez aux petits soins :
Quel bonheur! sa visite aura trente témoins.

DUPLESSIS.

Je vois qu'elle te flatte un peu plus que la mienne.

CLÉON.

Non pas, mais dans mon plan j'ai besoin de la sienne.

SCÈNE VIII.

MADAME CLÉON, CLÉON, MONTBRUN, DUPLESSIS, GERMAIN.

CLÉON.

Qu'est-ce ?

GERMAIN, *du fond.*

On attend monsieur dans son appartement :
Ce chanteur étranger, le docteur allemand,
Et de l'ambassadeur ce petit secrétaire.

MONTBRUN.

Peste ! chacun d'entr'eux nous est fort nécessaire.
Le chanteur a, dit-on, la femme du docteur;
Avec le secrétaire on tient l'ambassadeur.
Celui-ci du docteur est le meilleur malade,
Si bien qu'avec eux trois on mène l'ambassade.

CLÉON.

Je cours les recevoir.

DUPLESSIS.

Mais un moment....

CLÉON.

Pardon.
Ne tardez pas, madame, à vous rendre au salon.

(Il sort avec Montbrun.)

SCÈNE IX.

MADAME CLÉON, DUPLESSIS.

DUPLESSIS.

Je m'efforce de rire et n'en ai guère envie.

MADAME CLÉON.

Cléon de vos discours a senti l'ironie.

DUPLESSIS.

Tu le plains; moi j'ai peine à cacher mon humeur.
Si je ne lui croyais quelques restes d'honneur....
Suis-moi : sur ses dangers il est temps qu'on l'éclaire.
S'il est sourd à la voix d'une épouse, d'un père,
De lui je me détache, et le voue au mépris
Qui des lâches époux sont le trop juste prix.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CLÉON, DUPLESSIS.

DUPLESSIS.

Viens donc, je te fais signe afin que tu me suives ;
Au diable ton dîner et tes tristes convives !

CLÉON.

Quoi ! tout ce que la mode a de plus élégant,
Tout ce que la finance a de plus opulent ;
Des gens d'affaires, tous, dans la plus belle passe,
Chez les gens comme il faut, ils sont tous à leur place.

DUPLESSIS.

L'un, pour vous divertir, veut me mystifier ;
L'autre fait l'honnête homme et fut banqueroutier.
Des gens âgés cherchant à se donner des grâces ;
Des fats, pour se mirer, se disputant les glaces ;
Un jeune homme charmant ; son oncle est général !
Un homme de génie ; il rédige un journal !
Des femmes accourant embrasser d'autres femmes,
A leurs embrassements mêlant les épigrammes.
A l'esprit suppléant par la malignité,
Mangeant sans appétit, s'enivrant sans gaîté ;
En jeux de mots chacun à qui mieux mieux s'escrime.
Le maître du logis, lui-même en est victime :

Ils te flattent tout haut, te déchirent tout bas ;
Tu le sais : glorieux déjà de ton repas,
Moins fier de leurs fadeurs que de leur perfidie,
Ton orgueil à longs traits savoure leur envie.
Mon cher Cléon, causons un moment d'amitié.
Tiens, tu leur fais envie, et tu me fais pitié.

CLÉON.

Ma présence au salon devient indispensable.

DUPLESSIS.

Eh ! laisse donc ; à peine est-on sorti de table,
Et presque tous se sont enfuis sans dire adieu ;
Le reste, avec fureur, s'est déjà mis au jeu.
Logement magnifique et table somptueuse ;
Tous les soirs jeu, concert, société nombreuse ;
Pour ces dépenses-là, comment t'arranges-tu ?

CLÉON.

Une place augmentant bientôt mon revenu.....

DUPLESSIS.

Une place !.... Voilà six mois de vaine attente ;
Celle que tu poursuis dès long-temps est vacante ;
Pourquoi ne l'as-tu pas ? t'aurait-on refusé ?

CLÉON.

Mais je ne me suis pas encore proposé.

DUPLESSIS.

Quoi ! ne pas demander la place qu'on désire !

CLÉON.

La demander c'était pour me faire éconduire :
Plus je désire et moins je semble désirer.
D'un air insouciant je cherche à me parer.

De mes rivaux je trompe ainsi la vigilance;
Sans qu'on s'en doute, ainsi vers mon but je m'avance.
Cette place dépend tout-à-fait de Dulis.
J'emploie auprès de lui tout ce que j'ai d'amis.
Autant que je le peux avec lui je me lie;
Depuis deux mois en vain tous les jours je le prie;
Enfin il vient ce soir, c'est un grand pas de fait.
Alors, tantôt gardant avec soin mon secret,
Et n'aspirant qu'à vivre en homme obscur, tranquille,
Et tantôt à l'État honteux d'être inutile,
Laissant pour cette place échapper mon désir,
Je l'amène aisément lui-même à me l'offrir.

DUPLESSIS.

Je conçois : sourdement on prépare sa trame;
Tout haut contre l'intrigue on s'élève, on déclame;
On manque, on n'a pas eu l'air de solliciter;
On triomphe, on se fait prier pour accepter.
Mélange de faiblesse et d'orgueil misérable!
Du beau poste vacant es-tu vraiment capable?
Franchement à Dulis ose le demander :
S'il a les qualités qu'on lui daigne accorder,
La franchise, voilà ta route la plus sûre;
Au lieu de t'avancer, l'intrigue doit t'exclure.

CLÉON.

Mon Dieu! qu'il n'en va pas ainsi que vous pensez!
Ces moyens, comme à vous, m'ont paru déplacés;
Mais chacun les condamne, et chacun les emploie.
C'est que pour arriver il n'est que cette voie;
C'est qu'il est bien prouvé que, sans être intrigant,

Il faut d'un peu d'intrigue appuyer son talent.
Et puisque l'on ne peut réussir sans manège,
A ne pas m'en mêler moi seul m'obstinerai-je ?
En recherchant Dulis fais-je donc un grand mal ?
Eh ! mon Dieu, non ; je suis l'exemple général.
Ainsi la politesse est fausse en ses formules;
Chacun se les permet cependant sans scrupules.
Et lorsque tant de gens font métier de flatter,
Pourquoi, tout franchement, ne pas les imiter ?

DUPLESSIS.

Ferme ! En si beau chemin, mon gendre, qui t'arrête ?
Il est tant de fripons ! pourquoi serais-je honnête ?
C'est là que te conduit ton beau raisonnement.
Ah ! je rougis pour toi de ton aveuglement.
Ainsi, quand on compose avec sa conscience,
Dans le chemin du vice à grands pas on avance ;
Ainsi de plus en plus, pour toi-même indulgent,
Tu seras de Dulis le plus vil complaisant.
Eh ! crois-tu l'emporter encor quand tu calcules
Jusqu'à quel point tu peux étendre ses scrupules ?
Moyen tout à la fois honteux et mal choisi.
Les demi-probités n'ont jamais réussi.
Ces hommes délicats suivant les circonstances,
Dans leurs frêles vertus qui mettent des nuances,
Aux piéges des fripons les premiers sont surpris,
Et des honnêtes gens, comme eux, ont le mépris.
Il faut choisir comment tu veux que l'on te nomme,
Etre fripon parfait, ou parfait honnête homme.
Si jamais sur ce choix tu pouvais balancer,

Tu sens bien qu'à nous voir il faudrait renoncer.
Il est un autre point peut-être encor plus grave,
Va, fais-toi de Dulis le complaisant, l'esclave;
Quand tu sauras quel prix il réserve à tes soins....
(Car tu n'es pas instruit, j'aime à le croire au moins)....
Ta femme t'apprendra la vérité cruelle.

(Ici madame Cléon paraît.)

Je l'aperçois; adieu, je te laisse avec elle.
C'est pour elle et pour toi que je viens à Paris;
Mais il m'y reste encor quelques bons vieux amis,
Avec lesquels je veux renouer connaissance.
Aucun d'eux n'eut jamais de basse complaisance;
A flatter, à ramper nul ne s'est abaissé :
Dans son état pourtant chacun s'est avancé.
Ils sont riches, heureux; quelques-uns sont en place.
La vertu n'est donc pas, quoi que l'intrigue fasse,
Un moyen si certain de ne rien obtenir.
Adieu; sur ce sujet tâche de réfléchir.

(Il sort.)

SCÈNE II.

MADAME CLÉON, CLÉON.

CLÉON.

Madame, expliquez-moi ce que ceci veut dire.
Quel est donc le secret dont vous devez m'instruire ?
Vous seriez-vous permis des plaintes contre moi ?

MADAME CLÉON.

Moi, me plaindre de vous, cher Cléon ! et pourquoi ?
Ne savez-vous pas bien à quel point je vous aime ?
Votre amour n'est-il pas pour moi toujours le même ?

Mon père s'est peut-être un peu trop alarmé
D'un luxe qui déjà par d'autres est blâmé.
Il m'a, sur ce sujet, d'abord interrogée,
Et sa crainte par moi se trouve partagée.

CLÉON.

Quoi! n'est-ce que cela? Vous me blâmez à tort:
Mon bien pour ma dépense est suffisant, d'abord;
Et bien loin que déjà ma fortune chancelle,
Quel homme a jamais eu perspective plus belle?
Vous l'avez entendu: Dulis viendra ce soir.
Madame, c'est à vous à le bien recevoir.

MADAME CLÉON.

Est-ce bien pour Dulis qu'une femme sensée,
Monsieur, doit se montrer prévenante, empressée?

CLÉON.

Pour qui donc, si ce n'est pour notre protecteur?
En se rendant chez moi Dulis me fait honneur;
Et n'eût-il pas pour lui ses talents, son mérite,
A le bien accueillir mon intérêt m'invite.

MADAME CLÉON.

Près des femmes, monsieur, ses principes connus
Ne balancent-ils pas l'éclat de ses vertus?
On sait dans tout Paris ses intrigues nombreuses;
Bien des femmes, par lui, ne sont que trop fameuses;
Et, puisque vous voulez vous en faire un appui,
Souffrez que je conserve un ton froid avec lui.
Je n'eus jamais besoin d'avoir tant de prudence;
Déjà veille sur nous l'active médisance.

A sa malignité craignons d'ouvrir le champ :
Il n'est que trop prouvé, Cléon, que le méchant
Trouve d'autres méchants toujours prêts à le croire.
Aussi pour mon repos, surtout pour votre gloire,
Je voudrais que Dulis ici n'eût point accès.

CLÉON.

Comment !.... mais c'est pousser le scrupule à l'excès,
Et je peux avec vous braver la calomnie.
Votre vertu, madame, est trop bien établie....

MADAME CLÉON.

Et si je vous disais que malheureusement
Mes craintes ne sont pas sans quelque fondement;
Que ce Dulis, objet de votre complaisance,
Et que vous attendez avec impatience,
Que vous me prescrivez de si bien recevoir,
A sur moi des projets qu'il ne doit point avoir.

CLÉON.

Que dites-vous ?.... Mais non ; voilà comme vous êtes,
Mesdames. A la fois et prudes et coquettes,
De ces contes en l'air vous bercez vos maris :
A vous croire, de vous tout le monde est épris.
Apparemment ainsi vous pensez mieux nous plaire.
Voilà donc ce secret dont parlait votre père !
Mais voyons ; vous avez voulu me faire peur.
D'où vous vient cette idée, ou plutôt cette erreur ?

MADAME CLÉON.

M'avez-vous jamais vue ou coquette, ou légère ?

CLÉON.

Mon Dieu ! non, j'en conviens ; mais quoi ! l'on a beau faire,

On ne se défend pas d'un peu de vanité,
Et sur le grand effet que produit sa beauté,
A se tromper soi-même une femme est sujette :
La vôtre à tous les yeux comme aux miens est parfaite,
Sans doute ; mais pour moi l'on connaît votre amour.
Qui se hasarderait à vous faire la cour ?
Je suis donc sur Dulis tranquille, fort tranquille,
Et la preuve à donner serait si difficile....

MADAME CLÉON.

Ah ! Cléon, vous parlez de mon amour pour vous ;
Peut-on me croire, moi, bien chère à mon époux ?
Dans le monde on nous voit bien rarement ensemble ;
Et lorsque le hasard quelquefois nous rassemble,
Vous paraissez distrait, préoccupé, rêveur.
Quel espoir ne doit pas donner votre froideur ?

CLÉON.

Nous nous aimons ; faut-il nous le dire sans cesse ?
Devant des étrangers faire assaut de tendresse ?
Revenons à Dulis ; de son amour pour vous,
Madame, s'il vous plaît, quelle preuve avez-vous ?

MADAME CLÉON.

Je ne vais nulle part que Dulis ne s'y trouve.

CLÉON.

On l'invite partout ; qu'est-ce que cela prouve ?

MADAME CLÉON.

Partout je veux en vain éviter son regard.

CLÉON.

Modestie et réserve, au fond, de votre part.

MADAME CLÉON.

Mon entretien, dit-il, est celui qu'il préfère.

CLÉON.

Dulis a de l'esprit, le vôtre doit lui plaire.

MADAME CLÉON.

De mes charmes sans cesse il me fait compliment.

CLÉON.

Preuve qu'il est poli, non qu'il est votre amant.

MADAME CLÉON.

A l'entendre, je suis une femme adorable.

CLÉON.

Lieux communs qu'il débite à toute femme aimable.

MADAME CLÉON.

Enfin, hier....

CLÉON.

Hier....

MADAME CLÉON.

Tandis qu'en beau joueur
Vous perdiez, et cachiez si gaîment votre humeur,
Jusqu'à s'expliquer mieux Dulis poussa l'audace.
Forcée, en rougissant, de lui céder la place,
Je vis que notre vif et trop long entretien
De tous les spectateurs fut remarqué si bien,
Que le bruit aujourd'hui dans Paris en circule :
Vous seul, sur cet amour, serez-vous incrédule?
Pour moi, si jusqu'ici j'ai pu vous le celer,
Tout me fait un devoir aujourd'hui de parler.

CLÉON.

Allons, vous le voulez, ainsi que votre père;
Hé bien! Dulis aspire en effet à vous plaire;

Mais voyons, sur-le-champ convient-il d'éclater?
Vous me permettrez bien encore de douter.

MADAME CLÉON.

En vous faisant, Cléon, cet aveu nécessaire,
Je méritais au moins que l'on me crût sincère.

SCÈNE III.

MADAME CLÉON, CLÉON, MONTBRUN.

MONTBRUN, *venant du dehors.*

Il me suit. Je causais encor dans ses bureaux,
Pour le conduire ici l'on mettait ses chevaux.
Pour le coup je l'ai vu, je l'ai bien vu lui-même.
Si vous saviez, Cléon, à quel point il vous aime,
J'en pleure de plaisir; quel zèle, quelle ardeur!
De madame et de vous quel éloge flatteur!

CLÉON.

Qui? Dulis! il faisait l'éloge de ma femme?

MONTBRUN.

Et l'éloge, mon cher, partait du fond de l'âme.
Peste, je m'y connais; il y mettait un feu.....
Ses occupations le gêneront un peu.
Il a ce soir beaucoup de visites à faire;
C'est chez vous, m'a-t-il dit, qu'il fera la première.
De saluer madame il est impatient;
Puis soudain, sans éclat, il s'éclipse un instant,
Fait ses courses, revient, et toute la soirée
A son ami Cléon se trouve consacrée.

CLÉON.

C'est charmant.

MADAME CLÉON.

J'ai parlé comme je le devais ;
Vous attendez Dulis, ne trouvez pas mauvais
Que, bornée aux égards de simple politesse,
Je ne partage pas vos transports : je vous laisse.
A l'attirer chez vous mettez tout votre orgueil ;
Mais moi je ne lui dois que le plus froid accueil.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

CLÉON, MONTBRUN.

MONTBRUN.

Eh mais ! mon cher ami, votre femme est donc folle ;
Froid accueil à Dulis : ah ! bon Dieu, quelle école !
Un homme que partout on recherche avec soin ;
L'homme précisément dont nous avons besoin.
Il y faut amitié, prévenance au contraire,
Autrement nous manquons tout-à-fait notre affaire ;
Il peut vous perdre, ainsi qu'il peut vous protéger.

CLÉON.

A le bien accueillir je ne vois nul danger,
En effet ; car enfin Dulis est honnête homme,
N'est-ce pas ?

MONTBRUN.

En tous lieux c'est ainsi qu'on le nomme.

CLÉON.

Et ce nom par Dulis fut toujours mérité.

MONTBRUN.

Oh ! toujours ; et c'est bien la pure probité,
L'honneur...

CLÉON.

Et dans ses mœurs, quoique galant, volage,
Il craindrait de troubler l'union d'un ménage.

MONTBRUN.

Par exemple ceci... c'est un peu différent,
Et je ne serais pas là-dessus son garant.

CLÉON.

Vous croyez ?

MONTBRUN.

Mais de grâce, à quoi bon ce langage?

CLÉON.

Oh! vous entendez bien que c'est un badinage.
Dites-moi : comme il est en crédit... ses amours,
Des oisifs, des malins, font souvent les discours.
Quelle est dans ce moment la femme qui l'attache?

MONTBRUN.

Mais il peut en avoir quelques autres qu'il cache :
La petite Doris est sa maîtresse en nom.

CLÉON.

Médiocre beauté, point d'esprit, du jargon.

MONTBRUN.

Eh bien! depuis six mois il la prend, il la quitte,
Il la reprend : elle est adroite, la petite.
Il l'aime d'autant plus qu'il en est plus trahi :
Il est riche, amoureux ; on le traite en mari.

CLÉON.

En mari, cher Montbrun ? c'est fort plaisant.

MONTBRUN.

Sans doute.
Vous n'imaginez pas tout ce qu'elle lui coûte.

Il se fâche, et jamais les raccommodements
Ne finissent, dit-on, sans quelques diamants.
Avec de l'ordre aussi serait-elle opulente,
(Car sa femme de chambre a mille écus de rente.)
Mais quoi ! de ses amours il n'est pas question :
Il va venir ; mon cher, suivez bien ma leçon.
Sachez pour demander saisir la circonstance.
Une fois sur les rangs, de la persévérance.
Celui qu'on éconduit et qui sait revenir,
En lassant les refus, finit par obtenir.
Que de gens ici-bas doivent leur réussite
A l'importunité bien plus qu'au vrai mérite !
Surtout qu'il soit fêté de toute la maison :
Il faut que votre femme entende un peu raison.

CLÉON.

Qu'entends-je, est-ce un ami, grand Dieu! qui me propose...

MONTBRUN.

Vous-même sur quel ton prenez-vous donc la chose ?

CLÉON.

Oh! ne prenez pas garde à tout ce que je dis,
Cher Montbrun : vains propos dont moi-même je ris.

SCÈNE V.

CLÉON, MADAME SAINT-ALBAN, MONTBRUN.

MADAME SAINT-ALBAN.

Eh ! bonsoir, cher Cléon. Montbrun, je vous salue.
Pour vous voir ce matin j'étais déjà venue ;
Votre femme m'a dit des choses.... C'est charmant,
Une femme fidèle, un mari presque amant,

C'est si beau, c'est si rare ; ah ! j'en suis pénétrée ;
Elle m'a, sur Dulis, tout-à-fait rassurée.

CLÉON.

Sur Dulis ! et de grâce, on disait....

MADAME SAINT-ALBAN.

Rien, des bruits
Ridicules et faux, et que j'ai démentis.

MONTBRUN.

Il serait fort plaisant qu'on voulût faire croire
Dulis mal avec lui, quand il est très-notoire
Que Dulis de Cléon est le meilleur ami ;
L'instant par les méchants serait fort mal choisi.

MADAME SAINT-ALBAN.

Nous l'aimons tous Cléon, et c'est du fond de l'âme ;
C'est ce que je disais tantôt à votre femme.
Pour vous faut-il agir, courir, parler, prier,
Soit Dulis, soit tout autre, oh ! l'on peut m'employer.

CLÉON.

Bien sensible, madame, à votre zèle extrême.

MONTBRUN.

Et croyez que Cléon se suffit à lui-même.
Nous ne sommes pas mal près de Dulis aussi ;
Et comme il est certain qu'il vient ce soir ici...

MADAME SAINT-ALBAN.

Il vient ici ce soir ?

MONTBRUN.

Fort à votre service ;
C'est donc Cléon qui peut vous rendre un bon office.

MADAME SAINT-ALBAN.

Mais cela se rencontre à merveille, vraiment;
Il ne faut pas laisser échapper le moment,
Quand on veut obtenir ce que l'on sollicite;
A passer la soirée avec vous je m'invite.
Je ne vous gêne pas au moins.

CLÉON.

Nous gêner, vous?
Mais j'allais vous prier de rester avec nous.

MADAME SAINT-ALBAN.

Ah! trop bon. De Dulis j'aurais une audience?
Je crois que chez un tiers on a bien plus d'aisance:
Là, je demande avec bien plus de liberté;
Il refuse avec moins d'opiniâtreté;
Vous concevez. . . . .

CLÉON.

Très-bien; mais quelle est donc l'affaire?

MADAME SAINT-ALBAN.

Mon Dieu, je ne veux pas vous en faire un mystère!
Vous connaissez Dercour, un jeune homme charmant,
Je prétends qu'on le nomme à la place d'Armand.

CLÉON.

Ah! ah!

MADAME SAINT-ALBAN.

Place à la fois lucrative, honorable.

CLÉON.

De ce poste important Dercour est-il capable?

MADAME SAINT-ALBAN.

Très-capable, mon cher; esprit, bon sens, raison,
Figure intéressante, enfin le meilleur ton.

Dercour est né pour faire honneur à sa patrie ;
Il a je ne sais quoi qui promet le génie.
Ne le trouvez-vous pas....

MONTBRUN.

Au jeune homme charmant
D'autres disputeront cette place d'Armand.

MADAME SAINT-ALBAN.

Mon Dieu! je suis au fait de leurs petites trames ;
Mais je ne les crains pas. Dulis aime les dames ;
Et quand je lui dirai que c'est moi qui le veux....

CLÉON.

Oh! je ne doute pas du pouvoir de vos yeux :
Dulis, homme galant, doit leur rendre les armes.
Sur Dulis homme en place ont-ils les mêmes charmes ?

MADAME SAINT-ALBAN.

Fi donc! et quand j'aurais quelque ascendant sur lui,
Voudrais-je pour Dercour m'en servir aujourd'hui ?
Outre que le moyen ne serait pas honnête,
Mon cher, à certain point mon amitié s'arrête.
Le fait est que Dercour est un joli sujet,
Qu'il est peut-être encore un peu jeune, indiscret :
Mais qu'il est bon enfant, que tout le monde l'aime,
Que vous venez ainsi de le juger vous-même ;
Qu'enfin, en sa faveur, pour décider Dulis,
Il faut nous réunir tous les trois, mes amis.
Attendez : il me vient une idée excellente.
Chez vous, mon cher Cléon, ce soir je le présente.

CLÉON.

Chez moi ? mais permettez : je ne puis...

MADAME SAINT-ALBAN.

La raison !

Vous avez trop de monde. Eh ! mon cher, sans façon.
Dercour vous gênerait ; mais que Dulis le voie :
C'est tout ce qu'il nous faut, et puis je le renvoie.
Vraiment il ne faut pas nous gêner avec lui.
N'est-il pas trop heureux ? vous avoir pour appui !
Deux mots, vous l'allez voir accourir, j'en suis sûre..

SCÈNE VI.

CLÉON, MADAME SAINT-ALBAN, GERMAIN, MONTBRUN.

GERMAIN, *annonçant.*

Monsieur Dulis.

CLÉON.

Dulis !

GERMAIN.

Il descend de voiture.

MADAME SAINT-ALBAN.

Vite à Dercour j'écris dans votre cabinet,
Et puis un de vos gens portera mon billet :
Je sors.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE VII.

CLÉON, MONTBRUN.

CLÉON.

Mais cette femme est sans cérémonie.

MONTBRUN.

Laissons-la : ne songeons qu'à Dulis, je vous prie.

CLÉON.

Sans doute; mais Dercour, un petit ignorant,
Qui se mêle déjà de faire l'intrigant !
Ah ! oui, je l'appuierai de la bonne manière.

MONTBRUN.

Fort bien. Contre Dercour j'aime votre colère :
Surtout ne soyez plus inquiet, indécis.

CLÉON.

Qui ? moi ? Je suis charmé de recevoir Dulis.

MONTBRUN.

Le voilà.

SCÈNE VIII.

CLÉON, DULIS, MONTBRUN.

CLÉON.

Recevez mon hommage sincère,
Monsieur.

MONTBRUN.

Votre visite à Cléon est bien chère ;
Ce jour sera compté parmi ses jours heureux,
Et de vous posséder il est tout radieux.

DULIS.

En venant chez Cléon, je m'oblige moi-même ;
Je fais grand cas de vous ; je fais mieux, je vous aime.
En ami, sans façon je viens vous visiter ;
De grâce daignez donc en ami me traiter.

CLÉON.

Ah ! monsieur....

MONTBRUN.

En ami! quelle délicatesse!

DULIS.

Je voudrais vainement déguiser ma faiblesse.
Ma place, cher Cléon, a des charmes pour moi;
Occuper dans l'état un glorieux emploi,
Par d'utiles travaux pouvoir marquer sa vie,
Certes, c'est un bonheur bien digne qu'on l'envie!
Ces travaux ont pourtant avec eux quelque ennui;
Pour vous voir un moment je m'échappe aujourd'hui.
A madame Cléon il faut qu'on me présente.

MONTBRUN.

Comme nous de vous voir elle est impatiente.

CLÉON.

Avec quelques amis elle est dans le salon.
Voulez-vous bien, monsieur.....

DULIS.

Oui, sans doute; pardon,
Mon valet doit venir, priez qu'on m'avertisse.

MONTBRUN.

Je me charge, monsieur, de ce léger service.

DULIS.

Oui, Cléon, vous m'avez appris à vous chérir:
Je me tiendrais heureux de pouvoir vous servir.

CLÉON.

Honorable amitié, monsieur, que j'apprécie.
Mais quoi! voulez-vous bien joindre la compagnie?

DULIS.

Pour madame et pour vous, Cléon, je viens ce soir.

MONTBRUN.

Toujours galant!

CLÉON.

Venez, monsieur, vous l'allez voir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DULIS, DUBOIS.

DULIS.

Fort bien ! Elle n'est pas au salon. On m'évite.

DUBOIS.

D'après votre ordre, ici, monsieur, j'accours bien vite.
Ce ministre étranger vous attend...

DULIS.

Je vous suis.
Dubois, avez-vous vu cet honnête commis ?

DUBOIS.

Et j'en suis tout ému. Le digne et galant homme !
Il ouvrait de grands yeux en voyant cette somme.

DULIS.

Vous vous êtes surtout gardé de me nommer.

DUBOIS.

A se taire avec vous il faut s'accoutumer.

DULIS, *à part.*

Ah ! madame Cléon, vous fuyez ma présence !
Mais c'est aussi pousser trop loin la prévoyance.
(A Dubois.)
Parbleu ! cela me pique. Écoutez : miladi
Donne un grand bal ce soir. Sans doute, par oubli,

Cléon n'est pas prié : Dubois, faites en sorte
Qu'il le soit sans délais. A vous je m'en rapporte :
Vous avez de l'esprit pour ces sortes d'emplois.

DUBOIS.

Je n'aurai pas de peine à réussir, je crois.

DULIS, *à part.*

Il faudrait qu'elle y vînt sans Cléon, pour bien faire.
Je saurai l'occuper aisément, je l'espère ;
Et pour peu que ce soir on me daigne accueillir,
Pour conduire madame alors j'ose m'offrir.
D'accepter, son mari la pressera, je gage.
Ils nous servent toujours, ces maris : c'est l'usage.
J'estime celui-ci, sans doute, et son talent
Est fait pour lui valoir quelque poste éminent;
Mais il n'en est pas moins toujours froid auprès d'elle,
Et madame à mes vœux n'en est que plus rebelle...
A-t-elle tort, au fait? Hélas! au fond du cœur,
Je sens trop que moi seul suis coupable.

DUBOIS.

A monsieur
Pourrais-je demander une petite grâce?

DULIS.

Quoi?

DUBOIS.

Sans égard pour vous qui l'aviez mis en place,
On a destitué mon frère.

DULIS.

On a bien fait.
Votre frère, Dubois, est un mauvais sujet.
Plus j'aurai pour quelqu'un montré de bienveillance,
Moins il doit de ma part espérer d'indulgence,

Dès qu'il ne se rend pas digne de mes bienfaits.
Voici Cléon : passez chez miladi.

DUBOIS.

J'y vais.

(Il sort.)

SCÈNE II.

CLÉON, DULIS.

DULIS.

Votre réunion est complète et charmante.
Quel aimable coup d'œil votre salon présente,
Mon cher Cléon ! ma foi, n'en déplaise aux censeurs,
Nos femmes ont un goût qu'on cherche en vain ailleurs ;
Et dans telle qu'hier je trouvais déjà belle,
Aujourd'hui je découvre une grâce nouvelle.

CLÉON.

Des femmes vous parlez en amateur, Dulis.

DULIS.

Je me piquai toujours d'être de leurs amis.

SCÈNE III.

MONTBRUN, CLÉON, DULIS.

MONTBRUN, *venant du fond.*

Je ne suis pas de trop. Auriez-vous à vous dire
Quelque chose en secret ? Parlez : je me retire.

CLÉON.

Restez, Montbrun : monsieur me faisait compliment
Sur ma société.

MONTBRUN.

Son plus bel ornement,
C'est à vous qu'il le doit. Comme à votre arrivée,
Monsieur, chaque personne aussitôt s'est levée!
Soudain j'ai vu sur vous se fixer tous les yeux.
Ce jour au cher Cléon fait plus d'un envieux.

DULIS.

C'est mettre trop de prix... Mais où donc est madame?
Vous parlez de bonheur : c'est une telle femme
Qui doit vous attirer, Cléon, bien des jaloux.

CLÉON.

Mais elle est assez bien, j'en conviens avec vous.

SCÈNE IV.

MONTBRUN, CRÉON, DULIS, MADAME SAINT-ALBAN, DERCOUR.

MADAME SAINT-ALBAN.

Entrez, mon jeune ami : le voilà, c'est lui-même.
(Présentant Dercour à Dulis.)
Dercour qui de vous voir a le désir extrême.

DERCOUR.

Mille excuses : je suis peut-être un indiscret.
De madame à l'instant je reçois le billet :
Par son style pressant j'ai cru devoir comprendre
Que Cléon même ici m'invitait à me rendre.

CLÉON.

Certes je suis ravi de recevoir monsieur.
Madame sert les gens avec une chaleur....

MADAME SAINT-ALBAN.

Pas vrai! Que voulez-vous? C'est dans mon caractère :
Ne rien faire à demi. Venons à notre affaire :
Cher Dulis, vous voyez mon jeune homme...

DULIS.

Ah! celui
Pour lequel vous vouliez me parler aujourd'hui?

MADAME SAINT-ALBAN.

Lui-même. Avancez donc : il faut qu'on l'encourage;
Il est timide encor. C'est tout simple : à son âge....
Vous concevez. Parlez.

DERCOUR.

Quelle obligation
N'ai-je pas à madame, ainsi qu'au cher Cléon!
C'est par eux que j'obtiens l'honneur de vous connaître,
Vous qu'avec tant d'éclat nous avons vu paraître
Dans les camps, au conseil, dont les talents acquis....

DULIS.

C'est assez. De mon mieux j'ai servi mon pays,
J'ai rempli mon devoir : c'est un faible mérite.
On me gêne, monsieur, quand on m'en félicite.

MONTBRUN.

Sans doute ; et vous saurez, jeune homme, avec le temps,
Qu'il ne faut pas, en face, outrer les compliments.

DERCOUR.

Pardon ; mais...

MADAME SAINT-ALBAN.

C'est par zèle et non par flatterie.
Monsieur pousse trop loin aussi la modestie.

Puis de vous voir de près il est tout étourdi.
L'homme d'un vrai talent est rarement hardi.

DULIS.

Puis-je savoir enfin ce que monsieur désire ?

MADAME SAINT-ALBAN.

Allons, mon cher Dercour, c'est à vous à le dire.

DERCOUR.

Quoique jeune, déjà j'ai beaucoup voyagé.

MADAME SAINT-ALBAN.

Quoique très-répandu, je sais qu'il est rangé.

DERCOUR, *présentant un mémoire.*

Je suis connu : daignez lire cette apostille.

MADAME SAINT-ALBAN.

Mervil, s'il est placé, doit lui donner sa fille.

DERCOUR, *à Dulis qui parcourt le mémoire.*

Vous voyez : sur mon compte on s'explique assez bien.

MADAME SAINT-ALBAN.

Enfin de l'avancer nous cherchons le moyen.

DULIS.

Mais en me supposant à monsieur favorable,
Je ne vois pas pour lui de place convenable.

MADAME SAINT-ALBAN.

J'en sais une.

DULIS.

Laquelle ?

MADAME SAINT-ALBAN.

Eh! mais, celle d'Armand.

(Ici Cléon paraît gêné ; son embarras doit redoubler jusqu'à la sortie de Dulis.)

DULIS

C'est là ce que monsieur demande?

MONTBRUN.

Seulement;
Le timide jeune homme a de la confiance.

DULIS.

Pardon; mais il nous faut plus que de l'espérance.
Cette place, au défaut de services rendus,
Doit être au moins le prix de talents reconnus.
De tous les siens monsieur me donne bien la liste :
Sur les preuves surtout trouvez bon que j'insiste.

MADAME SAINT-ALBAN.

Nous vous les fournirons les preuves, cher Dulis.
Placez-le : vous servez l'état et vos amis,
Et moi qui vous en fais ardemment la prière.
Aux femmes, de tout temps, vous avez voulu plaire,
Et quand de m'obliger vous avez le pouvoir....

DULIS.

Ce que je ne crois pas conforme à mon devoir,
Je sais le refuser à vous-mêmes, mesdames.

MADAME SAINT-ALBAN.

Mon Dieu! vous n'avez point à craindre d'épigrammes.
Le monde va d'abord approuver un tel choix :
N'est-ce pas, cher Cléon?

CLÉON, *avec contrainte.*

Eh! mais, oui : je le crois.

DULIS.

Mais madame Cléon se fait long-temps attendre.

MONTBRUN.

(Il sonne, un valet entre.)

C'est vrai. Priez madame en ces lieux de se rendre.

CLÉON.

Eh! oui.

MONTBRUN, *en montrant Dulis.*

Prévenez-la que monsieur est ici.

CLÉON, *montrant madame Saint-Alban et Dercour.*

Que madame et monsieur veulent la voir aussi.

MADAME SAINT-ALBAN.

Oui, sans doute, courez.

(Le valet sort.)

DULIS.

Fort bien! je la salue,
Et je m'enfuis, Cléon, dès que je l'aurai vue.

MADAME SAINT-ALBAN.

De sa présence, moi, je me fais un plaisir.
Elle va pour Dercour à nous se réunir;
Car de Cléon déjà nous avons le suffrage.

CLÉON.

Mon suffrage!

MADAME SAINT-ALBAN.

Et j'invoque ici son témoignage.

CLÉON.

Mais vous allez bien vite.

MADAME SAINT-ALBAN.

Eh! non: je m'en souvien.
Tantôt du cher Dercour vous m'avez dit un bien....

DERCOUR.

Ah! de ma gratitude agréez l'assurance.

CLÉON.

Eh! monsieur, modérez votre reconnaissance.
Ni pour ni contre vous je n'ai pu prendre feu :
Nous ne nous connaissons tous les deux que fort peu.
Madame vous protége ; et loin que je la blâme,
Je l'admire au contraire....

(Allant au devant de sa femme.)

SCÈNE V.

MONTBRUN, CLÉON, MADAME CLÉON, DULIS, DERCOUR.

CLÉON.

Eh! venez donc, madame.
Vous me laissez tout seul recevoir mes amis,
Madame Saint-Alban, Dercour, monsieur Dulis.

DERCOUR.

Ah! madame, enchanté...

MADAME SAINT-ALBAN.

Bonsoir, ma chère amie.
Depuis tantôt encor je la trouve embellie.

DULIS.

Du plaisir de vous voir pourquoi donc nous priver?
Près de vous, de Cléon, heureux de me trouver ;
Heureux que l'amitié quelquefois me délasse
Des travaux, des soucis attachés à ma place,
Puis-je de vous parler laisser fuir le moment?

MADAME SAINT-ALBAN.

Comme à tout ce qu'il dit il donne un tour charmant!

MONTBRUN, *bas à Cléon.*

Eh ! mais, dites-lui donc, Cléon, qu'elle réponde.

CLÉON, *bas à sa femme.*

En effet, pour Dulis, comme pour tout le monde,
Soyez polie, au moins.

MADAME CLÉON.

Je sens qu'il m'est bien doux
De voir en vous, monsieur, l'ami de mon époux.
Que, pour votre crédit, la foule vous révère,
C'est bien ; mais ce qu'en vous surtout je considère...

CLÉON, *se hâtant d'interrompre.*

Sans doute, c'est l'ami délicat, plein d'honneur....
(Bas à sa femme.)
Vous êtes bien émue en parlant à monsieur.

MADAME SAINT-ALBAN.

Fort bien : comme Dercour votre femme est timide :
Vous vous complimentez, et rien ne se décide.
(A madame Cléon.)
Ma chère, toutes deux faisons lui notre cour.
(A Dulis.)
Il faut absolument que vous nommiez Dercour.

DULIS, *à madame Saint-Alban.*

Pardon.
(A madame Cléon.)
Permettez-vous que souvent je revienne.
(Dulis continue sans interruption.)
A l'estime de tous Cléon unit la mienne :
Il est fait pour remplir de grandes fonctions.

MADAME SAINT-ALBAN.

Répondez donc.

DULIS, *à madame Saint-Alban.*

Eh bien! madame, nous verrons.

(A Cléon.)

Pour vous, mon cher Cléon, que faut-il que je fasse?

MADAME SAINT-ALBAN.

Nous verrons! nous verrons! c'est style d'homme en place;
Mais j'insiste, et je veux un mot plus positif.

DULIS, *à madame Saint-Alban.*

Madame, l'amitié, voilà le seul motif
Qui chez Cléon m'amène; et franchement d'affaires,
Hors de mon cabinet, je ne m'occupe guères.

MONTBRUN.

C'est vrai; pour s'égayer monsieur vient chez Cléon;
Et vous lui décochez une pétition.

MADAME SAINT-ALBAN.

Point de bruit. Dercour veut seulement qu'on l'écoute:
Il pourra donc chez vous se présenter?

DULIS.

Sans doute.

(A Cléon et à sa femme.)

Il me faut vous quitter. C'est bien contre mon gré;
Mais ce soir, je l'espère, encor je reviendrai.

MADAME SAINT-ALBAN, *à Dercour.*

Allons; remerciez.

DULIS.

Il n'est pas nécessaire.
Oui, j'ai pour vous, Cléon, une estime sincère;
Aussi, comptez, non pas sur ma protection,
Mais bien sur ma constante et franche affection.

CLÉON, *reconduisant.*

Permettez...,

DULIS.

Restez donc, point de cérémonie.

MONTBRUN.

Ah! laissez-nous vous voir plus long-temps, je vous prie.
(Il sort avec Dulis et Cléon.)

SCÈNE VI.

MADAME CLÉON, DERCOUR, MADAME SAINT-ALBAN.

MADAME SAINT-ALBAN.

Eh! le succès n'est pas encore bien certain.

DERCOUR, *d'un ton très-suffisant.*

Eh bien, moi, j'en réponds, chez lui j'irai demain;
Je l'emporte, et l'honneur en est à vous, mesdames.
En sa faveur, heureux qui peut avoir les femmes.

MADAME SAINT-ALBAN.

Vous parlez à présent; mais vous étiez bien sot
Devant Dulis; à peine osait-il dire un mot.

DERCOUR.

Pour la première fois, quand on aborde un homme,
Et qu'il sait tout au plus encor comme on vous nomme,
Il n'est pas étonnant qu'on soit intimidé;
Mais c'est fini, demain je suis plus décidé.
J'ai reconnu son faible, et je fais sa conquête.
Un homme très-profond, ce Dulis, une tête...
Oh! du premier coup d'œil ainsi je l'ai jugé;
On s'y connaît un peu, quand on a voyagé.

MADAME SAINT-ALBAN.

Je le crois. Mais bon Dieu! qu'avez-vous donc, ma chère?
Vous paraissez rêveuse et pensive.

MADAME CLÉON.

Au contraire,
De monsieur je partage avec vous le bonheur.

DERCOUR.

J'en suis reconnaissant, madame, de tout cœur.

SCÈNE VII.

MADAME CLÉON, DERCOUR, CLÉON, MADAME SAINT-ALBAN.

DERCOUR, *allant au devant de Cléon.*

Venez, qu'on vous embrasse et qu'on vous remercie;
Mon cher Cléon, je suis tout vôtre pour la vie.

MADAME SAINT-ALBAN.

Là, dites-moi, Cléon, franchement, sans flatter,
Dercour sur le succès a-t-il lieu de compter?

CLÉON.

Vous avez de Dulis vu tout l'enthousiasme.

MADAME SAINT-ALBAN.

J'ai cru voir dans son air tant soit peu de sarcasme.
C'est égal, je saurai si bien l'environner....
Or çà, je ne veux pas plus long-temps vous gêner.
Chez sa mère Dercour pour un instant m'emmène.
Pauvre femme, il faut bien l'aller tirer de peine,
Lui conter les progrès et l'espoir de son fils.
Je serai de retour aussitôt que Dulis.

DERCOUR.

Touchez là, cher Cléon; si, comme je l'espère,
Je réussis, chez moi grand festin, grande chère.
De Dulis et de vous je porte la santé;
Vous verrez! que je sois riche, et, sans vanité,
A manger mon argent je mettrai tant de grâce....

MADAME SAINT-ALBAN.

Vous l'aiderez au moins, cher Cléon, dans sa place.

DERCOUR.

Et comme vous serez employé quelque jour,
Mon cher, je vous rendrai la pareille à mon tour;
Nous vivrons tous les deux en amis, en confrères.
L'un chez l'autre, en dînant, nous ferons nos affaires,
Et mutuellement nous nous protégerons:
Madame, recevez mes salutations.

MADAME SAINT-ALBAN.

Sans adieu, car ce soir vous me verrez encore.

SCÈNE VIII.

MADAME CLÉON, CLÉON.

CLÉON.

Si ce fat est nommé, Dulis se déshonore.
Quant à vous, recevez tout mon remercîment.
Il faut vous arracher de votre appartement.
Vous vous imaginez que cet homme vous aime;
Rien n'est moins évident.

MADAME CLÉON.

Eh quoi! devant vous-même

Cette femme s'obstine à le solliciter;
Sans répondre, il s'obstine à me complimenter;
Je surprends ses regards sur moi fixés sans cesse;
Pour faire votre éloge, à moi seul il s'adresse.
Tout ce qu'il vous a dit d'aimable, de flatteur,
Il le pense, je crois; Dulis n'est pas menteur.
Mais d'après les aveux qu'il m'a fallu vous faire,
Son amour à vos yeux peut-il être un mystère?
En doutant, vous semblez moi-même m'outrager;
En doutant, vous semblez vouloir l'encourager.

CLÉON.

Eh! qu'avais-je besoin de cette confidence?

MADAME CLÉON.

Que dites-vous?

CLÉON.

Sans doute, en vous j'ai confiance.
Sûr de votre vertu, que me font ses amours?
Et pour lui résister, vous faut-il mon secours?
Supposons qu'il vous aime; il s'en faut qu'il vous plaise.
Ne me doutant de rien, je pouvais à mon aise
Demander, accepter : voilà que, grâce à vous,
Je me sens près de lui gêné, presque jaloux;
Vous m'avez rendu là grand service.

MADAME CLÉON.

Qu'entends-je!
Ah! Cléon, à quel point l'ambition vous change!
Persistez donc toujours, monsieur, à ne rien voir;
Mais ne me blâmez pas d'avoir fait mon devoir.

CLÉON.

Eh bien ! puisqu'à Dulis vous croyez être chère,
Avec moi, j'en conviens, vous ne pouviez vous taire :
Cependant vous savez que de lui j'ai besoin ;
Pour l'attirer chez moi quelle peine, quel soin !
Et tout d'un coup je perds toutes mes espérances,
Pour des mots mal compris, de fausses apparences.
Et cette femme encor, pour son petit Dercour,
A Dulis, sous mes yeux et chez moi, fait la cour,
Demande justement l'emploi que je désire ;
Et moi, je suis forcé d'écouter sans rien dire :
Que voulez-vous de plus ? pouvais-je mieux agir ?
Déjà de ma conduite avez-vous à rougir ?
Faut-il être incivil avec lui pour vous plaire ?
Ce serait un peu trop flatter votre chimère ;
Mais plus j'en agis bien, plus vous me tourmentez ;
De mon amour pour vous à présent vous doutez.
Je ne vous en veux pas d'un excès de tendresse ;
Mais, par égard pour vous, lorsque j'ai la faiblesse
De laisser de mes mains échapper le bonheur,
Ma foi, vous pouvez bien me passer quelqu'humeur.

MADAME CLÉON.

Cher Cléon, vous cherchez à vous tromper vous-même ;
Vous n'êtes que trop sûr que cet homme-là m'aime.
Je devine et je plains votre position ;
Flottant entre l'honneur et votre ambition,
Vous tremblez, vous doutez du parti qu'il faut prendre ;
Puisse l'amour aussi de vous se faire entendre !
Il joint sa faible voix à celle de l'honneur.

CLÉON.

Eh! mon Dieu! vous avez tout pouvoir sur mon cœur,
Vous le savez trop bien; mais laissons là, de grâce,
Dulis et ses amours.

MADAME CLÉON.

Mon entretien vous lasse.
J'entends Montbrun, je sors et le laisse avec vous;
Sans doute ses conseils vous sembleront plus doux.
En voulant obliger, puisse-t-il ne pas nuire!
Par vous-même, Cléon, tâchez de vous conduire;
Tâchez de mériter toujours comme aujourd'hui,
Et votre propre estime, et l'estime d'autrui.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

CLÉON, MONTBRUN.

MONTBRUN.

LA-DEDANS, mon ami, j'ai dit à tout le monde
Que Dulis reviendrait. Or çà, que je vous gronde.

CLÉON.

Me gronder! eh! pourquoi?

MONTBRUN.

Pour un homme d'esprit,
Vous vous êtes, mon cher, bien gauchement conduit.
Après six mois, avec une peine infinie,
J'amène enfin Dulis. C'est un coup de partie.
Il vient: et vous voilà déjà déconcerté.
A madame Dulis veut être présenté;

Celle-ci prend soudain un petit air de prude,
Je vois sur votre front régner l'inquiétude.
Etaient-ce là, morbleu! nos projets, notre plan?
Voyez, mon cher, voyez madame Saint-Alban,
C'est là bien posséder le métier des affaires;
Je rends justice moi-même à mes adversaires.

CLÉON.

A qui le dites-vous? Cette femme me perd;
Pendant cet entretien à quel point j'ai souffert.
Dercour, sa protectrice, et Dulis et ma femme
Semblent se réunir pour me déchirer l'âme.

MONTBRUN.

Il n'est pas encor temps de se désespérer;
Le mal est grand, sans doute; il peut se réparer.
En le recevant mieux....

CLÉON.

Puis-je être assez infâme
Pour bien traiter Dulis quand il aime ma femme?

MONTBRUN.

Votre femme!... Dulis!... Je reste stupéfait.

CLÉON.

Blâmez-moi près de lui d'être confus, muet.

MONTBRUN.

Ah! mon Dieu! jusqu'au cœur un tel discours me frappe.

CLÉON.

C'est malgré moi, Montbrun, que ce secret m'échappe.
N'allez pas révéler....

MONTBRUN.

Fi donc ! Mais, mon ami,
Êtes-vous bien certain que cela soit ainsi ?

CLÉON.

Eh ! parbleu ! je le tiens de ma femme elle-même.

MONTBRUN.

De madame Cléon la prudence est extrême ;
Il faut bien qu'il en soit quelque chose ; et Dulis
A madame a donc fait un aveu bien précis ?

CLÉON.

Et que sais-je ? en mon trouble ai-je pu savoir d'elle....

MONTBRUN.

Tout s'explique à présent, et quand je me rappelle....
Aussi je me disais....

CLÉON.

Ainsi rien n'est plus clair
A vos yeux, n'est-ce pas ?

MONTBRUN.

Pas tout-à-fait, mon cher.
Mais Dulis est galant, votre femme est aimable ;
Ecoutez-donc, la chose est assez vraisemblable.

CLÉON.

Puis-je donc autrement me conduire aujourd'hui ?

MONTBRUN.

Oh non, c'est impossible ; il faut rompre avec lui,
Je le vois : et malgré son crédit, sa puissance,
Vous ne pouvez fonder sur lui nulle espérance.
On vous dira qu'il est des époux dans Paris
Qui de votre aventure au fond seraient ravis.

CLÉON.

Comment?

MONTBRUN.

Oui, de Dulis l'amour vous importune;
Bien d'autres n'y verraient qu'un moyen de fortune.

CLÉON.

Vous penseriez qu'il est des hommes assez bas....

MONTBRUN.

Les exemples, mon cher, ne me manqueraient pas.
Tel semble aimer sa femme et souffre qu'on l'adore.
Tel sait tout, et paraît tout ignorer encore.
Tel de son accident plaisante le premier.
Tel s'en fait un honneur, tel autre en fait métier,
Et c'est à qui pourtant à ces maris honnêtes
Prodiguera l'accueil, les cadeaux et les fêtes;
Tant les mœurs parmi nous passent pour préjugés.

CLÉON.

Que de mépris et d'or ils demeurent chargés,
On ne me confondra jamais avec ces lâches.

MONTBRUN.

Jamais. Restons toujours délicats, purs, sans taches.
Faisons notre chemin, mais sans nous dégrader.

CLÉON.

Et cependant Dulis est prêt à m'accorder....
Vous l'avez vu, Montbrun, d'amitiés il m'accable.
Y répondre sans être à mes yeux méprisable,
Impossible: et je suis sans place, ruiné.
Ma dépense est énorme, et mon bien très-borné:
Que résoudre? que faire? ah! quel état pénible!

MONTBRUN.

A vos peines, Cléon, combien je suis sensible !
Un conseil à donner est fort embarrassant.
Ce Dulis.... toutefois en y réfléchissant,
Sa passion pour vous est-elle dangereuse ?

CLÉON.

Comment donc ?

MONTBRUN.

Votre femme est sage, vertueuse.

CLÉON.

Certes ; mais je saurai qu'il l'aime.

MONTBRUN.

J'en convien ;
C'est votre propre cœur que vous craignez, c'est bien.
Mais cependant pourquoi, vous forgeant des chimères,
Par scrupule manquer les plus belles affaires ?
J'ai des principes, moi. D'ailleurs, en tout ceci,
Ai-je d'autre intérêt que celui d'un ami ?
Avant que l'on remarque ici ce qui se passe,
Mettez-vous sur les rangs pour obtenir la place.

CLÉON.

Moi ?

MONTBRUN.

Vous, et dès ce soir.

CLÉON.

Eh quoi ! vous prétendez....

MONTBRUN.

Une place est vacante et vous la demandez,
Point de mal à cela ; mais Dulis en dispose,
Il aime votre femme ; eh bien ! je le suppose,

Ne peut-il donc l'aimer sans que vous le sachiez?
Est-ce sur cet amour que vous vous appuyez?
En possédez-vous moins les talents nécessaires?
Que Dulis, dans l'espoir d'avancer ses affaires,
Vous accorde l'emploi que vous sollicitez;
Que vous importe encor, si vous le méritez?
De ses intentions êtes-vous responsable?
Et des fautes d'autrui peut-on être coupable?
Vous croira-t-on soudain complice de Dulis?
Oui, si vous n'étiez pas l'exemple des maris;
Si vous étiez moins pur, votre femme moins sage;
Mais vous dont en tous lieux on cite le ménage,
Souffrir un tel amour, ou le favoriser,
Votre ennemi craindrait de vous en accuser.
A de tels arguments cherchez une réplique;
C'est en vain, tant ils sont clairs et forts en logique.

CLÉON.

Par un pareil obstacle au fait être arrêté,
C'est faiblesse, sottise, imbécille fierté.
Mon cœur est pur, mes droits sont de toute évidence;
De ma femme on connaît la vertu, la prudence;
Qu'aurais-je à craindre encor? les propos des méchants?
Sur tous les bons esprits leurs traits sont impuissants.
Quant à ceux qui d'y croire ont l'extrême sottise,
Loin de les redouter, le sage les méprise.
Dès long-temps n'ai-je pas médité mon dessein?
Dès long-temps le succès n'en est-il pas certain?
Un obstacle imprévu survient; il faut le vaincre.
Supposons qu'on parvienne enfin à me convaincre,

Sûr que dans ses projets il ne peut réussir,
De Dulis pour les miens ne puis-je me servir ?
Allons, Cléon, reprends un peu de caractère;
Qu'importe un fol amour dans une grande affaire ?
Poursuis ton plan. Montbrun, rejoignons nos amis;
Reprenons un air calme, accueillons bien Dulis.
Pour lui certes jamais de basse complaisance;
Mais de ce que je vaux ayant la conscience,
J'oserai demander, sans croire m'avilir,
L'emploi que je me sens capable de remplir.

MONTBRUN.

Bien; c'est prendre un parti....

CLÉON.

Paix! j'entends mon beau-père.
Il faut dissimuler; c'est un homme sévère.....

SCÈNE X.

CLÉON, DUPLESSIS, MONTBRUN.

DUPLESSIS.

Me voilà de retour; j'ai revu mes amis;
Et toi, Cléon, as-tu reçu ton cher Dulis ?

CLÉON.

Je l'ai vu.

DUPLESSIS.

Qu'as-tu donc ? ta mine est abattue;
Tu ne me parais pas content de l'entrevue.

CLÉON.

Pardonnez-moi, je suis de Dulis très-content,
Et j'ai lieu d'espérer..... Excusez, on m'attend.

DUPLESSIS.

Mais pourquoi, quand j'arrive, as-tu toujours affaire?
Tu dois à tes amis me préférer, j'espère.

CLÉON.

A demain, s'il vous plaît, remettons l'entretien;
Impossible ce soir.... Du reste tout va bien;
Je suis près de Dulis en très-bonne posture,
Et je ne fus jamais plus gai, je vous assure.

(Il sort.)

MONTBRUN.

Oui, monsieur, tout est bien, tout va bien, tout nous rit,
Et sa félicité moi-même m'éblouit.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

MADAME CLÉON, DUPLESSIS.

MADAME CLÉON.

Ah! je vous attendais avec impatience.

DUPLESSIS.

Eh bien, ma fille?

MADAME CLÉON.

Eh bien, j'ai rompu le silence;
De l'amour de Dulis Cléon voudrait douter;
A le bien accueillir il ose m'exciter.

DUPLESSIS.

A bien traiter Dulis c'est Cléon qui t'invite?

MADAME CLÉON.

Lui-même; et contre lui ce procédé m'irrite.

DUPLESSIS.

Attends.... Projet bizarre.

MADAME CLÉON.

Eh quoi?

DUPLESSIS.

Suis ses avis.
Feins de les suivre au moins; accueille bien Dulis.

MADAME CLÉON.

Qui? moi! vous me donnez un tel conseil, mon père?

DUPLESSIS.

Ce n'est pas encor là tout ce que je veux faire.
Parmi mes vieux amis je viens de retrouver
Dorval, un galant homme à qui, pour s'élever,
Peut-être il ne faudrait que moins de modestie;
Son ami peut avoir pour lui de l'industrie :
Quand il en sera temps j'irai trouver Dulis,
Et comme, malgré moi, Cléon vint à Paris.....
Mais nous y reviendrons; maintenant ce qui presse,
C'est d'avoir pour Dulis beaucoup de politesse.

MADAME CLÉON.

Ciel! un homme en amour entreprenant, hardi,
Estimable d'ailleurs, par moi bien accueilli!

DUPLESSIS.

Que peux-tu redouter, quand tu n'agis, ma chère,
Que d'après les conseils, sous les yeux de ton père?

MADAME CLÉON.

Oui.... je sens, quoi qu'il puisse en coûter à mon cœur,

Que c'est le seul moyen.... Jugez de sa douleur :
Il m'aime ; que va-t-il penser de ma conduite ?

DUPLESSIS.

Viens ; puisqu'entre une place et sa femme il hésite,
Pour son propre intérêt nous devons l'affliger,
Et c'est le servir mal que de le ménager.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MADAME CLÉON, DULIS.

DULIS.

Enfin donc, sans témoins, je puis parler, madame;
Je vous ai révélé les secrets de mon âme.

MADAME CLÉON.

Allons, monsieur, cessez ces propos de romans,
Ou bien permettez-moi d'en rire à vos dépens.

DULIS.

Tout à l'heure au salon d'un œil plus favorable
Vous paraissiez me voir. Caprice inconcevable!
Eh quoi! devant le monde en ami me traiter,
Et quand nous sommes seuls soudain me plaisanter!
Croire que l'on se moque en disant qu'on vous aime,
De quiconque a des yeux c'est vous moquer vous-même.
Eh! mon Dieu! je ne suis que de trop bonne foi.

MADAME CLÉON.

Plus vous me l'assurez, monsieur, moins je vous croi.

DULIS.

Qui? moi! je mentirais lorsque je vous répète
Que j'ai conçu pour vous une estime parfaite!

MADAME CLÉON.

Eh! mais, qu'entendez-vous par estime, monsieur?

DULIS.

Ce mot, dans notre langue, a-t-il un sens trompeur,
Surtout quand c'est à vous, madame, qu'il s'adresse?

MADAME CLÉON.

Pour l'époux qui jouit de toute ma tendresse
Vous paraissiez tantôt avoir quelqu'amitié.

DULIS.

Oui, de cœur et d'esprit à lui je suis lié.

MADAME CLÉON.

Est-ce donc vous montrer son ami bien intime
Que d'avoir pour sa femme une aussi haute estime?

DULIS.

Ah! madame, parlons plus sérieusement.

MADAME CLÉON.

Oui, je me sens gênée involontairement
Par le ton qu'avec vous j'avais cru devoir prendre.
Très-sérieusement aussi daignez m'entendre.
On perd son temps, monsieur, à me faire la cour.
Attachée à Cléon, par devoir, par amour....

DULIS.

Ah! laissez-moi penser que mes soins, ma constance,
Peut-être de Cléon le peu de prévenance....
Pardon; mais il paraît bien faiblement épris;
Du trésor qu'il possède il méconnaît le prix.
Souffrez....

MADAME CLÉON.

Si vous n'avez autre chose à me dire,
Trouvez bon qu'à l'instant, monsieur, je me retire.

DULIS.

Ah! madame, de grâce, un mot.

MADAME CLÉON.

Voici Cléon :

Poursuivez devant lui la conversation.

SCÈNE II.

MADAME CLÉON, CLÉON, DULIS.

CLÉON.

POURQUOI donc quittez-vous ainsi la compagnie?

DULIS.

Ah! c'est vous? Que fait-on là-dedans, je vous prie?

CLÉON.

Mais on joue.

DULIS.

Ah! fort bien. Je ne suis point joueur :
Nous nous entretenions de vous.

CLÉON.

De moi, monsieur?

DULIS.

Sans doute.

CLÉON.

C'est pousser trop loin la complaisance.

DULIS.

Non, vous savez de vous tout le bien que je pense.
Je viens ce soir chez vous pour la première fois;
Mais nous nous connaissons tous deux depuis six mois.
Plein d'une ambition juste autant que louable,
Vous brûlez de remplir une place honorable :

La mienne me permet de servir mes amis.
Parlez, et vos désirs seront bientôt remplis.

CLÉON.

Etait-ce là l'objet que vous traitiez ensemble
Quand je vous ai troublés?

DULIS.

A peu près, ce me semble.

MADAME CLÉON.

Mais oui : quoi qu'il en soit, ce langage flatteur
Doit vous plaire surtout de la part de monsieur.

CLÉON.

Je sais apprécier cette offre généreuse;
Mais quoiqu'elle puisse être à mes yeux précieuse,
A la seule amitié je ne veux rien devoir :
Sur mes propres moyens j'ai fondé mon espoir.

MADAME CLÉON.

Ah! Cléon, c'est bien mal répondre.

CLÉON.

En quoi, madame?

MADAME CLÉON.

Ce sentiment sans doute annonce une belle âme :
Il ne faut rien pousser à l'excès cependant.
Il est bien de fonder ses droits sur son talent;
Mais pourquoi repousser un ami serviable?

CLÉON.

Pourquoi?

DULIS.

Madame parle en femme raisonnable.

L'estime a précédé pour vous mon amitié.
Avec honneur déjà vous fûtes employé.
Vous placer, ce n'est point faveur, mais c'est justice.
A moi-même, à l'état c'est rendre un vrai service.

CLÉON.

D'un si vif intérêt, monsieur, je suis confus.

MADAME CLÉON.

Eh! pourquoi donc? Vraiment je ne vous connais plus.
Faut-il que ce soit moi qui pour vous sollicite?
Tantôt vous méditiez toute une autre conduite;
Vous vouliez à monsieur confier vos projets.

DULIS.

Serait-il vrai, Cléon?

CLÉON.

J'en conviens. Je voulais
Sur mes secrets désirs m'expliquer ce soir même;
Mais à présent....

MADAME CLÉON.

Eh bien! pourquoi ce trouble extrême?
Je conçois: quel que fût en monsieur votre espoir,
Cet excès d'amitié ne pouvait se prévoir.
Vous êtes étonné de cette offre imprévue;
Moi-même j'avoûrai que j'en suis toute émue.

DULIS.

Mais si madame et vous parlez sincèrement,
Il m'est doux d'inspirer un pareil sentiment,
Et je justifirai votre reconnaissance.
Vous vous taisez: pour vous je peux parler, je pense.

Ai-je deviné juste ? Il est quelques emplois
Vacans, et dont je peux disposer à mon choix.
A Bordeaux, par exemple, une place importante,
D'autres ailleurs ; enfin la perte encor récente
Du brave Armand me laisse un grand vide à remplir.
Madame Saint-Alban chez vous a fait venir
Son jeune protégé : vous gardiez le silence ;
J'ai cru même vous voir gêné par sa présence.

CLÉON.

D'autres à cette place ont peut-être des droits ;
Mais autant que Dercour j'en suis digne, je crois.

DULIS.

Et moi, dont le devoir n'est pas toujours d'attendre
Que les gens aux emplois s'avisent de prétendre,
Déjà pour cette place à vous j'avais pensé.

CLÉON.

A moi ?

DULIS.

Mon choix pourtant n'est pas encor fixé.
Quoiqu'il soit incertain que vous ayez la place,
Voudriez-vous, Cléon, m'accorder une grâce ?
Il existe un travail par Armand commencé,
Difficile, important, et surtout fort pressé.
Pour que vous l'acheviez, souffrez qu'on vous l'envoie.

CLÉON.

Travail bien précieux, que j'accepte avec joie !
Puissé-je le finir, monsieur, à votre gré !

DULIS.

Et peut-être bientôt je me déciderai.
Mais quoi ! devant madame ainsi parler d'affaires !

MADAME CLÉON.

A mon cœur celles-ci ne peuvent qu'être chères.
De la tendre amitié que vous avez pour nous
Je me sens pénétrée autant que mon époux.

CLÉON, *à sa femme.*

Mais je m'en aperçois.

DULIS.

Oh! vous êtes trop bonne.
N'êtes-vous pas du bal que miladi nous donne?

CLÉON.

Mais on ne nous a pas envoyé de billet....

DULIS.

Vraiment? Oh! c'est sans doute un oubli de valet
Que miladi ce soir va réparer peut-être.
L'heure approche : un moment il me faut y paraître;
Et ce bal m'offrirait un plaisir bien plus doux,
Si j'étais bien certain d'y voir madame et vous.
De mon respect, madame, agréez l'assurance.
De vous servir, Cléon, j'emporte l'espérance,
Et je dois m'applaudir de ce court entretien.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MADAME CLÉON, CLÉON.

CLÉON.

Je le crois : il s'en va par vous traité fort bien.

MADAME CLÉON.

Vous voyez que je fais tout pour vous satisfaire,

Et de moi vous devez être content, j'espère :
Pour Dulis ai-je assez montré d'empressement ?

CLÉON.

Mais je ne reviens pas de mon étonnement.
Vous, madame, tenir une telle conduite,
Et vouloir avec moi vous en faire un mérite !
Vous, qui de vos devoirs parlez à tous moments,
Prodiguer à Dulis tant de remercîments !

MADAME CLÉON.

Vous, monsieur, me blâmer d'être reconnaissante
Pour l'homme qui vous donne une place importante,
Vous qui m'encouragiez à le bien accueillir,
Avant qu'il eût rien fait encor pour nous servir !

CLÉON.

Avez-vous oublié que tantôt ici même
Vous m'avez révélé que cet homme vous aime ?

MADAME CLÉON.

Avez-vous oublié qu'à vos yeux cet aveu
Ne parut de ma part qu'une chimère, un jeu ?

CLÉON.

Mais si d'un fait réel vous avez cru m'instruire,
Au salon avec lui pourquoi causer et rire ?

MADAME CLÉON.

De quelques mots galants fallait-il me choquer,
Et des méchants aussi me faire remarquer ?

CLÉON.

Mais au moins avec lui pourquoi ce tête-à-tête ?

MADAME CLÉON.

Mais j'allais vous rejoindre : il survient, il m'arrête...

CLÉON.

Et de votre entretien quel était le sujet ?

MADAME CLÉON.

Ne vous l'a-t-il pas dit? De vous il me parlait.

CLÉON.

A-t-il dit vrai, madame ?

MADAME CLÉON.

Eh ! mais, mon Dieu, qu'importe ?
Pourquoi s'inquiéter, s'il vous plaît, de la sorte ?
N'êtes-vous pas certain, Cléon, de mon amour ?

CLÉON.

S'il est vrai cependant qu'il vous fasse la cour....
Rien ne peut altérer en vous ma confiance....
Mais vous avez montré tant de reconnaissance....
De vos remercîments il sort tout glorieux,
Et de joie et d'espoir j'ai vu briller ses yeux.

MADAME CLÉON.

Eh ! mais, qu'importe encor qu'il s'abuse et qu'il m'aime ?
Cet amour, qui d'abord m'épouvantait moi-même,
Vous effraie à présent : nous avions tort tous deux.
Car enfin qu'a-t-il donc pour nous de dangereux ?
Voyons l'événement du côté favorable.
Vous voilà presque sûr de la place honorable
Que depuis si long-temps vous ambitionnez;
Vous voilà dans le monde un état. Convenez
Que plus on a douté d'un succès, plus il flatte :
En toute liberté que votre joie éclate.
Nous sommes sans témoins : pourquoi feindre avec moi ?
N'êtes-vous pas charmé d'avoir un tel emploi ?

CLÉON.

Eh ! madame, quittez ce ton-là, je vous prie.
J'aime à croire qu'il n'est qu'une plaisanterie,
Mais n'est-ce pas prouver que vous m'aimez bien peu
Que de mon embarras ainsi vous faire un jeu ?

MADAME CLÉON.

A votre tour calmez un tel transport, de grâce.
Moi, ne pas vous aimer ! Ah ! Cléon, quoi qu'il fasse,
Ne cessera jamais d'être cher à mon cœur,
Et l'amour me défend encor plus que l'honneur !

CLÉON.

Je le crois ; mais enfin à quoi tend ce mystère ?
Pourquoi cette conduite obscure et singulière ?

SCÈNE IV.

MADAME CLÉON, CLÉON, DUPLESSIS.

DUPLESSIS.

C'est toi, mon gendre ? Eh bien ! tout ton monde est parti :
Les voilà tous qui vont au bal chez miladi,
Et Dulis ?

MADAME CLÉON.

A l'instant il nous quitte, mon père.

DUPLESSIS.

Et toujours il est bien avec toi, je l'espère ?

MADAME CLÉON.

Il n'a pas attendu que Cléon demandât.

DUPLESSIS.

Se pourrait-il ? Dulis....

MADAME CLÉON.

En ami délicat
Lui-même il nous prévient, il s'informe, nous presse;
De l'emploi désiré nous donne la promesse.

DUPLESSIS.

Oh! par ma foi, Dulis est un homme charmant.
Te voilà donc placé: reçois mon compliment.
Tu dois être enchanté?

CLÉON.

Qui? moi! je suis aux anges.

DUPLESSIS.

A Dulis tu n'as pas épargné les louanges,
Ni les remercîments?

CLÉON.

Qu'en était-il besoin?
De le remercier madame a pris le soin.

DUPLESSIS.

Ma fille? Elle a bien fait.

CLÉON.

Vous l'approuvez?

DUPLESSIS.

Je pense
Que nous lui devons tous de la reconnaissance;
Si j'avais été là, je l'aurais embrassé,
Cet ami généreux!

CLÉON.

Mais si je suis placé,
A madame surtout je dois en rendre grâce.

DUPLESSIS.

Bon! comment?

CLÉON.

Mais avant qu'on m'offrît cette place.
Madame avec Dulis fort long-temps a parlé,
Et d'amitié pour moi Dulis a redoublé.

DUPLESSIS.

Voilà ce qui s'appelle une femme sublime.
Pour ma fille en effet il a beaucoup d'estime;
Je m'en suis aperçu. Protéger son mari !
C'est fort bien, il est beau de se conduire ainsi.

CLÉON.

Allons, pour me railler, vous semblez vous entendre.

DUPLESSIS.

Quel est donc ce discours que je ne puis comprendre ?
Je connais peu les mœurs de ce pays, d'accord;
J'en sais assez pour voir qu'elle est loin d'avoir tort;
Au lieu de la blâmer, pour moi je l'encourage.
Que ton avancement devienne son ouvrage;
C'est aux femmes à faire un sort à leurs maris,
Et c'est la seule mode immuable à Paris.

CLÉON.

Quelques droits que votre âge et que le nom de père
Vous donnent en ces lieux, ce ton doit me déplaire.
Quel est votre dessein ? Expliquez-vous, monsieur.
Déjà me croyez-vous un époux sans honneur ?

DUPLESSIS.

Quels singuliers propos me tiens-tu là ? de grâce.
S'agit-il de l'honneur ? il s'agit d'une place
Que tu veux obtenir....

SCÈNE V.

MADAME CLÉON, CLÉON, DUPLESSIS, JOHN, DUBOIS.

DUBOIS.

Votre valet, messieurs;
Vous nous voyez chargés de messages flatteurs,
Le mien est pour monsieur, et le sien pour madame.

CLÉON.

Que dites-vous ? comment, un message à ma femme!

JOHN, *donnant une lettre à madame Cléon.*

Yès, de miledi je suis petit jokei,
Et pour mistriss Cléon j'apporte ce billet.

DUBOIS, *donnant un paquet sous enveloppe à Cléon.*

Moi, de monsieur Dulis homme de confiance,
J'apporte pour monsieur ce paquet d'importance.

DUPLESSIS.

Qu'est-ce donc ?

CLÉON.

Un travail par Armand commencé,
Que lui-même à l'instant il m'avait annoncé.

DUPLESSIS.

A merveille ! déjà te donner de l'ouvrage !
C'est te donner la place.

MADAME CLÉON, *remettant le billet à Cléon.*

Au bal on nous engage
Tous les deux, cher Cléon.

CLÉON.

C'est s'y prendre un peu tard.

JOHN.

Il est le faute à moi, s'il est quelque retard;
Dès hier soir j'avais le billet dans ma veste,
Par malheur, j'oublié; miledi, je proteste,
Me grondera très-fort, si vous manquez ce soir;
Je dirai qu'on aura le plaisir de vous voir;
Pas vrai, promettez moi, madame, je salue.

(Il sort avec Dubois.)

SCÈNE VI.

MADAME CLÉON, CLÉON, DUPLESSIS.

CLÉON.

A me désespérer, je crois, tout contribue;
J'aurais voulu paraître à ce bal un moment,
Et ce travail chez moi me retient forcément;
Il faut à le finir passer la nuit entière;
Il est de plus en plus pressant et nécessaire.

DUPLESSIS.

Je conçois que cela doit vous contrarier.
A ce bal, où l'on vient tous deux de vous prier,
Ma fille, comme toi, voudrait aller, je gage.

MADAME CLÉON.

Moi?

DUPLESSIS.

Toi; l'on aime encore à danser à ton âge.

CLÉON.

Vous voyez que je suis retenu malgré moi.

DUPLESSIS.

Oh ! c'est tout simple, il faut que tu travailles, toi ;
Mais ma fille ce soir n'a pas d'ouvrage à faire ;
Les plaisirs. . . . . d'une femme unique et grande affaire !
Consens qu'elle aille au bal. Tu le dois par égard
Pour cette miladi qui vous prie un peu tard.
On vous croirait piqués, cela nuirait peut-être ;
Ainsi l'un de vous deux au moins doit y paraître.

CLÉON.

Comment ?

DUPLESSIS.

Oui, sois tranquille, elle t'excusera.
On ne t'en voudra plus dès qu'elle paraîtra.

CLÉON.

Mais seule ?

DUPLESSIS.

Seule ? non.

CLÉON.

Quoi ?

DUPLESSIS.

J'y vais avec elle.
Je ne suis pas prié : la chose est naturelle,
On ne sait pas encor mon arrivée ici.
J'accompagne ma fille au lieu de son mari,
Et l'on me recevra très-bien, je le parie.

CLÉON.

Vous au bal ! c'est sans doute une plaisanterie.

DUPLESSIS.

Non. S'il faut être franc, je me fais un plaisir

De voir comme à Paris on sait se divertir.
Et d'ailleurs à ce bal Dulis sera sans doute ?

CLÉON.

Oui vraiment.

DUPLESSIS.

Il faut donc, mon cher, quoi qu'il t'en coûte,
Que ta femme se rende à l'invitation,
Rien n'est à négliger dans ta position,
Et nous pourrons trouver un moment favorable
Pour te rendre à Dulis encor plus agréable.

CLÉON.

Quoi! sérieusement?

DUPLESSIS.

Très-sérieusement.
Allons, nous n'avons pas à perdre un seul moment,
Ni toi non plus; partons, ma fille, tout à l'heure.

CLÉON.

De grâce....

MADAME CLÉON.

Exigez-vous, Cléon, que je demeure?

DUPLESSIS.

Fi donc! Cléon n'est pas un tyran, un jaloux.

CLÉON.

Non, sans doute.

DUPLESSIS.

Il sait trop qu'un délicat époux
D'un plaisir innocent ne prive point sa femme.

CLÉON.

Puisque vous le voulez, allez au bal, madame,
Mais j'y vais avec vous.

DUPLESSIS.

Toi ! tu n'y penses pas.
De ce brillant emploi fais-tu si peu de cas ?
Pour un bal oublier un travail d'importance !
Que penserait Dulis de cette insouciance ?

CLÉON.

Il est trop vrai, je sens que cela me perdrait.
(Fort embarrassé, marchant et se parlant à lui-même.)
Est-ce un jeu ? pense-t-il ce qu'il dit en effet ?
Il faut prendre un parti pourtant. J'en perds la tête.
Ferai-je ce travail ? irai-je à cette fête ?
Y laisserai-je aller ma femme ? Eh quoi ! sans moi !
Quand Dulis y doit être, et quand je m'aperçoi
Qu'on a presque vaincu pour lui sa répugnance.

MADAME CLÉON, *à part à son père.*

Mon père, vous voyez qu'il souffre, qu'il balance.

DUPLESSIS, *bas à sa fille.*

Bien. Il faut l'achever.

CLÉON, *à part.*

Je vais trouver Montbrun ;
Oui, je veux qu'à ce bal il surveille chacun....

DUPLESSIS, *haut.*

Partons, ma fille ; au bal ne te fais pas attendre ;
Toi, dans ton cabinet renferme-toi, mon gendre.

CLÉON.

Allons, madame, à vous je dois m'en rapporter,
Et vous savez comment il faut vous comporter....
Avec Dulis surtout.

DUPLESSIS.

Beaucoup de prévenance,
Beaucoup d'empressement et de reconnaissance.

CLÉON.

Eh! non, ce n'est pas là ce que j'entends, monsieur.

MADAME CLÉON.

Bien, un air de réserve et même de froideur.

CLÉON.

Ce n'est pas là non plus ce que j'ai voulu dire.

MADAME CLÉON.

Pour vous plaire comment faut-il donc me conduire?

CLÉON.

Comment?.... mais vous devez, je pense, le savoir

DUPLESSIS.

Eh! oui, parbleu, la chose est simple à concevoir.
Conduis-toi de façon que Cléon ait la place.

CLÉON.

Sans doute... cependant... mais quoi! le temps se passe.
Il faut que ce travail soit fini pour demain.
De votre amour pour moi jusqu'à présent certain,
Je dois me confier à vous, à votre père.
Tous les deux vous savez ce que vous devez faire;
Quant à moi, de ce bal où vous voulez aller,
Pressé par mon travail, je ne puis me mêler.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

DUPLESSIS, MADAME CLÉON.

DUPLESSIS.

Eh bien! m'étais-je donc abusé sur son compte?
Tour à tour il redoute et désire sa honte.

MADAME CLÉON.

Vous le voyez aussi; Dulis a des projets.
Ces deux lettres ensemble... on l'aurait fait exprès...

DUPLESSIS.

On voudrait à ce bal te voir seule, ma chère.
Eh bien, on t'y verra, ma fille, avec ton père;
Et c'est là qu'à Dulis parlant comme je doi,
De mon ami Dorval, de Cléon et de toi....

SCÈNE VIII.

DUPLESSIS, MADAME CLÉON, GERMAIN.

GERMAIN.

Monsieur Dulis.

DUPLESSIS.

Encor!

MADAME CLÉON.

Que peut-il donc prétendre?

GERMAIN.

Il demande à vous voir.

MADAME CLÉON.

A cette heure!

GERMAIN.

Il va prendre
Sa sœur pour la conduire au bal chez miladi.
Comme il sait que madame y doit aller aussi,
Avec sa sœur, dit-il, il peut mener madame.

DUPLESSIS.

Qu'il vienne.

(Germain sort.)

MADAME CLÉON.

Vous voulez. . . .

DUPLESSIS.

Lire au fond de son âme.
Dulis a des vertus. Que des flatteurs, des sots,
En belles qualités érigent ses défauts ;
Moi, je vais lui parler en honnête homme, en père.
Qu'il entende une fois la vérité sévère.

MADAME CLÉON.

C'est lui-même.

DUPLESSIS.

A merveille, il vient ici pour toi.
Sans rien faire paraître, avec lui laisse-moi.

SCÈNE IX.

DUPLESSIS, MADAME CLÉON, GERMAIN, DULIS.

DULIS.

Vous sortez.

MADAME CLÉON.

Oui, monsieur ; pardon, je me retire ;
Mon père, que je laisse, a deux mots à vous dire.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

DUPLESSIS, DULIS.

DULIS.

Quoi ! madame Cléon. . . .

DUPLESSIS.

Est ma fille, monsieur,
Et c'est moi qui, ce soir, lui sert de conducteur.
Bien sensible pourtant à votre offre agréable.
Puis-je mettre à profit ce hasard favorable ?
Avec vous j'ai besoin d'un moment d'entretien ;
Vous passez dans Paris pour un homme de bien ;
Vous tenez un haut rang, vous estimez mon gendre.
Juste dans mes désirs, j'ai donc lieu de m'attendre
Que de vous j'obtiendrai bientôt ce que je veux.

DULIS.

Parlez, en vous servant c'est moi qui suis heureux.

DUPLESSIS.

Du brave Armand la place est encore vacante ;
Dorval, dont les talents, la probité constante,
Sans doute sont connus de vous comme de moi,
Sans l'oser demander, prétend à cet emploi.

DULIS.

Dorval est en effet un homme respectable,
Digne par ses vertus, par ses talents capable
D'obtenir, d'occuper cette place d'Armand.
Mais, monsieur, pardonnez à mon étonnement.

DUPLESSIS.

Quel est-il ?

DULIS.

Est-ce donc à moi de vous instruire
Que Cléon, votre gendre, à cette place aspire?

DUPLESSIS.

Je le savais, monsieur.

DULIS.

Vous le saviez?

DUPLESSIS.

Mais oui.

DULIS.

Pourquoi la demander pour un autre que lui?

DUPLESSIS.

Monsieur, j'ai mes raisons.

DULIS.

Ne pourriez-vous les dire?

DUPLESSIS.

Mais, comme dès long-temps, d'abord je le désire,
Je voudrais que Cléon, comme moi commerçant....

DULIS.

Ah! j'entends; mais peut-on surmonter son penchant?
Tel, mauvais commerçant, serait ministre habile.
C'est en suivant ses goûts qu'on peut se rendre utile.

DUPLESSIS.

Eh bien, monsieur, faut-il vous parler franchement?
Cette place dépend de vous uniquement;
Tout en appréciant les qualités, le zèle
Qui vous ont mérité l'estime universelle,
Je voudrais, puisqu'il faut qu'il suive enfin ses goûts,
Que Cléon fût placé par d'autres que par vous.

DULIS.

Pourquoi ?

DUPLESSIS.

Qu'est-il besoin d'en dire davantage ?
Ne devinez-vous pas, monsieur, à mon langage,
Que de vos vœux secrets ma fille m'a parlé ?

DULIS.

Comment ?

DUPLESSIS.

A Cléon même elle a tout révélé.
Je ne vous parle pas du tort que vous vous faites,
En agissant ainsi, dans la place où vous êtes.
Des mœurs des magistrats vous devez trop savoir
Sur les publiques mœurs l'ascendant, le pouvoir.
Et cet esprit galant que le beau monde estime,
Faiblesse pour tout autre, en eux est presqu'un crime.
Ce sont vos intérêts, je ne m'en mêle pas;
Et franchement je crains trop peu les résultats
D'un amour sans espoir, comme il est sans excuse;
Mais des torts de Cléon souffrez qu'on vous accuse.
Quoique trop bien instruit de ce fatal amour,
Mon gendre continue à vous faire la cour.
Vous courtisez sa femme, et c'est vous qu'il implore.
Vous sentez qu'un bienfait de vous le déshonore.
Que d'autres briguent donc votre protection ;
Moi, je brigue, monsieur, votre oubli pour Cléon.
Oui, cet oubli peut seul nous rendre tous tranquilles
Pour vous-même étouffez des désirs inutiles,
Et pour nous à Cléon refusez votre appui.
De la place Dorval est digne autant que lui.

Servez, en le plaçant, Dorval et sa famille.
En l'oubliant, servez Cléon même et ma fille ;
Ma fille, qui jamais ne pourra vous aimer,
Mais qui du moins alors pourra vous estimer.

DULIS.

Monsieur, votre discours a lieu de me surprendre ;
Singulière façon de servir votre gendre :
Briguer une disgrâce avec plus de chaleur
Que l'on n'en mit jamais à briguer la faveur !
Vous vous hâtez aussi de croire aux apparences,
Et vous êtes un peu vif dans vos remontrances.
Vous m'avez mal connu, si vous avez pensé
Que je fusse aujourd'hui moi-même intéressé
A donner à Cléon la place qu'il désire.
Les passions sur moi peut-être ont trop d'empire,
Mais ne me font jamais manquer à mon honneur.
De Cléon le mérite est le seul protecteur ;
Et comme c'est lui seul qui pourrait me résoudre,
D'un indigne motif il doit aussi m'absoudre.
Ce que vous m'avez dit est assez important,
Monsieur, pour mériter qu'on y pense un instant.
Au bal, chez miladi, nous nous verrons, je pense.
Dans tous les cas, comptez sur ma reconnaissance.
J'estimerai toujours, même dans son erreur,
L'homme qui dit tout haut ce qu'il a dans le cœur.
Monsieur, je vous salue.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

DUPLESSIS seul.

Oui, cet homme est honnête,
Mais il est entraîné.... j'ai mon dessein en tête;
Sauvons-les tous les deux. Sur mon ancien valet
(Il appelle.)
Je peux compter. Germain. Il est adroit, discret;
C'est un vieux serviteur de toute la famille,
Et qui ne m'a quitté que pour suivre ma fille.

SCÈNE XII.

DUPLESSIS, GERMAIN.

GERMAIN.

Que veut monsieur?

DUPLESSIS.

Germain, puis-je compter sur toi
Pour rendre un grand service à ta maîtresse, à moi?

GERMAIN.

Oui sans doute, monsieur, du meilleur de mon âme.
Que ne ferais-je pas pour vous et pour madame!

DUPLESSIS.

Je le sais. Suis-moi donc; surtout souviens-toi bien
Qu'il faut que de ceci Cléon ne sache rien.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

CLÉON SEUL, son travail à la main, très-agité, s'asseyant, se levant, se promenant à grands pas pendant tout le monologue,

UNE heure du matin ! elle n'est pas rentrée !
De craintes, malgré moi, mon âme est déchirée.
Que fait-elle ? Pour moi, préoccupé, distrait,
De ce travail à peine encore ai-je rien fait.
Je serai plus tranquille ici. Si cet ouvrage
De Dulis tout-à-fait me gagne le suffrage,
J'obtiens donc cette place, objet de tous mes vœux,
Et grâce au ciel enfin je suis heureux.... Heureux !
Où je vais le chercher, le bonheur peut-il être ?
Ah ! j'en doute ; le jour n'est pas près de paraître.
C'est le temps du sommeil, du repos général.
Tout dort ; moi je travaille, et ma femme est au bal.
Funeste ambition ! mais quoi ? quelle folie !
Ma femme est vertueuse autant qu'elle est jolie.
Je ne concevais pas qu'on pût être jaloux ;
Et je le deviendrais ! Allons, rassurons nous ;
Songeons que cette place assure ma fortune ;
Si je l'obtiens, je sors de la classe commune.
Le trop modeste Armand l'occupait sans éclat,
Mais moi je m'en ferai le plus brillant état ;

Et jeune encor, lancé dans les grandes affaires,
De là, pour arriver aux dignités premières,
En prenant bien mon temps, il ne me faut qu'un pas.
Poursuivons.... Mais ma femme.... Elle ne paraît pas.
L'officieux Montbrun lui-même m'abandonne,
Il devait revenir, et je ne vois personne.

SCÈNE II.

CLÉON, MONTBRUN.

CLÉON.

Ah! c'est lui.

MONTBRUN.

Me voici, je vous l'avais promis,
Et je ne sais jamais manquer à mes amis.

CLÉON.

Eh bien! mon cher, ce bal où ma femme est allée?

MONTBRUN.

Non, je n'ai jamais vu de plus belle assemblée.
Ah! combien je vous ai regretté, cher Cléon!
Tous les ambassadeurs, les gens du meilleur ton,
Des parures d'un goût, un luxe, une élégance!
Et les femmes, mon cher; mais la danse, la danse!

CLÉON.

Oui, l'on danse partout à ravir à présent,
Je le sais; mais venons au point intéressant.
Ma femme....

MONTBRUN.

Miladi met les gens à leur aise.
Elle a du tact, du goût, on la croirait Française.
Ce bal lui fait honneur.

CLÉON.

Oh! je n'en doute pas.
Je fais de miladi déjà bien plus de cas
Depuis ce bal fameux dont vous faites l'éloge.
C'est sur ma femme, ami, que je vous interroge.

MONTBRUN.

Sur votre femme!

CLÉON.

Eh! oui, ne me déguisez rien.
De lui parler Dulis a-t-il trouvé moyen?
Son père exactement a-t-il veillé sur elle?
Vous me devez de tout un récit bien fidèle.

MONTBRUN.

Et vous comptez sur moi, mon cher, avec raison;
Je m'informais à tous de madame Cléon,
Lorsque de loin j'ai vu votre honnête beau-père
Causer avec Dulis.

CLÉON.

Plaît-il? autre mystère!
Comment! avec Dulis?

MONTBRUN.

Pour un provincial
Le beau-père a tenu fort bien sa place au bal.

CLÉON.

Je le crois; c'est de moi qu'ils parlaient, je parie.

MONTBRUN.

Une tournure aisée, un air de bonhomie....

CLÉON.

Enfin que disaient-ils?

MONTBRUN.

Je n'ai pu le savoir.

CLÉON.

Bien! Vous avez tout vu, hors ce qu'il fallait voir.

MONTBRUN.

Pardonnez-moi : j'ai vu des choses très-piquantes,
Et pour vous, cher Cléon, surtout intéressantes.

CLÉON.

Eh! quoi donc, s'il vous plaît?

MONTBRUN.

Madame Saint-Alban
Et son petit Dercour, fidèles à leur plan,
Pour approcher Dulis se donnaient une peine....
Dulis, qui cependant paraissait à la gêne,
Les évitait partout; et comme tout se sait,
De Dulis et de vous assez haut on parlait,
De madame Cléon chacun vantait la grâce;
Du brave Armand déjà l'on vous donnait la place.
Madame Saint-Alban ne se possédait pas.
Elle affectait de rire, et murmurait tout bas:
C'était plaisant.

CLÉON.

Allons : à la fois tout m'accable;
De Paris, je le vois, je suis déjà la fable.
Cette place, à quel prix me la fait-on avoir?

MONTBRUN.

Mais avez-vous rien fait contre votre devoir?
Jouissez des effets, sans remonter aux causes;
Et quand elles vont bien, laissez aller les choses.

CLÉON.

Mais vous ne venez point à l'objet principal :
Ma femme, dites-moi, que faisait-elle au bal ?

MONTBRUN.

Vous saurez que partout j'ai promené ma vue....
Mais comment distinguer.... Un monde, une cohue !
J'ai trouvé force gens qu'à peine je connais,
Sans pouvoir rencontrer tous ceux que je cherchais.

CLÉON.

Que dites-vous ? Comment ! vous ne l'avez pas vue ?

MONTBRUN.

Ma foi non.

CLÉON.

Je m'y perds, qu'est-elle devenue ?
Serais-je dans l'erreur en la croyant au bal ?

MONTBRUN.

Eh ! tranquillisez-vous. Pour en agir si mal
Elle a trop de bon sens. Pour votre grande affaire,
Elle sent trop qu'au bal elle était nécessaire.
Il est vrai que partout je l'ai cherchée en vain :
Mais elle était au bal, Cléon, j'en suis certain.

CLÉON.

Moi, j'en doute ; et comment expliquer sa conduite ?

SCÈNE III.

CLÉON, MONTBRUN, GERMAIN.

GERMAIN.

Eh ! mais, comme en plein jour chacun vous fait visite.
Madame Saint-Alban.

MONTBRUN.

Bon ! je la reconnais.
Au bal chez miladi, comme je vous disais,
J'ai vu qu'elle enrageait dans le fond de son âme.
Peut-être avec Dulis elle a vu votre femme;
Inquiète, elle accourt pour vous faire parler,
Et de notre bonheur nous allons l'accabler.

SCÈNE IV.

CLÉON, MADAME SAINT-ALBAN, MONTBRUN.

MADAME SAINT-ALBAN.

Ma visite, sans doute, est étrange à cette heure.
Je sors du bal. Avant de gagner ma demeure
J'ai voulu, cher Cléon, moi-même m'informer....
(Les cœurs sensibles sont si prompts à s'alarmer....)
Pourquoi donc à ce bal, ni vous, ni votre femme?....

CLÉON.

Ni ma femme! comment.....

MONTBRUN.

Vous vous trompez, madame.

MADAME SAINT-ALBAN.

Vous étiez invités tous les deux cependant.

MONTBRUN.

Dulis charge Cléon d'un ouvrage important.
A l'achever Cléon passe la nuit entière.
Quant à sa femme, elle est au bal avec son père.

MADAME SAINT-ALBAN.

Le beau-père, d'accord; mais madame Cléon?

CLÉON.

Quoi ! ma femme n'est pas chez miladi ?

MADAME SAINT-ALBAN.

Mais non.

CLÉON.

Se peut-il ?

MADAME SAINT-ALBAN.

Et Dulis, ce soir même a l'adresse
De charger le mari d'un ouvrage qui presse !
Je ne m'étonne plus qu'un instant on l'ait vu,
Et que du bal il ait lestement disparu.

CLÉON.

Disparu ! Qui ? Dulis ? Se peut-il ? quel mystère !
Hola ! quelqu'un ! Germain ! Mais conçoit-on son père ?

MADAME SAINT-ALBAN.

Au surplus, on vous nomme à la place d'Armand.
C'est public. Recevez, Cléon, mon compliment.
A ce choix on pourra soupçonner une cause :
Certes, je ne crois pas que tout haut on en cause ;
Mais on dira tout bas qu'à servir son ami
Dulis trouve peut-être un avantage aussi.

CLÉON.

Je ne sais pas du tout ce que vous voulez dire ;
Mais quoi que l'on invente aujourd'hui pour me nuire,
Je suis, sans vanité, digne de cet emploi.

MONTBRUN.

Mieux que Dercour, au moins.

SCÈNE V.

CLÉON, MADAME SAINT-ALBAN, GERMAIN.

CLÉON.

C'est toi, Germain? Dis-moi,
C'est pour aller au bal que ma femme est sortie?

GERMAIN.

Monsieur doit le savoir.

CLÉON.

Son père l'a suivie?

GERMAIN.

Mais madame sortant sans monsieur aujourd'hui,
Peut-elle aller au bal avec d'autres que lui?

CLÉON.

Mes chevaux à l'instant. Je vole sur sa trace.

MADAME SAINT-ALBAN.

Quel délire! Songez que vous avez la place.

CLÉON.

L'abandonner ainsi! C'en est fait: je le voi;
Je suis trompé, perdu.

GERMAIN.

Son père mieux que moi
Peut instruire monsieur: il vient.

(Il reste au fond.)

CLÉON.

Eh quoi! sans elle.

SCÈNE VI.

CLÉON, MADAME SAINT-ALBAN, MONTBRUN, DUPLESSIS.

DUPLESSIS.

Je t'apporte, Cléon, une bonne nouvelle.

CLÉON.

Votre fille ? ma femme ?

DUPLESSIS.

Enfin, c'est décidé :
C'est à toi que l'emploi d'Armand est accordé.

CLÉON.

Mais ma femme, monsieur ?

DUPLESSIS.

Emploi considérable
Qui te donne à Paris un état honorable.

CLÉON.

Eh ! cet état ! au prix que je crains d'entrevoir....
Il eût fait mon bonheur, il fait mon désespoir.

DUPLESSIS.

Vraiment ! trouves-tu donc que trop cher il te coûte ?
N'es-tu pas maître encor de refuser ?

CLÉON.

Sans doute.
Refuser ! je le veux.... je le dois.... Mais après
Que vais-je devenir ?

DUPLESSIS.

C'est où je t'attendais.

Cet effroi d'un refus qui serait nécessaire,
De ton peu d'énergie s t la preuve trop claire.
Refuser ! toi ! jamais : je l'avais bien prévu.
Tu n'aurais même pas ce reste de vertu.
Il n'en est pas besoin, grâce au ciel. Ton beau-père
A su faire pour toi ce que tu devais faire.
Ta femme que toi-même avais mise en danger,
En dépit de toi-même a su se protéger ;
Et Dulis, éclairé sur sa propre faiblesse,
A su te préserver, Cléon, d'une bassesse.
Germain !

GERMAIN.

Je vous entends.

(Il sort.)

CLÉON.

Qu'est-ce donc ?

MONTBRUN.

Permettez :
Je suis de trop ; je sors.

MADAME SAINT-ALBAN.

Adieu, Cléon.

DUPLESSIS.

Restez.
Sur ma fille je sais, grâce aux torts de mon gendre,
Tous les affreux soupçons qu'on se plaît à répandre.
Vous vous êtes hâtés les premiers, tous les deux,
D'apprendre à son mari ces bruits calomnieux :
Les premiers apprenez aussi son innocence,
Et sur elle songez à garder le silence.

Dulis et vous au bal vous la cherchiez en vain;
Et tandis que Cléon, toujours plus incertain,
De leurs devoirs communs se reposait sur elle,
Tandis que des méchants, dans leur gaîté cruelle,
Sur elle répandaient les discours les plus faux,
Ma fille était bien loin de goûter le repos,
Sans doute: mais au moins c'est dans la solitude
Que, pour l'ingrat Cléon, pleine d'inquiétude,
Elle attendait ici mon retour de ce bal,
Qu'on aurait voulu rendre à tous deux si fatal.
La voilà : de sa chambre elle n'est pas sortie.

SCÈNE VII.

CLÉON, DUPLESSIS, MADAME SAINT-ALBAN, MONTBRUN, MADAME CLÉON DANS LE PLUS GRAND NÉGLIGÉ.

CLÉON.

Ma femme!

MONTBRUN.

C'est bien elle!

MADAME SAINT-ALBAN.

Eh! mais, quelle folie!

DUDPLESSIS.

Seul j'étais à ce bal où j'ai trouvé Dulis.
Malgré tous mes discours, incertain, indécis,
En vantant de Cléon le talent, le mérite,
A mes yeux il tentait d'excuser sa conduite.

Persistez donc, lui dis-je alors, ayant recours
A l'unique moyen d'étouffer ses amours;
Persistez à donner à Cléon cette place,
Quand il ne doit de vous tenir aucune grâce;
Et ma fille, en partant, vous ravit tout espoir;
Je l'emmène. Cléon méconnaît son devoir :
Sur elle je reprends l'autorité d'un père.
Le pouvoir même ici ne m'est pas nécessaire :
De Cléon elle sent qu'il vaut mieux être loin,
Que d'être de sa honte ou complice ou témoin.
Dulis, quoique trompé dans sa folle espérance,
Hésitait; et moi, fort de toute la puissance
Que sur un homme droit, malgré lui, criminel,
Peuvent donner l'honneur et l'amour paternel,
J'insiste en demandant la place pour un autre.

MADAME SAINT-ALBAN.

Ah! fort bien, pour Dercour?

CLÉON.

Quel projet est le vôtre?

MONTBRUN.

Pour qui donc, s'il vous plaît?

CLÉON.

Et qu'a-t-il répondu?

DUPLESSIS.

De mon langage austère étonné, confondu,
Il me dit qu'en ces lieux lui-même il va se rendre.
Le voilà.

SCÈNE VIII.

MADAME CLÉON, CLÉON, DULIS, MADAME SAINT-ALBAN, MONTBRUN.

DULIS.

Ma présence a droit de vous surprendre.
Pour Bordeaux vous pouviez hâter votre départ :
Combien j'aurais gémi qu'un instant de retard
M'eût privé du bonheur de vous ouvrir mon âme !
(A madame Saint-Alban.)
Je suis bien aise ici de vous trouver, madame.

MADAME SAINT-ALBAN.

Moi, monsieur ?

DULIS.

Vous m'avez demandé pour Dercour
Un emploi dont il peut se rendre digne un jour,
Mais dont il s'en faut bien qu'il soit déjà capable.
Qu'il tâche d'acquérir le talent convenable ;
A l'emploi qu'il mérite, alors pour le porter
Vous n'aurez pas besoin de me solliciter.
(A Cléon.)
Que mes torts envers vous, Cléon, me semblent graves,
Puisqu'à votre bonheur ils mettent des entraves !
Oui, quoique cet emploi par vous soit mérité,
Quoique votre talent et votre probité
Aient en votre faveur fait pencher la balance,
Bien plus qu'une trompeuse et coupable espérance,
C'est un autre que vous qu'il m'a fallu choisir,
Dorval. Mais qu'il me soit permis de vous servir.

Je l'implore de vous, Cléon, comme une grâce.
A Bordeaux justement il est une autre place,
Aussi belle peut-être, et je viens vous l'offrir.
Cet emploi, de Paris vous forçant à partir,
Pourra dans ses projets tromper la médisance,
Sans être d'aucun poids pour votre conscience.
Point de remercîments : mon offre est un devoir ;
C'est vous qui m'obligez en daignant recevoir.
Songez bien qu'un refus de votre part m'accable,
Et qu'envers vous alors je suis toujours coupable.

(A Duplessis.)

Quant à vous, croyez-moi, consentez que Cléon,
Monsieur, se livre encore à son ambition.
Vous ne parviendriez jamais à la détruire :
Vos efforts et les siens doivent donc se réduire
A savoir vers le bien toujours la diriger.
Mais si de caractère on ne peut pas changer,
Il est des passions au moins que l'on peut vaincre :
C'est de quoi je saurai, j'espère, vous convaincre.
Adieu, messieurs.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

MADAME CLÉON, CLÉON, MADAME SAINT-ALBAN, MONTBRUN.

MADAME SAINT-ALBAN.

Fort bien ! c'est superbe, d'honneur.
Ainsi le cher Dercour est seul dans le malheur.
Mais c'est égal : sur vous, sur Cléon, sur sa femme,

Sur Dulis, on pourrait faire le plus beau drame.
Il est tard : excusez... Le beau trait !... Le beau trait !..

(Elle sort.)

MONTBRUN.

Je vous l'avais bien dit que tout s'arrangerait.
J'étais sûr qu'il vaincrait sa passion fatale;
A mes moments perdus j'écris sur la morale,
Je noterai ce trait parmi les traits choisis.
Vous, comptez-moi toujours au rang de vos amis.

(Il sort.)

SCÈNE X.

MADAME CLÉON, CLÉON, DUPLESSIS.

DUPLESSIS.

Tu dois sentir qu'après l'éclat de cette affaire,
Avec moi ton départ est presque nécessaire.

CLÉON.

Une place à Bordeaux! mais c'est comme un exil.

DUPLESSIS.

Là du moins ton honneur ne court aucun péril.
Du courage, Cléon, remplis mon espérance;
Va, je ne suis que trop enclin à l'indulgence.
Ici-bas je sais trop que tous nous nous devons,
Pour nos torts mutuels, de mutuels pardons;
Mais si l'on peut aux gens passer quelques faiblesses,
Jamais on ne leur doit pardonner de bassesses.

MADAME CLÉON.

Loin de toi, cher Cléon, de coupables regrets.
Toi-même aurais bientôt gémi de ton succès.

CLÉON.

Oui, de ce qui s'est fait, je dois vous rendre grâce.
Sans ma femme pourtant j'aurais eu l'autre place.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LE
VIEUX COMÉDIEN,
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois le 19 septembre 1803.


Digitized by Google

PRÉFACE.

Franchement je trouve cette petite comédie fort agréable. Je ne vois guère d'autre reproche à lui faire qu'un peu de bizarrerie dans la fuite des deux jeunes gens, et dans l'expédient du vieux comédien qui se fait passer pour mort. Une fois cet expédient adopté, la pièce marche vivement et rapidement. Le dialogue me paraît piquant. Les deux pères, le comédien, sa femme, et la jeune comédienne qui prend le médecin et l'avocat pour des débutants, me semblent bien imaginés, et toujours dans une situation comique.

Mes Comédiens ambulants m'avaient brouillé avec les comédiens trop glorieux de leur état. Je voulus faire ma paix avec eux par cette petite pièce. Je crois que les gens sensés trouveront de la mesure dans l'éloge que je fais de la profession.

C'est à dessein de rappeler le célèbre Préville que j'ai placé la scène à Senlis. C'est dans cette ville qu'il s'était retiré après avoir quitté le théâtre. Quand je rencontre des amateurs de la bonne et vieille comédie qui n'ont pas vu Préville, je ne peux m'empêcher de les plaindre. J'ai vu des acteurs naturels, mais froids; j'en ai vu d'autres pleins de chaleur, mais souvent outrés. Préville réunissait au naturel la chaleur, l'esprit, la grâce, et la verve. Jamais comédien n'est mieux entré dans la pensée de l'auteur.

Après vingt ou trente représentations, un journaliste, qui probablement est indigné au fond de l'âme de la fameuse scène d'Harpagon avec son fils dans l'Avare, s'avisa de me reprocher d'avoir humilié les pères devant les enfants, en amenant mes deux jeunes gens en présence de leurs pères revêtus de

costumes de comédie. En dépit du censeur, le public continua de rire de la mascarade, sans y trouver d'inconvenance. Il y a des gens qui veulent que la comédie soit une école de mœurs. Moi je crois qu'elle ne doit être qu'un tableau des mœurs et des ridicules. Tant mieux pour l'auteur si son tableau peut corriger, ou au moins faire réfléchir le spectateur; mais son but est atteint quand il a été vrai et comique.

Dois-je l'avouer ? cette idée bizarre de se faire passer pour mort m'a souvent roulé dans la tête. J'ai été tenté de prier un ami de faire un petit article nécrologique sur moi, afin de savoir ce qu'on penserait de mes comédies après ma mort. J'y ai renoncé. Il y a trop de danger. Ce serait s'exposer à entendre plus d'une vérité désagréable; et presque tous les morts sont si vite oubliés !

PERSONNAGES.

DUMONT, dit Floridor, ancien comédien.
MADAME FLORIDOR, sa femme.
DUMONT DE MORINVILLE, avocat, cousin de Floridor.
DUMONT DE FLORANGEAC, médecin, aussi cousin de Floridor.
AUGUSTE, fils de Morinville, amant de Lise.
LISE, fille de Florangeac.
MADEMOISELLE BEAUPRÉ, comédienne.
PASCAL, valet de Floridor.

La scène est chez Floridor, à Senlis.

LE
VIEUX COMÉDIEN.

Le théâtre représente un salon et deux cabinets, l'un à droite et l'autre à gauche.

SCÈNE I.

MADAME FLORIDOR, FLORIDOR.

FLORIDOR.

Mais, madame Floridor....

MADAME FLORIDOR.

Mais, monsieur Floridor....

FLORIDOR.

Pour une femme qui, pendant vingt ans de sa vie, a joué les amoureuses et les ingénuités, c'est avoir l'humeur bien revêche et bien acariâtre.

MADAME FLORIDOR.

Pour un homme qui, pendant trente ans, a joué les valets et les intrigants, c'est être bien crédule, bien faible et bien complaisant.

FLORIDOR.

Tiens, ma bonne amie, tu fais tout ce que tu peux pour paraître méchante; mais au fond tu es une bonne femme.

MADAME FLORIDOR.

C'est vous qui, bien évidemment, êtes un bonhomme et

un très - bonhomme : vous avez fait de belle besogne pendant les quinze jours que je viens de passer à la campagne; j'arrive, et il n'est question d'autre chose dans toute la ville de Senlis. Comment, monsieur Floridor, vous qui êtes aimé, considéré, reçu dans les meilleures maisons, qui menez au sein du plus heureux ménage une vie exemplaire, qui jouissez honorablement d'une fortune acquise par l'exercice de votre art, recevoir, accueillir un petit libertin, un petit mauvais sujet qui s'est rendu coupable d'un enlèvement! car, vous en direz tout ce que vous voudrez, c'est un enlèvement. Dans les drames et les comédies que nous avons joués tous les deux autrefois, c'est fort bien; mais hors de la scène, c'est fort mal : et, pour comble de scandale, loger chez vous la victime intéressante, une petite folle, une petite inconséquente, pour ne pas dire quelque chose de pis! car enfin, une fille qui abandonne ses parents, pour suivre un ravisseur, ne mérite-t-elle pas?.... Vous avez raison, je suis bonne, douce, indulgente; mais, sur mon âme, il y a là de quoi révolter, et cela me révolte.

FLORIDOR.

Mais, d'abord, ma femme, il n'y a pas d'enlèvement dans tout ceci : la jeune personne est arrivée toute seule par la diligence; le jeune homme est venu de son côté à pied et son petit bagage sur son dos. J'étais à la répétition, à donner les traditions du baron d'Albikrac à cette troupe de comédiens qui est venue pour la foire : on vient me dire qu'une jeune demoiselle demande à parler à son cousin le comédien. Vous savez que, quoique je ne joue

plus la comédie, je ne suis connu que sous ce nom-là dans la famille et dans la ville. Je vois une petite personne d'une mine assez éveillée; mais, les yeux baissés, rougissant, hésitant, et, d'une voix tremblante, me disant qu'elle est enchantée de faire ma connaissance; qu'Auguste et elle n'ont plus de ressource qu'en moi; qu'Auguste doit arriver le lendemain; qu'il faut que je les marie malgré leurs parents, et qu'en attendant il faut que je les cache tous les deux chez moi; que j'ai la réputation d'un galant homme, et que ma physionomie ne dément pas la bonne opinion qu'elle avait de moi. Comment diable voulez-vous qu'on résiste, madame Floridor? Après les avoir bien grondés, j'ai envoyé le petit cousin à l'auberge, où, à la vérité, je paye tous les repas qu'il ne prend pas chez moi; et j'ai gardé à la maison la petite cousine, que vous trouverez en effet très-intéressante; car, en bonne conscience, pouvais-je fermer ma porte à deux parents, et deux parents très-proches? puisqu'Auguste est fils de monsieur Dumont de Morinville, mon cousin, l'aigle du barreau de Brive-la-Gaillarde; et que Lise est fille de monsieur Dumont de Florangeac, son frère, le médecin le plus actif de tout le Limousin.

MADAME FLORIDOR.

Et c'est précisément parce qu'ils sont vos parents que vous deviez être sévère, intraitable, inflexible, d'abord pour les bonnes mœurs, et ensuite pour la rancune que vous devez garder à toute votre famille. Lorsqu'il y a quarante ans, entraîné par votre talent (car vous aviez un vrai talent, monsieur Floridor), vous vous livrâtes à la

comédie, comment se conduisit avec vous toute cette famille? à l'exception, cependant, de votre frère l'armateur, à qui je rends justice; on vous accabla d'affronts, de mauvais traitements, de persécutions; les procès, les chicanes, les lettres de cachet qu'on eut le crédit d'obtenir; les tentatives pour vous faire déshériter par votre père; les cabales pour vous faire siffler : voilà les exploits de vos chers parents, qui vous maudissaient, qui refusaient constamment de vous voir; et quels étaient les plus acharnés après vous? ce monsieur Morinville, l'avocat, et ce monsieur Florangeac, le médecin, que je ne connais pas, que je n'ai jamais vus et que j'espère bien ne voir jamais. Depuis, vous avez fait fortune; vous avez quitté la comédie : point de démarches qu'ils n'aient tentées pour se réconcilier avec vous. Vous avez eu la fierté de ne vouloir rien entendre; c'est bien. Quand je suis pauvre, vous me reniez : quand je suis riche, vous me recherchez. Fi donc! il faut du caractère; vous en avez eu jusqu'ici : pourquoi donc en manquez-vous aujourd'hui, monsieur Floridor?

FLORIDOR.

C'est qu'ils se conduisent précisément avec ces pauvres jeunes gens comme ils se sont conduits avec moi. Auguste et Lise s'aiment depuis leur enfance; leurs pères, qui ne sont pas riches, se sont brouillés pour les limites d'un pré; depuis ce temps-là, le médecin dit dans toutes les sociétés que son frère l'avocat est un chicaneur : l'avocat prétend que son frère le médecin a tué plus de malades qu'il n'a ruiné de clients. Les mau-

vais procédés! cela se pardonne; mais les mauvais propos! cela ne s'oublie pas. Les voilà donc irréconciliables : les pauvres enfants en souffrent, comme j'aurais souffert dans le temps de leur inimitié, si j'avais eu besoin d'eux.

MADAME FLORIDOR.

Et vous voulez vous mêler de tout cela? Laissez tous ces mauvais parents se disputer entre eux. Les enfants ne valent pas mieux que les pères, je le parierais. Nous ne nous disputons pas, nous autres : nous nous sommes adorés, tant que nous avons été jeunes; nous nous aimons depuis que nous ne le sommes plus. Voulez-vous conserver la paix dans votre ménage? renvoyez-moi bien vite, comme ils sont venus, ce petit vaurien et cette petite étourdie. Quelques louis dans la poche aux enfants; une bonne lettre d'avis, bien sèche et bien piquante aux parents, où vous leur ferez sentir qu'il y a moins de mal à jouer la comédie qu'à laisser échapper ses enfants de chez soi.

FLORIDOR.

Allons, pour avoir la paix.... tu sais bien que je fais toujours ce que tu veux; mais charge-toi de leur annoncer leur départ; je n'en aurais pas le courage.

MADAME FLORIDOR.

Oh bien! je l'aurai, moi; laisse-moi faire. Beaucoup d'honnêteté, beaucoup de politesse, mais ferme et sévère; tu vas voir.

FLORIDOR.

Tiens, justement, voilà Lise.

SCÈNE II.

FLORIDOR, MADAME FLORIDOR, LISE.

LISE.

Ce qu'on vient de me dire serait-il vrai, mon cousin le comédien? ma cousine votre femme est revenue de la campagne?

FLORIDOR.

Oui, ma chère enfant, la voilà.

LISE.

Ah! ma cousine, que j'attendais votre retour avec impatience!

MADAME FLORIDOR.

Mademoiselle....

LISE.

Votre mari vous aura raconté tous mes malheurs, toutes mes fautes; accusez-moi, plaignez-moi. Quoique mon père en ait agi bien durement avec moi, je suis loin de lui en vouloir; je n'en veux qu'à moi-même, d'avoir été assez faible pour quitter sa maison, de concert avec Auguste; mais, en vérité, je n'ai pas pu faire autrement. C'est une fatalité qui m'a entraînée: heureusement, Auguste et moi ne pouvions tomber en de meilleures mains. Votre cher mari a été si indulgent pour nous! il nous a promis que vous le seriez aussi. Ah! je vous en prie, ma chère cousine, qu'il ait dit la vérité! car, voyez-vous, si vous ne daignez m'accorder votre appui, je suis bien malheureuse: nous n'avons plus que vous deux pour ressource, pour amis, pour parents.

MADAME FLORIDOR.

Il est sûr, mademoiselle, que jusqu'à un certain point... je ne saurais blâmer mon mari... (*A son mari.*) Elle a vraiment un son de voix qui touche... (*A Lise.*) Cependant je prendrai la liberté de vous dire... Aidez-moi donc, monsieur Floridor, à lui parler sévèrement.

FLORIDOR.

Eh ! mais, c'est toi qui t'es chargée d'être sévère.

MADAME FLORIDOR.

J'entends bien ; mais, dès le premier abord, je ne peux pas lui dire des duretés.

LISE.

Qu'avez-vous donc? vous semblez vous consulter ensemble.

FLORIDOR.

C'est qu'au moment où tu es entrée, petite cousine, ma femme me faisait certaines observations, dont le résultat....

LISE.

Eh bien! le résultat....

FLORIDOR.

Est, qu'il faut vous renvoyer sans délai, Auguste et toi, à vos parents.

LISE.

Ah ! mon Dieu !

FLORIDOR.

Ce n'est pas mon avis, au moins, mais c'est celui de ma femme.

LISE.

Serait-il vrai, ma cousine?

MADAME FLORIDOR.

Eh! mais.... oui sans doute, il faudra bien finir par-là; mais il n'est pas question de partir sur-le-champ.

FLORIDOR.

C'est que, vois-tu bien, Lise, ma femme tient beaucoup à la réputation; et recevoir deux fugitifs comme vous....

LISE.

Oui, je le sens, cela peut vous compromettre.... Allons, il faut donc se résigner.

MADAME FLORIDOR.

Ce n'est pas que si l'on avait quelque espérance de faire entendre raison à monsieur de Florangeac et à monsieur de Morinville.... Mais le moyen! deux entêtés! deux orgueilleux! Quand je pense à tous les mauvais tours qu'ils ont joués à mon pauvre Floridor....

FLORIDOR.

Il n'est pas question de moi, ma femme; je ne fais plus d'étourderies de jeunesse; il s'agit de ces deux enfants. Je vais donc retenir une place à la diligence pour Lise: quant à monsieur Auguste, il marche bien.

MADAME FLORIDOR.

Mais un moment, monsieur Floridor; vous êtes d'une vivacité....

FLORIDOR.

Eh bien! madame Floridor, quand je vous disais que vous ne pouviez pas être méchante.... Allons, embrasse ta petite cousine.

MADAME FLORIDOR.

De tout mon cœur.

FLORIDOR.

Ah! voilà monsieur Auguste; il vient bien à propos.

SCÈNE III.

FLORIDOR, AUGUSTE, MADAME FLORIDOR, LISE.

FLORIDOR.

Entrez, entrez, jeune homme; voulez-vous bien permettre que je vous présente à ma femme?

AUGUSTE.

Ah! madame, je viens d'apprendre par la maîtresse de l'auberge où mon cousin m'a logé que vous étiez arrivée : elle m'a dit une chose à laquelle je devais m'attendre, que vous étiez fâchée que votre mari nous eût aussi bien reçus. Vous avez raison, madame; des enfants qui fuient de chez leurs parents ne méritent aucune pitié; mais, de grâce, ne confondez pas Lise avec moi : c'est moi seul qui suis coupable; c'est moi qui l'ai décidée à venir se réfugier chez vous, dans un moment où j'avais vraiment perdu la tête. Ainsi, madame, n'accablez que moi seul, et épargnez ma cousine. Vous êtes si bonne, m'a-t-on dit; il ne faut pas traiter avec trop de rigueur une parente, dont le seul crime est d'avoir pour moi plus d'amour que je n'en mérite.

MADAME FLORIDOR.

Que vous n'en méritez, mon cher cousin? Mais quand

on s'exprime avec autant de désintéressement, de générosité... (*A son mari.*) Il n'est pas mal ce jeune homme.

LISE.

N'est-ce pas ?

FLORIDOR.

Allons, nigaud, salue ta cousine, embrasse-la, et parlons d'affaires.

MADAME FLORIDOR.

Oui, mon cher cousin, tout est pardonné.

FLORIDOR.

Enfin voilà un jeune homme coupable d'un rapt.

AUGUSTE.

D'un rapt, mon cousin?

FLORIDOR.

Donnez à ce petit accident-là tel nom que vous voudrez, il s'agit, pour me servir des termes du métier de ton père l'avocat, de civiliser l'affaire.

LISE.

Impossible, mon cher cousin : si vous saviez, ils se détestent autant que nous nous aimons.

AUGUSTE.

J'avais pensé à un moyen qui serait sûr.

FLORIDOR..

Et lequel ? voyons, petit cousin.

AUGUSTE.

Il faut commencer par me marier à Lise.

FLORIDOR.

Sans le consentement de ton père, du sien ? mariage nul.

AUGUSTE.

Ils finiront par l'approuver. En attendant, j'ai de la mémoire, de l'organe, de la jeunesse ; je me fais comédien. Comme vous, je n'ai besoin de personne. Comme vous, je fais fortune, et nos parents nous pardonneront, comme ils vous ont pardonné.

MADAME FLORIDOR.

Il a raison; c'est ce qu'il y a de mieux à faire.

FLORIDOR.

Mon cher Auguste, me préserve le ciel de déprécier une profession dans laquelle j'ai vécu trente ans avec honneur. La comédie est un art qui tient fort bien sa place après les autres ; mais, comme dans tous les arts, il faut y être poussé, pour ainsi dire, par une force irrésistible. Toi, tu veux te faire comédien par désespoir d'amour ? Sottise, abus. Il faut que tu épouses ta cousine, et que tu sois avocat comme ton père. Il ne s'agit donc que d'obtenir son agrément.

MADAME FLORIDOR.

Oui : mais comment y parvenir?

FLORIDOR.

Croyez-vous donc que je n'y aie pas songé? Voilà dix jours que ces chers enfants sont chez moi ; en voilà neuf que j'ai écrit à leurs parents.

LISE.

Vous avez écrit à mon père ?

FLORIDOR.

Ils savent que c'est chez moi que vous vous êtes réfugiés.

AUGUSTE.

Ils le savent!

FLORIDOR.

J'attends leur réponse aujourd'hui même.

LISE.

Aujourd'hui!

FLORIDOR.

Et je suis prêt à les recevoir.

AUGUSTE.

Comment! A les recevoir?

FLORIDOR.

Oui, d'après les lettres qui leur sont parvenues, je crois bien qu'ils se seront mis en route tous les deux.

LISE.

Oh ciel! comment nous présenter devant eux?

FLORIDOR.

Oh! j'ai bien présumé que vous seriez un peu embarrassés; mais je ne le serai pas, moi; j'essuierai le premier choc, et vous ne paraîtrez que quand il en sera temps.

SCÈNE IV.

AUGUSTE, FLORIDOR, MADAME FLORIDOR, LISE, PASCAL.

PASCAL, *remettant deux lettres cachetées en noir à Floridor.*

MONSIEUR, voilà des lettres que le facteur m'a dit de vous remettre; mais, c'est singulier; elles sont à l'adresse de monsieur Dorval, homme de loi, à Senlis. Ils disent que vous avez été dire vous-même à la poste qu'on vous

envoyât toutes les lettres, en cachet noir, qui seraient à cette adresse-là.

FLORIDOR.

Oui, elles sont pour moi. Laisse-nous.

SCÈNE V.

AUGUSTE, FLORIDOR, MADAME FLORIDOR, LISE.

FLORIDOR.

JUSTEMENT, c'est ce que j'attendais.

MADAME FLORIDOR.

Qu'est-ce que cela signifie? monsieur Dorval, homme de loi?

FLORIDOR.

C'est un nom de comédie que je me suis donné.

MADAME FLORIDOR.

Un nom de comédie!

FLORIDOR.

Écoutez-moi: vous avez de très-grands torts; mais il faut bien excuser les folies de jeunesse, quand elles n'annoncent pas un mauvais cœur. Tu as dix-huit ans; Lise en a seize, et je me souviens qu'à votre âge, le diable m'emporte, si je savais ce que je faisais; vos parents eux-mêmes ont bien quelque chose à se reprocher à votre égard. Quant à moi, je leur garde une vieille rancune: je prétends nous venger tous réciproquement les uns des autres, en faisant votre bonheur. Tenez, lisez ces lettres, adressées à monsieur Dorval, homme de loi.

(*A Lise.*) Voilà celle de ton père. (*A Auguste.*) Et voilà celle du tien.

AUGUSTE, *lisant.*

« Monsieur, j'étais à l'audience, et je plaidais contre « un père qui veut marier sa fille malgré elle, lors- « qu'avec une surprise inexprimable j'ai appris les deux « nouvelles foudroyantes que vous m'annoncez par votre « lettre du 9 du courant. Il est donc vrai que mon li- « bertin de fils avait été demander un asile à son cousin « le comédien, et qu'il est arrivé précisément pour assis- « ter aux derniers moments de ce parent estimable que « je regretterai toute ma vie.

MADAME FLORIDOR.

Qu'il regrettera toute sa vie !

FLORIDOR.

A ton tour, Lise.

LISE, *lisant.*

« Monsieur, je revenais de sauver un riche proprié- « taire de nos environs d'une maladie incurable lorsque « j'ai appris en même temps l'évasion de ma fille, sa « retraite chez son cousin le comédien, et la mort de ce « respectable parent.

MADAME FLORIDOR.

Que veut dire ceci, s'il vous plaît ?

FLORIDOR.

Cela veut dire que je suis mort. Continuez.

AUGUSTE, *lisant.*

« Je me félicite que mon cousin ait choisi pour son « exécuteur testamentaire un aussi galant homme que

« vous paraissez l'être. Comme nous sommes en va-
« cances, je pars en même temps que ma lettre, pour
« assister à l'ouverture du testament, morigéner et rame-
« ner mon fugitif, et présenter mes hommages et l'ex-
« pression de mes regrets à la veuve Floridor, ma cou-
« sine, avec laquelle je brûle de faire connaissance.

LISE, *lisant.*

« Comme il n'y a pas beaucoup de maladies cet au-
« tomne, j'arriverai aussitôt que ma lettre. Je regrette
« de n'avoir pas été appelé pour la maladie de mon cou-
« sin : j'ai assez de confiance dans mes faibles talents en
« médecine pour croire que je l'aurais sauvé.

FLORIDOR.

C'est bien d'un médecin.

AUGUSTE, *lisant.*

« Si la succession entraîne quelque procès, suivant
« l'usage, nous nous entendrons tous les deux en bons
« confrères pour les terminer, ou plaider à outrance,
« s'il y a lieu. »

MADAME FLORIDOR.

C'est bien d'un avocat.

FLORIDOR.

Comme ils connaissent tous les deux mon écriture, j'ai fait écrire mes lettres par le clerc du juge de paix; j'ai signé hardiment Dorval, homme de loi; j'ai donné le mot aux voisins, à la poste. Il y a trente ans qu'ils ne m'ont vu; ils ne me reconnaîtront pas, et je les attends. Je leur ai marqué que la veuve Floridor avait provisoirement placé Lise dans une honnête pension de demoiselles; que j'avais

envoyé Auguste à deux lieues chez un ami ; que la veuve s'était retirée pour quelque temps chez une voisine. Ainsi vous pouvez vous renfermer tous les trois dans l'appartement de ma femme, et me laisser seul avec eux pour le petit projet que je médite.

MADAME FLORIDOR.

Oh! non pas, j'en veux être ; je ne suis pas fâchée de profiter de l'occasion ; j'ai de bonnes vérités à leur dire. Il y a dix ans que je n'ai joué la comédie, mais je retrouverai tout mon talent pour me bien moquer d'eux.

AUGUSTE.

Pour vous bien moquer d'eux ! Mais c'est ce que Lise et moi ne devons pas souffrir.

FLORIDOR.

Cela ne vous regarde pas, c'est mon affaire : vous leur devez respect et soumission ; mais moi qui ne suis que leur cousin.... me venger d'eux, c'est justice. C'est mon état, d'ailleurs, qu'ils ont attaqué ; c'est mon état que je veux venger. Leurs utiles professions ne seront ni moins honorables, ni moins honorées, parce que je me serai un peu égayé aux dépens de quelques individus qui les exercent.

AUGUSTE.

Mais enfin, mon cousin, expliquez-nous donc.... .

LISE.

Je brûle de savoir....

MADAME FLORIDOR.

Pour que je puisse jouer un rôle dans la pièce, il faut me mettre au fait.

FLORIDOR.

C'est juste; nous n'avons pas de temps à perdre; ils peuvent arriver d'un instant à l'autre. Vous saurez donc....

SCÈNE VI.

AUGUSTE, FLORIDOR, MADAME FLORIDOR, LISE, PASCAL.

PASCAL.

Monsieur, voilà une de ces dames qui jouent la comédie qui demande à vous voir; mademoiselle Beaupré, je crois, c'est son nom.

FLORIDOR.

Ah! diable! elle vient mal à propos.

MADAME FLORIDOR.

Il faut bien vite nous en délivrer.

SCÈNE VII.

AUGUSTE, FLORIDOR, MADAME FLORIDOR, LISE, MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Eh! bonjour, mon cher camarade; bonjour, ma bonne Floridor; votre servante, petit cousin. Eh bien! que faites-vous donc là? nous vous attendons pour la répétition; don Japhet d'Arménie, que nous montons avec tous ses agréments, la cavalcade, le combat du taureau. Vous avez joué le rôle; ce pauvre Roqueville n'y entend rien; et puis son accent! Il faut que vous l'aidiez, que vous

l'encouragiez. C'est là qu'il y a une foule de traditions. Allons, venez, partons.

FLORIDOR.

Impossible ce matin, j'ai des affaires.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Oh ! il n'y a pas d'affaires qui tiennent. Comment ? lorsque nous avons le bonheur de posséder dans la ville que nous tenons un ancien comédien qui a joué à Paris et chez l'étranger, qui a gagné vingt mille livres de rente, nous ne profiterions pas de l'occasion pour nous former, pour nous instruire ? .... M'avez-vous vue hier dans Nicole du Bourgeois gentilhomme ? N'est-ce pas que j'étais bien mise, et que j'ai ri de bon cœur ? Ma foi nous n'aurons pas à nous plaindre de la foire : la salle était pleine. Oh ! le charmant état que le nôtre; on y rit de tout, même de la détresse, quand il y en a : jugez comme on s'amuse quand les affaires vont bien. On parle des tracasseries des comédiens; est-ce qu'on n'en voit pas dans tous les états ? Est-ce que le marchand ne cherche pas à décrier son voisin ? Est-ce que les médecins ne courent pas les malades, les procureurs les procès, et les musiciens les poëmes d'opéra ? On nous reproche notre amour-propre; qui est-ce qui n'en a pas ? Quand un perruquier se dit artiste, un huissier jurisconsulte, et tel barbouilleur de papier, homme de lettres ?

FLORIDOR.

C'est parfaitement bien raisonné; mais pardon, je suis occupé....

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Ah ! mon Dieu ! que je suis indiscrète ! je vous ai dérangé ; vous étiez en famille. Ah çà ! je dirai donc à nos camarades que vous ne pouvez pas venir aujourd'hui, mais que demain sans faute ils vous verront ; n'est-ce pas ?

FLORIDOR.

Je vous le promets.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Allons, je m'en vais, je vous laisse ; personne n'aime moins que moi à être importune. A propos, vous savez la nouvelle ? Floribel nous quitte. Il a un engagement pour Lyon ; je crois qu'il fait une sottise ; il n'a pas assez de moyens pour jouer la tragédie, et il était si bien dans les petits-maîtres ! Il veut vous acheter un habit.

FLORIDOR.

Eh ! mon Dieu ! je ne le vendrai pas, je le prierai de l'accepter ; mais pardon encore une fois.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

C'est juste, je pars. Embrassez-moi, ma bonne Floridor ; comme c'est aimable à vous de vouloir bien jouer dans ma représentation. C'est convenu, vous vous habillerez dans ma loge : vous verrez comme je l'ai fait arranger ; elle est charmante. C'est une petite galanterie que je vous ai ménagée. Eh bien ! vous avez été bien surprise, en arrivant de la campagne, de voir chez vous le petit cousin et la petite cousine : ils sont bien intéressants, n'est-ce pas ? Quand les mariez-vous, monsieur Floridor ? oh ! nous voulons être de la noce ; enfin vous êtes leur père.

FLORIDOR.

Et c'est précisément pour avancer leur mariage qu'il faut que je cause avec eux et avec ma femme.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Adieu, adieu; je ne dis plus qu'un mot. J'ai reçu une lettre de Paris; on a donné une pièce nouvelle qui a le plus grand succès; il y a un rôle de soubrette magnifique, mais celui de l'amoureuse ne signifie rien: il faudra que vous vous serviez de votre influence pour décider mademoiselle Monval à le jouer; vous me le promettez, n'est-ce pas ? Je me sauve.... Ah ! j'oubliais: trois débuts très-brillants, un drame tombé, un mélodrame aux nues, c'est une rage; mais ils auront beau faire, ils ne tueront pas la comédie.

SCÈNE VIII.

AUGUSTE, FLORIDOR, MADAME FLORIDOR, LISE, MADEMOISELLE BEAUPRÉ, PASCAL.

PASCAL.

Monsieur, voilà un monsieur en deuil qui arrive par la diligence; il demande votre maison et monsieur Dorval, homme de loi.

FLORIDOR.

Ah! mon Dieu! en voilà déjà un. Un moment, mademoiselle Beaupré. Toi, Pascal, reste ici pour les recevoir. Vous autres allez m'attendre avec ma femme dans son appartement.

MADAME FLORIDOR.

Venez, mes enfants.

(Elle sort avec Auguste et Lise.)

FLORIDOR.

Vous, mademoiselle Beaupré, vous sortirez par la petite porte dérobée. Ah! ne m'avez-vous pas dit qu'il vous manquait deux sujets? j'ai peut-être votre affaire; revenez après la répétition.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Je n'y manquerai pas: deux sujets présentés par vous, ils ne peuvent pas être sans talent, sans répertoire.... Je vais l'annoncer à tous nos camarades. Oh! quelle reconnaissance! ils seront enchantés, ravis: c'est charmant! c'est adorable! c'est délicieux!

(Elle sort.)

FLORIDOR, *à Pascal.*

Oui, monsieur, non, monsieur.... voilà tout ce que tu dois répondre à ce monsieur, ainsi qu'à son frère, qui ne peut tarder; et des sanglots, des soupirs: pleure, ou mets ton mouchoir sur tes yeux, si tu n'en peux venir à bout: ce n'est pas bien difficile, je compte sur toi et je te laisse.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

PASCAL SEUL.

Des sanglots, des soupirs, pleurer, tirer son mouchoir. Allons, il prépare encore quelque drôlerie, c'est sûr. Chut! voilà notre homme, faisons ce qu'il nous a dit.

SCÈNE X.

PASCAL, MORINVILLE.

MORINVILLE.

C'EST ici que demeure madame Floridor, mon ami ?

PASCAL, *pleurant.*

Oui, monsieur.... Ah ! ....

MORINVILLE.

Voudriez-vous aller lui annoncer que c'est son cousin Dumont de Morinville, avocat à Brive-la-Gaillarde, qui demande à la voir. Elle est absente, je le sais, mais la maison où elle s'est retirée après le funeste événement ne doit pas être loin d'ici.

PASCAL, *à part.*

Qu'est-ce qu'il dit donc ? .... (*Haut.*) Oui, monsieur, ah ! ....

MORINVILLE.

Un moment, mon ami, vos larmes font honneur à votre âme et prouvent l'attachement que vous aviez pour votre maître.... Je suis pénétré comme vous; mais enfin nous sommes tous mortels.... et en bonne foi la vie est sujette à tant de traverses.... quand on a le malheur d'être père de famille, comme moi.... D'ailleurs mon cousin Floridor était déjà d'un certain âge.... Monsieur Dorval, homme de loi, demeure-t-il loin d'ici ?

PASCAL.

(*A part.*) M. Dorval ! (*Haut et en pleurant.*) Non, monsieur. (*A part.*) Qu'est-ce que c'est donc ? on dirait qu'il fait semblant de pleurer comme moi.

MORINVILLE.

Faites-moi le plaisir de l'avertir aussi de mon arrivée. Vous me permettrez d'attendre ici.

PASCAL.

Oui, monsieur.... ah!

MORINVILLE.

Allons, allons, mon ami, un peu de courage, un peu de philosophie; il en faut. Moi qui vous parle, j'en ai besoin plus qu'un autre.

PASCAL.

Ah! monsieur.

MORINVILLE.

C'est bon, allez, allez, mon ami.

SCÈNE XI.

MORINVILLE seul.

Ce pauvre garçon m'a vraiment attendri....... (*Examinant l'appartement.*) Un bel appartement, un très-bel appartement! de beaux meubles, de très-beaux meubles! il n'y a pas d'enfants; mais il y a un frère. Le mien, qui me traite d'homme processif, est capable de faire du chagrin à cette pauvre veuve. Je la défendrai, c'est mon devoir. Je suis l'aîné; j'entends les affaires, et je le verrai venir. Je ne demanderais pas mieux que de lui rendre mon amitié, c'est mon frère; mais comment oublier tous les sujets de plainte.... et sa fille qui semble se joindre à lui, qui tourne la tête à mon étourdi, et lui fait faire une démarche.... oh! je ne consentirai jamais à ce mariage. Il y aura du scandale; eh bien, tant

pis pour ma nièce et pour son père.... Ce monsieur Dorval, l'homme de loi, paraît un galant homme; c'est lui qui nous a réconciliés avec le cousin; et puisqu'on nous appelle pour le testament, il faut bien que nous y soyons pour quelque chose.

SCÈNE XII.

MORINVILLE, FLORANGEAC.

FLORANGEAC, *du dehors.*

Je vous dis qu'il faut la faire saigner sur-le-champ.

MORINVILLE.

N'est-ce pas la voix de mon frère que j'entends?

FLORANGEAC, *entrant.*

Mais quel bonheur qu'un médecin se soit trouvé là tout à propos. Il semble que cette bonne femme ait attendu exprès, pour tomber en paralysie, que je descendisse de mon cheval.

MORINVILLE.

Ah! vous voilà, mon frère?

FLORANGEAC.

C'est vous, mon frère?

MORINVILLE.

Enchanté de vous voir.

FLORANGEAC.

Ravi de vous rencontrer.

MORINVILLE.

Vous venez pour le testament du cousin?

FLORANGEAC.

Soyez franc; c'est ce motif qui vous amène. Moi je viens consoler une veuve respectable.

MORINVILLE.

J'ai le même but, mon frère ; mais je viens aussi pour emmener mon libertin de fils.

FLORANGEAC.

Un joli garçon que votre fils! enlever sa cousine!

MORINVILLE.

Laissons cela, mon frère. Grâce à la prudence de monsieur Dorval, et de la veuve, notre cousine, nos enfants ont été séparés dès leur arrivée. Nous terminerons avec eux quand nous aurons pris connaissance du testament. Ce pauvre cousin Floridor, après toute la rancune qu'il nous a conservée pendant sa vie, c'est bien aimable à lui d'avoir songé à nous!

FLORANGEAC.

Certainement. C'est bien ce qui prouve combien on a eu tort, dans le temps, de le persécuter, de le tourmenter.

MORINVILLE.

Oserez-vous soutenir que ce n'est pas vous qui avez été le moteur, l'instigateur de tous les chagrins qu'on lui a causés?

FLORANGEAC.

Moi! c'est vous plutôt. N'êtes vous pas l'aîné, le chef de la famille? n'est-ce pas vous qui, par vos belles phrases, montiez la tête à tout le monde?

MORINVILLE.

Dites donc que, comme chef de famille, car je le suis en effet, j'étais obligé de me montrer, de paraître ; tandis que les autres employaient des menées sourdes, des petites manœuvres. Mais je gémissais tout bas de ce qu'on me faisait faire. Moi, moi, grand Dieu! blâmer mon cousin Floridor de jouer la comédie! moi, qui ai eu une passion de comédie ; moi, qui ai fait la moitié d'un premier acte : car, Dieu merci, on sait que les avocats sont des gens de lettres.

FLORANGEAC.

Je me flatte que les médecins sont autant littérateurs que les avocats.

MORINVILLE.

Et moi je me flatte que le cousin Floridor aura toujours su me distinguer du reste de la famille.

FLORANGEAC.

C'est ce que nous ne tarderons pas à savoir. J'entends quelqu'un ; c'est probablement monsieur Dorval, l'homme de loi.

SCÈNE XIII.

MORINVILLE, FLORIDOR, FLORANGEAC.

FLORIDOR.

Messieurs, j'ai bien l'honneur.... Vous êtes, sans doute, les deux cousins de mon malheureux ami?

MORINVILLE.

Vous voyez en moi Dumont de Morinville, l'avocat....

FLORANGEAC.

Et Dumont de Florangeac, le médecin, qui a l'honneur de vous saluer.

FLORIDOR.

Moi, messieurs, je suis Dorval, l'homme de loi, exécuteur testamentaire. J'ai reçu, ce matin même, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

FLORANGEAC.

Elles ne vous ont exprimé que faiblement la funeste et terrible impression que l'affreuse nouvelle.... Ah! monsieur, voilà de ces choses.... quand on songe.... quoiqu'accoutumé par état....

FLORIDOR.

Oui, vous êtes médecin.

FLORANGEAC.

Je ne saurais vous peindre.... Parlez donc, mon frère, vous dont l'état est de parler.

MORINVILLE.

S'il est facile pour un homme exercé à parler de trouver quelque éloquence peut-être dans les discussions qu'il est de son ministère de discuter, combien il est pénible et douloureux de se trouver dans une position.... où par le concours des circonstances.... il faut.... Ah! c'est un événement bien malheureux.

FLORANGEAC.

Il est certain, monsieur, que si.... Quelle était donc la maladie de mon cher cousin?

FLORIDOR.

Sa maladie.... Ma foi, je n'en sais rien.... Les

médecins n'en savaient pas plus que moi ; ils l'ont fait saigner.

FLORANGEAC.

Saigner dans une maladie inconnue ! pauvre cousin ! il a été bien mal traité.

FLORIDOR.

La douleur sincère que vous cause la perte de votre parent m'est suffisamment prouvée par vos lettres et par vos discours. En attendant madame Floridor, permettez-moi de vous parler de vos enfants.

FLORANGEAC.

Vous avez très-prudemment agi à leur égard, monsieur.

FLORIDOR.

Il paraît que vous êtes absolument décidés à ne pas les unir.

FLORANGEAC.

Monsieur, pour ma part, je ne dis pas.... mais certainement je ne me compromettrai jamais jusqu'à faire une démarche....

MORINVILLE.

Finissons les affaires de la succession, monsieur Dorval ; nous pourrons nous occuper ensuite du sort de nos enfants.

FLORIDOR.

Elles ne seront pas longues. Je me suis fait délivrer une expédition du testament. Justement, voici madame Floridor.

SCÈNE XIV.

MORINVILLE, MADAME FLORIDOR, EN GRAND DEUIL, FLORIDOR, FLORANGEAC.

FLORIDOR.

ENTREZ, mon intéressante amie; ce sont vos deux cousins, monsieur de Morinville, monsieur de Florangeac.

MADAME FLORIDOR.

Messieurs....

FLORANGEAC.

Il eût été bien plus doux pour nous, madame, de faire une connaissance aussi chère que la vôtre dans un tout autre moment.

MORINVILLE.

Au milieu du chagrin bien réel que nous cause la perte de notre parent, c'est une grande consolation pour nous que de penser qu'il n'a pas emporté au tombeau le ressentiment trop juste peut-être qu'il nous a si long-temps conservé.

FLORANGEAC.

Et nous aimons à croire qu'aussi indulgente que lui vous daignerez accorder votre amitié à des parents qui....

MADAME FLORIDOR.

Je vous demande pardon, messieurs; mais vous auriez tort de vous en flatter. Monsieur Floridor vous en a voulu toute sa vie; au moment de mourir il a fait le sacrifice de sa colère: quand j'en serai là, peut-être ferai-je le sacrifice de la mienne; mais jusqu'à ce moment n'y comptez pas.

MORINVILLE.

Mais, madame, il me semble....

FLORANGEAC.

Que dans une circonstance aussi triste....

MADAME FLORIDOR.

Oui, messieurs, je suis triste, fort triste; mais le chagrin chez moi ne fait que donner plus de force à l'humeur.

MORINVILLE.

Vous qui aimiez tant votre mari!

MADAME FLORIDOR.

Oui, messieurs, je l'aimais, je l'aime encore, je l'aimerai toujours; et c'est précisément en vertu de cet amour que j'en veux beaucoup à ceux à qui il a dû les seuls chagrins qu'il ait éprouvés pendant sa vie.

FLORANGEAC.

Madame, ce n'est pas moi.

MADAME FLORIDOR.

Je voudrais bien savoir, messieurs, quelles bonnes raisons vous pourriez apporter pour soutenir ce vieux préjugé qui flétrissait l'état de comédien?

MORINVILLE.

Je conviens avec vous, madame....

MADAME FLORIDOR.

Moi, je conviens avec vous, monsieur, qu'il offre à la société plus d'agrément que d'utilité. Mais est-il le seul? C'est le sort des arts; instruire un peu, amuser beaucoup, c'est quelque chose.

FLORANGEAC.

Oh ! certainement, madame....

MADAME FLORIDOR.

Or, parce que telle profession est moins utile que telle ou telle autre, celui qui l'exerce en est-il moins honnête homme ?

MORINVILLE.

Non, sans doute.

MADAME FLORIDOR.

Moins utile dans ses succès, n'est-elle pas moins nuisible dans ses erreurs ? et l'acteur qui joue mal, ne fait-il pas moins de tort aux gens que le médecin qui se trompe ou l'avocat qui bavarde ?

MORINVILLE.

Il est certain, madame....

MADAME FLORIDOR.

Si la réflexion vous avait rendus raisonnables encore ! mais non : je vois que vous êtes aussi insensés qu'autrefois ; et la manière dont vous vous conduisez avec des enfants que vous forcez à s'enfuir de chez vous....

MORINVILLE.

Oh ! madame, pour cette affaire....

MADAME FLORIDOR.

Vous avez raison ; cela ne me regarde pas ; je ne m'en mêle point : j'étais seulement bien aise de soulager mon cœur.... J'en avais besoin ; je suis si désolée.... Ah ! monsieur Dorval, vous étiez l'ami de ce cher Floridor.... Mes larmes m'empêchent de poursuivre. Vous vous êtes

hâtés de venir, messieurs, pour prendre connaissance du testament. Monsieur Dorval va vous en faire lecture.

(Floridor et sa femme font approcher des fauteuils par Pascal, qui affecte encore de pleurer.)

FLORANGEAC, *bas à son frère.*

Mon frère?

MORINVILLE, *de même.*

Eh bien! mon frère?

FLORANGEAC, *de même.*

Cette femme-là ne nous aime pas beaucoup.

MORINVILLE, *de même.*

Nous l'apaiserons. (*Haut.*) Écoutons le testament.

(Ils s'asseyent tous.)

FLORIDOR.

Avant de procéder à la lecture je crois devoir vous rappeler le caractère du testateur; il était vindicatif.

FLORANGEAC.

Eh quoi! ce testament serait-il un monument de vengeance?

MORINVILLE.

De ceux que nous autres gens de métier nommons *ab irato.*

FLORIDOR.

Pas tout-à-fait; mais il se pourrait que vous le trouvassiez un peu bizarre. Monsieur Morinville, vous qui êtes fort instruit dans la pratique, connaissez-vous votre théâtre?

MORINVILLE.

Mais un peu, je m'en flatte.

FLORIDOR.

Connaissez-vous une comédie intitulée Les trois Jumeaux vénitiens ?

MORINVILLE.

Les trois Jumeaux vénitiens ? Je l'ai vue autrefois.

MADAME FLORIDOR.

Ah ! comme mon pauvre Floridor jouait Arlequin dans cette pièce-là !

FLORANGEAC.

Arlequin !

MORINVILLE.

Mon cousin, l'Arlequin !

MADAME FLORIDOR.

Oui, messieurs, il y rappelait Carlin.

MORINVILLE.

Mais qu'ont de commun, je vous prie, ces trois Jumeaux vénitiens ?...

FLORIDOR.

C'est qu'il est question dans cette pièce d'un testament et d'une petite condition imposée par le testateur à ses légataires.

MORINVILLE.

Une condition ! laquelle ?

FLORIDOR.

De porter toute leur vie un habit vert galonné en or.

MORINVILLE.

Le vert galonné en or ne convient guère à un avocat.

FLORANGEAC.

Ni à un médecin.

MORINVILLE

Cependant on peut se résoudre....

FLORANGEAC.

Pour prouver jusqu'à quel point le souvenir de notre parent nous est cher....

MORINVILLE.

Et s'il était possible que cette condescendance de notre part nous réconciliât avec notre chère cousine....

FLORIDOR.

La condition de l'habit vert n'est pas tout-à-fait la même que celle du présent testament; mais elle en approche. Voici les deux articles qui vous concernent. (*Lisant.*)
« *Item*, je donne et lègue à mon cousin Augustin Dumont
« de Morinville, l'avocat, en considération des liens du
« sang qui nous joignent, de l'amitié que j'eus autrefois
« pour lui, et que je retrouve en cet instant.... une
« somme de trente mille francs, qui sera prélevée sur le
« plus clair de la succession, pour lui être comptée sur
« sa simple quittance. »

MORINVILLE.

Ce pauvre cousin! Moi, je ne peux pas entendre la lecture d'un testament sans me sentir ému, pénétré.

FLORIDOR, *continuant.*

« Mais comme ledit Dumont de Morinville m'a long-
« temps persécuté dans ma jeunesse pour m'empêcher de
« prendre l'état de comédien, auquel je dois ma fortune,
« et par conséquent le moyen de prouver audit Morinville
« combien il m'est cher, j'entends et je prétends que par
« forme d'expiation envers l'état de comédien.... »

MORINVILLE.

Eh bien....

FLORIDOR, *continuant.*

« Le présent legs ne lui soit délivré que lorsqu'il aura « été à pied, en plein jour, signer la quittance chez le « notaire, en habit de Crispin. »

MORINVILLE.

De Crispin!

FLORIDOR.

« Avec l'épée, les gants, la fraise, la coiffe et la ceinture. »

FLORANGEAC.

Ah! mon Dieu!

MORINVILLE.

Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie-là, monsieur?

MADAME FLORIDOR.

Hélas! monsieur de Morinville, nous ne sommes guère en humeur de plaisanter.

FLORANGEAC.

Mon frère en Crispin!

FLORIDOR.

Passons à l'article de monsieur Florangeac.

FLORANGEAC.

A mon article!

FLORIDOR, *lisant.*

« *Item*, pour les mêmes causes et motifs que ci-dessus, « je donne et lègue à mon cousin Jean-Chrysostôme Du- « mont de Florangeac, le médecin, une pareille somme « de trente mille francs. »

FLORANGEAC.

Jusqu'ici c'est charmant.

FLORIDOR, *continuant.*

« Lui imposant, pour condition, d'aller chercher ledit « legs à pied, en plein jour, dans mon costume complet « d'Osmin des trois Sultanes. »

FLORANGEAC.

Qu'est-ce que c'est que le costume d'Osmin?

MADAME FLORIDOR.

Hélas! Osmin était le chef des eunuques du grand Soliman.

FLORANGEAC.

Le chef des eunuques!

MORINVILLE.

Habit turc, mon frère.

FLORIDOR.

Voilà, messieurs, tout ce qui vous concerne dans le testament.

MORINVILLE.

Vous entendez bien, monsieur, qu'il nous est impossible.... Ou c'est une vérité, ou c'est une plaisanterie.... Si c'est une plaisanterie, elle est fort indécente, fort déplacée; si c'est une vérité.... trente mille francs.... un habit de Crispin.

FLORANGEAC.

Un habit turc.... non, monsieur.... jamais.... cependant.... c'est une tyrannie, c'est une infamie.

MORINVILLE.

Clause illusoire, dérisoire, abusive, inadmissible, et nous ferons casser le testament.

FLORIDOR.

Faites-le casser, et vous n'êtes alors ni légataires ni héritiers.

MORINVILLE.

Comment, monsieur!... (*En réfléchissant.*) C'est vrai.

FLORANGEAC.

C'est vrai?

MORINVILLE.

C'est vrai.

FLORIDOR.

Je répugnais à vous communiquer ces deux articles; mais mon devoir.... Je sens qu'il vous est impossible d'exécuter les conditions.... Je sais bien qu'on pourrait vous dire qu'un quart d'heure est bientôt passé; que vous en avez fait passer plus d'un bien cruel à votre cher cousin; que vous n'êtes pas fortunés, et que trente mille francs pour une petite promenade chez un notaire ne sont pas à dédaigner. Mais je me garderai de vous faire la moindre observation; seulement j'ai fait préparer dans ces deux cabinets les deux habits qui vous sont destinés: (*indiquant le cabinet à droite*) là, l'habit de Crispin; (*indiquant le cabinet à gauche*) là, l'habit du chef des eunuques.

MORINVILLE.

Eh quoi! monsieur, vous penseriez....

FLORIDOR.

Voyez, messieurs, réfléchissez; dans un moment je reviens savoir votre résolution.

MORINVILLE.

Mais permettez donc, monsieur, vous qui êtes l'exécuteur testamentaire, ne pourriez-vous pas arranger tout cela?

FLORIDOR.

Qu'osez-vous me proposer, monsieur?

MORINVILLE.

Qui le saura? Tenez, nous sommes forcés de renoncer au legs, si vous persistez, parce que vous entendez bien qu'un avocat, un médecin ne peuvent pas.... se feraient moquer d'eux.... Enfin, le cher cousin nous a destiné ces soixante mille francs; quand nous ne nous déguiserions pas, à qui cela ferait-il tort? à personne; personne ne compte là-dessus. Madame, joignez-vous à nous.

MADAME FLORIDOR.

Qui? moi! Ah! messieurs, la lecture des deux articles de ce testament a rouvert toutes mes blessures; on y reconnaît si bien le bon cœur de mon pauvre mari! Ah! qu'il est dur de perdre ce qu'on aime! qu'une pauvre veuve est à plaindre!... Je ne saurais parler. Venez, monsieur Dorval; messieurs, je suis votre très-humble servante.

FLORIDOR.

Messieurs, j'ai bien l'honneur... Je ne vous dis pas adieu.

SCÈNE XV.

MORINVILLE, FLORANGEAC.

MORINVILLE.

Mon frère?

FLORANGEAC.

Eh bien! mon frère?

MORINVILLE.

Nous sommes joués, mon frère.

FLORANGEAC.

On se moque de nous, mon frère.

MORINVILLE.

Même après sa mort, mystifier les gens.

FLORANGEAC.

Voilà le premier défunt qui puisse s'amuser aux dépens d'un médecin.

MORINVILLE.

Un avocat en Crispin !

FLORANGEAC.

Un médecin en Turc !

MORINVILLE.

Nous faire faire un voyage de soixante lieues pour cette belle équipée !

FLORANGEAC.

Si nous étions au carnaval encore.

MORINVILLE.

Ah ! je ne dis pas.

FLORANGEAC.

Trente mille francs. . . si l'on était bien sûr que cela ne parvînt pas jusqu'à Brives.

MORINVILLE.

Ils sont capables de le faire insérer dans les journaux.

FLORANGEAC.

Le notaire ne peut pas demeurer bien loin.

MORINILLE.

Mais il a des clercs. La belle figure que nous ferions devant ces jeunes gens.

FLORANGEAC.

Allons, allons; j'emmène ma fille et je pars.

MORINVILLE.

Moi je me fais indiquer la maison de campagne où l'on a envoyé mon fils; je vais le chercher moi-même, et je retourne à Brives.

FLORANGEAC.

Oui, partons.

MORINVILLE.

Sur-le-champ.

FLORANGEAC.

C'est vous pourtant, mon frère, qui nous valez cette humiliation.

MORINVILLE.

Allons, encore des reproches; vous êtes bien intéressé, mon frère; car, je le vois, vous seriez sur le point de céder et d'endosser l'habit du chef des eunuques.

FLORANGEAC.

Moi? dites plutôt que vous seriez charmé que je vous donnasse l'exemple.

MORINVILLE.

Allons, ne vous gênez pas; votre bel habit turc est dans ce cabinet.

FLORANGEAC.

Votre habillement complet de Crispin est dans celui-là.

MORINVILLE.

Que maudit soit l'auteur de ces trois Jumeaux vénitiens, avec son habit vert galonné en or!

FLORANGEAC.

Oui, sans doute, c'est lui qui a donné à mon cousin l'idée de cette détestable condition.

MORINVILLE.

Eh bien! qu'attendons-nous encore? partons.

FLORANGEAC.

Oui, sans doute, allons-nous-en, nous n'avons plus rien à faire ici.

MORINVILLE.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc? vous approchez de ce cabinet?

FLORANGEAC.

Pas du tout, je pars; mais il n'y a pas de mal à regarder par pure curiosité l'habit... que je ne mettrai pas.

MORINVILLE.

La curiosité pourrait bien vous porter à l'essayer.

FLORANGEAC.

L'essayer! non certes... cependant l'essayer ne serait pas encore me montrer dans les rues. (*Il ouvre le cabinet.*) Ah! mon Dieu! on ne nous a pas trompés. Le voilà sur une chaise.

MORINVILLE.

Fort bien, mon frère; vous voilà presque décidé. Voulez-vous que je vous serve de valet de chambre?

FLORANGEAC.

Taisez-vous donc, mon frère: vous imaginez-vous que

je sois capable..... Mais vous-même, vous approchez de ce cabinet.

MORINVILLE.

Mon Dieu, non; je prends ma canne et mon chapeau pour partir.

FLORANGEAC.

Et moi, de mon côté.... trente mille francs.... je ne veux plus regarder.... Ah! ah! c'est là où se trouve la bibliothèque de mon cousin; il y a peut-être des livres de médecine.

MORINVILLE.

Vous cherchez un prétexte pour entrer.

FLORANGEAC.

Il est certain que ces livres.... cet habit.... ma foi, pendant que mon cheval blanc se repose....

(Il entre dans le cabinet.)

SCÈNE XVI.

MORINVILLE seul.

Eh bien! qu'est-ce que c'est? comment! le voilà dans le cabinet! Pauvre frère! l'argent lui a toujours tenu au cœur. Oh! certainement, à ce prix je ne lui envierai pas.... mais je mourrais de dépit qu'il fût plus riche que moi. Si je voulais un prétexte comme lui, il y a des livres de son côté; et du mien, il y a des gravures, des gravures superbes, et moi qui m'y connais! Entrerai-je? Ah! mon Dieu! qu'on a de peines dans la vie. Il n'y a personne; entrons.

(Il entre dans l'autre cabinet.)

SCÈNE XVII.

FLORIDOR, MADAME FLORIDOR, ENTRANT PAR LE FOND.

FLORIDOR.

Ils sont entrés tous les deux.

MADAME FLORIDOR.

Ils mettront les habits, j'en suis sûre.

FLORIDOR.

Ils les mettent déjà ; je le parierais.

MADAME FLORIDOR.

Voyez pourtant où la soif de l'argent nous mène.

FLORIDOR.

Plût au ciel encore qu'on n'employât jamais, pour en gagner, des moyens plus coupables ! Tu sens bien que je ne les laisserai pas aller chez le notaire. Mon frère l'armateur et ta sœur la douairière sont, comme nous, riches et sans enfants ; nous pouvons faire un petit sacrifice pour ceux-ci. Je cours préparer le reste de mon projet, et je retourne ensuite au jardin calmer nos jeunes gens, qui sont bien inquiets. Toi, reste ici pour recevoir les vieillards ; surtout modère-toi. Pauvres cousins ! ils sont déjà assez dignes de pitié.

MADAME FLORIDOR.

Oh ! ils n'en sont pas quittes ; je ne leur ai pas encore dit tout ce que j'avais sur le cœur.

SCÈNE XVIII.

FLORIDOR, MADAME FLORIDOR, MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Eh bien, me voilà. J'ai laissé la répétition au second acte; j'étais si curieuse de voir les débutants que vous nous avez annoncés.... Sont ils arrivés? Où sont-ils? Ont-ils un physique avantageux, un bon ton? J'ai vu le moment où tous nos camarades allaient venir pour faire connaissance avec eux.

FLORIDOR.

Bien sensible à cet empressement, ma chère demoiselle Beaupré; oui, ils sont arrivés, mais vous allez rire. A peine débarqués, ils se sont enfermés dans ces deux cabinets pour repasser leurs rôles de début; et je ne serais pas étonné que, pour mieux se pénétrer de leurs personnages, ils n'eussent essayé leurs habits.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Allons donc.

FLORIDOR.

Oh! ce sont deux vrais amateurs; ils ont une passion pour leur art.... Pardon, je laisse à ma femme le soin de vous les présenter; j'ai une petite affaire à terminer; je reviens dans l'instant.

(Il sort.)

SCÈNE XIX.

MADAME FLORIDOR, MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

MADEMOILELLE BEAUPRÉ.

Il a perdu la tête, votre cher mari. Mais vous-même, cet habit....

MADAME FLORIDOR.

Je vous expliquerai cela dans un autre moment. Daignez m'excuser, comme mon mari; j'ai quelques ordres à donner: Entre camarades, on se présente soi-même. (*A part.*) Je ne veux point en avoir le démenti; et en dépit de monsieur Floridor, je veux leur amener leurs enfants.

(Elle sort.)

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Eh mais, écoutez donc, madame Floridor, c'est inconcevable! me laisser seule ici avec deux inconnus!

SCÈNE XX.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ, FLORANGEAC.

FLORANGEAC, *habillé en Turc.*

Il faut convenir que l'homme est bien faible dans ses résolutions!

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Eh mais, que vois-je? Eh! vraiment oui; monsieur Floridor ne m'avait pas trompée; en voilà déjà en un costume.

FLORANGEAC.

Dieu sait comme mon frère va se moquer de moi!

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonjour.

FLORANGEAC.

Oh! ciel, quelqu'un. Où me cacher.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Enchantée d'être la première de la troupe à faire connaissance avec un camarade qui est tellement possédé de l'amour de son art, qu'il prend son costume avant la représentation.

FLORANGEAC.

Mais, madame, permettez.....

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Quel est le genre de monsieur? est-ce l'opéra, le tragique, le comique? Va-t-il jouer Mahomet, Orosmane, Bajazet, le marchand de Smyrne, ou Sander de Zémire et Azor?

FLORANGEAC.

Mais, madame, je voudrais....

SCÈNE XXI.

MORINVILLE, EN CRISPIN; MADEMOISELLE BEAUPRÉ, FLORANGEAC.

MORINVILLE.

Je n'ose faire un pas.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Oh! pour celui-là, on n'a pas besoin de demander son

emploi; c'est mon Crispin. Approchez; venez présenter vos hommages à votre Lisette.

MORINVILLE.

Ah! mon Dieu, une femme! et mon frère en Turc!

FLORANGEAC.

Mon frère en Crispin!

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

« Bonjour; Crispin, bonjour.

Allons donc, à vous, puisque je vous donne la réplique.

Bonjour, belle Lisette. »

Vous voyez en moi Eulalie de Beaupré, la première soubrette de la troupe dans laquelle vous allez débuter.

FLORANGEAC.

Comment! dans laquelle nous allons débuter!

MORINVILLE.

Pour qui nous prenez-vous?

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Pour les deux comédiens que nous attendons.

MORINVILLE.

Pour les deux comédiens! voilà pourtant à quoi votre ridicule faiblesse nous expose, mon frère.

FLORANGEAC.

Mais il me semble, mon frère, que nous n'avons rien à nous reprocher....

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Ah ça! permettez donc, mes chers messieurs; vous

avez l'air un peu gauches sous ces habits. Est-ce que vous ne seriez pas les comédiens qu'on nous a promis?

MORINVILLE.

Les comédiens? ..... diable! gardons-nous de dire qui je suis..... Oui, oui, madame; nous sommes les comédiens.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Eh bien, moi je n'en crois rien, je m'y connais; c'est un tour qu'on vous joue.

FLORANGEAC.

Un tour! .... hélas! oui, madame, nous ne le savons que trop.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Il est malin, le cher Floridor.

MORINVILLE.

Mais pourquoi veut-il l'être, même après sa mort?

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Comment! après sa mort?

SCÈNE XXII.

MORINVILLE, MADEMOISELLE BEAUPRÉ, LISE, AUGUSTE, MADAME FLORIDOR.

MADAME FLORIDOR.

VENEZ, venez, mes chers enfants; il y a ici des personnes que vous serez bien aises de voir.

MORINVILLE.

O ciel! que vois-je? mon fils! ....

FLORANGEAC.

Ah ! grands dieux ! c'est ma fille ! .... il m'est impossible.... dans cet équipage.... je reviens tout à l'heure.

(Il se sauve dans le cabinet où il s'est habillé.)

MORINVILLE.

Comment, libertin ! attends, attends, nous allons nous parler dans un moment.

(Il se sauve dans son cabinet.)

SCÈNE XXIII.

AUGUSTE, MADEMOISELLE BEAUPRÉ, LISE, MADAME FLORIDOR.

MADAME FLORIDOR.

Ah ! les pauvres gens ! on n'est pas plus honteux.

AUGUSTE.

Je ne me trompe pas; c'est mon père que je viens d'apercevoir.

LISE.

C'est le mien qui vient de se sauver dans ce cabinet.

AUGUSTE.

Que signifie ce déguisement ?

LISE.

Pourquoi cette mascarade ?

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Ah çà, ma chère madame Floridor, mettez-moi donc dans la confidence; car, pour une soubrette aussi curieuse

que moi, c'est un supplice de voir qu'il y a un secret et de l'ignorer. Tout à l'heure, c'étaient des comédiens qui devaient jouer avec nous, et maintenant ce sont les pères de ces deux jeunes gens. Je n'y entends rien; je n'y conçois rien; expliquez-moi donc....

MADAME FLORIDOR.

Ma foi, que monsieur Floridor vous explique lui-même.... justement le voici.

SCÈNE XXIV.

AUGUSTE, MADEMOISELLE BEAUPRÉ, LISE, MADAME FLORIDOR, FLORIDOR.

FLORIDOR.

Eh bien! qu'est-ce? d'où vient tout ce bruit?

AUGUSTE.

Ah! c'est vous, monsieur? j'ignore de quel moyen vous avez pu vous servir; mais il paraît que vous vous êtes cruellement vengé de mon père et de celui de Lise; je ne suis pas homme à le souffrir, et....

LISE.

En effet, mon cousin, c'est nous faire bien cruellement acheter l'hospitalité que vous nous avez accordée.

FLORIDOR.

Allons, ma femme n'a pu résister au désir de vous montrer vos parents en costume. Calmez-vous, et vous verrez que s'il y a un peu de malice dans mon fait, il n'y a pas de méchanceté. Du reste, il paraît bien constant que nos deux légataires se sont résignés.

MADAME FLORIDOR.

Oh! parfaitement résignés. Demandez à mademoiselle Beaupré, elle les a vus là, tout comme moi, en costume bien complet.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Oui, très-complet, l'un en Turc, l'autre en Crispin; mais enfin pourrais-je savoir.....

FLORIDOR.

Patience, patience, mes chers enfants.

SCÈNE XXV.

AUGUSTE, MADAME FLORIDOR, FLORIDOR, MADEMOISELLE BEAUPRÉ, LISE, FLORANGEAC, DANS SON PREMIER HABIT.

FLORANGEAC.

Ah! ah! mademoiselle, je vous retrouve. C'est donc vous qui vous évadez de la maison paternelle!

SCÈNE XXVI.

MORINVILLE DANS SON PREMIER HABIT, AUGUSTE, MADAME FLORIDOR, FLORIDOR, MADEMOISELLE BEAUPRÉ, LISE, FLORANGEAC.

MORINVILLE.

Vous voilà donc enfin, mauvais sujet, qui, pour un fol amour contrariant mes vœux les plus chers.... Mais nous nous expliquerons hors de cette maison, où le diable, je crois, m'a fait entrer. Partons.

AUGUSTE ET LISE.

Mais, mon père....

FLORANGEAC.

Point de supplications, mademoiselle, elles seraient inutiles; je pars et je vous emmène.

MORINVILLE.

A l'égard du testament de mon cousin Floridor, je vous déclare à vous, monsieur l'exécuteur testamentaire, que je renonce formellement au legs oppressif et ridicule.....

FLORANGEAC.

Et moi de même.

MORINVILLE.

Il ne sera pas dit qu'Augustin Dumont de Morinville, l'avocat, se soit compromis jusqu'au point.... J'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonjour.

(Il veut sortir.)

FLORIDOR, *le retenant.*

Un moment, messieurs; souffrez qu'avant de partir je vous fasse lecture d'un petit codicille qui vous regarde.

MORINVILLE.

Comment! d'un codicille?

FLORIDOR.

Oui, messieurs, qui vient à l'appui du testament de mon ami Floridor, et que je ne devais vous communiquer que dans le cas où vous auriez essayé les habits.

FLORANGEAC.

Oh! les maudits habits!

MORINVILLE.

Non je ne veux plus rien entendre.

FLORIDOR.

Écoutez au moins; cela ne vous engage à rien.

FLORANGEAC.

En effet, mon frère.

MORINVILLE.

Voyons donc, monsieur, que dit ce codicille?

FLORIDOR.

Il dit que, pourvu que vous ayez essayé les deux habits, vous êtes dispensés d'aller plus loin, et que même, en considération de cette première démarche, les deux legs qui vous sont assignés seront doublés.

FLORANGEAC.

Ah! mon Dieu! mais, c'est magnifique, c'est magnanime de la part de mon cousin.

FLORIDOR.

Le cousin Floridor ne mettant d'autre condition à cette addition de legs....

MORINVILLE.

Aye, aye! une condition!

FLORIDOR.

Que le mariage de vos enfants.

MORINVILLE.

Le mariage de nos enfants?

AUGUSTE.

Ah! mon cousin, quelle reconnaissance!

LISE.

Se pourrait-il?

MADAME FLORIDOR.

Qu'en dites-vous? voilà ce qui s'appelle des conditions justes, honnêtes et raisonnables; acceptez-les, et je vous pardonne.

LISE.

Mon père, ne vous paraît-il pas plus convenable de me marier à mon cousin?....

FLORANGEAC.

Mon frère, qu'en dis-tu?

MORINVILLE.

Et que veux-tu que j'en dise? réconcilions-nous, et marions nos enfants.

FLORANGEAC.

A merveille! or ça, ce n'est pas l'intérêt qui me fait parler; mais comme il pourrait y avoir encore un autre codicille, quand pourrons-nous toucher nos sommes?

FLORIDOR.

Mais les soixante mille francs qui doivent servir de dot à ces chers enfants sont tout prêts; quant aux soixante autres mille francs qui vous sont légués par le testament, il ne manque plus qu'une petite formalité pour qu'on vous les compte.

MORINVILLE.

Laquelle?

FLORIDOR.

C'est que je sois mort.

MADAME FLORIDOR.

Et il n'en a pas encore envie, je vous en réponds.

FLORANGEAC.

Qu'est-ce que vous dites donc ?

LISE.

Eh mais, mon père, c'est monsieur Floridor lui-même qui vous parle.

AUGUSTE.

Eh ! oui, notre cousin le comédien.

FLORANGEAC.

Est-il possible !

MORINVILLE.

Il faut avouer que je suis une grande dupe.

FLORIDOR.

Le défunt vous remercie de tout l'attachement que vous lui avez témoigné. Touchez là, chers cousins, nous sommes quittes : plus de querelles entre nous. Vous avez fait tous vos efforts dans le temps pour me faire déshériter par mon père ; je me venge en dotant vos enfants, et en vous plaçant dans mon testament.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Mais les deux sujets que vous nous avez promis ?

FLORIDOR.

Je me charge de vous les trouver. (*Aux pères.*) Vos enfants ont de grands torts envers vous ; mais ils s'aiment,

ils ont bon cœur, et je vous garantis qu'ils feront un excellent ménage. Quant à vous, puissé-je vous avoir convaincus que c'est aux méchants et aux fripons de tous les états que l'homme raisonnable doit réserver toute sa haine, et que le comédien honnête homme a tout autant de droits qu'un autre à l'estime des honnêtes gens !

FIN DU VIEUX COMÉDIEN.

MONSIEUR MUSARD,

OU

COMME LE TEMPS PASSE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois le 23 novembre 1803.

> Et depuis que je l'ai vu trois quarts d'heure durant
> cracher dans un puits pour faire des ronds. ...
> MOLIÈRE, Misanthrope, acte V, scène IV.



PRÉFACE.

Cette petite pièce obtint un très-grand succès. J'ai souvent fait la remarque que c'est celle de mes comédies où j'ai été le plus économe d'esprit. Il y a peu de traits; mais il y a du naturel, de la vérité, de la vivacité dans le dialogue; il y a surtout un caractère bien pris sur le fait, s'annonçant, se développant et se soutenant d'une manière satisfaisante depuis le premier mot jusqu'au dernier.

Un homme de beaucoup d'esprit m'en fournit le sujet. S'amuser, me dit-il, c'est quelque chose; mais muser vaut bien mieux: et il part de là pour me faire un éloge très-piquant du bonheur d'un homme qui n'a rien à faire, ou plutôt qui perd son temps à des riens. Je n'oubliai pas une seule de ses paroles, et depuis il les a toutes reconnues dans ma comédie.

Je craignais d'être froid et lent. Je me sentis sauvé quand j'eus trouvé pour caractère d'opposition celui de monsieur Lerond, homme actif qui va droit au fait et ne perd pas une minute. Le rôle de madame Musard, s'impatientant des lenteurs de son mari, me paraît aussi assez heureusement imaginé. Enfin en donnant à Musard de l'impatience, de la colère et des préventions, en faisant promener ses lenteurs, ses digressions, ses musarderies sur une grande variété d'ob-

jets, je me suis garanti du danger de la froideur et de la monotonie.

Parmi le peu de critiques que l'ouvrage essuya, il en est une que je m'étais faite à moi-même. Pourquoi faire de Musard un négociant? C'est l'état le plus incompatible avec son caractère. C'est vrai : mais il en résulte que c'est l'état pour lequel un pareil caractère est le plus dangereux. Pour faire ressortir un caractère, il faut le mettre en opposition avec tout ce qui l'entoure. Ici le caractère est en opposition avec l'état du personnage. Je cherchai d'ailleurs à pallier ce défaut en disant que Musard a renvoyé, deux mois avant le moment où je le mets en scène, le commis qui jusque-là avait été à la tête de sa maison de commerce.

J'indique avec soin et avec franchise toutes les sources où j'ai puisé. J'avais lu le Négligent de Dufresny. Je ne me rappelle pas qu'en le lisant j'eusse pensé à faire M. Musard. Je le relus quand un journaliste prétendit que j'avais pris ma comédie dans celle de Dufresny, qu'il mettait d'ailleurs bien au-dessus de la mienne. Personne ne professe plus de vénération que moi pour les ouvrages des maîtres de la scène; mais pourquoi perpétuellement, et sans nulle exception, exalter les morts aux dépens des vivants? Je donnerais plusieurs de mes comédies pour l'Esprit de Contradiction; mais je crois que Monsieur Musard vaut mieux que le Négligent.

La principale cause du succès de Monsieur Musard, c'est qu'à la différence de presque tous les autres défauts mis en scène, chacun avoue franchement qu'il est atteint de celui-ci. Personne ne veut être avare, joueur, glorieux. Tout le monde consent à être musard. Que dis-je? on s'en fait

gloire ou au moins on s'en fait une excuse. C'est un caractère qui n'exclut ni l'esprit, ni l'honneur, ni la bonté. Quel homme de génie j'aurais été, dit en confidence tel honnête homme à sa femme, si je n'avais été un vrai musard! Quelle fortune j'aurais faite, dit tel autre, si j'avais donné mon temps à mes affaires! Je suis tout feu pour obliger mes amis, dit un autre, mais le temps passe si vite! Aussi combien de gens ont prétendu que j'avais pensé à eux! que de femmes m'ont répété: C'est mon mari que vous avez voulu peindre!

PERSONNAGES.

MONSIEUR MUSARD, négociant de Saint-Quentin.
MADAME MUSARD, sa femme.
EUGÈNE, leur fils.
LEROND, négociant de Saint-Quentin.
SOPHIE, sa fille.
DELAIGLE, maître d'hôtel garni.
JOSEPH, domestique de Musard.
UN HUISSIER.
UN COMMIS.
UN MARCHAND de baromètres.
DEUX PORTEURS.

La scène se passe à Paris, dans un hôtel garni.

MONSIEUR MUSARD.

SCÈNE I.

MADAME MUSARD, MUSARD.

Au lever du rideau, Musard, en robe de chambre et les cheveux roulés, est occupé à regarder des poissons dans un bocal sur une table; il s'amuse à agiter l'eau avec une plume pour les faire remuer.

MADAME MUSARD, *entrant.*

Eh quoi! monsieur Musard, vous n'êtes pas sorti? vous n'êtes pas habillé? vous n'êtes pas coiffé? mais dix heures vont sonner.

MUSARD, *tirant sa montre.*

Qu'est-ce que vous dites donc, ma femme.... C'est vrai! Ah! mon Dieu! comme le temps passe! Allons, allons, je serai bientôt prêt. J'achevais d'écrire le journal de mon voyage, et je regardais ces petits poissons rouges dans un bocal: cela orne un salon, n'est-ce pas? Ma foi, mon fils nous a logés dans un très-bon hôtel; rien n'y manque.

MADAME MUSARD.

Mais vous avez ce matin les affaires les plus importantes pour vous, pour votre fils, pour moi. Vous m'aviez bien promis que, dès le lendemain de votre arrivée à Paris, vous feriez vos courses, vos visites; et vous vous amusez à regarder des poissons rouges dans un bocal!



MUSARD.

Eh bien, quoi! ces courses, ces visites, je m'en vais les faire.... Va, sois tranquille, toutes ces affaires importantes qui te tracassent, c'est moins que rien; en une matinée j'aurai tout arrangé.

MADAME MUSARD.

Moins que rien! Le mari de feu ma sœur, qui après nous avoir écrit des lettres charmantes, pleines d'amitié, où il nous proposait de transiger à l'amiable, s'avise de nous envoyer une citation, et qui veut plaider à toute outrance contre moi, pour la succession de mon grand-père.

MUSARD.

C'est un chicaneur, je le mettrai à la raison.

MADAME MUSARD.

Votre fils, que nous avons envoyé à Paris pour travailler, qui était sur le point d'obtenir la place de receveur de l'enregistrement à Saint-Quentin, où nous sommes établis, et qui tout d'un coup voit ses amis et les vôtres lui tourner le dos quand il les rencontre, et lui fermer leurs portes quand il va les voir.

MUSARD.

Mon fils est jeune, il aura fait quelque fredaine qu'il nous cache. Je verrai tous ces honnêtes gens-là; il aura la place.

MADAME MUSARD.

Enfin, monsieur Forlis, notre correspondant, qui ne veut plus vous envoyer de marchandises, et qui prétend vous forcer par huissier à compter avec lui.

MUSARD.

Très-mauvais procédé de sa part, procédure encore plus mauvaise. On verra mes comptes; c'est lui qui est mon débiteur, je le parierais.

MADAME MUSARD.

Je n'en doute pas, vous avez raison sur tous les points; mais vous finirez par avoir tort, si vous tardez, si vous niaisez, si vous ne sortez pas, si vous ne vous occupez pas très-sérieusement de vos affaires.

MUSARD.

Eh bien, ne t'amuse donc pas à bavarder, si tu veux que je m'en occupe.

MADAME MUSARD.

Ah! combien vous avez eu tort de renvoyer, il y a deux mois, ce jeune homme, ce commis, qui entendait mieux votre commerce que vous!

MUSARD.

J'ai eu tort.... un brouillon, un homme impatient, qui venait à tout moment me relancer pour des comptes, pour des signatures, dans mon jardin, dans mes sociétés, au café, au billard; qui m'empêchait d'être à mon jeu.

MADAME MUSARD.

Oui; mais il faisait vos affaires, et elles allaient bien. Depuis que vous vous en mêlez, elles vont tout de travers. Monsieur Lerond, votre perpétuel antagoniste, l'a pris avec lui, et s'en trouve bien.

MUSARD.

Ah parbleu! je ne le lui envie pas; ils sont à merveille ensemble: monsieur Lerond! un homme que je déteste.

MADAME MUSARD.

Mais habillez-vous donc, je vous en prie. Tenez, voilà votre fils que son impatience amène, et que vos lenteurs mettent au désespoir.

SCÈNE II.

MADAME MUSARD, EUGÈNE, MUSARD.

EUGÈNE.

Comment, mon père, vous voilà encore en robe de chambre! Je venais apprendre le résultat de vos courses; je vous croyais de retour.

MUSARD.

Eh bien! qu'est-ce que c'est donc, monsieur? vous ne souhaitez seulement pas le bonjour à votre mère.

EUGÈNE.

Pardon, ma mère.

MADAME MUSARD.

Bonjour, mon ami, bonjour.

EUGÈNE, *à son père.*

N'étions nous pas convenus hier au soir, en soupant, que vous sortiriez de grand matin?

MUSARD.

Eh bien! voyons, suis-je en retard? crois-tu que je perde mon temps? (*Il appelle.*) Eh! Joseph? monsieur Delaigle? Il semble à vous entendre que je ne sache pas me conduire. Ne faut-il pas aller réveiller les gens? Oui, je l'avoue, quand je suis maître de ma journée, c'est un délice pour moi.... M'éveiller sans savoir ce que je ferai,

sortir sans savoir où j'irai, observer les passants, deviner à quel point en sont un homme et une femme qui se donnent le bras, c'est fort agréable; mais cela n'empêche pas que je n'aie, quand il le faut, de l'activité, de la promptitude. Monsieur Delaigle?

SCÈNE III.

MADAME MUSARD, MUSARD, EUGÈNE, DELAIGLE.

DELAIGLE.

Qu'y a-t-il pour le service de monsieur?

MUSARD.

Ah! monsieur Delaigle, eh bien : ce perruquier qui coiffe dans votre hôtel?

DELAIGLE.

Eh mais, monsieur, voilà une heure qu'il est dans votre chambre.

MUSARD.

Que ne le disiez-vous donc? Allons, j'y vais; je suis pressé, très-pressé. Joseph.... (*A sa femme et à son fils.*) Et croyez-moi, cette incertitude, ce vague heureux de l'esprit, me fait goûter un plaisir plus réel, plus durable, que tous vos bals, vos concerts, vos spectacles.

EUGÈNE.

Oh! je n'en doute pas, mon père; mais pour en mieux jouir, il faudrait n'avoir aucune inquiétude.

MUSARD.

C'est juste. Joseph.... Eh bien! voyez si ce drôle-là répondra!

SCÈNE IV.

MADAME MUSARD, JOSEPH, MUSARD, EUGÈNE, DELAIGLE.

JOSEPH.

Me voilà, monsieur.

MUSARD.

Accoutumez-vous donc à servir avec intelligence ; vous me faites gronder par mon fils. Ma petite boîte à broyer du tabac?

JOSEPH.

Elle est sur la table, monsieur.

(Il sort.)

MUSARD, *allant à la table.*

Ah! bon ! je ne la voyais pas.

(Il se met à broyer son tabac.)

EUGÈNE.

Mais, mon père....

MUSARD.

C'est l'affaire d'un instant. Je suis très-content de votre hôtel, monsieur Delaigle ; bonne table, bons lits ; vous devez avoir beaucoup de monde ?

DELAIGLE.

Eh mais, monsieur, je ne me plains pas.

MUSARD.

C'est bien ; c'est bien ; j'aime à voir prospérer les honnêtes gens.

MADAME MUSARD.

Eh mais, mon mari, ce perruquier attend.

MUSARD, *en mettant du tabac dans sa tabatière.*

Eh bien, ma femme, j'y suis, c'est fini. Monsieur Delaigle, avez-vous des journaux?

DELAIGLE.

Tous, monsieur; je vais vous les chercher.

SCÈNE V.

EUGÈNE, MADAME MUSARD, MUSARD.

EUGÈNE.

ALLONS, les journaux, à présent.

MUSARD.

C'est excellent à lire en se faisant coiffer. Je suis persuadé, mon fils, que je vais découvrir quelque chose que vous cachez à votre mère et à moi. Il est impossible que des gens que j'estime, et qui sans vanité ont besoin de moi, se soient décidés contre vous sans motifs.

EUGÈNE.

Vous n'avez jamais eu à vous plaindre de ma conduite.

MUSARD.

Je n'ai jamais eu à me plaindre.... quand il n'y aurait que cette demande que vous m'avez faite de vous marier à cette petite Sophie, la fille de monsieur Lerond.

EUGÈNE.

Que pouvez-vous reprocher à la fille de monsieur Lerond, votre voisin, votre compatriote, et, comme vous, à la tête d'une maison en crédit?

MUSARD.

A la fille? rien. Elle est jolie, elle chante avec goût,

elle danse avec grâce; et moi qui adore la musique.... un excellent cœur.... un esprit naturel.... mais son père! son père.... On nous a déjà réconciliés plusieurs fois, mais il y a quarante-cinq ans que je lui en veux; dès le collége, en affaires d'intérêt, en affaires d'amour-propre, en affaires d'amour.... (*Pendant ce couplet, madame Musard, impatientée, a été chercher la tabatière de son mari, et la lui remet, en le pressant de sortir.*) Pardon, madame Musard, mais c'est la vérité, et avant de vous connaître il m'était bien permis.... Enfin j'ai toujours trouvé ce diable d'homme sur mon chemin. C'est un intrigant qui m'a soufflé tout ce que je voulais avoir.

EUGÈNE.

Mais, mon père....

MADAME MUSARD.

Mais, mon fils, si vous contrariez votre père, il n'en finira pas; vous parlerez de monsieur Lerond et de sa fille à son retour.

MUSARD.

Oh! non pas, c'est inutile: tout est dit sur ce sujet, je vous en réponds.

SCÈNE VI.

EUGÈNE, MUSARD, DELAIGLE, MADAME MUSARD.

DELAIGLE.

Monsieur, voilà les journaux.

MUSARD.

Ah! bon. (*Tout en ouvrant les journaux.*) Oh! quand une fois j'ai pris mon parti....

MADAME MUSARD.

Eh bien ! n'allez-vous pas lire les journaux ici, en vous faisant coiffer, comme vous disiez.

MUSARD.

Mais en vérité, madame Musard, vous êtes d'une vivacité.... Je suis vif aussi quand je veux.... Monsieur Delaigle, j'ai besoin de Joseph pour m'habiller ; faites-moi le plaisir de m'envoyer chercher une voiture sur-le-champ.

DELAIGLE.

J'y cours.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

EUGÈNE, MUSARD, MADAME MUSARD.

MUSARD.

AVANT qu'elle soit arrivée je serai coiffé, habillé. A l'égard de mademoiselle Lerond, je vous répète, monsieur....

MADAME MUSARD, *le conduisant à la porte de sa chambre.*

Eh ! mais, allez donc, allez donc, si vous voulez trouver quelqu'un.

MUSARD, *s'en allant en lisant un journal.*

Eh ! mon Dieu ! je trouverai tout le monde ; on se lève si tard à Paris.... Ah ! ah ! un nouveau vaudeville ! j'irai ; oh ! j'aurai terminé mes affaires.

MADAME MUSARD.

Mais allez donc, allez donc.

(Musard sort.)

SCÈNE VIII.

EUGÈNE, MADAME MUSARD.

MADAME MUSARD.

Ah! quel homme! quel homme! Voilà vingt-cinq ans que nous sommes mariés, je l'ai toujours vu comme cela. Je lui conseille d'ériger sa manie en système de plaisir; pêcher à la ligne, chasser à l'oiseau, s'asseoir sur un pont pour voir couler l'eau : voilà d'aimables délassements!

EUGÈNE.

Vous voilà donc enfin à Paris; malgré toutes les promesses de mon père, qui m'annonçait qu'il allait se mettre en route, je désespérais presque de vous y voir.

MADAME MUSARD.

Vraiment ce n'est pas sans peine; malgré l'importance des affaires qui l'appelaient, il s'arrangeait toujours si bien, il s'y prenait toujours si tard, qu'il n'y avait de place pour nous dans aucune voiture. Eh! quel voyage! pas un postillon, pas un aubergiste, pas un voyageur qu'il n'ait impatienté, retardé, fatigué de questions, de digressions sur la politique, la littérature, les chevaux, les modes, l'agriculture; que sais-je? et c'est, grâce à lui, que notre diligence est arrivée deux heures plus tard qu'à l'ordinaire.

EUGÈNE.

Réunissons-nous, ma mère, pour faire en sorte qu'il mette à profit ce voyage. Votre procès avec mon oncle, les embarras que mon père éprouve dans son commerce,

les évasions des gens qui m'avaient promis de me servir, tout cela est bien triste sans doute. Mon père m'accuse d'être l'auteur de tous ses malheurs ; je croirais plutôt que c'est sa négligence qui les a occasionés ; et, quels qu'ils soient, je suis persuadé qu'avec un peu d'activité de sa part tout s'expliquerait, tout se terminerait heureusement. Vous le savez ; si je désire une place, quelque fortune, c'est pour en faire hommage à l'aimable Sophie; c'est dans l'espoir de vaincre la répugnance de mon père. Vous ne la partagez pas, vous estimez monsieur Lerond.

MADAME MUSARD.

Moi, mon fils ?

EUGÈNE.

Oui, oui, vous l'estimez ; vous vous avouez à vous-même que si dans toutes les occasions il l'a emporté sur mon père, c'est qu'avec autant de mérite et de probité il a l'avantage d'aller directement à son but. Peut-être a-t-il eu tort de se permettre quelques plaisanteries sur les éternelles lenteurs de son voisin, mais il a toujours rendu justice à ses excellentes qualités; il l'a défendu plusieurs fois contre ses ennemis. Et sa fille.... sa fille est charmante!... Ne mérite-t-elle pas?... Mais, pardon, j'ai un rendez-vous très-important avec un ami, le seul qui veuille bien encore me recevoir ; et je reviens bientôt savoir ce qu'aura fait mon père. Ne le quittez pas, pressez-le, qu'il s'habille, qu'il sorte, qu'il m'obtienne la place que je sollicite, et qui doit me rapprocher de Sophie. Vous aimez votre fils, et ce n'est qu'avec elle qu'il peut être heureux.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

MADAME MUSARD seule.

Ce cher Eugène ! Oui sans doute je l'aime, et je serais charmée..... Que monsieur Lerond s'amuse un peu de mon mari, est-ce un si grand mal ? Mon fils et moi, si nous l'osions.....

SCÈNE X.

JOSEPH, MADAME MUSARD.

(Joseph apporte un violon qu'il met sur une toilette, et un pupitre chargé de musique qu'il place à côté de la toilette.)

MADAME MUSARD.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc, Joseph ?

JOSEPH.

C'est monsieur qui m'a chargé d'arranger sa musique dans cette salle.

MADAME MUSARD.

Ah ! mon Dieu ! voudrait-il faire de la musique à présent ?

JOSEPH.

Non, madame ; c'est pour ce soir. Monsieur dit qu'il est pressé ce matin ; et cela ne l'empêche pas de jaser avec son perruquier, qui est bien son homme, et qui s'interrompt pour lui répondre, en gesticulant avec son peigne.

(Il sort.)

MADAME MUSARD.

Allons, il ne lui manquait plus qu'un perruquier bavard ! Oh ! je vais....

(Elle veut aller chez son mari.)

SCÈNE XI.

MADAME MUSARD, LEROND, SOPHIE, DELAIGLE, DEUX PORTEURS CHARGÉS DE MALLES ET PAQUETS.

LEROND, *du dehors, aux porteurs.*

ALLONS, allons, montez, mes amis.

MADAME MUSARD, *retenue par la voix de Lerond.*

Quelle est cette voix ?... je crois reconnaître...

DELAIGLE, *entrant avec les porteurs.*

Par-ici, par-ici, monsieur. (*A madame Musard.*) C'est un voyageur qui arrive avec une jolie demoiselle, ma foi! et à qui je donne cet appartement en face du vôtre. (*Aux porteurs, en leur indiquant une chambre.*) Portez tout cela là-dedans.

LEROND, *en entrant avec sa fille, aux porteurs.*

C'est bon, mes enfants, monsieur Delaigle vous paiera; je vous souhaite bien le bonjour.

(Delaigle et les porteurs sortent.)

MADAME MUSARD.

Eh! mais, je ne me trompe pas, c'est monsieur Lerond?

LEROND.

Moi-même, madame Musard, qui viens ici pour quelques affaires, mais surtout pour celles de votre mari, et qui ne suis pas fâché de profiter de l'occasion pour faire voir Paris à ma fille.

MADAME MUSARD, *à Sophie.*

Eh! bonjour, mon aimable voisine.

LEROND.

C'est bon, vous aurez tout le temps de vous faire des compliments. J'ai appris votre départ hier matin, je me suis mis en route deux heures après; j'ai su l'hôtel où vous étiez descendus; je viens m'y loger; votre vieille tante m'a conté tous vos chagrins, et je viens pour les terminer.

MADAME MUSARD.

Eh quoi! monsieur, vous seriez assez généreux...

LEROND.

En deux mots, Musard m'en veut, il a raison; je lui ai joué bien des tours en ma vie, mais c'est un peu sa faute; il n'est pas défendu de songer à soi et aux siens. J'ai profité de sa nonchalance pour m'avancer moi-même; dès qu'il désirait quelque chose, j'étais là pour l'obtenir à sa place; et pour me servir d'un terme de chasseur, c'est lui qui faisait lever le lièvre, c'est moi qui le tuais. Aujourd'hui je suis bien, je veux songer aux autres. Votre mari vient à Paris pour des éclaircissements, des sollicitations; le pauvre diable n'en finirait pas, je ferai tout pour lui. Votre beau-frère veut plaider contre vous, je sais l'adresse de son avocat; votre fils veut avoir une place à Saint-Quentin, j'ai des amis qui valent bien ceux de Musard; votre correspondant ne veut plus vous envoyer de marchandises, je saurai pourquoi, et en travaillant pour vous, je travaille encore pour moi: votre fils aime ma fille, il en est aimé, n'est-ce pas Sophie? qu'avons-nous à faire de mieux qu'à les marier ensemble?

SOPHIE.

Mais, mon père....

LEROND.

Eh! oui, tu l'aimes, c'est convenu; tu ne me l'as pas dit, mais je l'ai deviné.

MADAME MUSARD.

En vérité, monsieur Lerond, vous êtes un homme expéditif! Ah! pourquoi mon mari ne vous ressemble-t-il pas?

LEROND.

Parbleu, madame, vous savez que votre mariage avec Musard est la seule chose pour laquelle il ait su me prévenir; mais ne nous plaignons pas : j'ai été heureux avec ma pauvre défunte, vous êtes heureuse avec lui....

MADAME MUSARD.

Heureuse! ah! oui, fort heureuse!

LEROND.

Oui, madame. Musard a un cœur excellent; et puisque nous ne pouvons être parfaits, la bonté, grand Dieu! la bonté rachète tous les défauts.

SCÈNE XII.

DELAIGLE, MADAME MUSARD, LEROND, SOPHIE.

DELAIGLE.

MADAME, la voiture que monsieur votre mari a demandée est à la porte depuis long-temps.

LEROND.

Musard a demandé une voiture? c'est bon, je vais la prendre.

MADAME MUSARD.

Comment! vous allez la prendre?

LEROND.

Eh ! oui : suite d'habitude ; je saisis au passage tout ce qu'il demande ; mais cette fois c'est pour le servir. Ne lui dites pas que je suis à Paris : il croirait que je viens exprès pour lui nuire. Monsieur Delaigle, à une heure précise un bon déjeuner ; du gibier, du poisson, du Bordeaux, du Champagne. Toi, ma fille, entre dans ton appartement ; madame Musard voudra bien te tenir compagnie. Demain nous songerons à nous divertir ; aujourd'hui repose-toi. Quant à votre mari, ne le pressez plus tant de sortir, puisque je cours à sa place.

(Il sort.)

SOPHIE, *à madame Musard.*

Je n'ai pas le temps de causer avec vous ; mais monsieur Eugène, sa santé ?

MADAME MUSARD.

Excellente ; il va venir tout à l'heure, vous le verrez.

SOPHIE.

Ah ! ma bonne voisine, combien je trouve mon père aimable de m'avoir amenée à Paris.

MADAME MUSARD.

C'est bon, c'est bon, voici monsieur Musard.

(Sophie entre dans son appartement.)

SCÈNE XIII.

MADAME MUSARD, MUSARD, sortant en courant de sa chambre, le visage couvert de poudre, un petit couteau de toilette d'une main, et un journal de l'autre.

MUSARD.

Je l'ai devinée, je l'ai devinée ; eh ! vite, une plume, de l'encre ; oh ! elle n'était pas facile.

MADAME MUSARD.

Eh ! quoi donc ?

MUSARD.

La charade.

MADAME MUSARD.

La charade !

MUSARD.

Eh ! oui, la charade du journal. Un prix pour le premier OEdipe. Ce n'est pas l'importance du prix, mais l'amour-propre ! et d'ailleurs un camée représentant les mariages des Samnites, cela doit être superbe ! et il est à moi, j'en réponds. Il est impossible que d'autres puissent avant moi... « Mon premier, par mon second, mange mon tout. » Tu ne devines pas ? Chiendent ; c'est clair. Appelle Joseph, qu'il porte bien vite à l'adresse indiquée.... Diable ! il ne faut pas se laisser prévenir.

MADAME MUSARD.

Fort bien, ne vous laissez pas prévenir pour des charades.... Oh ! en vérité, il y a de quoi perdre la tête. Habillez-vous, sortez ou ne sortez pas, faites vos affaires ou devinez des logogriphes, je vous assure qu'à présent tout cela m'est fort indifférent.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

MUSARD seul, écrivant.

Eh mais ! qu'est-ce qu'elle a donc ma femme ? elle est folle. Comment ! quand elle devrait partager ma joie.... Joseph ?

SCÈNE XV.

MUSARD, EUGÈNE, ENSUITE JOSEPH.

MUSARD, *apercevant Eugène.*

AH! te voilà?... Joseph?

EUGÈNE.

Comment, mon père, vous en êtes encore là de votre toilette!

MUSARD.

C'est que j'avais une lettre très-pressée à écrire pour une charade.

EUGÈNE.

Pour une charade!

MUSARD, *à Joseph qui entre.*

Ah! Joseph, vite, porte cette lettre à son adresse, j'acheverai de m'habiller sans toi; je n'ai que ma robe de chambre à ôter.

(Joseph sort.)

EUGÈNE.

Comment, mon père, pour une charade!

MUSARD.

Eh! oui, pour une charade, dont je ne veux pas te dire le mot, parce que tu serais capable de souffler le prix à ton père. (*En ôtant une manche de sa robe de chambre.*) Allons, vite, vite, à présent, donne-moi mon habit, qui est là sur une chaise.

EUGÈNE.

Eh quoi! vous voulez mettre votre habit avant d'ôter votre poudre?

MUSARD.

(Il prend le journal et le couteau de toilette qui est sur la table, et va à la toilette, sa robe de chambre à moitié ôtée.)

Oh! tu as raison; qu'est-ce que je fais donc, moi! c'est que, vois-tu, je me dépêche. (*On entend un prélude de piano dans la chambre de Sophie.*) Ah! ah! qu'entends-je?

SOPHIE *chante de sa chambre.*

En affaires comme en voyage
Choisissons le plus court chemin;
Suivons le précepte du sage,
Ne remettons rien à demain.

Jeune avocat à la tribune,
Jeune amant près d'un tendre objet;
Vous tous qui courez la fortune,
Souvenez-vous de mon couplet.

En affaires comme en voyage, etc.

MUSARD.

C'est une aimable voisine que monsieur Delaigle aura logée dans cet appartement. Jolie voix!

EUGÈNE, *à part.*

Eh mais! cette voix.... me tromperais-je.... c'est Sophie.

MUSARD, *prenant son violon.*

Chut! chut! une petite galanterie; je vais l'engager à continuer sa chanson.

(Il va à la porte de Sophie la manche de sa robe de chambre pendante, et joue la ritournelle de l'air.)

SOPHIE *chante.*

Depuis six mois Blaise aime Lise,
Près d'elle il soupire, et se taît;
Depuis six mois, Lise, indécise,
Attend qu'il chante mon couplet.

En affaires comme en voyage
Choisissons le plus court chemin;
Suivons le précepte du sage,
Ne remettons rien à demain.

EUGÈNE, *à part.*

Je n'en peux plus douter, c'est elle-même. Elle serait à Paris ; quel bonheur !

MUSARD, *d'un air gai.*

Parbleu ! c'est une aventure qu'il faut suivre. Eh ! vite, achevons de nous habiller. (*Il quitte sa robe de chambre et va prendre son habit.*) Ah ! si j'étais à votre âge, monsieur mon fils... mais, au mien même, je serais capable de vous donner des leçons.

EUGÈNE, *à part.*

Par quel moyen m'instruire....

MUSARD.

Oui, pendant que madame Musard n'y est pas... Vous entendez bien, mon fils, que c'est une petite plaisanterie innocente.

EUGÈNE.

Oh ! je n'en doute pas.

MUSARD.

C'est à Paris que vous devriez faire un choix, et non pas à Saint-Quentin. Cette petite Sophie !... Oh ! je saurai vous surveiller de si près que vous ne la verrez pas.

(Ici Sophie ouvre doucement sa porte.)

EUGÈNE, *bas.*

Ciel ! la porte s'ouvre ; c'est elle-même.

(On entend dans la rue des chanteurs italiens qui chantent pendant une partie de la scène suivante.)

SCÈNE XVI.

MUSARD, EUGÈNE, SOPHIE.

MUSARD.

Ah ! ah ! encore de la musique ? eh mais ! c'est enchanteur ! Ah ! c'est dans la rue.

(Il ouvre la fenêtre et regarde.)

EUGÈNE, *bas à Sophie.*

Ah ! Sophie.

SOPHIE, *de même.*

Prenez garde.

MUSARD, *de la fenêtre, sans se retourner.*

Musique italienne, chanteurs italiens, ils ont un goût, une manière qui n'est qu'à eux.

EUGÈNE, *bas à Sophie.*

Quel heureux hasard vous conduit à Paris ?

SOPHIE, *de même.*

Je viens d'arriver avec mon père ; j'ai déjà vu madame votre mère.

MUSARD *se retourne, Sophie ferme vite sa porte.*

Charmante ! charmante ! Ah ! parbleu, ils méritent bien... (*A Eugène, après avoir cherché dans ses poches.*) As-tu quelque monnaie sur toi ?

EUGÈNE, *lui donnant de la monnaie.*

Oui, mon père, en voilà.

MUSARD, *enveloppant la monnaie dans un morceau du journal qu'il a porté sur la toilette.*

Fort bien, je l'enveloppe dans ma charade. Ces pauvres gens ! il faut encourager les arts dans tous les états.

SOPHIE, *entr'ouvrant sa porte.*

Mon père est sorti pour arranger les affaires du vôtre. Il nous fait espérer que nous serons heureux.

EUGÈNE.

Ah ! Sophie, que je vais l'aimer !

(Ici les chanteurs cessent.)

MUSARD, *après avoir lancé sa monnaie par la fenêtre.*

Là! voilà ce que c'est; tout près de la boutique du parfumeur : bien le bonjour, mes amis. (*Il ferme la fenêtre et retourne à la toilette, il aperçoit Sophie dans la glace.*) Ah! ah! mon fils avec la voisine! voyons un peu.

(Il va en reculant doucement à Eugène.)

EUGÈNE.

Mais, quand pourrai-je causer avec vous, avec votre père ? j'ai mille choses à vous dire.

SOPHIE, *apercevant Musard près d'Eugène.*

Paix !

MUSARD, *se retournant vivement.*

Ah ! je vous y prends, monsieur mon fils ! Ciel ! que vois-je? Sophie ! je la reconnais. (*Sophie a fermé sa porte en voyant Musard.*) Comment, monsieur, vous osez en ma présence !... Mademoiselle Lerond à Paris ! dans mon hôtel, avec son père, sans doute ! Monsieur Delaigle, monsieur Delaigle.

EUGÈNE.

En vérité, mon père, je ne sais...

MUSARD.

Vous ne savez, monsieur ! et moi, je sais et je vois que vous vous moquez de votre père, que vous vous entendez avec ses ennemis. Monsieur Delaigle.... Et c'est elle que j'accompagnais; si j'avais su... Monsieur Delaigle.

SCÈNE XVII.

EUGÈNE, MUSARD, DELAIGLE.

DELAIGLE.

Eh ! mon Dieu ! monsieur, me voilà.

MUSARD.

Quelles sont les personnes qui occupent cet appartement ?

DELAIGLE.

Un voyageur, un homme de votre pays précisément, qui vient d'arriver avec sa fille.

MUSARD.

C'est lui-même, il n'en faut pas douter. Ah! vous logez monsieur Lerond ?

DELAIGLE.

Oui, monsieur, c'est son nom.

MUSARD.

Eh bien, monsieur, vous pouvez compter que je ne coucherai pas ce soir dans votre maison. Je le vois, c'était arrangé ; mon fils était au fait, il a choisi exprès cette maison.... et vous-même, monsieur Delaigle, vous êtes complice......

DELAIGLE.

Monsieur, je ne sais ce que vous voulez dire, ma maison est connue ; puis-je refuser les voyageurs qui me font l'honneur de descendre chez moi?

MUSARD.

Comment, si vous pouvez refuser ? un bel honneur qu'il vous fait là, en effet ! on prévient ses locataires au moins.

SCÈNE XVIII.

EUGÈNE, MUSARD, MADAME MUSARD, DELAIGLE.

MADAME MUSARD.

Eh mais, d'où vient donc tout ce bruit?

MUSARD.

C'est vous, madame. Venez remercier votre fils; il nous a bien choisi notre appartement. Monsieur Lerond, qui vient d'arriver ici, qui loge là, en face de nous; sa fille qui ose s'entretenir devant moi avec mon fils! quel dessein l'amène à Paris? Il ne vient que pour me nuire, me contrarier, me barrer tous les passages. Mais je le préviendrai; je lui prouverai que quand je m'en mêle j'ai aussi de la tenue, de l'activité. Eh bien, monsieur Delaigle, cette voiture que j'ai demandée depuis une heure?

DELAIGLE.

Eh bien, monsieur, il y a une heure qu'elle est arrivée.

MUSARD.

Eh que ne le disiez-vous donc?

DELAIGLE.

Mais on l'a prise, monsieur.

MUSARD.

Comment, on l'a prise! eh! qui donc?

DELAIGLE.

Le voyageur de cet appartement.

MUSARD.

Monsieur Lerond a pris ma voiture? eh bien, le voilà

déjà qui commence ses manœuvres. C'est pour agir contre moi, je le parierais ; mais je lui apprendrai.... J'irai à pied, j'aurai plus tôt fait. (*A Eugène.*) Monsieur, je vous défends de voir mademoiselle Lerond. Madame, veillez sur votre fils ; vous sentez qu'il y va de votre gloire, que vous me compromettriez... Ma canne, mon chapeau.... mon parapluie, le temps n'est pas sûr. (*Delaigle lui donne son chapeau et son parapluie.*) Ah ! monsieur Delaigle, vous logez mes ennemis, et vous laissez prendre ma voiture. Il faut que l'un de nous deux sorte de chez vous, je vous en préviens.

DELAIGLE.

Ma foi, monsieur, je ne ferai pas pour vous une malhonnêteté à un galant homme qui paraît disposé à faire une grande dépense, qui m'a ordonné un grand déjeuner.

MUSARD.

Croyez-vous donc que je ne sois pas en état de faire autant de dépense que lui ? (*Il tire sa montre.*) Onze heures et demie ! Ah ! mon Dieu! comme le temps passe! Pas possible ! voyons la vôtre.... (*Delaigle lui fait voir la sienne.*) Et je retarde encore.

(Il veut régler sa montre.)

MADAME MUSARD.

Mais, mon ami, vous êtes pressé....

MUSARD.

Ah ! tu as raison ; je la réglerai aux Tuileries. Venez avec moi, monsieur Delaigle ; et, en passant dans votre salle à

manger, je vous ordonnerai un repas qui vaudra bien celui de monsieur Lerond; venez. (*Il sort et revient.*) Ah! mes gants?... ils sont dans ma poche.

(Il sort.)

SCÈNE XIX.

EUGÈNE, MADAME MUSARD.

EUGÈNE.

ENFIN le voilà parti.

MADAME MUSARD.

Il ne fera rien, il ne trouvera personne, j'en réponds; mais tranquillise-toi; monsieur Lerond s'est chargé d'agir et de voir tout le monde à sa place.

EUGÈNE.

Quelle bonté! Mais, ma mère, vous qui êtes raisonnable....

SCÈNE XX.

EUGÈNE, MADAME MUSARD, MUSARD.

MUSARD, *en rentrant.*

ATTENDEZ-MOI, je suis à vous dans l'instant.

MADAME MUSARD.

Eh bien, c'est encore vous?

MUSARD, *allant à la toilette.*

C'est ma tabatière que j'ai oubliée.

EUGÈNE, *prenant la tabatière sur la table.*

La voilà, mon père.

MUSARD.

C'est bon; je ne serai pas long-temps absent. Songez à ce que je vous ai dit, monsieur.

EUGÈNE, *le reconduisant.*

Oui, oui, mon père, j'y songe.

(Musard sort.)

SCÈNE XXI.

EUGÈNE, MADAME MUSARD.

EUGÈNE.

Ah ! ma mère, Sophie est là ; elle aura entendu la défense qu'on vient de me faire; elle n'osera paraître. Si vous vouliez permettre.... si vous vouliez m'aider à lui persuader qu'elle me sera toujours chère, que, malgré l'animosité de mon père, elle doit encore me voir, me souffrir auprès d'elle avec quelque-indulgence.

MADAME MUSARD.

Comment ! si je le permets ! je vous y engage même. (*En allant ouvrir la porte de Sophie.*) Il est vif, mon fils ! On a bien raison de dire que les garçons tiennent de leurs mères. Venez, venez, mademoiselle; monsieur Musard est sorti.

SCÈNE XXII.

EUGÈNE, MADAME MUSARD, SOPHIE.

SOPHIE.

Ah ! monsieur Eugène, que votre père est cruel !

EUGÈNE.

Je vous revois, Sophie; ne troublez pas cet instant par

le souvenir de ce que vient de dire mon père. Jamais, je le jure, je n'aurai d'autre épouse que vous.

SOPHIE.

Jamais il ne consentira à notre mariage.

MADAME MUSARD.

Allons, allons, ne vous désespérez pas, enfants que vous êtes. Monsieur Lerond et moi nous sommes pour vous. Votre père a fait tant de mal à mon mari quand ils étaient rivaux, qu'il ne peut pas manquer de lui faire du bien quand il devient son ami. Monsieur Musard a bien des ridicules, mais il est juste et bon; et quand il devra tout à votre père, il ne pourra refuser son consentement.

SCÈNE XXIII.

EUGÈNE, LEROND, MADAME MUSARD, SOPHIE.

LEROND, *en entrant.*

Qu'il ne s'en aille pas, je remonte en voiture sur-le-champ. Me voilà. Bonjour Eugène. J'ai le temps de vous rendre compte de mes courses. Du fond de mon fiacre je viens d'apercevoir Musard lisant je ne sais quelle affiche au coin de la rue, sous son parapluie, car il commence à pleuvoir. Bonnes et mauvaises nouvelles. D'abord point de procès avec votre beau-frère; il y a deux ans qu'il propose une transaction toute à votre avantage; Musard l'a acceptée, mais il remet de jour en jour à envoyer sa procuration. Votre beau-frère ne voulait plaider que parce qu'il était excédé de ces éternelles remises. J'ai

vu son avocat, il rédige la transaction, dans un quart d'heure je l'apporte à Musard, et il faut espérer qu'il prendra sur lui de signer. Quant à la place que le jeune homme sollicitait, il faut y renoncer; d'hier matin elle est donnée à un concurrent, qui n'aurait rien obtenu si Musard avait répondu à vingt lettres qu'on lui a écrites, s'il avait songé à rendre mille petits services qu'on lui demandait, qu'il promettait et qu'il oubliait. Mais je projette pour toi, mon cher Eugène, quelque chose qui te dédommagera. J'ai vu monsieur Forlis, votre correspondant; il est furieux. Votre mari est ruiné, dit-il; et lui-même, s'il ne rompt pas avec Musard, est obligé de manquer. Il y a un mois qu'il attend une rentrée considérable que votre mari doit lui faire, point de nouvelles. Il dit que depuis que Musard a renvoyé ce commis intelligent que j'ai pris chez moi, et dont je suis fort content, il est impossible qu'il termine une affaire.

MADAME MUSARD.

Eh! mais, mon mari m'a parlé en effet d'une lettre de change de trente mille francs qu'il devait porter lui-même à la poste il y a un mois. Ah! mon Dieu! serait-elle égarée?

LEROND.

Qu'il devait porter lui-même à la poste! Il se sera amusé quelque part, et la lettre ne sera pas partie. Mais permettez, madame, j'ai connu dans mes voyages un homme du caractère de Musard; sa femme avait une excellente habitude; tous les soirs elle visitait les poches de

son mari, et par cette précaution elle lui a épargné bien des malheurs.

MADAME MUSARD.

Eh! mon Dieu! monsieur, j'y ai pensé plus d'une fois; mais je n'ai jamais osé.

LEROND.

Beau scrupule avec un homme de ce caractère! Songez donc que c'est pour lui rendre service; et cette lettre de change perdue! c'est peut-être le seul moyen de savoir ce qu'elle est devenue; je gage que nous trouverons à Saint-Quentin, ou ici même...

MADAME MUSARD.

Eh! oui, vraiment, ici; il s'est amusé à emballer tous ses habits, comme si nous devions rester huit mois à Paris; et comme il ne souffre pas que son domestique y touche, parce qu'il passe une heure à les brosser lui-même tous les matins....

LEROND.

Allons, allons, un peu de hardiesse; l'intention nous justifie; et d'ailleurs en votre présence, en présence de son fils, il ne peut pas y avoir de mal.

MADAME MUSARD.

Et nous allons peut-être découvrir encore quelque nouveau malheur dont nous ne nous doutons pas.

SCÈNE XXIV.

EUGÈNE, LEROND, MADAME MUSARD, JOSEPH.

JOSEPH, *remettant un papier à madame Musard.*

MADAME, monsieur que je viens de rencontrer dans la rue du Coq-Saint-Honoré, où il examine des caricatures nouvelles chez un marchand d'estampes, m'a chargé de vous remettre ce reçu de l'auteur de la charade, et de vous dire que par malheur il était le cent soixante-dix-huitième Œdipe.

LEROND.

Nous avons une autre énigme à deviner.

MADAME MUSARD.

Oui. Venez, Joseph; j'ai quelques ordres à vous donner.

(Elle sort avec Joseph.)

SCÈNE XXV.

EUGÈNE, LEROND, SOPHIE.

LEROND.

EH bien, Eugène, tu ne dis rien à ma fille?

EUGÈNE.

Pardon, monsieur; mais je songe aux malheurs de mon père, qu'il est loin de prévoir, qu'il a peut-être provoqués, mais que sa probité, son honneur, et la pureté de son âme étaient loin de lui mériter.

SOPHIE.

Eh bien, monsieur Eugène, nous nous réunirons à vous pour le consoler; qu'il consente à me nommer sa fille, et

mes soins et les vôtres, partagés entre lui et mon père, assureront le bonheur de nos deux familles.

EUGÈNE.

Ah ! mademoiselle, puis-je encore songer à vous épouser ?

LEROND.

Eh ! pourquoi donc n'y songerais-tu plus, je t'en prie ?

SOPHIE.

Que dites-vous donc là, monsieur Eugène ?

EUGÈNE.

Si mon père est ruiné, si un autre a la place que je sollicitais.

LEROND.

D'abord, trente mille francs ne ruineront pas ton père; ils ne sont pas encore perdus d'ailleurs. Quant à la place, eh bien ! si je te trouve assez riche pour ma fille !

SOPHIE.

Là, qu'aurez-vous à dire ?

SCÈNE XXVI.

EUGÈNE, LEROND, JOSEPH, MADAME MUSARD, SOPHIE.

(Joseph a les mains pleines des papiers qu'il a trouvés dans les poches de Musard.

MADAME MUSARD.

APPORTEZ tout cela, Joseph. (*A Lerond.*) Voilà tout ce que nous avons trouvé.

LEROND.

Parbleu ! c'est bien assez. Procédons à l'inventaire. (*Prenant les papiers les uns après les autres.*) « Re-

« cueil de chansons inédites pour mariages, fêtes, et autres réunions. » C'est de son écriture ; le pauvre homme ! .... Un papier chiffonné! « Acrostiche satirique contre monsieur Lerond. »

MADAME MUSARD.

Ah ! monsieur, que je suis honteuse ! ....

LEROND, *il remet le papier à madame Musard, qui le déchire.*

Et non, madame, il faut en rire comme moi. Des lettres toutes cachetées, dont l'adresse est de son écriture : une pour Marseille, une pour Bordeaux.

MADAME MUSARD.

Il y a peut-être cinq ou six mois qu'elles sont dans sa poche.

LEROND.

« A madame Raymond, boulevard Montmartre. »

MADAME MUSARD.

C'est ma marchande de modes; c'est de mon écriture. J'avais chargé monsieur Musard d'envoyer cette lettre avec les siennes, je ne m'étonne plus si je n'ai pas reçu ma capote de satin violet.

LEROND, *continuant son inventaire.*

D'autres chiffonnées et décachetées, à l'adresse de Musard : tenez, madame, lisez, cela vous regarde..... Vivat ! voilà celle que nous cherchions; cinq cachets, à monsieur Forlis; les lettres de change sont là-dedans, je le parierais. (*A Joseph, en lui remettant les papiers.*) Tiens, mon garçon, celle-ci à la poste, celle-là à son adresse : on trouvera la date un peu ancienne, c'est égal; vaut mieux

tard que jamais ; il sera censé avoir écrit de Saint-Pétersbourg. Quant à celle du correspondant, je m'en charge, et j'y retourne.

(Joseph sort.)

MADAME MUSARD, *examinant d'autres papiers.*

Ah ! mon Dieu !

LEROND.

Quoi donc ?

MADAME MUSARD.

Voici bien autre chose. Des billets à ordre qui n'ont pas été payés.... une seconde lettre du marchand qui les a envoyés, et qui nous annonce le protêt. On a dû le signifier à domicile avant-hier, le jour de notre départ.

LEROND.

Allons, allons, calmez-vous, tout peut encore se réparer ; mais voici qui augmente les courses que j'ai à faire. Viens avec moi, Eugène, tu m'aideras. Mais, madame, savez-vous sur qui étaient ces lettres de change ?

MADAME MUSARD.

Sur un monsieur Dorneville.

LEROND.

Diable ! tant pis ! voilà quinze jours qu'il a suspendu ses paiements.

MADAME MUSARD.

Voyez que quand même on les retrouverait, c'est autant de perdu ; et qu'au contraire, si on les avait présentées à l'échéance il y a un mois....

LEROND.

J'entends Musard, je sors par cette porte ; toi, ma fille, rentre dans notre appartement ; du courage, madame, vous aurez bientôt de mes nouvelles. Viens, Eugène.

(Il sort avec Eugène.)

SCÈNE XXVII.

MADAME MUSARD SEULE.

A merveille! des créanciers qu'on ne paye pas, des débiteurs qui font banqueroute, et tout cela par sa faute! Allons, rien n'est plus constant, cet homme-là ne peut plus continuer son commerce; et plût au ciel encore qu'il l'eût quitté plus tôt! Lui, négociant! il ne l'a jamais été; sans cet honnête commis qu'il a renvoyé, il y a longtemps qu'il serait ruiné.

SCÈNE XXVIII.

MADAME MUSARD, MUSARD, PORTANT DE LA MUSIQUE ET DES CARICATURES; UN GARÇON MARCHAND, PORTANT UN BAROMÈTRE.

MUSARD.

POSEZ tout cela sur cette table. Pardon, ma femme, tu as à te plaindre de moi.... je vais t'expliquer cela tout à l'heure; et pour faire la paix, j'ai voulu te faire un petit cadeau; un baromètre excellent; ce n'est qu'à Paris qu'on peut trouver de ces choses-là.

MADAME MUSARD.

Oui, oui, continuez, achetez, satisfaites tous vos goûts; vous êtes trop riche.

MUSARD.

Mais regarde donc; cela fera-t-il un assez joli effet dans notre salle, sur notre tapisserie à personnages, en regard avec notre pendule en marqueterie. C'est un louis

que je vous dois, mon ami; tenez. (*Le garçon examine le louis.*) Oh! il est de poids, je les pèse tous moi-même.

LE MARCHAND, *remettant des adresses imprimées à Musard.*

Si monsieur est content, voilà des adresses.

MUSARD.

Donnez, donnez; je les distribuerai à tout Saint-Quentin. Bien le bonjour, mon ami. (*Le garçon sort.*) Et puis deux sonates nouvelles pour violon ou forte-piano, *ad libitum.*

(Il fredonne.)

MADAME MUSARD.

Oui, chantez, chantez!

MUSARD.

Et puis une collection de caricatures, oh! vraiment comiques!

MADAME MUSARD.

On devrait bien en faire une sur vous.

MUSARD.

Or ça, maintenant, il faut que je te dise: tu t'imagines que j'ai été partout? Eh bien, point du tout, je n'ai été nulle part.

MADAME MUSARD.

Comment! vous n'avez été nulle part?

MUSARD.

Écoute donc, il était tard; on ne peut pas marcher dans Paris comme on veut. Comment passer devant ces belles boutiques de meubles, de bijouterie, sans s'arrêter, sans examiner, quand on est curieux de belles choses; et d'ailleurs j'ai marchandé un elzévir chez un libraire bou-

quiniste ; il était trop cher : ensuite, comme il pleuvait, je n'ai pas pu sortir des galeries de bois ; et enfin j'ai fait des réflexions.... J'irai demain, ou plutôt j'écrirai ; car vois-tu, est-il bien que j'aie l'air de courir après les gens ? Je leur demanderai un rendez-vous.

MADAME MUSARD.

Moi, monsieur, j'ai appris de belles nouvelles pendant votre absence.

MUSARD.

Eh quoi ! donc.... (*Admirant son baromètre.*) Le beau baromètre !

MADAME MUSARD.

D'abord, la place que votre fils sollicitait est donnée à un autre.

MUSARD.

On ne l'aura pas jugé capable... (*Prenant les sonates.*) Les sonates sont de Pleyel.

MADAME MUSARD.

Pardonnez-moi, votre fils est capable de tout ; tout son malheur est d'avoir un père qui n'est capable de rien.

MUSARD.

Ah ! capable de rien, madame Musard ?

MADAME MUSARD.

N'avez-vous pas souscrit des billets à ordre pour le quinze ?

MUSARD.

Eh bien ! qu'on se présente.

MADAME MUSARD.

On s'est présenté, vous n'avez pas payé, on a protesté.

MUSARD.

Allons donc.... Eh! mais, c'est possible; le quinze au matin j'ai fait dire que je n'étais pas visible; je voulais achever le dernier volume de ce roman si intéressant.

MADAME MUSARD.

Et ces lettres de change sur Dorneville, que vous deviez mettre à la poste. Elles ne sont pas parties ?

MUSARD.

Ah! mon Dieu! je m'en souviens : en me disputant avec le directeur de la poste sur un apophthegme de médecine (car il est aussi médecin notre directeur de la poste), j'ai mis la lettre dans ma poche, et je l'ai suivi chez un malade. J'ai eu tant d'occupations depuis ce temps-là !

MADAME MUSARD.

Et depuis un mois, monsieur Dorneville n'a-t-il pas suspendu ses paiements ?

MUSARD.

On me l'a dit.

MADAME MUSARD.

Étonnez-vous, après ces beaux chefs-d'œuvre, que votre correspondant ne veuille plus faire d'affaires avec vous, qu'on ait donné la place à un autre qu'à votre fils ; et ce procès dont me menaçait mon beau-frère, si par aventure monsieur Lerond....

MUSARD.

Monsieur Lerond? je l'aurais parié; il est pour beaucoup dans tout cela. Maudit homme! c'est lui qui m'attire tous ces malheurs.

MADAME MUSARD.

Eh ! non, non, monsieur ; c'est vous seul qui par votre inertie, votre insouciance, ce que vous appelez le vague heureux de l'esprit, avez tout fait, tout préparé, tout perdu. Or, maintenant, achetez des baromètres, faites des recueils de chansons, félicitez-vous de vous lever tous les matins sans savoir ce que vous ferez dans la journée, de sortir sans savoir où vous irez, de vous égarer dans vos promenades, d'interroger les passants, d'examiner les boutiques, de deviner à quel point en sont deux personnes qui se donnent le bras ; trente mille francs perdus, des billets à ordre protestés, notre fils sans état : c'est charmant !

MUSARD.

Oh ! pour cette fois j'ai tort. Mais allons, il ne faut pas perdre la tête ; tu vas voir que je sais agir.

MADAME MUSARD.

Eh ! mon Dieu ! restez tranquille, c'est tout ce que je vous demande. Qu'allez-vous faire ? entamer des démarches pour ne les pas achever, sortir pour aller dans un endroit, et aller dans un autre ; restez, niaisez, musez, et laissez faire aux autres.

MUSARD.

Mais cependant, ma femme, il me semble.... Allons, allons, je pars et je prends une voiture, afin de n'être pas tenté de m'amuser en route. Joseph.... Mais comment diable as-tu fait pour découvrir tout cela ?

MADAME MUSARD.

En faisant ce que j'aurais dû faire depuis long-temps,

en me faisant donner par Joseph tout ce qui était dans vos habits.

MUSARD.

Comment! on s'est permis....

SCÈNE XXIX.

MADAME MUSARD, JOSEPH, MUSARD.

JOSEPH.

Me voilà, monsieur.

MUSARD.

Je vous trouve bien hardi, monsieur, d'oser fouiller dans mes poches!

JOSEPH.

Eh! mais, monsieur, c'est madame....

MADAME MUSARD.

Eh! oui, monsieur, c'est moi; n'allez-vous pas me gronder encore, quand c'est à cet expédient que je dois la découverte de tous vos malheurs?

(Joseph va à la table, où il regarde les caricatures.)

MUSARD.

Vous gronder? non pas; mais cela n'en est pas moins très-indiscret.... Ne vous exposiez-vous pas à trouver telle chose.... telle lettre qui vous aurait déplu, ma femme.

MADAME MUSARD.

Oui, je vous le conseille; faites l'homme à bonnes fortunes! Eh! que pouvais-je trouver qui m'affligeât plus que ce que j'ai appris?

MUSARD.

Mais enfin qu'avez-vous fait de ces lettres de change ?

MADAME MUSARD.

Ne fallait-il pas vous les remettre pour que vous les oubliassiez encore ? Je les ai confiées....

MUSARD.

A qui donc ?

MADAME MUSARD.

Eh vraiment.... à votre fils.

MUSARD.

A mon fils ! Beau chef-d'œuvre ! Un étourdi, tout entier à son ridicule amour, qui ne s'occupera pas plus de mes affaires.... Fort bien ! Comme si ce n'était pas assez de mes sottises, il faut encore que je songe à réparer celles des autres.

SCÈNE XXX.

MADAME MUSARD, MUSARD, DELAIGLE, JOSEPH.

DELAIGLE.

Dans quelle chambre monsieur veut-il qu'on serve le déjeuner ?

MUSARD.

Eh bien ! voyez si l'on peut terminer une chose sérieuse quand on est importuné, dérangé pour des bagatelles. (*A Delaigle.*) Dans la chambre du fond. (*A sa femme.*) C'est vous, madame, qui devriez au moins vous mêler de tous ces petits détails. (*A Delaigle.*) Trois couverts. Allons, je vais tâcher de rejoindre mon fils; je prendrai moi-même une voiture sur la place. Joseph, allez

aider monsieur Delaigle. Je cours chez Dorneville, chez Forlis.

DELAIGLE, *à Joseph.*

Eh mais, venez donc, mon ami; comment! vous vous amusez à regarder des caricatures quand votre maître vous ordonne de me suivre.

(Il sort avec Joseph.)

MUSARD.

Je passe ensuite chez l'homme à l'ordre duquel j'ai souscrit des billets....

(Il veut sortir.)

SCÈNE XXXI.

MADAME MUSARD, MUSARD, L'HUISSIER.

L'HUISSIER.

MONSIEUR Musard?

MUSARD.

C'est moi-même, monsieur.

L'HUISSIER.

Monsieur, j'ai l'honneur d'être huissier.

MADAME MUSARD.

Là! un huissier!

MUSARD.

Hélas! monsieur, je sais pourquoi vous venez.

L'HUISSIER.

Ah! vous le savez.

MUSARD.

Il s'agit de certains billets à ordre?

L'HUISSIER.

Précisément.

MUSARD.

On aura découvert que je suis arrivé à Paris....

L'HUISSIER.

D'hier au soir.

MUSARD.

Eh bien, monsieur, j'y ferai honneur, sans doute; mais j'ai besoin de quelques jours; il faut que j'écrive à Saint-Quentin.

L'HUISSIER.

Mais point du tout, monsieur; vous venez de m'envoyer les fonds nécessaires pour faire des offres réelles à la personne à laquelle ils sont dus.

MUSARD.

Qu'est-ce que vous dites donc?

L'HUISSIER.

La vérité. Vos prénoms, s'il vous plaît? Ne les sachant pas, je les ai laissés en blanc.

(Il va à la table.)

MUSARD, *le suivant.*

Mes prénoms? mais je voudrais savoir....

SCÈNE XXXII.

MADAME MUSARD, UN COMMIS MARCHAND, MUSARD, L'HUISSIER.

LE COMMIS.

C'EST à monsieur Musard que j'ai l'honneur de parler? Je suis le premier commis de monsieur Forlis, votre correspondant; il part à l'instant pour la campagne, et je viens en son absence....

MUSARD.

Ah! monsieur, il s'agit de ces lettres de change sur Dorneville : je ne sais comment il se fait qu'elles ne soient point arrivées...

LE COMMIS.

Il est certain que ce retard avait alarmé et aigri contre vous monsieur Forlis; mais enfin, au moment de monter en voiture, il vient de recevoir de votre part le paquet que vous deviez charger à la poste...

MUSARD.

De ma part, dites-vous?

LE COMMIS.

Oui, monsieur, ce retard était d'autant plus fatal, que depuis quinze jours le débiteur avait suspendu ses paiements; mais comme les lettres de change viennent d'être endossées et acquittées par un homme très-solide...

MUSARD.

Endossées, acquittées par un homme très-solide! Et par qui donc?

L'HUISSIER.

Pardon, monsieur; mais je suis très-pressé; vos prénoms, s'il vous plaît?

LE COMMIS.

Je le suis aussi. Faites-moi le plaisir de signer ce petit accord entre vous et monsieur Forlis, qui continuera très-volontiers à servir de correspondant à votre maison.

MUSARD.

Mes prénoms! signer! on paie mes dettes, on endosse et on acquitte les effets d'un homme en faillite... Permet-

tez donc, messieurs ; je veux savoir auparavant quel est l'honnête homme qui s'est mêlé si heureusement de mes affaires.

SCÈNE XXXIII.

EUGÈNE, MADAME MUSARD, LEROND, MUSARD, LE COMMIS, L'HUISSIER.

LEROND, *qui est entré pendant que Musard parlait.*

Eh parbleu, c'est moi.

MUSARD.

Monsieur Lerond !

MADAME MUSARD.

Je m'en doutais.

EUGÈNE.

Ah ! mon père, quelle reconnaissance ne devons-nous pas à ce brave monsieur Lerond !

LEROND.

Paix, Eugène. Ce que j'ai fait est tout simple ; les billets à ordre protestés, bagatelle ; Musard aurait payé sous quelques jours, j'avance la somme ; il n'y a rien à en conclure contre la solidité de ta maison. Il est constant, par la date de la lettre que tu avais oubliée, qu'il y a un mois que les lettres de change devraient être à Paris. Ce n'est pas ta faute si Dorneville a, dans l'intervalle, suspendu ses paiements ; mais ce n'est pas la sienne non plus ; c'est un galant homme qui éprouve un embarras momentané. En endossant et en acquittant ses effets, je ne risque rien. Voilà la transaction entre ton beau-frère et toi ; j'en ai

donné connaissance à Eugène ; elle est telle que tu pouvais la désirer. Ton fils n'a point la place qu'il sollicitait, mais si tu m'en crois, tu ratifieras ce que j'ai cru devoir mettre dans l'accord entre Forlis et toi ; seule condition d'ailleurs à laquelle Forlis consente à continuer d'être ton correspondant. Tu associes ton fils, et tu le mets à la tête de ta maison ; un homme comme toi a besoin d'un commis de confiance, et ton fils est le meilleur que tu puisses choisir. Avec lui tu pourras, sans te compromettre, lire des romans, faire de la musique, te promener, t'égarer, enfin muser tout à ton aise. Quand tu n'auras plus rien à faire, tu seras l'homme du monde le plus aimable. Ne me remercie pas de t'avoir rendu service, ne parlons plus du passé, et embrasse-moi.

MUSARD.

Ma foi, de tout mon cœur.

LEROND.

Nous avons encore une autre affaire à terminer ; signe la transaction, finis avec ces messieurs, je reviens dans l'instant.

(Il rentre chez lui.)

SCÈNE XXXIV.

EUGÈNE, MADAME MUSARD, MUSARD, LE COMMIS, L'HUISSIER.

MUSARD.

Ah, sans doute, je signe, je finis. Ce cher Lerond, comme je l'ai méconnu !

L'HUISSIER.

Enfin, monsieur, vos prénoms?

MUSARD.

Mes prénoms, c'est juste... Moi, qui croyais qu'il ne venait à Paris que pour agir contre moi.

MADAME MUSARD.

Ecrivez, monsieur, Jacques-Alexandre.

MUSARD.

Jacques-Alexandre, c'est cela même.

LE COMMIS.

Ainsi, monsieur, vous consentez à signer?

MUSARD.

Comment! si j'y consens? je croirais manquer à la reconnaissance, si je ne ratifiais pas tout ce qu'a fait ce cher Lerond.

EUGÈNE, *lui présentant une plume.*

Mon père, voici la plume.

MUSARD.

Ah! j'approuve ton impatience, elle est naturelle.... Mais, dis-moi donc; tu as donc couru partout avec lui?

EUGÈNE.

Eh! mon père, je ne vous donnerai aucune explication que vous n'ayez signé.

MUSARD.

Tu as raison. Ah! mon Dieu! la mauvaise plume! donnemoi donc un canif que je la taille.

EUGÈNE.

Tenez, mon père, en voilà une autre.

MUSARD.

Allons, allons, je me dépêche. (*Il signe et se lève.*) Maintenant, dis-moi....

MADAME MUSARD.

Mais il y a encore la transaction.

MUSARD, *signant.*

Ah! la transaction... C'est que je suis d'une joie, d'un contentement... (*Madame Musard, croyant qu'il a fini, veut retirer le papier.*) Attendez donc, et mon paraphe donc! Diable! c'est important! Grâce à mon paraphe, je suis peut-être le seul négociant dont on ne puisse contrefaire la signature. Là, voilà ce que c'est. (*Il se lève.*) J'espère qu'à présent tu vas me conter...

SCÈNE XXXV.

MADAME MUSARD, MUSARD, LEROND, SOPHIE, EUGÈNE.

LEROND.

Eh bien, a-t-il signé?

MADAME MUSARD.

Oui, Dieu merci, mais ce n'est pas sans peine.

LEROND.

Maintenant, mon cher, voici ma fille.

MUSARD.

Je t'entends. Ces deux enfants s'aiment, il faut les marier. Eh bien, mon cher Lerond, dispose, ordonne, arrange tout, je t'en laisse le maître. (*A Sophie.*) Comme

elle était jolie la chanson que vous avez chantée à mon fripon de fils! Mais vous devez être contente de moi?

SOPHIE.

Ah oui, monsieur, bien contente!

MUSARD.

N'est-ce pas que je n'ai pas mal accompagné?

SCÈNE XXXVI.

MADAME MUSARD, MUSARD, LEROND, SOPHIE, EUGÈNE, JOSEPH.

JOSEPH, *à monsieur Musard.*

QUAND monsieur voudra se mettre à table, tout est prêt dans la chambre du fond.

SCÈNE XXXVII.

MADAME MUSARD, MUSARD, LEROND, SOPHIE, JOSEPH, DELAIGLE.

DELAIGLE, *à monsieur Lerond.*

MONSIEUR, je viens de faire servir dans votre appartement le repas que vous avez commandé.

LEROND.

Eh vite, monsieur Delaigle, réunissez les deux services en un. Déjeunons tous ensemble, et courons chez le notaire.

MUSARD.

Oui, sans doute, chez le notaire. Mon cher Lerond, ma chère femme, mes chers enfants... et Dieu merci, nous

aurons fait assez d'affaires dans une matinée. (*Il tire sa montre.*) Deux heures ! ah ! mon Dieu ! comme le temps passe quand on s'occupe !

LEROND.

Eh bien, sachons l'employer.

FIN DE MONSIEUR MUSARD.

LES

TRACASSERIES,

OU

MONSIEUR ET MADAME TATILLON,

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois le 25 juin 1804.



PRÉFACE.

Encouragé par le succès de Monsieur Musard, je cherchais un autre caractère qui pût encore faire une jolie pièce en un acte. Celui de Tatillon vint s'offrir à moi. Malheureusement je crus voir la nécessité de donner plus d'étendue aux développements du caractère de M. Tatillon, qui veut tout faire, que je n'en avais donné aux développements du caractère de M. Musard qui ne fait rien, et je me décidai à mettre la pièce en trois actes. Bientôt je crus que pour bien peindre M. Tatillon, il fallait le représenter brouillant tout le monde autour de lui, et je vis la matière de cinq actes. Enfin il me parut plaisant qu'après avoir brouillé tout le monde pendant la pièce, on le brouillât avec sa femme au dénoûment, et je fus conduit à faire le rôle de madame Tatillon.

Qu'en résulta-t-il? Je multipliai les personnages d'une manière fatigante pour le spectateur. Les présentant tous en querelle les uns contre les autres, je crus devoir donner à la pièce un double titre, et je l'appelai les Tracasseries. C'était agrandir mon sujet. J'eus le tort de ne pas agrandir en même temps mon action. Car quoique souvent les deux choses se touchent et se confondent, encore est-il vrai de dire qu'on se fait une plus grande idée d'une tracasserie que d'un tatillonage; et ici l'action ne roule presque

toujours que sur des tatillonages. Enfin le caractère divisé entre le mari et la femme produisit moins d'effet, et d'un sujet qui aurait pu faire une jolie comédie en un acte, je fis une pièce médiocre en quatre actes; car après la première représentation je fus obligé de supprimer un acte.

Tous mes personnages marchent par couples dans cette comédie. On y voit monsieur et madame Tatillon, la jeune personne et son amant, le père et la mère de la jeune personne, le père et la mère du jeune homme, monsieur Granville et madame Lambert. Que de monde employé pour arriver à un si mince résultat! Le caractère de monsieur et madame Tatillon me force à des détails minutieux, qui le paraissent encore davantage lorsqu'ils remplissent quatre actes tout entiers. La marche de la pièce qui me paraît assez bonne rappelle trop celle de plusieurs de mes comédies. C'est une action nouée par le personnage ou les personnages ridicules, et dénouée par l'homme raisonnable ou par le caractère d'opposition.

Le premier acte obtint beaucoup de succès, et je crois qu'il le mérite. Le caractère de Tatillon s'y annonce bien. Il y a une bonne scène au troisième acte, celle où M. Tatillon se propose pour être l'arbitre des deux pères. Il y a par-ci par-là quelques mots, quelques traits, et M. Thomas est assez heureux dans les moyens qu'il emploie au dernier acte pour réconcilier tout le monde, et brouiller ensemble ceux qui ont brouillé les autres.

C'est un caractère fort commun dans la société et qui pouvait être comique au théâtre que celui d'un brouillon, d'un tracassier, d'un tatillon se mêlant de tout chez lui et chez

les autres, brouillant les ménages, divisant les amis, donnant des soupçons aux jeunes filles, de l'humeur à leurs amants, et, sans être précisément méchant, accumulant les méchancetés; mais il faut que ce caractère s'occupe d'une foule de minuties, de niaiseries. Qui dit tatillon dit bavard et médisant. Il ne peut y avoir d'intérêt que pour un acte. Il faut bien plus de détails que pour un acte. Plus ces détails sont vrais, plus ils sont petits; plus ils sont petits, plus l'intérêt diminue.

PERSONNAGES.

MONSIEUR TATILLON.
MADAME TATILLON.
MONSIEUR GERVAULT, notaire.
MADAME GERVAULT.
CHARLES, leur fils.
MONSIEUR DESJARDINS, marchand.
MADAME DESJARDINS.
CÉCILE, leur fille.
MONSIEUR GRANVILLE, marchand forain.
MADAME LAMBERT, marchande.
THOMAS, aubergiste.
GABRIEL, valet de M. Thomas.
UN PORTEUR.

La scène se passe dans un bourg.

LES

TRACASSERIES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la place publique d'un gros bourg ; d'un côté l'auberge de monsieur Thomas, avec cette enseigne : AUX BONS AMIS, THOMAS, AUBERGISTE, LOGE A PIED ET A CHEVAL ; de l'autre la boutique de monsieur Desjardins, avec cette enseigne : A LA BONNE FOI, DESJARDINS, MARCHAND DE DRAPS. Plus loin la maison de monsieur Gervault, avec cette inscription : GERVAULT, NOTAIRE.

SCÈNE I.

GABRIEL, THOMAS.

THOMAS, *sortant de sa maison, apportant une table et deux chaises.*

Hé, Gabriel ?

GABRIEL, *en dedans.*

On y va.

THOMAS.

Allons donc ; il est six heures et le quart, voilà déjà tous les petits marchands de la foire installés et à leurs affaires ; songeons aux nôtres : la petite chambre verte sur la rivière pour la veuve Lambert, cette jolie marchande que tu as vue l'année dernière ; le numéro six pour monsieur Granville le marchand de toiles, qu'elle appelle son compère : ils arriveront tous les deux ce matin. A la chaise

de poste arrivée d'hier au soir, du thé et des rôties : va ouvrir au numéro huit, chez ces rouliers qui sont partis avant le jour. Vois si on est éveillé au numéro cinq. Le couvert au grand salon pour le repas d'accordailles de nos voisins, quoiqu'on ne doive se mettre à table qu'à trois heures ; ce qui est fait n'est plus à faire, entends-tu.

GABRIEL, *rentrant.*

Oui, monsieur.

SCÈNE II.

TATILLON, THOMAS.

TATILLON, *en voyageur, arrivant par le fond.*

UN très-joli endroit ! on me l'avait dit, et je l'avais deviné sur la carte ; quoi qu'en puisse dire madame Tatillon, c'est ici que je veux m'établir ; ils appellent cela une ville, c'est tout au plus un petit bourg : tant mieux. La société y est charmante, m'a-t-on dit ; je n'y connais personne ; mais j'aurai bien vite fait connaissance. Je suis sûr d'ailleurs d'y trouver quelques amis, quelques parents, ou quelque ami de mes amis. J'en ai tant !

(Pendant ce couplet de Tatillon, Thomas va, vient, range, s'occupe, rentre dans sa maison, et en sort avec sa canne et son chapeau.)

THOMAS.

Or çà, maintenant j'ai à courir pour le repas des voisins.

TATILLON.

Il ne s'agit que d'aborder et d'interroger avec franchise le premier venu. (*Apercevant Thomas.*) Justement ; monsieur, monsieur?

THOMAS, *se retournant.*

Qu'est-ce que c'est ?

TATILLON.

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

THOMAS.

Votre serviteur, monsieur : qu'y a-t-il pour votre service ?

TATILLON.

Voudriez-vous avoir la complaisance de m'accorder un moment d'entretien ?

THOMAS.

Pardon, monsieur, mais j'ai beaucoup d'affaires.

TATILLON.

Oui, vous avez une foire aujourd'hui, à ce qu'il paraît ; c'est un moment de crise pour les habitants, mais ils ne s'en plaignent pas : cela met de l'argent dans le pays.

THOMAS.

Au fait, monsieur, je vous en prie.

TATILLON.

Monsieur est un habitant de ce village, de cette ville, veux-je dire. Monsieur, je me nomme Tatillon ; j'habitais la ville qui est à douze lieues d'ici environ ; je jouis d'une certaine aisance ; j'ai une femme que j'adore ; pourquoi? c'est que son caractère sympathise parfaitement avec le mien, et c'est bien la base du parfait bonheur en ménage, vous en conviendrez.

THOMAS.

Oui sans doute.

TATILLON.

Monsieur, des circonstances que je vous détaillerai me font quitter mon pays ; on y est méchant, tracassier, curieux, indiscret et bavard ; et comme ces défauts sont mon antipathie, comme d'ailleurs mes propriétés se trouvent situées dans le voisinage, j'ai résolu de me fixer dans votre village : pardon, je me trompe toujours, c'est dans votre ville que je voulais dire.

THOMAS.

Monsieur, j'aime à croire que cela sera fort heureux pour la ville ou le village, comme vous voudrez ; mais voulez-vous bien permettre....

(Il veut sortir.)

TATILLON.

Un mot encore, s'il vous plaît. Nous sommes partis hier dans ma chaise, avec un cheval à moi, sans domestique, sans postillon ; car sans me flatter je ne conduis pas mal, et d'ailleurs mon cheval me connaît ; nous avons couché à deux lieues d'ici dans un petit hameau, où nous aurions été bien plus mal traités si je ne m'étais pas un peu mêlé de la cuisine. Ma femme se sentait quelque répugnance pour votre pays ; sans lui rien dire, je suis parti ce matin à pied, et tout en me promenant je viens prendre des renseignements sur les mœurs, le caractère des habitants ; je vous rencontre, votre physionomie me prévient en votre faveur, et je vous prie de vouloir bien m'aider, me guider dans mes observations, parce qu'avant tout, point de tracasseries, point de caquets, ou je ne reste point chez vous.

THOMAS.

Ma foi, monsieur, vous vous adressez mal; j'ai, grâce au ciel, un état qui m'occupe assez pour ne pas me laisser le temps d'examiner la conduite et d'observer le caractère de mes voisins; je les trouve quand j'ai besoin d'eux, comme ils me trouvent quand ils ont besoin de moi; et au lieu de m'amuser à chercher quelles sont leurs bonnes ou mauvaises qualités, je jouis des unes et je leur passe les autres presque sans m'en apercevoir; ils agissent de même à mon égard; et comme il n'y a personne d'oisif dans le pays, tout le monde vous y fera à peu près la même réponse. Je vous souhaite bien le bonjour.

(Il veut sortir.)

TATILLON.

Un moment, de grâce, monsieur. Votre réponse me décide plus que tous les détails que vous pourriez me donner; point d'oisifs, je ne le serai pas non plus, je vous en réponds; ce n'est pas que j'aie tout-à-fait votre caractère, c'est un bonheur pour moi que de savoir les sentiments, les opinions, les aventures des personnes. Plus d'une fois je me suis surpris dans un lieu public, dans un café, dans un spectacle, (car je n'ai pas toujours habité mon pays), écoutant, recueillant les conversations, donnant des conseils selon ma conscience; c'est curiosité peut-être, mais c'est surtout désir d'obliger: on peut avoir votre caractère sans être égoïste, comme on peut avoir le mien sans être tracassier. Mais, pardon, je vous retiens. Faites-moi le plaisir de m'indiquer une auberge où je puisse loger, en attendant que j'aie trouvé une maison convenable.

THOMAS.

Mais si vous ne connaissez personne, je vous indiquerai la mienne que voilà.

TATILLON.

Quoi! vous seriez.... (*Lisant l'enseigne.*) aux Bons Amis.... Enseigne touchante! Je veux être des vôtres.

THOMAS.

Monsieur....

TATILLON.

Non, vraiment, votre conversation me plaît, la situation de votre maison est agréable; il paraît que ce sont les gens recommandables de l'endroit qui demeurent sur cette place, c'est là que je veux loger : or ça, je ne suis pas difficile; mais comme c'est une surprise que je veux ménager à madame Tatillon, choisissez-moi votre plus jolie chambre, je m'en rapporte absolument à vous : cependant avant d'aller rejoindre ma femme, je serais bien aise de la voir.

THOMAS.

Rien de si facile. (*Appelant.*) Gabriel! c'est mon garçon. Il vous montrera mes chambres, vous choisirez; pardon, mais je sortais....

TATILLON.

Vous vous moquez, faites vos affaires, c'est trop juste; parbleu, monsieur Thomas, c'est votre nom, n'est-ce pas? (je l'ai lu sur votre porte), je suis bien enchanté que ma bonne étoile m'ait adressé à vous.

THOMAS.

Trop honnête.

SCÈNE III.

GABRIEL, THOMAS, TATILLON.

THOMAS.

Gabriel, montre à monsieur toutes les chambres, excepté celles qui sont retenues pour les gens de la foire, et surtout ne t'amuse point à babiller; fais tes affaires, sans t'occuper de celles des autres. Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer.

(Il sort.)

TATILLON.

Un très-bon principe qu'il a là, monsieur Thomas!

SCÈNE IV.

TATILLON, GABRIEL.

GABRIEL.

Monsieur, je suis à vos ordres.

TATILLON.

C'est moi qui suis aux vôtres, mon ami; je ne veux pas vous faire perdre votre temps; un jour de foire vous devez avoir bien de l'ouvrage.

GABRIEL.

Eh mais, vraiment, monsieur, nous n'en manquons pas; n'avons-nous pas une noce encore!

TATILLON.

Une noce!...

GABRIEL.

C'est tout comme. Un repas d'accordailles où ils seront plus de trente à table.

TATILLON.

Bah ! qu'est-ce qui se marie donc ?

GABRIEL.

Eh vraiment, Charles Gervault, le fils du notaire qui demeure là.

TATILLON.

Le notaire Gervault, celui qui fit le partage après le décès du propriétaire de ce grand domaine ?

GABRIEL.

Ah dame ! je ne sais pas.

TATILLON.

Cela a fait du bruit jusque chez nous. Un homme très-capable : et qui fait-il épouser à son fils ?

GABRIEL.

Mademoiselle Desjardins, la fille du marchand de draps dont voilà la boutique.

TATILLON.

Ah ! ah ! Desjardins; mais nous devons être alliés. Il y a des Desjardins dans la famille de ma femme.

GABRIEL.

Cela se peut bien. Et cela fera, ma foi, un gentil ménage ; le jeune homme étudiait à Paris pour être avocat.

TATILLON.

Ah ! fort bien : il est venu passer ses vacances ici; c'est le temps.

GABRIEL.

Et ne voilà-t-il pas qu'il lui prend une belle fantaisie de ne plus retourner à Paris, et de prendre tout bonnement la charge de son père.

TATILLON.

Et les deux jeunes gens s'aiment bien?

GABRIEL.

Ils ont été élevés ensemble; et ce mariage-là fait plaisir à tout le monde, parce que d'abord ça finit des procès qui duraient depuis six mois entre le père Gervault et le père Desjardins, et que ça accommode de petites querelles entre la mère Desjardins, qui est un peu bavarde, et la mère Gervault, qui ne laisse pas que d'être un peu fière. Mais qu'est-ce que je fais donc? je babille avec vous, malgré la défense de monsieur Thomas. Au fait, ce mariage-là me réjouit; et puis, ma foi, le naturel l'emporte, j'aime à parler, comme madame Desjardins; je ne puis le cacher.

TATILLON.

Eh bien, mon ami, c'est quelque chose que d'avouer ses défauts. Ce que vous dites d'ailleurs est bien fait pour intéresser tout ce qui porte un cœur.... Un mariage d'inclination, qui finit des procès, qui assoupit des querelles! c'est touchant. Parbleu, puisque je suis presque parent des Desjardins, et que je sais apprécier le mérite de monsieur Gervault le notaire, je ne négligerai pas l'occasion de leur faire agréer mes civilités.

GABRIEL.

Tenez, voilà justement le jeune marié, qui sort tout habillé de chez son père. Dame! on est matinal un jour comme celui-ci.

SCÈNE V.

TATILLON, GABRIEL, CHARLES.

CHARLES.

Ah! c'est toi, Gabriel; tu vois un homme au comble de la joie. On n'est pas encore levé chez madame Desjardins ?

GABRIEL.

Au moins la porte n'est-elle pas encore ouverte.

TATILLON, *à part.*

Bon jeune homme, son air de fête me rappelle des souvenirs bien chers. Quand j'épousai madame Tatillon, j'étais comme cela précisément. (*A Gabriel.*) Mon ami, présentez-moi donc à ce jeune homme; je serai enchanté de faire connaissance avec lui.

GABRIEL.

Monsieur Gervault, voilà un monsieur qui vient loger chez nous, et qui serait charmé de vous présenter ses compliments.

TATILLON.

Oui sans doute, monsieur, je suis fait plus qu'un autre pour apprécier votre bon cœur. Vous êtes avocat de Paris; vous excuserez ma rustique éloquence; et d'ailleurs quand c'est le cœur qui parle.... Monsieur, je suis ravi que vous épousiez, après tant de traverses, l'objet que vous n'avez cessé d'aimer.

CHARLES.

Monsieur, bien sensible....

TATILLON.

Je sais tout. Vous faites à l'amour le sacrifice d'un bel état à Paris, et peut-être de vos propres intérêts; car enfin il était possible que monsieur votre père eût raison dans ce procès contre le père de votre prétendue.

CHARLES.

Ma foi, monsieur, quoique ce soit mon état, je vous avoue que je n'ai jamais pu rien comprendre à ce maudit procès. Mais enfin il est arrangé; mon contrat de mariage avec Cécile et la transaction entre nos parents ne fera qu'un seul et même acte.

TATILLON.

Ah! cela n'est pas tout-à-fait dans la règle.

CHARLES.

Comment, monsieur....

TATILLON.

C'est égal; quand on est bien d'accord.... Vous êtes étonné de l'intérêt que je prends.... C'est dans mon caractère; je partage la peine et le bonheur des gens. Monsieur, j'espère que j'aurai le plaisir de vous revoir. (*A Gabriel.*) Venez, mon ami, me montrer la chambre que vous me destinez,

CHARLES.

Ah! l'on ouvre chez monsieur Desjardins: c'est Cécile.

TATILLON.

Est-ce la mariée? Voyons si elle est jolie.

SCÈNE VI.

GABRIEL, TATILLON, CHARLES, CÉCILE.

CÉCILE.

C'EST vous, Charles....

CHARLES.

Cécile !

TATILLON.

Elle est charmante....

CÉCILE.

Ma mère achève de s'habiller, mon père se prépare pour la pêche ; vous savez que c'est sa passion, et aujourd'hui surtout il veut se signaler.

CHARLES.

Moi j'ai laissé le mien qui voulait consulter ma mère et moi sur les articles. Quel conseil aurais-je pu lui donner ? Je vous épouse ; que m'importent toutes les clauses, tous les arrangements du contrat.

TATILLON.

Noble désintéressement ! Mademoiselle, que je vous félicite d'avoir inspiré un sentiment profond à un homme aussi délicat ! Cet amour vous honore vous-même, et donne une opinion bien avantageuse.... sans parler des grâces que la jeunesse et la beauté.... bref, je suis attendri du tableau de votre mutuelle inclination.

CÉCILE.

Monsieur, je vous remercie.... (*A Charles.*) Qu'est-ce que c'est donc que ce monsieur-là ?

CHARLES.

Je ne le connais pas ; mais il fait votre éloge, et je ne peux trouver son compliment indiscret.

CÉCILE.

Il fait le vôtre, comment ne me plairait-il pas? Voici ma mère.

SCÈNE VII.

GABRIEL, TATILLON, CHARLES, CÉCILE, MADAME DESJARDINS.

MADAME DESJARDINS.

AH ! c'est vous, mes enfants ; en vérité, ma fille, te voilà toute rayonnante ; et ton futur; n'est-il pas charmant? Ma foi, mon cher avocat, vous avez bien fait pour nous tous de venir passer vos vacances avec nous. C'était cruel pour des voisins, de bonnes gens, d'être comme cela sur la réserve. Ta mère est un peu fière ; moi, l'on dit que je suis bavarde ; et puis ce malheureux procès pour savoir à qui demeurerait le pré qui est au bas du coteau ! On avait monté la tête à monsieur Desjardins ; ma pauvre fille séchait sur pied : grâce à toi et aux bons conseils de notre voisin l'aubergiste tout s'est arrangé. Il est si doux de vivre en bonne intelligence !

TATILLON.

Oh ! sans doute ; et comme vous dites, madame, quel dommage que de bonnes gens comme vous se trouvassent dans la nécessité des querelles.....

MADAME DESJARDINS.

Monsieur....

TATILLON.

Vous cherchez où vous m'avez vu, n'est-ce pas? Nulle part, et cependant nous ne sommes peut-être pas étrangers l'un à l'autre, madame Desjardins.

MADAME DESJARDINS.

Comment donc....

SCÈNE VIII.

GABRIEL, TATILLON, CHARLES, GERVAULT, MADAME GERVAULT, SORTANT DE CHEZ EUX; MADAME DESJARDINS, CÉCILE.

MADAME GERVAULT.

Oui, monsieur Gervault, il ne nous convient pas d'être mesquins. En fait de procédés, je ne veux jamais rester en arrière: vu la dot que monsieur Desjardins donne à sa fille, nous devons porter le douaire à dix mille francs.

GERVAULT.

Eh mais, madame Gervault, c'était si bien mon intention, que les dix mille francs sont écrits sur ma minute.

MADAME GERVAULT.

A la bonne heure. Ah! bonjour, ma voisine; bonjour, ma chère Cécile.

TATILLON.

C'est le père et la mère du jeune homme... Un air fort respectable.

GERVAULT.

Eh bien, voisine, nous les marions donc enfin, ces chers enfants. Ah ça! quoique ce ne soit pas encore la

noce, nous danserons, j'espère. Je vous retiens pour la première contre-danse.

TATILLON.

Il paraît fort gai, le père Gervault...

MADAME DESJARDINS.

Beaucoup d'honneur que vous me ferez, mon voisin; je voudrais que mon mari fût là pour vous rendre le réciproque.

TATILLON.

Et sans le connaître encore, j'oserais bien gager qu'il n'y manquerait pas. (*A monsieur Gervault.*) Monsieur Gervault veut-il bien me permettre de lui témoigner le plaisir que j'éprouve de saluer un homme dont la réputation de science et d'intégrité s'est répandue d'une manière aussi brillante.

GERVAULT.

Monsieur...

TATILLON.

Vous ne me connaissez pas. Je vous connais, moi, de réputation : c'est vous qui avez fait l'inventaire et le partage chez monsieur de Saint-Hilaire, à dix lieues d'ici.

GERVAULT.

Il est vrai.

TATILLON.

C'était une affaire très-délicate et qui vous a fait beaucoup d'honneur.

GERVAULT.

Ah! monsieur... (*A madame Desjardins.*) Connaissez-vous ce monsieur-là?

MADAME DESJARDINS.

Non, ma foi; mais il est bien aimable, il fait des compliments à tout le monde.

MADAME GERVAULT, *bas à Charles.*

Dis donc, Charles, tu n'as pas parlé à Cécile de la corbeille de mariage; tu as bien fait, cela me regarde, c'est pour tantôt chez monsieur Thomas.

TATILLON, *qui a entendu madame Gervault.*

Hem! Plaît-il? la corbeille de mariage; fort bien, ils pensent à tout, ces bonnes gens.

GERVAULT.

Eh bien, où est-il donc, le voisin?

MADAME DESJARDINS.

Tenez, le voilà avec ses filets.

SCÈNE IX.

GABRIEL, TATILLON, CHARLES, GERVAULT, MADAME GERVAULT, DESJARDINS, MADAME DESJARDINS, CÉCILE.

DESJARDINS, *portant des filets de pêche.*

Bonjour tout le monde; allons, enfants de la joie, de la gaieté, et bonne pêche, c'est ce que vous me souhaitez, n'est-ce pas? Ce serait bien le diable si je ne prenais rien le jour que je marie ma fille!

GERVAULT.

Ah ça, voisin, veux-tu que nous passions un moment chez toi pour examiner les articles? Mon confrère du village voisin doit être ici de bonne heure; et comme c'est lui qui passera le contrat...

DESJARDINS.

Ah! ma foi, Gervault, finis tout cela avec nos femmes, je n'y entends rien, je m'en rapporte à toi. Laisse-moi arranger mes filets.

TATILLON, *à monsieur Desjardins.*

La pêche! occupation douce, innocente passion qui prouve bien dans un homme la pureté de son âme. Nous n'y sommes pas novices; nous connaissons un peu la ligne et l'épervier.

DESJARDINS.

Monsieur, je n'en doute pas...

TATILLON.

Nous ne nous sommes jamais vus, monsieur Desjardins, nous sommes pourtant presque parents. Vous avez entendu parler dans votre famille de mon épouse. Elle est nièce ou cousine d'un Desjardins.

DESJARDINS.

C'est possible, monsieur...

TATILLON.

Cherchez, vous vous rappellerez : Pierrette Ducaquet, femme Tatillon.

DESJARDINS.

Eh parbleu, sa mère était cousine de la mienne.

TATILLON.

C'est cela même. Mais, pardon, la joie de rencontrer une famille aussi intéressante, car vous n'en faites plus qu'une, m'a rendu indiscret. Je ne veux pas l'être davantage. Combien vous me faites chérir de plus en plus ma résolution de me fixer dans votre pays! Oui, je serai

votre voisin, votre ami. Je jouirai de votre bonheur, et vous contribuerez au mien. (*A Desjardins.*) Nous irons à la pêche ensemble. (*A Gervault.*) Si vous daignez me consulter sur le contrat de mariage, j'ai quelques connaissances des lois et des coutumes. (*Bas à madame Gervault.*) Quant à la corbeille de mariage dont je vous ai entendu parler, c'est mon épouse dont le goût peut vous être très-utile. (*A Gabriel.*) Venez, mon ami, me montrer la chambre que je dois occuper : (*A tous.*) J'ai bien l'honneur de vous faire ma très-humble révérence.

(Il entre chez Thomas.)

GABRIEL, *aux autres.*

C'est un original, mais c'est un bon homme.

SCÈNE X.

CHARLES, MADAME GERVAULT, GERVAULT, DESJARDINS, MADAME DESJARDINS, CÉCILE.

MADAME GERVAULT.

Qu'est-ce donc que ce monsieur-là?...

CHARLES.

Ma foi nous ne le connaissons ni les uns ni les autres, et il s'est empressé de nous faire des amitiés à tous.

GERVAULT.

Il n'y a pas de mal à cela. C'est un plaisir que de recevoir des compliments, même de gens inconnus.

MADAME DESJARDINS.

C'est si vrai que j'ai été presque tentée d'inviter ce monsieur à notre repas...

DESJARDINS.

Eh mais, écoute donc, il est presque notre parent, et on aime à avoir des témoins de son bonheur.

CHARLES.

Oh! sans doute. Convenez que rien n'est plus aimable qu'une bonne et sincère réconciliation.

MADAME DESJARDINS.

Surtout quand on a eu des torts. Parce que nos maris se trouvaient en difficultés d'intérêt, aller m'imaginer que la voisine prenait des tons avec moi, ne voulait plus me saluer, et nous méprisait à cause de notre commerce!

MADAME GERVAULT.

Et moi, qui ne pouvais m'ôter de la pensée que la voisine me mêlait dans tous ses bavardages!

GERVAULT.

Et moi, qui, comme un sot, suivais les conseils de ce maudit procureur du bourg voisin, qui, un jour après dîner, me mit cette belle imagination de procès dans la tête ! il faut avouer que j'étais bien dupe.

DESJARDIMS.

N'allais-je pas l'être davantage, quand, furieux de payer tout ce fatras de papier timbré, je pensais à donner ma fille à un autre que ton fils?

CÉCILE.

Et moi, comme je souffrais quand j'entendais dire que monsieur Charles allait se marier à une riche héritière à Paris!

MADAME DESJARDINS.

Il s'ensuit donc que nous étions tous bien à plaindre, et

qu'au contraire, à présent, nos maris ne plaident plus, nous sommes redevenues bonnes amies, nos enfants s'aiment plus que jamais, et nous les marions ; c'est charmant !

SCÈNE XI.

CHARLES, MADAME GERVAULT, GERVAULT, THOMAS, GRANVILLE, DESJARDINS, CÉCILE, MADAME DESJARDINS.

THOMAS, *à un homme qui porte une hotte pleine de provisions.*

PORTEZ tout cela chez moi ; dites à Gabriel qu'il vous débarrasse.... Ah ! ah ! vous voilà tous ; c'est bien, et pour surcroît de plaisir, je vous annonce un ami, monsieur Granville, ce marchand de la ville qui est à douze lieues ; il vient pour la foire ; le voilà.

GRANVILLE, *arrivant.*

Eh bien ! qu'est-ce que monsieur Thomas vient de me dire ? On se marie ici, on s'est réconcilié ; bravo, c'est d'un bon présage pour les affaires que je ferai à la foire.

THOMAS.

Convenez qu'il ne manque plus pour voir tous vos amis réunis que madame Lambert, votre commère.

GRANVILLE.

Est-ce qu'elle n'est pas encore arrivée ?

THOMAS.

Je l'attends ; j'ai fait préparer sa chambre, ainsi que la vôtre au moins, monsieur Granville. Eh bien, où en sont vos amours avec elle ?

GRANVILLE.

Mais, moi, de plus en plus amoureux; elle, de plus en plus maligne et coquette : nous nous rencontrons à toutes les foires des environs; elle me vend sa dentelle au poids de l'or, elle prend ma toile pour rien : mais patience; je finirai par faire un bon marché avec elle, il faudra bien que je me marie à mon tour.

MADAME GERVAULT.

Au fond, c'est une bonne femme.

MADAME DESJARDINS.

Et d'une gaieté charmante; épousez-la, monsieur Granville; elle vous fera bien un peu enrager, mais vous serez heureux avec elle.

THOMAS.

A propos, j'ai chez moi un homme de votre pays.

DESJARDINS.

Bon! serait-ce ce monsieur qui est notre parent?

GERVAULT.

Et qui, pour la première fois qu'il nous voyait, nous a fait des compliments à tous sur notre bonheur.

GRANVILLE.

Bon! et qui donc?

THOMAS.

Tenez, le voilà.

SCÈNE XII.

CHARLES, MADAME GERVAULT, GERVAULT, THOMAS, GRANVILLE, DESJARDINS, CÉCILE, MADAME DESJARDINS, TATILLON.

TATILLON, *en sortant de la maison.*

ENTENDEZ-VOUS. Des lisières sous la porte, de l'eau dans la carafe, et du papier à lettre sur la table.

GRANVILLE, *reconnaissant Tatillon.*

Ah! mon Dieu! c'est monsieur Tatillon.

TATILLON, *allant à Thomas.*

J'aurais mieux aimé la petite chambre qui donne sur la rivière, mais puisqu'elle est retenue.... (*Apercevant Granville.*) Que vois-je? c'est vous, mon cher Granville. Que je vous embrasse; et par quel heureux hasard vous trouvé-je en ces lieux? vous, le seul ami, le seul homme estimable peut-être que je puisse citer dans ma maudite ville.

GRANVILLE.

Monsieur, c'est beaucoup d'honneur pour moi....

TATILLON.

Messieurs et mesdames, voulez-vous bien permettre que je vous présente monsieur Granville, négociant très-considéré, un galant homme, mon ami, j'ose le dire, et que je vous prierai d'aimer un peu à cause de moi.

THOMAS.

Eh mais, monsieur, l'ami Granville est connu de nous depuis plus long-temps que vous ne l'êtes vous-même.

TATILLON.

En vérité ! Ah ! c'est tout simple : il vient vous voir de temps en temps pour son commerce, et quand j'y pense, c'est la foire qui l'amène aujourd'hui. Eh bien, puisque vous vous connaissez tous, je ne vous ferai pas faire connaissance ; mais vous me permettrez bien de me féliciter de la bonne rencontre ; ma femme sera enchantée de vous voir.

GRANVILLE.

Comment ! est-ce qu'elle est ici ?

TATILLON.

Pas encore, mais elle y sera bientôt; je cours là chercher : elle est à deux lieues, je l'aurai bientôt ramenée. Vous ne savez pas ? c'est fini, je quitte notre pays. Oh ! je n'y pouvais plus tenir. Et vous ferez comme moi tôt ou tard ; on y est si méchant ! Quelle différence avec ce séjour, asile de la paix, de l'innocence ! aussi je m'y établis. Je loge provisoirement aux Bons Amis, chez monsieur Thomas. Parbleu, si vous n'avez pas d'auberge, il faut que vous y logiez aussi ; il y a encore des chambres charmantes.

THOMAS.

Eh mais, mon Dieu, monsieur, vous vous empressez ainsi de proposer, et tout ce que vous proposez est fait d'avance. Granville ne loge jamais autre part que chez moi, et c'est à lui qu'est réservée une des chambres que mon garçon a dû vous refuser.

TATILLON.

Ah ! ah ! vous logez aussi aux Bons Amis. Surcroît de

bonheur. Allons, il me tarde de vous présenter ma femme. (*Donnant la main à Granville.*) Sans adieu, mon cher Granville. (*Donnant la main à Thomas.*) Sans adieu, brave Thomas, (*à Charles*) Jeune élève de Thémis, (*à Cécile*) Aimable beauté, (*aux mères*) Tendres mères, (*à Desjardins*) Négociant intelligent, (*à Gervault*) Savant jurisconsulte. Je ne tarderai pas à revenir; je cours chercher ma femme, et j'aime à croire que vous n'aurez qu'à vous applaudir d'avoir pour voisin un ménage uni comme le fut toujours le vôtre, le vôtre, et comme le sera celui de ces chers enfants. Je vous souhaite bien le bonjour.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

CHARLES, MADAME GERVAULT, GERVAULT, THOMAS, GRANVILLE, DESJARDINS, CÉCILE, MADAME DESJARDINS.

DESJARDINS.

Ma foi j'aime cet homme là. Mais le temps se passe, je vais à la pêche.

MADAME DESJARDINS.

Moi, j'ai quelques comptes à terminer dans la boutique. Écoute donc, mon ami, quand ce monsieur Tatillon sera de retour avec sa femme, ne serait-il pas convenable de l'inviter à notre repas?

DESJARDINS.

C'est juste, puisqu'il est notre parent.

GERVAULT.

Il nous a fait tant d'amitiés!

DESJARDINS.

Quant à monsieur Granville, il est prié d'avance, n'est-ce pas?

(Monsieur et madame Desjardins sortent.)

GERVAULT.

Ah! oui : nous comptons sur vous.

GRANVILLE.

Avec plaisir; mais je voudrais vous dire.....

GERVAULT.

Nous aurons le temps de causer dans la journée : il faut que je donne un coup-d'œil à mon étude.

(Il sort.)

MADAME GERVAULT, *bas à son fils.*

Moi je vais achever d'arranger la corbeille de mariage : viens avec moi, Charles.

(Elle sort.)

CHARLES.

À tantôt, Cécile.

(Il sort.)

CÉCILE.

A tantôt, Charles.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

THOMAS, GRANVILLE.

GRANVILLE.

Est-il bien vrai que ce monsieur Tatillon loge dans votre auberge?

THOMAS.

Oui sans doute.

GRANVILLE.

Oh bien, en ce cas-là, il faut que je vous prévienne....

THOMAS.

Mille pardons, mon cher Granville, ce monsieur Tatillon précisément m'a fait perdre un temps.... J'ai une visite à faire chez le juge de paix, à une lieue d'ici.... Gabriel?

GRANVILLE.

Eh mais, écoutez donc, il faut absolument que je vous dise....

THOMAS.

Comme disait tout à l'heure monsieur Gervault, nous aurons le temps de causer à mon retour. Je vous laisse avec Gabriel, il va vous servir, vous conduire. Sans adieu, mon cher Granville.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

GABRIEL, GRANVILLE.

GRANVILLE.

Allons, ils ne veulent pas m'écouter. Tant pis pour eux, mais je ne loge pas chez monsieur Thomas.

GABRIEL.

Eh! monsieur, est-ce que vous en voulez à notre maître?

GRANVILLE.

Non, parbleu; je viendrai le voir, je viendrai voir madame Lambert, je viendrai dîner avec eux tous, je serai toujours l'ami de monsieur Thomas, mais je ne loge pas chez lui. Si l'on vient me chercher chez vous, je loge à la Magdeleine.

GABRIEL.

Eh mais, monsieur, qu'est-ce que je dirai à monsieur Thomas ?

GRANVILLE.

Vous lui direz.... ma foi, vous lui direz que je suis trop amoureux de mon repos pour coucher sous le même toit que monsieur et madame Tatillon.

SCÈNE XVI.

GABRIEL seul.

Qu'est-ce qu'il dit donc là ? il a l'air d'un si bon homme ce monsieur Tatillon.... Après tout, ce n'est pas mon affaire, et je vais à mon ouvrage.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une salle d'auberge où se trouvent quatre chambres sur lesquelles sont des numéros.

SCÈNE I.

MONSIEUR ET MADAME TATILLON, GABRIEL.

TATILLON, *entrant.*

Eh bien, garçon? La fille, où êtes-vous donc? Par ici, par ici, ma bonne amie.

MADAME TATILLON.

Je n'en puis plus. Un fauteuil, je vous prie.

TATILLON.

En voici un, ma chère. Eh bien, ma femme, quand je vous ai dit que c'était un endroit charmant.

MADAME TATILLON.

Oh! charmant, charmant; voyons la chambre qui nous est destinée; est-ce celle où nous sommes?

TATILLON.

Non: c'est la salle commune aux voyageurs; mais la voilà. Eh bien, où est donc le garçon?

GABRIEL *entre, chargé de tous les paquets de monsieur et madame Tatillon.*

Je ne savais où trouver cette maudite clef, et puis je suis embarrassé de tous ces paquets.

TATILLON.

Dennez, donnez, je vais vous aider.

MADAME TATILLON.

Allons, ouvrez, ouvrez, mon ami.

TATILLON, *à sa femme.*

Eh bien ?

MADAME TATILLON, *donnant un coup-d'œil à la chambre.*

Fort gentille, très-gaie.

TATILLON.

Tiens, vois-tu ; deux fenêtres, une cheminée, une commode, un secrétaire.

MADAME TATILLON.

J'examinerai tout cela en détail dans un instant, posez les paquets sur la table. J'aime mieux rester assise ici, c'est plus vaste, j'y serai moins étouffée. (*A Gabriel.*) Mon ami, avez-vous dit qu'on eût bien soin de notre cheval ?

TATILLON.

Sois donc tranquille, ma bonne amie, c'est moi que cela regarde peut-être. (*A Gabriel.*) Prenez bien garde à ces cartons, ce sont les bonnets de ma femme.

MADAME TATILLON.

Et vous dites donc, monsieur, que, précisément pour le jour de notre arrivée, il y a une foire dans le pays, un mariage dans notre auberge, une transaction entre deux gens qui plaidaient, et une réconciliation entre les deux femmes les plus marquantes de l'endroit ; et c'est le petit Gervault, le fils du notaire, qui épouse une demoiselle

Desjardins : effectivement, comme vous dites, je suis alliée à ces gens-là. Du reste, c'est fort aimable, la foire va amener du monde, la noce va occuper tous les gens de l'auberge, et nous ne serons pas servis.

TATILLON.

Oh! je saurai bien me faire servir, ou me servir moi-même, et puis ces gens-là sont fort actifs, fort intelligents ; tu demanderas à l'ami Granville.

MADAME TATILLON.

A propos, il loge ici, je serai enchantée de le voir. Un bon enfant. Je suis fâchée qu'il n'ait pas épousé la petite lingère qui s'est établie derrière les Récolets.

TATILLON.

Ah dame! il a une passion, dit-on; une jolie marchande qui est toujours comme lui, par voie et par chemin. Pour en revenir à ce que tu disais, une foire, une noce, du monde; eh bien, cela amenera du bruit, de la joie ; on dansera, on jouera, on causera : cela ne vaut-il pas mieux qu'une solitude monotone?

MADAME TATILLON.

Il est assez singulier qu'étant nos parents ils ne nous aient pas invités de leur repas.

TATILLON.

C'est une politesse dont je leur aurais su gré. Oh dame! ils sont beaucoup.

MADAME TATILLON.

C'est ce qui m'empêche de le regretter, je n'aime pas les cohues.

SCÈNE II.

MONSIEUR ET MADAME TATILLON, GABRIEL.

GABRIEL.

Quand monsieur et madame voudront entrer, tout est prêt, tout est arrangé.

MADAME TATILLON.

Fort bien; mais dites-nous, mon ami, voilà d'autres chambres à côté de la nôtre, on est bien aise de savoir à côté de qui on loge, moi surtout. Je suis là-dessus d'une susceptibilité....

TATILLON.

Oh! c'est tout simple. Comme madame Tatillon n'a rien à se reprocher, vous concevez... les femmes... voyons: celle-ci?

GABRIEL.

Eh bien, c'est là que doit loger madame Lambert?

MADAME TATILLON.

Qu'est-ce que c'est que madame Lambert?

GABRIEL.

Une jeune marchande qui n'est point encore arrivée.

TATILLON.

Jeune et jolie, sans doute?

MADAME TATILLON.

Vous êtes bien curieux, monsieur Tatillon.

TATILLON.

Seriez-vous jalouse, madame Tatillon?

MADAME TATILLON.

Jalouse, non ; mais ne soyez pas si galant. A-t-elle son mari, cette madame Lambert ?

GABRIEL.

Elle est veuve.

MADAME TATILLON.

Elle est veuve, et elle voyage toute seule.

GABRIEL.

Ma fine oui, à moins que monsieur Granville ne lui tienne compagnie.

TATILLON.

Ah! ah! serait-ce par aventure la passion du cher Granville?

GABRIEL.

Dame, on le dit ; ce n'est pas qu'elle ait besoin de personne pour son commerce, elle s'entend, Dieu merci, à vendre et à débiter ses dentelles.

TATILLON.

Ah ! elle vend des dentelles. Dis donc, ma femme, n'as-tu pas besoin d'une garniture de mantelet ?

MADAME TATILLON.

Eh ! mon Dieu ! vous savez mieux que moi toutes ces bagatelles.

TATILLON.

Et Granville notre ami, où loge-t-il donc ?. ... où est-il donc ?

MADAME TATILLON.

Il court chez ses pratiques sans doute.

GABRIEL.

Ma foi, madame, je ne sais; mais ce que je sais fort bien, c'est qu'il ne loge pas chez nous.

TATILLON.

Comment! il ne loge pas chez vous? mais votre maître m'a dit tantôt....

MADAME TATILLON.

J'espère que ce n'est pas à cause de nous.

TATILLON.

Fi donc! Comment peux-tu croire que Granville qui est notre ami.... Voilà ce que c'est, il aura vu que vous aviez beaucoup d'embarras aujourd'hui; il n'aura pas voulu vous gêner; il aura peut-être trouvé une chambre chez quelqu'ami, il en a tant dans ce pays-ci! oh mais, nous nous reverrons, j'irai le trouver.

MADAME TATILLON.

Et tu feras bien. Il serait malhonnête à nous de ne pas le voir.

TATILLON.

Vous savez où il loge?

GABRIEL.

Eh oui, monsieur, à la Magdeleine, où il y a une très-jolie hôtesse.

TATILLON.

Ah! une jolie hôtesse.... C'est un galant que Granville.

MADAME TATILLON.

Ah ça, vous n'oublierez pas de m'envoyer un bouillon le plus tôt possible.

GABRIEL.

Non, madame, je l'ai dit à la fille..

MADAME TATILLON.

Eh bien, monsieur, n'avez-vous pas des lettres à écrire, une procuration à envoyer à Paris?

TATILLON.

C'est juste : et toi, ne faut-il pas que tu songes à ta toilette? (*A Gabriel.*) Allons, vous n'avez pas tous les jours des repas de trente personnes : oh! vous êtes moins embarrassés que d'autres, parce que le gibier.... il foisonne dans ce pays-ci. Bien le bonjour, mon ami.

(Il entre dans la chambre avec sa femme.)

SCÈNE III.

GABRIEL SEUL.

Qu'on vienne encore m'appeler bavard; par ma foi, je ne suis rien auprès de ces gens-là. Ah! voici madame Lambert, je crois.

SCÈNE IV.

GABRIEL, MADAME LAMBERT, PORTANT PLUSIEURS CARTONS.

MADAME LAMBERT.

Bonjour, Gabriel, eh bien! qu'est-ce que c'est? Monsieur Granville sait que je dois arriver ce matin, et il va loger à la Magdeleine, et cela, m'a-t-on dit, pour éviter la rencontre de deux personnes de son pays qu'il

ne veut pas voir. Le grand malheur, quand il acheterait un peu cher le plaisir de loger auprès de moi.

GABRIEL.

Il a bien promis à monsieur Thomas qu'il viendrait vous voir.

MADAME LAMBERT.

Une belle grâce qu'il nous fera là ! qu'il vienne ; oh ! je le recevrai de la bonne manière. Grâce au ciel, je ne suis pas encore sa femme. Laissons cela. Je viens de dire deux mots en passant à madame Desjardins. Ils m'ont invitée à leur repas. Foi d'honnête marchande, je suis enchantée de ce mariage, cela fera le plus joli ménage....

GABRIEL.

Ma foi, madame, c'est ce que dit tout le monde.

MADAME LAMBERT.

Voilà ma chambre, n'est-ce pas ? que je ne vous dérange pas, mon ami ; allez à votre ouvrage.

GABRIEL.

Votre serviteur, madame.

(Il sort.)

SCÈNE V.

MADAME LAMBERT seule, défaisant ses cartons.

Ah ! monsieur Granville, vous vous enfuyez quand j'arrive ; quels sont donc ces deux personnages si dangereux qui vous empêchent de loger dans mon auberge ?

SCÈNE VI.

TATILLON, MADAME LAMBERT.

TATILLON, *parlant à sa femme.*

Reste là, ma bonne amie, je vais descendre. Écris, puisque tu veux écrire; je suis fait pour te servir peut-être, ne suis-je pas ton mari?

MADAME LAMBERT.

C'est monsieur Tatillon, je crois, qu'on m'a dit qu'il s'appelait.

TATILLON.

Ah! ah! l'on parle de moi.

MADAME LAMBERT.

Je serais bien aise de le voir.

TATILLON.

Me voici, madame.

MADAME LAMBERT.

Comment, monsieur?

TATILLON.

Qu'il est flatteur pour moi d'exciter quelque curiosité dans l'esprit d'une jeune et jolie femme!

MADAME LAMBERT.

Quoi! c'est vous qui seriez monsieur....

TATILLON.

Tatillon, prêt à vous rendre mes devoirs, madame. Pourrais-je savoir comment j'ai l'avantage d'être connu de vous, de nom au moins? car je ne me rappelle pas avoir eu l'honneur de vous voir. (*A part.*) Elle est fort bien cette femme là.

MADAME LAMBERT.

Je m'en vais vous le dire, monsieur. Vous connaissez monsieur Granville ?

TATILLON.

Beaucoup, madame, un très-galant homme, mon ami, j'ose le dire.

MADAME LAMBERT.

C'est ce qui vous trompe, monsieur; car on vient de me dire que monsieur Granville ne voulait pas loger dans cette auberge parce que vous y logiez.

TATILLON.

Allons donc, on a voulu rire : j'ai vu monsieur Granville ici ce matin. Nous nous sommes embrassés. Il y a sans doute quelqu'autre motif : mais permettez : madame prend intérêt à monsieur Granville, à ce qu'il me paraît ?

MADAME LAMBERT.

Beaucoup, monsieur.

TATILLON.

Madame ne serait-elle pas cette jolie marchande dont le garçon d'auberge m'a parlé ; madame Lambert ?

MADAME LAMBERT.

Précisément, monsieur.

TATILLON.

Il m'en coûte d'affliger madame; mais ce n'est pas à cause de moi que monsieur Granville ne loge pas ici.

MADAME LAMBERT.

Bon ! et quel peut donc être son motif ?

TATILLON.

Ah! madame, les hommes. .... non pas que j'accuse positivement monsieur Granville, fi donc!

MADAME LAMBERT.

Je le crois bien.

TATILLON.

Mais enfin, c'est à la Magdeleine qu'il est allé loger.

MADAME LAMBERT.

Eh bien?

TATILLON.

Il y a une fort jolie hôtesse, à ce qu'on dit.

MADAME LAMBERT.

En vérité!

TATILLON.

Ce n'est pas que quand on la compare à madame... (*A part.*) Mais c'est qu'elle est très-bien, d'honneur.. ; (*Haut.*) Madame, à ce qu'il paraît, fait le commerce de dentelles?

MADAME LAMBERT.

Oui, monsieur.

TATILLON.

Ah! madame, qu'il est cruel de voir une jeune femme comme vous obligée de se donner tant de peine, quand l'univers tout entier devrait être à ses pieds!

MADAME LAMBERT.

(*A part.*) Comment donc, il est galant, monsieur Tatillon.

TATILLON.

(*A part.*) Ma foi, tant pis pour Granville.

MADAME LAMBERT.

(*A part.*) Amusons-nous. (*Haut.*) Monsieur voudrait-il m'acheter une belle garniture?

(Lui montrant de la dentelle dans un carton.)

TATILLON.

Eh mais, c'est possible; justement ma femme m'en a demandé une.

MADAME LAMBERT.

Comment, votre femme! vous êtes marié?

TATILLON.

Marié... Oui, madame. (*A part.*) Diable, il ne fallait pas dire cela. (*Haut.*) C'est du point d'Alençon; il est très-riche. Je m'y connais un peu.

MADAME LAMBERT.

Ah! vous êtes marié?

TATILLON.

Eh! mon Dieu, oui, madame; le dessin en est magnifique.

MADAME LAMBERT.

Mille pardons, monsieur; mais je me rappelle que cette garniture est vendue. J'en ai d'autres que je pourrai montrer à madame. Comme vous le disiez tout à l'heure, les hommes... Allez, monsieur, votre femme vous attend.

TATILLON.

Mais, madame, ma femme a le temps d'attendre, et moi je suis trop heureux de vous avoir rencontrée.

MADAME LAMBERT.

Pardon, monsieur; j'ai mes paquets à ranger, des courses à faire, j'entre dans ma chambre un moment.

TATILLON.

Si madame voulait permettre que je lui offrisse mon bras, j'attendrais dans. cette chambre l'heure de sa commodité.

MADAME LAMBERT.

Attendez, si vous voulez. (*A part.*) Oui, oui, attends, je sortirai par la petite porte dérobée. A quoi donc pense Granville de redouter la présence de ces gens-là? Il vaut bien mieux s'en divertir, c'est plus gai. (*Haut.*) Monsieur, je suis votre très-humble servante.

(Elle entre dans sa chambre.)

SCÈNE VII.

TATILLON SEUL.

CETTE femme-là est charmante. Elle a paru écouter mes compliments avec plaisir. Ma foi... Allons, pour ne pas donner de soupçons à madame Tatillon, il faut vite aller chercher ce qu'elle me demande, et revenir ici guetter madame Lambert.

SCÈNE VIII.

TATILLON, CHARLES.

CHARLES.

AH! monsieur, c'est vous que je cherchais.

TATILLON.

Moi, monsieur, trop heureux...

CHARLES.

Monsieur, vous nous avez témoigné tant d'intérêt, ce

matin, et d'ailleurs les compliments que vous avez adressés à mon père, que vous connaissez de réputation... Enfin vous vous trouvez allié de madame Desjardins, et je viens, au nom de ma famille, vous prier de vouloir bien dîner avec nous.

TATILLON.

Aujourd'hui... A un repas de noces... Monsieur...

CHARLES.

Nous espérons que madame voudra bien aussi nous faire l'honneur...

TATILLON.

Comment donc, monsieur! mais c'est avec le plus grand plaisir... Ah! voilà votre aimable Cécile. Il semble que les amants aient un instinct qui les avertissent du lieu et du moment où ils peuvent se rencontrer.

SCÈNE IX.

TATILLON, CHARLES, CÉCILE.

CÉCILE.

Vous ici, monsieur Charles?

TATILLON.

Comment! Est-ce que ce n'était pas lui que vous cherchiez?

CÉCILE.

Je suis trop franche pour lui cacher que je suis toujours enchantée de le voir; mais je le suis trop aussi pour lui dire que c'était lui que je cherchais.

TATILLON, *à Charles.*

La réponse est assez franche en effet.

CHARLES.

Et qui cherchiez-vous donc, mademoiselle?

TATILLON, *à Cécile*.

Il est piqué, je crois.

CÉCILE.

Charles vient de vous inviter, sans doute, au nom de sa famille; et moi je viens, au nom de la mienne, réitérer l'invitation.

TATILLON.

En vérité, mademoiselle, je suis confus des politesses dont vos deux familles m'accablent. Mon épouse et moi nous nous ferons un plaisir... Ainsi donc c'est moi que vous cherchiez; et j'espère que monsieur n'en est pas jaloux?

CÉCILE.

Lui! jaloux? monsieur. Ah! mon Dieu non.

TATILLON.

Tant pis, mademoiselle, tant pis; point de véritable amour sans jalousie.

CÉCILE.

Vous croyez?

TATILLON.

C'est passé en proverbe.

CHARLES.

Quand on estime ce qu'on aime...

TATILLON.

Ah! l'estime! c'est bien froid.

CÉCILE.

En effet.

TATILLON, *à Charles.*

Allons donc, dépêchez-vous de lui jurer que vous l'aimez, pour la calmer.

CHARLES.

J'ai si souvent assuré Cécile de mon amour, que j'espère qu'elle n'en doute plus.

TATILLON, *à Cécile.*

Est-ce flatteur ce qu'il vous dit là?

CÉCILE.

Ce sont de ces choses qu'on ne se lasse pas d'entendre répéter.

TATILLON, *à Charles.*

C'est assez juste ce qu'elle vous répond.

CHARLES.

Et de grâce, laissons là ces démêlés. Ne pourrai-je avoir l'honneur de saluer madame votre épouse ?

TATILLON.

Oui sans doute : dans l'instant. Elle achève mes lettres. (*Bas à Cécile.*) Il cherche à détourner la conversation.

CÉCILE.

Vous croyez?

TATILLON.

Eh quoi! monsieur Charles, quand on parle d'amour, c'est vous qui le premier parlez d'autre chose.

CHARLES.

Eh mais, monsieur...

TATILLON, *à Charles.*

Dites-lui donc que vous l'aimez, ou vous allez la fâcher.

CHARLES.

Eh mais, il semble que nous nous faisons un jeu de nous piquer l'un contre l'autre. C'est une plaisanterie.

CÉCILE.

Non, monsieur, je ne plaisante jamais sur un sujet aussi important.

TATILLON.

C'est charmant! J'ai souvent de ces petites disputes-là avec madame Tatillon; il est vrai qu'elles ne vont jamais si loin.

CHARLES.

Comment, si loin!

CÉCILE.

Monsieur a raison. Vous prenez avec moi un petit ton de supériorité...

CHARLES.

Point du tout, c'est vous qui interprétez mal...

TATILLON.

Eh bien! qu'est-ce que c'est? Comment! se disputer sérieusement sur des mots! des gens qui s'aiment, qui vont se marier! Allons, allons, apaisez-vous; je vais vous présenter à ma femme. (*Parlant à sa femme à travers la porte.*) Ma bonne amie, c'est monsieur Gervault le fils, et mademoiselle Desjardins, qui seraient bien aises de te voir.

MADAME TATILLON, *répondant de sa chambre.*

Je suis à eux tout à l'heure.

TATILLON.

Elle va venir. Pardon si je vous laisse, je reviens

dans l'instant : ne vous disputez pas trop pendant mon absence, ma femme ou moi nous vous aurons bientôt réconciliés.

(Il sort.)

SCÈNE X.

CHARLES, CÉCILE.

CÉCILE.

Charles?

CHARLES.

Cécile?

CÉCILE.

Convenez que je suis bien enfant de me piquer tout d'un coup.

CHARLES.

Mais je n'ai pas été trop raisonnable, je crois.

CÉCILE.

Pourquoi exiger que vous me répétiez à quel point vous m'aimez, quand vous m'en donnez tant de preuves?

CHARLES.

Quand j'ai tant de plaisir à vous répéter que je vous aime, pourquoi refuser de vous le dire?

CÉCILE.

Faisons la paix.

CHARLES.

Est-ce que nous sommes brouillés?

CÉCILE.

Brouillés ou non, raccommodons-nous.

CHARLES, *lui baisant la main.*

Ah! de tout mon cœur.

SCÈNE XI.

CHARLES, CÉCILE, MADAME TATILLON, DES LETTRES A LA MAIN.

MADAME TATILLON.

Monsieur et mademoiselle...

CHARLES.

Madame est l'épouse de monsieur Tatillon?

MADAME TATILLON.

Précisément, monsieur... (*A part.*) Un fort joli garçon. (*Haut.*) Mille pardons si je ne vous reçois pas chez moi, une chambre d'auberge! on sait ce que c'est; elle est fort petite d'abord; et puis quand on arrive, les sacs de nuit, les porte-manteaux... C'est mademoiselle Desjardins? Voulez-vous bien permettre...

(Elle embrasse Cecile.)

CÉCILE.

Madame...

MADAME TATILLON.

En effet, je vous trouve un air de famille avec ma tante Desjardins, que nous appelions la dévote, parce qu'elle avait voulu se faire religieuse... Malheureusement elle n'avait point de dot, et elle a mieux aimé prendre un mari qui l'a épousée pour ses beaux yeux. Votre mère a dû vous raconter son histoire?

CÉCILE.

Oui, madame.

MADAME TATILLON.

(*A part.*) Elle est fort gentille la petite.... Une figure de vierge.... Point de tournure.

CHARLES.

Monsieur votre époux nous a fait espérer que vous voudriez bien nous faire l'honneur de dîner avec nous.

MADAME TATILLON.

On ne peut pas plus sensible, monsieur et mademoiselle, à votre politesse et à celle de vos parents. Enchantée de votre bonheur ; car on s'aime bien, n'est-ce pas?

CÉCILE.

Ah! oui, madame.

MADAME TATILLON.

C'est délicieux, je connais cela.

SCÈNE XII.

CHARLES, MADAME TATILLON, TATILLON, CÉCILE.

TATILLON, *portant un bouillon.*

Attendez-moi, ne faites rien sans moi; il faut que j'aille mettre les holà entre deux amants qui se querellent. Ah! ma femme est avec eux : eh bien! cela a-t-il le sens commun de se disputer ainsi?

MADAME TATILLON.

On est de la meilleure intelligence, au contraire.

CÉCILE.

Ah! mon Dieu oui, ce n'était qu'un petit nuage.

CHARLES.

Qui s'est bientôt dissipé.

TATILLON.

Ah! c'est différent. Tant mieux. C'est ma femme, mon-

sieur et mademoiselle, que j'ai l'avantage de vous présenter. Or ça, puisque tout est d'accord, à présent je retourne en bas. Monsieur Thomas l'aubergiste est un bien galant homme; mais il est absent: son cuisinier n'entend rien à faire une matelote, et je veux lui montrer.... Tiens, ma chère amie, voilà ton bouillon, il est excellent, je l'ai goûté. Votre très-humble serviteur, monsieur et mademoiselle.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

CHARLES, MADAME TATILLON, CÉCILE.

MADAME TATILLON, *prenant les deux jeunes gens par la main.*

Ah ça, mes bons amis, vous excuserez la liberté que je prends, en faveur de l'intérêt que vous êtes faits tous deux pour m'inspirer; voyons, sur quoi se querellait-on?

CHARLES.

Ah! mon Dieu! madame, pur enfantillage.

CÉCILE.

Une bagatelle à laquelle nous ne pensons plus.

MADAME TATILLON.

Prenez garde. Quand il s'agit de se lier pour la vie, on ne saurait assez se rendre compte mutuellement de ses petits défauts, de ses petites faiblesses. Mon expérience me donne le droit de vous parler franchement. Voyons, il ne s'agissait pas d'affaires d'intérêt, d'articles du contrat de mariage?

CÉCILE.

Fi donc! madame.

MADAME TATILLON.

Cela regarde les parents, c'est tout simple; peut-être un léger défaut de confiance de la part du jeune homme?

CÉCILE.

Non, madame. Charles ne peut pas avoir de secrets pour moi.

MADAME TATILLON.

Oh! ne peut pas.... les hommes les plus épris en ont toujours, ma chère enfant; peut-être un petit mouvement de coquetterie de la part de la jeune personne? c'est bien naturel.

CHARLES.

Non, madame. Cécile n'est point coquette, elle ne l'est pas assez même; fier de son amour, je voudrais qu'elle cherchât davantage à plaire.

MADAME TATILLON.

Le reproche est nouveau. Avec cette belle confiance, la querelle ne vient point de jalousie de sa part.

CÉCILE.

Hélas! non, madame, il n'est point jaloux.

MADAME TATILLON.

Mais vous dites cela avec un air de regret.

CÉCILE.

C'est qu'en vérité, comme disait tout à l'heure monsieur votre époux, il ne lui manque que cela pour m'aimer parfaitement.

MADAME TATILLON.

Fort bien. La petite regrette qu'on ne soit pas jaloux, le jeune homme regrette que la jeune personne ne soit

pas coquette. Voilà ce que c'est. J'ai deviné. La querelle vient de là. Vous avez tort de traiter cela d'enfantillage. C'est plus sérieux que vous ne pensez.

CHARLES.

Sérieux, madame! Depuis un mois que je suis dans le pays, que je vois tous les jours Cécile, voilà la première fois que nous nous trouvons en querelle.

MADAME TATILLON.

Mais ce ne sera peut-être pas la dernière; car enfin, quand il y a différence d'opinion, de caractère....

CHARLES.

Comment, madame, différence de caractère! vous vous abusez.

MADAME TATILLON.

Tenez; tous les jours deux personnes très-honnêtes, très-aimables, remplies d'excellentes qualités, croient s'aimer, se marient, et l'on est étonné qu'elles fassent mauvais ménage; pourquoi? c'est pour de petites exigences, des petits défauts semblables. Minuties, bagatelles; mais qui se retrouvent tous les jours dans le tête-à-tête et, qui deviennent insupportables.

CÉCILE.

Si j'avais été coquette, peut-être s'en plaindrait-il aujourd'hui? Quand nos parents étaient en procès, il ne tenait qu'à moi d'accueillir un des nombreux partis que mon père me proposait.

MADAME TATILLON.

Vous l'entendez, elle fait valoir ses sacrifices, vous devez être content.

CHARLES.

Je pourrais à mon tour faire valoir les miens.

MADAME TATILLON.

Fort bien! vous allez recommencer la dispute.

CHARLES.

Je vois bien que c'est à moi d'être raisonnable. Eh bien, vous le voulez; j'ai eu tort.

CÉCILE.

Une jolie manière de l'avouer!

MADAME TATILLON.

En effet, on voit bien à son ton qu'il est persuadé du contraire.

CÉCILE.

Non, monsieur, vous avez raison, toujours raison.

MADAME TATILLON.

Tenez, les torts sont égaux des deux parts. Ce qu'il y a de plus important, c'est que cela ne se renouvelle plus.

CÉCILE, *très-piquée.*

Point du tout, c'est moi qui ai tort. Sans adieu, madame. (*A Charles.*) Vous espérez peut-être que je vais me raccommoder comme tout à l'heure; vous vous trompez: je sors pour n'en être pas tentée.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

CHARLES, MADAME TATILLON.

MADAME TATILLON.

Eh bien, vous la laissez aller! Suivez-la donc, il ne faut pas que cela dure plus long-temps.

CHARLES.

La suivre, moi? n'ai-je pas fait plus que je ne devais.

MADAME TATILLON.

Il faut passer des humeurs aux jolies personnes.

CHARLES.

Il me semble que dans ce moment c'est à elle à faire les premiers pas.

MADAME TATILLON.

Non pas. Elle n'est pas encore votre femme.

CHARLES.

Ce n'est pas une raison pour me tourmenter.

SCÈNE XV.

CHARLES, MADAME TATILLON, TATILLON.

TATILLON.

Enfin ils ne veulent pas suivre mes conseils; mais c'est égal. Je viens vous annoncer autre chose. Mademoiselle... Eh bien! où est-elle donc?

MADAME TATILLON.

Elle vient de sortir.

TATILLON.

Ah! diable, tant pis. Ce serait bien le moment. C'est la corbeille de mariage que madame Gervault vient de faire apporter, et qui est vraiment d'un goût délicieux. Il n'y manque que les dentelles de cette madame Lambert qui m'est échappée, mais que je retrouverai. Quant à vous, courez après la jeune personne. Voilà l'instant de lui offrir....

CHARLES.

La corbeille de mariage; mais non, ce sera pour tantôt. D'ailleurs elle est déjà bien loin.

TATILLON.

Au moins venez voir la corbeille, vous en serez content.

CHARLES.

Ah! je la connais, j'avais pris tant de plaisir à l'arranger moi-même avec ma mère.... Mille pardons, j'ai besoin de prendre l'air, et je vais dans le jardin de monsieur Thomas.

TATILLON, *allant à lui et l'arrêtant.*

Comment! il y a un jardin chez monsieur Thomas? nous verrons cela, je suis fou du jardinage, moi qui vous parle.

CHARLES.

Monsieur et madame, je ne vous dis pas adieu.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

TATILLON, MADAME TATILLON.

TATILLON.

Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc?

MADAME TATILLON.

Je suis fâchée de le dire, mais ces deux jeunes gens-là ne s'aiment pas du tout.

TATILLON.

Bah!

MADAME TATILLON.

Les voilà en querelle.

TATILLON.

En vérité?

MADAME TATILLON.

Ils se raccommoderont; mais ce sera toujours à recommencer.

TATILLON.

Ma foi je pense comme toi. Je les ai jugés là tous deux au premier coup-d'œil.

MADAME TATILLON.

Enfin ils ne sont pas encore mariés, et ce serait peut-être un vrai service à leur rendre....

TATILLON.

Eh! mon Dieu! ce serait leur épargner bien des chagrins.

MADAME TATILLON.

Mais nous ne pouvons pas nous mêler de cela.

TATILLON.

C'est juste. Nous arrivons dans le pays, il ne nous convient pas....

MADAME TATILLON.

C'est leur affaire. Au surplus, puisqu'ils nous ont fait la galanterie de nous inviter de leur repas, nous devons une visite aux parents.

TATILLON.

Oui vraiment, je suis à tes ordres: allons-y sur-le-champ.

MADAME TATILLON.

Oui, sur-le-champ; et si nous trouvons l'occasion de dire un mot à ces bons parents.... tiens, voilà ta canne, ton chapeau.

TATILLON.

Voilà ton sac, ton schall. Eh bien, tu as laissé refroidir ton bouillon?

MADAME TATILLON.

J'étais si troublée de la scène entre ces deux amants... je me sens mieux, je n'ai besoin de rien.

TATILLON.

Attends, il faut le descendre en nous en allant.

MADAME TATILLON.

Oui. Eh bien, où ai-je donc mis ces deux lettres pour Paris qu'il m'a fallu écrire à votre place? Ah! les voici.

TATILLON.

Ah! tu as écrit. Tu as bien fait. Donne, je me charge de les mettre à la poste.

MADAME TATILLON.

C'est toujours quelque chose.

TATILLON.

En passant nous donnerons un ooup-d'œil à cette corbeille de mariage.

MADAME TATILLON.

Il faudrait qu'elle fût bien jolie pour qu'elle égalât celle que tu me donnas la veille de nos noces. Enfin je souhaite me tromper, mais je crains bien que ces jeunes gens ne fassent pas bon ménage.

TATILLON.

Ah! les bons ménages! ils sont si rares!.... Allons voir les parents.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MADAME DESJARDINS, MADAME TATILLON, MADAME GERVAULT.

MADAME TATILLON, *amenant avec vivacité mesdames Gervault et Desjardins.*

Oui, mesdames, pour une affaire aussi importante, aussi pressée, aussi délicate, nous serons plus à notre aise dans cette auberge que chez l'une ou chez l'autre. Vos maris ni le mien ne viendront nous troubler, et les maris ont la rage de s'établir les maîtres dans toutes les affaires, tandis que les femmes, qui ont plus de justesse dans le coup d'œil, plus de promptitude dans l'esprit, feraient tout bien mieux, et plus vite. C'est une vérité convenue entre nous, n'est-il pas vrai?

MADAME GERVAULT.

Oui sans doute; mais enfin qu'avez-vous à nous dire sur nos enfants?

MADAME DESJARDINS.

Vous nous avez assuré que vous saviez la cause du chagrin de Charles et de Cécile?

MADAME GERVAULT.

Et après beaucoup de difficultés, vous vous êtes engagée à nous la révéler.

MADAME TATILLON.

C'est peut-être beaucoup moins important que nous ne l'imaginons ; mais enfin quand il s'agit du bonheur... rien n'est à négliger. Ecoutez-moi : vous aimez vos enfants ?

MADAME DESJARDINS.

Cela se demande-t-il ?

MADAME TATILLON.

Vous vous aimez toutes les deux ?

MADAME GERVAULT.

Sans doute.

MADAME TATILLON.

Eh bien, il est à craindre que vos enfants ne s'aiment pas.

MADAME GERVAULT.

Allons donc...

MADAME TATILLON.

Permettez : ils ont cru s'aimer, ils le croient peut-être encore ; mais ils ne s'aiment pas.

MADAME GERVAULT.

Et sur quoi le jugez-vous ?

MADAME TATILLON.

Sur une querelle très-vive, dont j'ai été témoin ici même.

MADAME DESJARDINS.

Quoi ! ce n'est que cela. Ils se raccommoderont.

MADAME TATILLON.

Permettez : la cause était légère ; mais il est échappé des mots durs, mortifiants, qu'on ne dit pas quand on aime, et qu'on n'oublie pas quand on les a entendus. D'abord la

petite a parlé des partis qu'on lui avait proposés, qu'elle avait refusés.

MADAME DESJARDINS.

Eh bien, c'est la vérité. Cécile est assez jolie pour que d'autres que Charles l'aient recherchée en mariage ; et madame Gervault le sait bien.

MADAME TATILLON.

Le jeune homme a riposté par quelques réflexions, sur la facilité qu'il avait eue de se faire un état brillant à Paris.

MADAME GERVAULT.

Il est certain qu'il n'a tenu qu'à lui ; par conséquent il n'a pas eu tort de le dire, n'est-ce pas, ma voisine ?

MADAME TATILLON.

Mais votre fille semblait avoir quelque regret d'avoir refusé tous ces partis qui se sont présentés.

MADAME GERVAULT.

Des regrets, dites-vous ? mais nous serions fâchés d'en donner à mademoiselle Desjardins.

MADAME TATILLON.

Vous entendez bien qu'alors votre fils a mis du dépit dans sa réponse.

MADAME DESJARDINS.

Du dépit ! Je ne voudrais pas que monsieur Charles épousât ma fille par dépit.

MADAME TATILLON.

Vous ne m'entendez pas ; du dépit contre elle, qu'il est possible de prendre pour de l'amour. Vous êtes vives toutes les deux au moins ! Voilà déjà que vous vous en-

flammez ! Moi j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous prévenir, parce qu'étant toutes les deux bonnes mères, bonnes amies, vous pourrez apaiser tout cela dès le principe. Vous comprenez bien que les choses étant si avancées, je suis loin de vous proposer de rompre.

MADAME GERVAULT.

Oui certainement les choses sont très-avancées.... Cependant si mademoiselle Cécile a des regrets, je n'en serai pas moins l'amie intime de madame Desjardins ; mais....

MADAME DESJARDINS.

Ecoutez donc, ma bonne amie : si monsieur Charles a quelque dépit de n'être pas avocat à Paris, je serais fâchée que son amour pour ma fille l'arrêtât dans son avenir.

MADAME TATILLON.

Eh mais, il ne s'agit pas de tout cela. Il s'agit tout simplement d'amener entre eux une explication bien franche et un raccommodement bien sincère, bien solide.

MADAME DESJARDINS.

A la bonne heure ; mais je ne m'en mêlerai pas. J'y serais trop gauche, car je trouve que ma fille a raison.

MADAME GERVAULT.

Moi je gâterais tout, car je suis persuadée que mon fils n'a pas tort. Comme il est prouvé que ce mariage était un sacrifice, que monsieur Gervault et moi faisions à son bonheur....

MADAME TATILLON.

Un sacrifice ! Le mot est un peu dur, madame Gervault.

MADAME DESJARDINS.

Je suis étonnée qu'il vous soit échappé, ma bonne amie.

MADAME GERVAULT.

Je vous demande pardon, ma bonne amie ; mais enfin le mot est juste. Avant l'arrivée de mon fils, bien certaine qu'il resterait à Paris, j'avais obtenu de monsieur Gervault que nous y ferions un petit voyage, et qui sait même si nous n'aurions pas fini par nous y fixer nous-mêmes.

MADAME DESJARDINS.

Avec les talents et la capacité de monsieur Gervault, je ne doute pas qu'il n'eût été bientôt un des cent treize notaires de Paris.

MADAME TATILLON.

Ah! madame Desjardins, vous prenez là un petit ton ironique qui ne vous convient pas.

MADAME GERVAULT.

Laissez, madame : ce ton-là ne peut m'offenser ; et la plaisanterie tombe d'elle-même, quand elle s'adresse à un homme comme monsieur Gervault. Que voulez-vous ? la voisine Desjardins, que j'aime de tout mon cœur, n'a pas été élevée dans un certain monde.

MADAME DESJARDINS.

Plaît-il, ma voisine ?... Je suis fâchée de vous le dire ; mais on ne se corrige pas. L'orgueil vous perdra. C'est ce que je répétais hier au soir à monsieur Thomas. Il n'a pas voulu me croire.

MADAME GERVAULT.

A monsieur Thomas ! vous parliez de moi ? Eh bien,

vous venez de dire une grande vérité. On ne se corrige pas. Je ne m'attendais pas qu'après tout ce qui s'est passé entre nous je dusse être encore la victime de vos bavardages.

MADAME DESJARDINS.

Écoutez donc ; on n'est pas parfait, ma voisine, et on se doit entre amis de s'avertir de ses défauts. Moi je parlais des vôtres à monsieur Thomas, espérant qu'il ne vous les laisserait pas ignorer. Ce n'est pas bavardage, c'est amitié.

MADAME GERVAULT.

Au surplus, cela ne doit point m'étonner. Voilà à quoi l'on s'expose quand on se lie avec de certaines gens.

MADAME DESJARDINS.

Comment ! avec de certaines gens ! il n'y a pas de vice de cœur chez vous ; mais il est impossible d'être plus fière, plus orgueilleuse, plus méprisante.

MADAME GERVAULT.

Mais pourquoi quand vous êtes si bonne au fond de l'âme, être si babillarde, si médisante ?

MADAME TATILLON.

Eh bien ! mesdames. Comment ! deux voisines ! deux amies ! quand vous ne devriez songer qu'à bien remettre ensemble vos enfants.

MADAME DESJARDINS.

Eh mon Dieu ! que nos enfants restent brouillés; c'est peut-être ce qui peut arriver de plus heureux pour eux et pour nous.

MADAME GERVAULT.

Voilà peut-être la meilleure parole que vous ayez dite, madame Desjardins.

MADAME DESJARDINS.

Alors, monsieur Gervault ira s'établir avec son fils à Paris; on le regrettera lui. C'est un brave homme; mais on aura de quoi se consoler.

MADAME GERVAULT.

Qu'entendez-vous par-là, s'il vous plaît?

MADAME TATILLON.

Eh! vraiment, c'est assez clair. Vous suivrez votre mari apparemment.

MADAME GERVAULT.

Non, madame. Je ne vous débarrasserai pas de ma présence. Je resterai dans le pays tout exprès pour vous braver.

MADAME DESJARDINS.

Comment! pour me braver! que voulez-vous dire?

MADAME TATILLON.

Il est certain qu'après un tel éclat vous aurez de la peine à marier mademoiselle Desjardins.

MADAME DESJARDINS.

C'est possible: mais j'aimerais mieux, je crois, qu'elle restât fille toute sa vie....

MADAME GERVAULT.

Que d'épouser mon fils. Vous entendez bien que je vous aime trop pour vous donner ce petit chagrin.

MADAME DESJARDINS.

Il n'y a qu'à décommander le repas, écrire à tous les parents, il est encore temps.

SCÈNE II.

MADAME DESJARDINS, DESJARDINS, MADAME TATILLON, MADAME GERVAULT.

DESJARDINS.

Vous voilà. Eh bien, où sont donc nos amoureux? ah! on se prépare, on accuse la lenteur du jour.

MADAME DESJARDINS.

Non, monsieur; ils sont chacun de leur côté à se bouder; ma fille avec raison, car elle n'est pas faite pour être humiliée, ni moi non plus. C'est pourquoi je vous déclare devant madame qu'il faut renoncer à ce mariage, que je retire mon consentement, et que si vous m'aimez, vous retirerez le vôtre.

DESJARDINS.

Plaît-il?

MADAME GERVAULT.

Et moi je vais faire la même déclaration à mon mari. Monsieur et madame, je suis bien votre très-humble servante.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

MESDAMES DESJARDINS, TATILLON; DESJARDINS.

DESJARDINS.

Eh mais, écoutez donc, madame Gervault. Un moment. Que diable signifie tout cela?

MADAME TATILLON.

Ce n'est rien du tout. Une petite querelle qui s'apaisera d'elle-même. Madame Gervault a été vraiment impertinente, votre femme un peu vive.

MADAME DESJARDINS.

Comment ! madame, vous m'accusez quand elle se permet de rabaisser notre famille. Enfin vous êtes alliée à cette famille; et je ne crois pas qu'on doive en rougir.

MADAME TATILLON.

Non certainement; on peut s'en glorifier au contraire, mais s'il fallait toujours être en querelle pour des mots, on ne vivrait pas. Tenez, monsieur Desjardins, faites entendre raison à votre femme, je vous laisse avec elle, je cours après madame Gervault, et je vous réponds que je vais si bien la prêcher qu'elle viendra elle-même vous avouer tous ses torts, car elle en a, oh! elle en a beaucoup. Attendez-moi, je reviens dans l'instant.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

MONSIEUR ET MADAME TATILLON.

DESJARDINS.

Oh çà, j'espère que tu vas me dire?

MADAME DESJARDINS.

D'abord votre fille a eu une scène affreuse avec monsieur Charles.

DESJARDINS.

Petites querelles d'amants, qui ne font que rendre l'amour plus vif.

MADAME DESJARDINS.

Madame Gervault m'a fait ici des reproches si humiliants ! elle a pris avec moi un ton de supériorité si insultant !

DESJARDINS.

Querelle de femmes, qui ne m'épouvante pas plus que celle des deux jeunes gens. Le voisin Gervault et moi nous sommes en bonne intelligence, et nous ne nous brouillerons pas ; voilà l'essentiel. Songe au bonheur de ta fille. Charles est un bon sujet, un bon garçon ; ils ne peuvent être heureux qu'ensemble....

MADAME DESJARDINS.

Eh ! vraiment, je l'ai cru jusqu'ici : je le crois bien encore.... mais cette madame Gervault m'a dit des choses si piquantes !

DESJARDINS.

Et sans doute tu n'es pas demeurée en reste avec elle? eh bien, vous voilà quittes.

SCÈNE V.

GERVAULT, MADAME DESJARDINS, DESJARDINS.

GERVAULT.

Qu'est-ce que c'est donc, voisine ? Je viens de rencontrer ma femme dans la rue, qui m'a dit qu'elle était brouillée avec vous; ma foi à ce mot-là il m'a pris un éclat de rire que je n'ai pas pu retenir.

DESJARDINS.

Ma foi, voisin, il a pensé m'en arriver autant quand ma femme m'a raconté tous ses griefs contre la tienne.

MADAME DESJARDINS.

Oui, riez, riez. C'est beaucoup plus sérieux que vous ne pensez. Vous êtes un brave et galant homme, vous, voisin, je le disais encore tout à l'heure; mais votre femme.... votre femme....

GERVAULT.

Eh bien! ma femme! ma femme est une bonne femme, qui vous aime de tout son cœur. Ne voulait-elle pas aussi me faire toutes ses doléances? Heureusement cette madame Tatillon, qui courait après elle, est venue lui parler raison. Et moi je viens tout exprès pour vous dire que je vous aime toujours tous les deux, que vous êtes des folles de vous disputer, que le repas aura lieu, que nous signerons le contrat de mariage, et que je vous retiens toujours pour la première contre-danse.

MADAME DESJARDINS.

Mais cependant, voisin, si votre femme s'obstine....

GERVAULT.

Eh bien, je m'obstinerai de mon côté, et une fois dans la vie on verra un homme qui aura plus de tête que sa femme.

DESJARDINS.

Va, va, ma bonne amie, trouver ta fille. Il faut que ce soit toi qui la raccommodes avec Charles; et Gervault et moi nous nous chargeons de réconcilier nos femmes, ou bien vous resterez fâchées si cela vous amuse; mais nous

n'en serons pas moins bons amis, et nos enfants n'en seront pas moins mari et femme.

MADAME DESJARDINS.

Eh ! mon Dieu ! tu sais bien que, loin que les querelles m'amusent, je les déteste. Je rends bien justice à la voisine; mais il est de ces choses qui vraiment mettent les gens hors d'eux-mêmes. Allons, je vais trouver ma fille; mais je vous préviens que pour que le raccommodement soit sincère, il faut que monsieur Charles reconnaisse ses torts, et que sa mère prenne l'engagement de ne plus être orgueilleuse à l'avenir.

(Elle sort.)

DESJARDINS.

C'est entendu, on fera tout ce que tu voudras; mais raccommode-toi avec la voisine.

SCÈNE VI.

GERVAULT, DESJARDINS.

GERVAULT.

Eh bien ! nos enfants se sont donc bien brouillés ?

DESJARDINS.

Je ne les ai pas vus, mais on dit qu'ils sont d'une colère.

GERVAULT.

Ces pauvres jeunes gens ! j'en ris, mais je les plains.

DESJARDINS.

Et nos femmes, qu'en dis-tu ?

GERVAULT.

Oh ! pour celles-là, je ne les plains pas; il paraît que les disputes sont nécessaires à leur santé.

DESJARDINS.

As-tu vu ce monsieur Tatillon ? il devait causer avec toi sur le contrat de mariage.

GERVAULT.

Non. Je l'attendais chez moi; il n'est pas venu, et je viens le chercher ici. J'ai apporté le projet d'acte.

DESJARDINS.

Il paraît fort instruit en matières de droit, ce monsieur Tatillon ?

GERVAULT.

Mais oui, il cause bien, et tu dois l'aimer; c'est un pêcheur intrépide, à ce qu'il paraît.

DESJARDINS.

Oui. Il m'a indiqué une manière de ligne de fond que je veux essayer dès demain.

GERVAULT.

Tu ne sais pas. Cette madame Lambert qui est venue me voir ne prétend-elle pas que ce monsieur Tatillon lui fait la cour ?

DESJARDINS.

Allons donc ! autre conte, un homme qui ne parle que de son amour pour sa femme !

GERVAULT.

C'est ce que j'ai dit. Tu sais qu'elle aime à rire, madame Lambert.

DESJARDINS.

C'est cela. Ma foi, je suis enchanté que ces braves gens se fixent dans le pays.

GERVAULT.

Or çà, en attendant notre homme, veux-tu que nous relisions notre contrat? Mais je l'entends, je crois.

SCÈNE VII.

GERVAULT, TATILLON, DESJARDINS.

TATILLON, *un arrosoir à la main.*

Ouf! je n'en puis plus! j'ai tiré plus de trente seaux d'eau. J'étais tout seul dans le jardin de monsieur Thomas. Je l'ai ma foi arrosé tout entier; oh! il en avait bon besoin. Eh bien! à quoi pensé-je donc? j'apporte l'arrosoir ici. C'est égal, je le descendrai.

GERVAULT.

Comment! vous l'avez arrosé! .... mais arroser en plein midi, cela ne vaut rien.

TATILLON.

Préjugé, erreur. Cela dépend des climats, et dans ce pays-ci, à midi, c'est la bonne heure. Je n'ai jamais pu le persuader à mon jardinier. Mille pardons. Vous m'avez attendu chez vous; mais quand on s'occupe.... d'ailleurs nous avons le temps. Dès qu'on est d'accord sur le fond, la forme est bien peu de chose. Parlons d'affaires.

GERVAULT.

La nôtre est bien simple, nous avions un procès pour un pré.

DESJARDINS.

Il nous ennuyait.

GERVAULT.

Nous transigeons.

DESJARDINS.

Nous marions nos enfants.

GERVAULT.

Et chacun d'eux apporte en dot ses droits, bien ou mal fondés, sur l'objet en litige.

DESJARDINS.

Et voilà tout.

TATILLON.

C'est fort bien. Vous ne voyez aujourd'hui entre vos deux familles que tendresse, amitié, bonne intelligence; espérons que cela durera, car je suis loin de penser, avec ma femme, que la petite querelle qui a eu lieu entre vos enfants soit sérieuse. Eh non. Plus on s'adore, plus on se pique, c'est reconnu. Mais enfin quand on fait un contrat de mariage, monsieur le notaire, vous devez le savoir, il faut penser à tout, aux divisions qui peuvent survenir entre les familles, entre les enfants, entre les époux, aux séparations de corps ou de biens, au divorce même : car enfin tout cela est possible et licite.

DESJARDINS.

Il n'y aura ni divorce, ni séparation.

GERVAULT.

Nos enfants s'aiment de tout leur cœur, et grâce au ciel ils ne sont intéressés ni l'un ni l'autre.

TATILLON.

Eh vraiment, c'est en affaires comme en politique; pour avoir la paix, il faut être prêt à la guerre. Pour ne pas avoir de procès, il faut les prévoir. Partons d'un principe. Il faut que l'objet de la discussion appartienne

à l'un des conjoints, afin que le survivant puisse exercer ses reprises sans renouveler les procès. Vous ne voulez plus plaider; il faut cependant que vous soyez jugés. Faisons un arbitrage, je serai votre arbitre, et vous en passerez par ma décision.

GERVAULT.

A la bonne heure.

DESJARDINS.

C'est convenu.

TATILLON.

En deux mots, l'historique du procès?

DESJARDINS.

J'avais tort.

GERVAULT.

Point du tout, c'est moi qui n'avais pas le sens commun.

TATILLON.

Le fait?

GERVAULT.

Le pré était à moi par la succession de mon oncle.

TATILLON.

Eh bien, il n'y a pas de contestation.

DESJARDINS.

Mais son oncle avait fait un testament par lequel il m'instituait légataire dudit pré.

TATILLON.

Par conséquent vos droits étant postérieurs anéantissaient les siens.

GERVAULT.

Mais le pré étant un propre, il est clair que par la cou-

tume (le Code n'était pas encore en vigueur), mon oncle n'avait pas le droit de le léguer.

TATILLON.

Ah! c'était un propre?

GERVAULT.

C'était un bon propre.

DESJARDINS.

Mais la question ayant déjà été jugée et plus d'un testament maintenu....

TATILLON.

Cela fait jurisprudence en votre faveur: et la jurisprudence a force de loi, c'est un axiome.

GERVAULT.

Oui; mais il y a eu d'autres jugements qui font aussi jurisprudence en ma faveur.

TATILLON.

Par conséquent voilà deux jurisprudences.

DESJARDINS.

Oui; mais on a appelé de ces jugements-là, et ils ont été cassés sur l'appel.

TATILLON.

Il faut dire infirmés; c'est le mot, en matière d'appel: ont-ils été infirmés?

GERVAULT.

Pas tous.

DESJARDINS.

Tous. Mon avocat me l'a dit.

GERVAULT.

Oh! ton avocat est un bavard.

DESJARDINS.

Un honnête homme.

GERVAULT.

Ah ! honnête !

DESJARDINS.

Mon ami.

GERVAULT.

Ma foi il n'y a pas de quoi t'en faire compliment.

TATILLON.

Fort bien ! vous voilà sur le ton plaisant.

DESJARDINS.

Il est fort instruit, mon avocat.

GERVAULT.

Oui, instruit ! demande à mon fils.

DESJARDINS.

Je m'en rapporterai à une jeune tête comme ton fils.

GERVAULT.

Il est avocat aussi lui.

DESJARDINS.

Sans cause. Parce qu'il a fait son droit....

GERVAULT.

C'est bien à un homme de commerce de prononcer sur les gens de barreau.

TATILLON.

Messieurs, vous allez trop loin.

GERVAULT.

Mais si tu méprises tant mon fils, pourquoi lui donnes-tu ta fille ?

DESJARDINS.

Ce n'est parbleu pas moi, c'est elle qui n'en veut pas d'autre.

TATILLON.

Messieurs, vous vous échauffez sur des incidents, et vous vous écartez de la question. Il s'agit de savoir à qui sera le pré.

GERVAULT.

Je tiens le pré. Il mériterait que je le gardasse.

DESJARDINS.

Si je m'en croyais, je plaiderais jusqu'à extinction pour lui apprendre à respecter les dernières volontés de son oncle.

TATILLON.

Messieurs, des mots durs ne sont pas des raisons.

GERVAULT.

Pourquoi traite-t-il si mal mon fils?

DESJARDINS.

Vous avez entendu comme il méprise le commerce.

TATILLON.

Messieurs, voulez-vous être aussi déraisonnables que vos enfants que vous condamniez tout à l'heure?

GERVAULT.

Ma foi si j'étais sûr que mon fils pût garder rancune à sa Cécile....

DESJARDINS.

Et moi si je croyais que le fils ne fût pas moins obstiné que le père....

GERVAULT.

C'est très-impertinent ce que vous me dites là.

TATILLON.

Ah! vous avez tort, monsieur Desjardins.

DESJARDINS.

Fort bien ! vous me donnez tort, monsieur, avant de m'entendre ; vous, notre arbitre ! cela ne se doit pas.

GERVAULT.

Vous voyez comme il prend les choses de travers.

TATILLON.

Vous avez tort dans vos réflexions, mais non pas dans la question à laquelle il faut en revenir ; car enfin le testament d'un oncle me paraît un titre bien légitime.

GERVAULT.

Ainsi donc c'est moi qui ai tort ?

TATILLON.

Je ne dis pas encore cela.

GERVAULT.

Continuez ; votre fille querelle mon fils, votre femme insulte la mienne, et monsieur, qui est votre parent, vous donne raison.

TATILLON.

Ah çà ! écoutez-donc, messieurs, ne me mêlez pas dans tous vos débats ; je n'aime pas le bruit, et monsieur me fait faire une réflexion. Vous m'avez prié d'être votre arbitre ?

DESJARDINS.

Point du tout ; c'est vous qui vous êtes offert.

TATILLON.

Eh bien, je me suis offert, soit ; mais je suis presque votre parent : je dois donc me récuser ; et je me récuse avec d'autant plus de plaisir que je commence à croire

que l'affaire ne sera pas très-facile à arranger. Vos femmes sont donc aussi en querelle ?

DESJARDINS

Parbleu ! madame Gervault qui se permet d'insulter madame Desjardins.

TATILLON.

Les amants qui se boudent, les mères qui se disputent, les pères qui sont sur le point de se quereller.... Savez-vous que voilà un mariage qui ne s'annonce pas d'une manière bien heureuse. Quant à moi, je n'ai qu'un mot à vous dire : le meilleur procès ne vaut rien. Je ne peux pas être votre arbitre ; prenez-en un autre.

DESJARDINS.

Je le veux bien.

GERVAULT.

Qui ?

TATILLON.

Monsieur Thomas, l'aubergiste.

DESJARDINS.

Monsieur Thomas, soit.

GERVAULT.

Vous le prenez ? je n'en veux pas.

TATILLON.

Eh bien, monsieur Granville.

GERVAULT.

Granville ; il est trop son ami : il fait des affaires avec sa maison.

DESJARDINS.

Oh ! je n'en voudrais pas non plus ; il est trop pacifique : il ne donnerait raison ni à l'un ni à l'autre.

TATILLON.

Mais si vous ne vous accordez pas sur le choix d'un arbitre, il faudra donc plaider.

DESJARDINS.

Eh bien, nous plaiderons.

GERVAULT.

Nous plaiderons.

TATILLON.

Comment, vous plaiderez! et en attendant vous marierez vos enfants?

GERVAULT.

Nos enfants? Non parbleu. Je vais recommander à mon fils d'avoir du caractère.

DESJARDINS.

Moi je laisserai faire ma femme; elle saura bien empêcher Cécile de penser à Charles.

TATILLON.

Eh quoi! les parents priés, le repas préparé, votre confrère qui va venir dresser le contrat! Vous êtes trop avancés, vous ne pouvez pas rompre. Ce serait un scandale, un ridicule.

GERVAULT.

Qui retombera sur lui. On le connaît.

DESJARDINS.

Vous en aurez votre bonne part.

TATILLON.

Voulez-vous m'en croire? Si vous tenez absolument à rompre le mariage arrêté, ce que je suis loin de vous conseiller cependant, sauvez au moins les apparences : laissez

venir votre monde ; tâchez d'être gais, ayez l'air bons amis, recommandez à vos femmes de dissimuler. Madame Tatillon et moi nous serons là pour vous seconder ; et ce soir vous ferez naître un prétexte pour différer, pour rompre même. Au moins vous aurez gagné du temps, vous aurez préparé les esprits, et cela vaudra beaucoup mieux.

GERVAULT.

Vous avez raison. Contenons-nous.

DESJARDINS.

Oui, si je le peux.

TATILLON.

Vous le pourrez : on peut tout ce qu'on veut, comme l'a dit certain auteur. Qui donc ?.... Et parbleu !.... chose.... Voltaire. Justement voici monsieur Thomas. Commencez.

GERVAULT.

Amis, jusqu'à ce soir.

SCÈNE VIII.

GERVAULT, TATILLON, THOMAS, DESJARDINS.

THOMAS.

Me voilà de retour. Ah ! c'est vous, voisins. Tant mieux. Eh bien ! voilà tous vos parents qui arrivent. Dans une heure vous pourrez vous mettre à table. Il s'agit de placer tout votre monde ; j'ai préparé des cartes pour les noms....

TATILLON.

Ah ! fort bien ! pour mettre sur les serviettes, comme à Paris.

GERVAULT.

Ma foi, monsieur Thomas, que tout le monde se place comme il voudra.... Moi je n'y entends rien.

DESJARDINS.

Ni moi non plus.

THOMAS.

Que signifie cet air froid et réservé? On dirait que vous êtes encore en querelle.

GERVAULT.

Nous? Ah! mon Dieu, non.

DESJARDINS.

Moi? me brouiller avec monsieur Gervault!

TATILLON.

Rassurez-vous, monsieur Thomas; ils sont tous deux de la meilleure intelligence.

DESJARDINS.

C'est vrai; pour ce que nous voulons faire, nous ne nous sommes jamais si bien entendus. Pardon. Je reviendrai; mettez-vous toujours à table sans moi. Sans adieu, voisins.

(Il sort.)

THOMAS.

Eh mais, écoutez donc, écoutez donc, monsieur Desjardins.

SCÈNE IX.

GERVAULT, TATILLON, THOMAS.

GERVAULT.

Oui! il le prend sur ce ton là. Ma foi....

TATILLON, *à Gervault.*

Chut. Vous allez tout faire deviner.

GERVAULT, *à Tatillon.*

C'est juste. Mais tenez, j'aime mieux sortir.... Pardon, voisin. Monsieur vous expliquera.... Je vous souhaite bien le bonjour....

(Il sort.)

THOMAS.

Eh mais, mon Dieu! qu'est-ce que tout cela signifie?

SCÈNE X.

TATILLON, THOMAS.

TATILLON.

Un malentendu, une bagatelle. J'apaiserai tout cela. Il y a de quoi perdre l'esprit; mais cela ne m'effraie pas. Mais dites-moi donc, voilà tous les parents qui arrivent. Je serais bien aise de les voir.

THOMAS.

Eh! monsieur, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Expliquez-moi, je vous en prie.....

TATILLON.

Ce n'est rien, vous dis-je, les amants se sont brouillés, les mères sont en querelle.

THOMAS.

Comment! ce n'est rien.

TATILLON.

Eh non! parce que les pères ont pris un excellent parti: je vous conterai le fait. Quant aux autres, ma femme s'en est chargée, et tenez, la voilà qui va vous en donner des nouvelles.

SCÈNE XI.

TATILLON, MADAME TATILLON, THOMAS.

THOMAS.

Eh bien, madame, les avez-vous raccommodées.

MADAME TATILLON.

Impossible; plus impossible que jamais; et comme j'étais avec madame Desjardins, son mari est rentré : ne le voilà-t-il pas décidé à plaider de nouveau!

THOMAS.

A plaider, dites-vous?

TATILLON.

Il ne fallait pas le dire. Je les avais fait convenir qu'ils en feraient un mystère jusqu'à ce soir.

MADAME TATILLON.

Eh mais, écoute donc, ils ne m'avaient pas dit cela.

TATILLON.

Monsieur Thomas est un homme prudent, qui ne nous compromettra pas.... Cela me fait mal à moi.

MADAME TATILLON.

Oui, c'est affligeant, d'honneur.

TATILLON.

Si vous saviez ce que j'ai fait pour les détourner de ce malheureux procès; jusqu'à m'offrir pour leur arbitre.

MADAME TATILLON.

Et moi donc, tout ce que j'ai dit aux deux femmes, ici même; mais elles ne sont pas assez au-dessus des faiblesses de leur sexe. Au surplus, elles m'ont priée toutes les deux

de vouloir bien faire les honneurs. Viens, mon ami, joindre la compagnie.

TATILLON.

C'est cela, et puis j'irai les trouver, et j'espère encore....

MADAME TATILLON.

C'est difficile, très-difficile; mais nous nous en chargeons.

(Elle sort avec son mari.)

SCÈNE XII.

THOMAS seul.

Je ne reviens pas de mon étonnement. A peine suis-je deux heures absent, et je retrouve tout le monde en querelle.

SCÈNE XIII.

THOMAS, MADAME LAMBERT.

THOMAS.

Ah ! c'est vous, madame Lambert; vous ne savez pas....

MADAME LAMBERT.

Eh! je ne le sais que trop... Mon Dieu! que j'étais fâchée que vous fussiez sorti! J'ai fait tout ce que j'ai pu pour les apaiser; mais impossible. Il semble que la tête ait tourné à tout le monde. Ce Granville, qui sait que je suis arrivée, et qui n'a pas encore paru de la journée! Apparemment qu'il se trouve bien auprès de la jolie aubergiste de la Magdeleine.

THOMAS.

Tenez, le voici.

MADAME LAMBERT.

C'est fort heureux.

SCÈNE XIV.

THOMAS, GRANVILLE, MADAME LAMBERT.

GRANVILLE.

J'ARRIVE tard. Mille pardons. J'ai eu tant d'affaires. Eh! bonjour, belle dame; ne me grondez pas : il n'y a qu'un quart d'heure que je sais votre arrivée.

MADAME LAMBERT.

Bonjour, monsieur; elle est vraiment jolie l'hôtesse de la Magdeleine. Elle a sans doute beaucoup d'esprit?

GRANVILLE.

Que voulez-vous dire?

THOMAS.

Eh! madame, vous aurez tout le temps de chercher dispute à Granville. Cela ne m'inquiète pas. Vous êtes raisonnables vous autres. Pardons des affaires de monsieur Gervault et de monsieur Desjardins.

GRANVILLE.

Oui, c'est ce qui doit nous occuper.... Tout le monde est dans la joie? les parents sont arrivés? le contrat est prêt?

THOMAS.

Oui, le contrat est prêt, mais on ne le signera pas.

GRANVILLE.

On ne le signera pas!

THOMAS.

Pendant mon absence ils se sont tous querellés, disputés ; mais qui donc a soufflé la discorde entre les deux familles ?

GRANVILLE.

Oh ! je sais qui.

THOMAS.

Vous le savez ?

GRANVILLE.

Et parbleu, c'est monsieur Tatillon.

THOMAS.

Vous croyez ?

GRANVILLE.

Et sa femme, j'en suis sûr. Vous n'avez pas voulu m'écouter tantôt quand j'ai voulu vous dire ce que c'était que ces gens-là, vous en voilà punis. Vous vous imaginez peut-être, comme ils vous l'ont dit, que ce sont eux qui quittent notre ville. Point du tout, c'est la ville qui les chasse. On leur a fermé toutes les portes. Tracassiers, brouillons, importants, importuns, ils ont précisément le même caractère ; aussi vivent-ils très-bien ensemble, s'entendent-ils à merveille, mais c'est pour fatiguer, tourmenter et brouiller tout ce qui les approche ; et non contents de se mêler mal à propos de ce qui touche autrui, dans ce qui les regarde eux-mêmes, chacun a pris les fonctions de l'autre. C'est la femme qui passe les baux, signe les quittances et place l'argent ; c'est le mari qui compte le linge et ordonne le dîner. La femme fait les affaires, le mari fait le ménage. Avec les meilleures intentions du monde, ils ont brouillé les amis, les amants, et moi qui avais eu la pré-

caution de ne pas loger avec eux, ils ont su m'atteindre. C'est monsieur Tatillon, ou sa femme, qui vous aura dit que je courtisais la jolie hôtesse de la Magdeleine, n'est-ce pas? je l'aurais parié. Vous avez été bien heureux d'être obligé de sortir toute la matinée, monsieur Thomas; qui sait même si pendant votre absence ils ne vous auront pas joué quelque tour de leur façon?

THOMAS.

En vérité. Ah çà, écoutez donc, il est temps de nous en mêler, et de mettre ordre à tous ces jeux de leur esprit qui amènent aux uns de petits chagrins, aux autres de grands malheurs. Les démêlés entre vous et madame, bagatelle qui est déjà oubliée; mais le mariage du jeune Gervault et de la petite Desjardins! mais la bonne intelligence entre nos amis! c'est plus sérieux.

MADAME LAMBERT.

Le jeune homme est si intéressant!

GRANVILLE.

La jeune personne est si gentille!

THOMAS.

Eh bien, tâchons d'abord d'amuser et de distraire la société, surtout de trouver un prétexte pour expliquer l'absence des mariés, et des pères et mères. Cela n'est pas bien difficile. Les repas de noce sont comme les baptêmes. Un retard d'une heure est presque obligé. Ensuite nous irons trouver les gens en querelle.

GRANVILLE.

Moi je réponds de Gervault et de Desjardins.

MADAME LAMBERT.

Moi, de leurs femmes.

THOMAS.

Moi, de leurs enfants. Mais dites-moi donc, monsieur et madame Tatillon, qui mettent si bien le monde en querelle, ne se querellent-ils jamais ensemble ?

GRANVILLE.

Eh ! mon Dieu ! très-souvent. Ils commencent ; mais ils sont bien vite interrompus et raccommodés par des querelles qu'ils entretiennent, ou qu'ils suscitent entre les autres.

THOMAS.

A merveille. Vous le savez, je n'aime pas à me mêler des affaires d'autrui ; mais quand il s'agit de rendre service, et à des amis encore, sans me vanter je suis aussi actif, aussi tracassier que monsieur et madame Tatillon.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

CÉCILE, THOMAS, CHARLES.

THOMAS.

Voulez-vous bien venir avec moi tous les deux. N'avez-vous pas de honte ? n'êtes-vous pas de véritables enfants? ne mériteriez-vous pas?... Allons, vite, qu'on se demande pardon de ses torts.

CÉCILE.

Qui ? moi, monsieur Thomas, demander pardon quand j'ai raison !

CHARLES.

Il est trop tard à présent.

THOMAS.

Non, il n'est point trop tard. Non, vous n'avez pas raison.

CÉCILE.

Si vous saviez...

THOMAS.

Je sais tout, je devine tout. Je devine surtout que vous vous aimez. Ainsi donc...

SCÈNE II.

CÉCILE, THOMAS, TATILLON, CHARLES.

TATILLON.

Ainsi donc, on se boude toujours, n'est-ce pas? laissez-moi faire, je les aurai bientôt réconciliés.

THOMAS.

Oh! je n'en doute pas. (*A part.*) Que le diable l'emporte!

TATILLON.

Vous saurez donc, monsieur Thomas...

THOMAS.

C'est inutile, et tenez, entre nous, la querelle de ces jeunes gens.... Misère, bagatelle, indigne de vos grands talents. Celle de leurs parents est bien plus importante.

TATILLON.

Il est vrai; cependant....

THOMAS.

Celle des deux mères surtout... Quand l'amour-propre est attaqué chez les femmes d'un certain âge... C'est là ce qui peut vous faire honneur et ce que je n'oserais peut-être pas entreprendre; mais vous....

TATILLON.

Il est certain...

THOMAS.

En un mot, chargez-vous des mères, je me charge des enfants.

TATILLON.

A la bonne heure ; mais vous ne direz pas à ces jeunes gens....

THOMAS.

Je leur dirai tout ce qu'il faut leur dire.

TATILLON.

Vous le voulez? soit, et j'espère... Faites-leur bien sentir... Je cours chez les mamans.

THOMAS.

Bon ! nous en voilà délivrés !

SCÈNE III.

CÉCILE, THOMAS, CHARLES.

CÉCILE.

Il est parti; mais c'est égal. Je vais raconter à monsieur Thomas...

CHARLES.

Oui, qu'il nous juge sur votre propre récit.

THOMAS.

Pourquoi m'apprendre ce que vous devez oublier vous-mêmes ? Je ne veux rien entendre que vous ne soyez d'accord.

CHARLES.

Eh mais, monsieur Thomas, vous nous pressez !

CÉCILE.

Laissez-moi, du moins, le temps d'oublier ma colère.

THOMAS.

Point de réflexions, point de faux orgueil.

SCÈNE IV.

CÉCILE, THOMAS, MADAME TATILLON, CHARLES.

MADAME TATILLON.

Ah ! vous voilà, je vous cherchais.

THOMAS, *à part.*

Allons, voilà la femme à présent.

MADAME TATILLON.

Eh bien, entend-on raison, se raccommode-t-on ?

THOMAS.

Oui, oui, madame. On est réconcilié.

CHARLES.

Réconcilié, dites-vous?

THOMAS.

Voulez-vous me démentir?

CÉCILE.

Vous démentir!... Non.... Mais...

MADAME TATILLON.

A merveille, mais est-ce bien sincère, bien solide ?

THOMAS, *à part.*

Si je la laisse faire, elle va les brouiller de nouveau.

MADAME TATILLON.

C'est qu'il faut bien prendre garde...

THOMAS.

Vous avez raison ; il faut prendre garde à tout : c'est pourquoi laissez-moi avec ces jeunes gens, j'ai envoyé votre mari à madame Gervault et à madame Desjardins.

Mais ce qu'il y a de plus difficile, c'est d'apaiser les pères. Un procès, l'entêtement de la vieillesse, point d'autre passion qu'une ancienne rancune. C'est à vous qu'est réservé ce chef-d'œuvre de négociation.

MADAME TATILLON.

J'entends parfaitement bien; mais nous aurons le temps.

THOMAS.

Eh! point du tout, voyez monsieur Gervault, monsieur Desjardins. Comme on dit que c'est votre mari qui le premier a remis sur le tapis ce malheureux procès, et qu'il est à craindre qu'il ne s'entende pas beaucoup en procès....

MADAME TATILLON.

Voyez un peu, mon mari fait des bévues et il faut que ce soit moi qui les répare. Attendez-moi, je ne tarderai pas.

(Elle sort.)

THOMAS.

A merveille, voilà le mari et la femme bien occupés.

SCÈNE V.

CÉCILE, THOMAS, CHARLES.

CHARLES.

Eh! mais en supposant, comme vous le dites, que nous soyons réconciliés, en serions-nous plus heureux?

CÉCILE.

Quand je pardonnerais à Charles (ce que je ne ferai pas), nos parents ne sont-ils pas toujours en querelle?

CHARLES.

Oh! pour la querelle de nos parents, il est certain que mon père a eu tort avec monsieur Desjardins.

CÉCILE.

Tout cela vient de ma mère. Si elle n'avait pas irrité madame Gervault....

THOMAS.

Tout cela vient de vous. Si vous n'aviez pas fait la sottise de vous brouiller les premiers....

CHARLES.

C'est possible: mais aussi pourquoi mademoiselle....

THOMAS.

Oui, vous voulez encore quereller? ma foi, tant pis pour vous; moi, je suis bien bon de me donner tant de peine, de perdre mon temps pour des choses qui ne me regardent pas. Querellez-vous, boudez-vous, disputez-vous, je ne m'en mêle plus. (*A part.*) Pauvres jeunes gens, ils ont eu besoin de monsieur Tatillon pour se brouiller; mais ils n'ont pas besoin de moi pour se réconcilier.

(Il va pour sortir.)

CÉCILE.

Eh mais, écoutez donc, monsieur Thomas, comment voulez-vous que nous nous raccommodions si vous nous abandonnez.

CHARLES.

Enseignez-nous au moins les moyens de rendre nos parents bons amis.

CÉCILE.

Car enfin il n'est pas nécessaire qu'ils se détestent parce que nous ne nous aimons plus.

THOMAS.

Oui dà! Eh bien, à votre prière je veux bien encore essayer. Tenez, voilà déjà madame Lambert qui nous amène madame Gervault et madame Desjardins. C'est madame Desjardins qui est la plus irritée, laissez-moi faire et ne me démentez pas.

SCÈNE VI.

CÉCILE, MADAME DESJARDINS, THOMAS, MESDAMES GERVAULT, LAMBERT, CHARLES.

MADAME LAMBERT, *arrivant, aux deux femmes.*

Non, mesdames, je n'écouterai rien de ce que chacune veut me dire en secret qu'en présence de l'autre, en présence de vos enfants que voici, et de monsieur Thomas pour qui vous avez toutes deux estime et amitié.

MADAME DESJARDINS.

Encore ici, mademoiselle!

MADAME GERVAULT.

Mon fils avec mademoiselle Desjardins!

THOMAS.

Eh! madame Gervault, de grâce, point d'emportement. Si vous n'êtes plus l'amie de madame Desjardins, du moins respectez son malheur.

MADAME GERVAULT.

Comment! son malheur?

MADAME DESJARDINS.

Mon malheur!

THOMAS.

Est-ce que par hasard vous ne sauriez pas....

MADAME DESJARDINS.

Eh! mon Dieu, non, je ne sais rien.

MADAME GERVAULT.

Elle ne sait rien. J'ai vu chez elle beaucoup de colère, mais point de chagrin.

CHARLES, *à part.*

Que dit-il là?

THOMAS.

En vérité! oh bien, la poste de demain vous apportera sans doute la nouvelle.

MADAME DESJARDINS.

Et quelle nouvelle donc?

MADAME GERVAULT.

Expliquez-vous. Ne voyez vous pas que vous la faites mourir d'inquiétude?

THOMAS.

Il est clair que j'ai eu tort de parler; mais enfin puisque le mot m'est échappé, il vaut mieux qu'elle soit instruite par moi.... Le commerce est sujet à de grands accidents.

MADAME GERVAULT.

Eh! grand Dieu! que lui est-il donc arrivé à la pauvre femme?

THOMAS, *à madame Desjardins.*

N'avez-vous pas à Paris un correspondant nommé Dormeuil ou Dorneuil?

MADAME DESJARDINS.

Dorneuil.

MADAME GERVAULT.

Eh oui, Dorneuil. Mon mari le connaît· Un honnête homme.

THOMAS.

C'est cela même. Il a fait banqueroute.

MADAME DESJARDINS.

Ah! ciel!

MADAME GERVAULT.

Et comment avez-vous appris cela, monsieur Thomas?

THOMAS.

Comment.... C'est ce monsieur Tatillon qui connaît tout le monde et qui a reçu une lettre....

MADAME DESJARDINS.

Ah! ma pauvre fille, te voilà ruinée.

MADAME GERVAULT.

Ruiné! ah! Ma bonne voisine, vous entendez bien qu'il n'est plus question de toutes nos petites querelles. Pardonnez-moi tous mes torts.

MADAME DESJARDINS.

Et vous même, ma voisine, pardonnez-moi les miens; je reconnais bien votre cœur: mais quel terrible événement!

MADAME GERVAULT.

Songez qu'il vous reste des amis: mon mari, mon fils et moi; n'est-ce pas Charles?

CHARLES.

Oui sans doute, ma mère.

MADAME LAMBERT, *à Thomas.*

Ah çà, c'est un conte que vous leur faites là?

THOMAS.

Non vraiment ce n'est pas un conte.

MADAME LAMBERT.

Eh mais, écoutez-donc, c'est que ce monsieur Dorneuil est aussi mon correspondant.

SCÈNE VII.

CÉCILE, MADAME DESJARDINS, THOMAS, MESDAMES GERVAULT, LAMBERT; CHARLES, TATILLON.

TATILLON.

Ah! les voilà. J'ai tant couru. Je ne m'étonne pas si je n'ai pas trouvé ces dames chez elles. Madame Lambert aussi! Enchanté.... essoufflé.

THOMAS.

Allons, encore monsieur Tatillon!

MADAME GERVAULT.

Ah! monsieur, dites-nous; cette lettre est-elle bien authentique? vient-elle d'une personne sûre?

TATILLON.

Quelle lettre?

MADAME DESJARDINS.

Eh oui, la lettre qui nous annonce que monsieur Dorneuil a fait banqueroute.

TATILLON.

Je n'ai pas reçu de lettre, je ne connais pas monsieur Dorneuil.

MADAME LAMBERT.

Ah! je respire.

MADAME DESJARDINS.

Comment! que dites-vous!

TATILLON.

C'est un conte qu'on vous aura fait. Parlons d'affaires plus importantes, il ne s'agit que de s'entendre. Il est certain que monsieur Desjardins est un entêté, monsieur Gervault un chicaneur; que le jeune homme est susceptible, la jeune personne exigeante....

THOMAS.

Comment, monsieur!

TATILLON.

Eh! laissez donc, laissez donc. C'est pour amener la réconciliation.

THOMAS.

Un joli moyen! (*A madame Lambert.*) Tâchez de l'éloigner.

MADAME LAMBERT.

(*A Thomas.*) Vous avez raison. (*Haut.*) Ce qu'il y a de plus important pour monsieur, c'est de me raccommoder avec Granville; car c'est lui qui nous a brouillés. Monsieur Granville n'est-il pas là-dedans.... J'exige de monsieur qu'il vienne sur-le-champ démentir les propos qu'il a tenus.

TATILLON.

Je n'ai pas tenu de propos.... mais c'est égal, je vais avec vous.... Au fait, monsieur Thomas suffira pour vous convaincre.... Elle est aimable cette madame Lam-

bert.... C'est votre affaire d'ailleurs.... (*A Thomas.*) N'allez pas dire à ma femme que je trouve madame Lambert aimable.

THOMAS.

Non, non, soyez tranquille.

MADAME LAMBERT.

Venez, monsieur, venez.

TATILLON.

De tout mon cœur, madame.

(Il sort avec madame Lambert.)

SCÈNE VIII.

CÉCILE, MADAME DESJARDINS, THOMAS, MADAME GERVAULT, CHARLES.

MADAME GERVAULT.

Eh mais, monsieur Thomas, expliquez-nous donc....

MADAME DESJARDINS.

En vérité je ne conçois pas....

CÉCILE.

Eh quoi, ma mère, ne voyez vous pas que tout ceci n'était qu'une feinte de monsieur Thomas?

CHARLES.

Qui voulait vous prouver à toutes deux que, malgré votre querelle, vous êtes encore meilleures amies que vous ne pensez.

CÉCILE.

Vous avez vu quel intérêt madame Gervault a pris à la fausse nouvelle de votre malheur.

CHARLES.

Vous avez vu comme, au milieu de son chagrin, madame Desjardins a été sensible à votre amitié.

MADAME DESJARDINS.

Est-il possible?

MADAME GERVAULT.

J'en suis tout interdite.

THOMAS.

Monsieur Dorneuil n'a pas manqué; monsieur Tatillon n'a pas reçu de lettre; en faveur de votre raccommodement, monsieur Dorneuil me pardonnera d'avoir supposé un moment sa faillite; en faveur de votre amitié bien réelle, de vos excellentes qualités, soyez mutuellement indulgentes, passez-vous mutuellement quelques légers défauts et aidez-moi à rendre vos maris aussi raisonnables que vous et vos enfants. Justement voilà monsieur Granville qui nous amène monsieur Desjardins.

SCÈNE IX.

CÉCILE, MADAME DESJARDINS, DESJARDINS, GRANVILLE, THOMAS, MADAME GERVAULT, CHARLES.

GRANVILLE.

Venez, monsieur Desjardins. Monsieur Thomas a quelque chose à vous dire. En voila déjà un, je vous le livre, et je cours chercher l'autre.

(Il sort.)

SCÈNE X.

CÉCILE, MADAME DESJARDINS, DESJARDINS, THOMAS, MADAME GERVAULT, CHARLES.

DESJARDINS.

Tous vos discours, toutes vos représentations sont inutiles; Gervault veut plaider; eh bien, nous plaiderons.

THOMAS.

Eh! que diable, voisin, avez-vous oublié combien le papier timbré est cher!

DESJARDINS.

C'est égal.

THOMAS.

A la bonne heure, mais votre fille qui a pardonné à Charles!

DESJARDINS.

Je te croyais un peu plus de caractère, Cécile.

THOMAS.

Votre femme qui s'est réconciliée avec madame Gervault!

DESJARDINS.

Ma femme est une folle.

THOMAS.

Madame Gervault qui convient qu'il y a bien des torts de son côté!

DESJARDINS.

C'est impossible.

MADAME GERVAULT.

Je vous demande pardon, mon voisin, c'est très-possible.

MADAME DESJARDINS.

Et je suis bien forcée de convenir que j'ai été beaucoup trop vive.

DESJARDINS.

A merveille, vous voilà tous ligués contre moi.

THOMAS.

Eh bien, liguez-vous à votre tour avec nous contre Gervault. Je l'entends.

SCÈNE XI.

CÉCILE, MADAME DESJARDINS, DESJARDINS, THOMAS, GRANVILLE, GERVAULT, MADAME GERVAULT, CHARLES.

GRANVILLE.

Allons, monsieur Gervault, vous qui êtes d'un caractère doux, d'un esprit sensé, cela doit vous coûter de garder rancune aux gens. Embrassez monsieur Desjardins.

GERVAULT.

Moi! l'embrasser!

THOMAS, *à Gervault.*

Ma foi, voisin, si vous avez tant envie de disputer, vous disputerez tout seul; car votre femme, votre fils et Desjardins sont de la meilleure intelligence.

DESJARDINS.

Un moment donc. Vous me faites aller un peu vite; il s'en faut que je sois décidé....

THOMAS.

Non, vous ne l'êtes pas? Eh bien, soit: plaidez, dé-

testez-vous bien cordialement; mais mariez vos enfants, ils s'aiment; vos femmes le désirent, vous voulez leur bonheur....

GERVAULT.

Sans doute.

DESJARDINS.

C'est vrai.

THOMAS.

Et quand vous devriez rompre même, après avoir signé le contrat, aujourd'hui au moins, comme vous en étiez convenus en présence de vos parents, des étrangers, de monsieur et madame Tatillon surtout, ne donnez pas une mauvaise opinion de votre caractère: feignez d'être de bonne intelligence, embrassez-vous s'il le faut.

CHARLES.

Ah! oui, mon père, je vous en prie.

CÉCILE.

Mon père, si mon bonheur vous est cher....

GERVAULT.

Soit: mais que sa femme et lui se modèrent, ou je ne réponds de rien.

SCÈNE XII.

CÉCILE, MADAME DESJARDINS, DESJARDINS, THOMAS, GRANVILLE, GERVAULT, MADAME GERVAULT, CHARLES, MADAME TATILLON.

MADAME TATILLON.

Ah! vous voilà tous rassemblés. C'est fort heureux! Dieu merci, on se donne assez de mal pour les autres; et voilà assez de fois que je fais le voyage de chez l'un

chez l'autre, et de chez tous deux chez monsieur Thomas. (*A Thomas.*) Eh bien, réussissez-vous? ces bonnes gens s'apaisent-ils?

THOMAS.

Oui, madame, tout est fini. (*Bas à Desjardins.*) Dites comme moi. Voilà le moment.

GRANVILLE.

Oui, madame; et vous allez voir Gervault et Desjardins s'embrasser devant vous. (*Bas à Gervault.*) Songez qu'il est de la dernière importance devant cette femme...

MADAME GERVAULT, *à son mari.*

Allons, mon ami, ne fais pas mentir monsieur Granville.

GERVAULT, *bas à sa femme, en faisant quelques pas vers Desjardins.*

C'est par politique au moins.

MADAME DESJARDINS, *bas à son mari.*

Vous voyez qu'il fait les premiers pas, monsieur Desjardins. Vous ne resterez pas en arrière.

DESJARDINS, *à sa femme.*

Non, mais pas plus sincère que lui, je t'en réponds.

(*Ils s'embrassent.*)

THOMAS.

Là, voilà ce que c'est.

GERVAULT, *à sa femme.*

Eh bien... qu'est-ce? il m'a embrassé de bon cœur, je crois.

DESJARDINS, *à sa femme.*

Il s'est attendri, je crois. (*)

MADAME TATILLON.

C'est touchant, très-touchant. Or çà, maintenant expliquez-moi à qui demeure le pré en définitif.

DESJARDINS.

A qui? ma foi, je n'en sais rien.

GERVAULT.

Ni moi non plus.

MADAME TATILLON.

C'est pourtant ce qu'il est fort essentiel de savoir, car enfin....

THOMAS.

Permettez. Ils ont tout le temps de parler de leurs affaires. J'ai quelque chose, moi, à vous dire, madame, qui vous regarde personnellement.

MADAME TATILLON.

Eh quoi donc?

THOMAS.

Cette madame Lambert qui loge chez moi, elle est fort jolie.

MADAME TATILLON.

Oh! figure de fantaisie.

THOMAS.

Justement, on prétend que votre mari a une fantaisie pour elle.

(*) Ceci m'est arrivé. Je croyais avoir à me plaindre d'un ancien ami, et je lui en voulais bien cordialement. On nous persuada qu'il fallait avoir l'air de nous réconcilier. En feignant de nous embrasser, nous nous trouvâmes entraînés à nous embrasser de si bonne foi que, de ce moment, toute querelle fut oubliée.

MADAME TATILLON.

Allons donc!

THOMAS.

Demandez à ces dames si votre mari ne l'a pas trouvée fort aimable, s'il n'est pas dans ce moment auprès d'elle et s'il ne nous a pas recommandé de ne pas vous le dire.

MADAME TATILLON.

Ah, mon Dieu! je vous suis bien obligée, monsieur Thomas. Je m'étais déjà doutée de la chose, à quelques mots qui lui sont échappés. Oh! le monstre! Mille pardons, messieurs et mesdames, de ne pouvoir m'occuper de vos intérêts; mais quand il s'agit des miens.... Ah! perfide Tatillon!

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

CÉCILE, MADAME DESJARDINS, DESJARDINS, THOMAS, GRANVILLE, GERVAULT, MADAME GERVAULT, CHARLES.

GERVAULT.

Quel diable de conte lui faites-vous là?

THOMAS.

Vous saurez pourquoi. Revenons à vous. Je vous fais mon compliment. A voir la manière franche dont vous vous êtes embrassés, on eût juré que c'était sincère.

DESJARDINS.

Eh mais, si je ne me trompe, Gervault m'a sincèrement serré dans ses bras.

GERVAULT.

Et comment faire autrement quand je te vois sur le point de pleurer.

THOMAS.

Et moi, je l'avais prévu. Quelque violente que soit leur colère, deux amis de vingt ans ne peuvent pas impunément feindre de s'embrasser... Deux braves et honnêtes gens comme vous ne peuvent pas se donner, comme on dit, un baiser de Judas. Allons, mes voisins, un bon et véritable raccommodement. C'est ce qu'il nous faut.

GERVAULT.

Et vraiment je ferais volontiers ce que vous me conseillez tous, sans une inquiétude qui me reste.

THOMAS.

Laquelle?

GERVAULT.

Qui nous répond que demain nos querelles ne recommenceront pas?

DESJARDINS.

En effet : c'est de bon cœur qu'il y a quinze jours nous nous étions raccommodés.

MADAME DESJARDINS.

Et cependant, un rien, une bagatelle a suffi pour nous brouiller de nouveau.

GRANVILLE.

J'ai un moyen infaillible pour empêcher entre vous toutes querelles à venir. Convenons d'un fait. C'est ce monsieur Tatillon et sa femme qui vous ont brouillés tous?

CHARLES.

En effet, c'est lui d'abord, et sa femme ensuite qui m'a fait me fâcher contre Cécile.

MADAME DESJARDINS.

C'est la femme qui, en nous racontant les querelles de nos enfants, m'a animée contre la voisine.

GERVAULT.

C'est le mari qui, en voulant s'établir notre arbitre, nous a mis de nouveau dans la tête de plaider.

GRANVILLE.

Chassez-moi d'ici ce couple turbulent, si adroit à brouiller, sans le vouloir, et si maladroit quand il veut réconcilier, et je vous garantis pour toujours en bonne intelligence.

GERVAULT, *tendant la main à Desjardins.*

Il a raison. Touche là, Desjardins.

MADAME DESJARDINS, *embrassant madame Gervault.*

Embrassez-moi, ma voisine.

CHARLES, *à Cécile, et lui baisant la main.*

Ah! Cécile.

SCÈNE XIV.

CÉCILE, MADAME DESJARDINS, DESJARDINS, THOMAS, GRANVILLE, GERVAULT, MADAME GERVAULT, CHARLES, MADAME LAMBERT.

MADAME LAMBERT.

A merveille, on est d'accord ici; oh bien, il n'en est pas de même là dedans; on se querelle, Dieu merci, et tout de bon.

THOMAS.

Et qui donc?

MADAME LAMBERT.

Monsieur et madame Tatillon.

GRANVILLE.

En vérité !

MADAME LAMBERT.

Monsieur Tatillon est galant : je m'en étais déjà aperçue, mais je ne savais pas que madame Tatillon fût jalouse ; et tenez, les entendez-vous.

SCÈNE XV.

CÉCILE, MADAME DESJARDINS, DESJARDINS, THOMAS, GRANVILLE, GERVAULT, MADAME GERVAULT, CHARLES, MADAME LAMBERT, TATILLON, MADAME TATILLON.

TATILLON, *en entrant.*

En vérité, madame, pour me faire une scène aussi affreuse et aussi injuste....

MADAME TATILLON.

En vérité, monsieur, il faudrait être douée d'une patience plus qu'humaine.

TATILLON.

Taisez-vous donc, madame. Ne voyez-vous pas madame Lambert ? Songez que c'est elle que vous insultez.

MADAME TATILLON.

Je respecte beaucoup madame. Mais vous, monsieur, vous devriez vous souvenir un peu plus des devoirs de l'hymen et de l'amitié, et songer que votre extravagance outrage à la fois, moi qui suis votre femme, et monsieur Granville qui est votre ami.

TATILLON.

Eh! mon Dieu, madame, vous prenez bien vivement la défense de monsieur Granville, que d'ailleurs j'estime infiniment. Savez-vous que, si j'étais jaloux, il ne tiendrait qu'à moi, d'après certains propos qui me sont revenus, de penser bien des choses.

MADAME TATILLON.

Quels sont ces propos qui vous sont revenus? quelles sont ces choses que vous penseriez? voilà bien ce qui prouve que vous n'êtes, comme tout le monde le dit, qu'un brouillon, qu'un tracassier.

TATILLON.

C'est vous, madame, qui voyez des choses qui ne sont pas, qui vous mêlez de tout, hors de ce qui vous regarde.

THOMAS.

Là; voilà qui est bien. Cette querelle ne fait de mal à personne. Tâchez de continuer comme vous commencez; et puisque le ciel vous a doués tous les deux d'un esprit remuant, quand les accès vous en prendront, au lieu de vous entendre pour tourmenter les autres, vous, monsieur, exercez votre caractère sur madame; vous, madame, satisfaites votre humeur aux dépens de monsieur: disputez-vous bien ensemble, et laissez en repos votre prochain.

GRANVILLE.

Et voulez-vous que je vous donne un conseil? vous avez quitté notre petite ville; vous vouliez vous fixer dans ce bourg: ce n'est pas cela. Pour la tranquillité de ces bonnes gens et pour votre gloire, allez à Paris.

THOMAS.

Ah! oui, monsieur. En province les tracasseries sont cruelles pour ceux qui en sont l'objet. Tout le monde se connaît; chaque mot porte coup; d'ailleurs point de variété: c'est la même vie, ce sont les mêmes habitudes.

GRANVILLE.

A Paris, on ne se connaît pas: on est isolé au milieu de la foule, une nouvelle mode fait oublier une banqueroute, une pièce nouvelle console de tous les malheurs; les cabales, les sociétés littéraires, les anecdotes du jour; quel vaste champ pour vous, sans danger pour autrui!

TATILLON.

Il y a un peu d'épigramme dans ce que vous dites.

MADAME TATILLON.

Mais il y a de la vérité.

TATILLON.

Ainsi donc, jaloux d'être témoin de votre bonheur, nous dînons avec vous aujourd'hui, et demain nous nous mettons en route pour Paris.

THOMAS.

C'est très-aimable de votre part. Allons nous mettre à table.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

L'ACTE
DE NAISSANCE,
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois le 2 octobre 1804.

PRÉFACE.

C'est bien peu de chose. J'attaque un ridicule bien usé au théâtre, bien excusable chez nos dames : il est si cruel de vieillir ! C'est un proverbe plutôt qu'une comédie ; mais cette petite pièce me paraît assez bien conduite. Je ne crois pas m'y montrer trop sévère pour les femmes de quarante ans et au-delà. Le rôle de Louise a, je crois, de la grâce et de l'ingénuité, sans recherche et sans afféterie. Mon jeune notaire est un personnage un peu pâle ; mais mon vieux procureur me semble original et comique. Il y a quelques mots heureux. La pièce a toujours été vue avec plaisir.

C'est une anecdote qui m'en a fourni le sujet ; mais j'ai cru devoir changer quelque chose au dénoûment. Suivant l'anecdote, la dame aima mieux perdre son procès que de produire son acte de naissance.

PERSONNAGES.

MONSIEUR DUBOULOIR.
MONSIEUR CLAIRVILLE.
MADAME DE ROSEMONT.
LOUISE, sa fille.
ANDRÉ, valet de Clairville.

La scène est à Paris, chez madame de Rosemont.



L'ACTE
DE NAISSANCE.

Le théâtre représente un salon ; une fenêtre sur un côté.

SCÈNE I.

MADAME DE ROSEMONT *seule.*

(Elle regarde à travers les rideaux de la croisée.)

Le voilà ; quelle tournure aimable et décente ! il est avec des clients. Un vieillard, un jeune homme, une jeune personne. C'est peut-être un contrat de mariage qu'il achève. Ah ! Clairville, quand songerez-vous au vôtre ?

SCÈNE II.

MADAME DE ROSEMONT, LOUISE.

LOUISE, *apercevant sa mère.*

Ah ! mon Dieu, ma mère ! et à la fenêtre encore ! comme c'est contrariant !

MADAME DE ROSEMONT.

Ah ! mon Dieu, il m'a vue, je crois, à travers les carreaux.

(Elle ferme les rideaux et va précipitamment à l'autre côté du théâtre.)

LOUISE.

Bon ! elle s'éloigne.

(Elle va à son tour à la fenêtre et regarde.)

MADAME DE ROSEMONT.

En vérité, j'en suis toute tremblante et toute pâle. (*Elle se regarde dans une glace.*) Comme je suis coiffée aujourd'hui!

(Elle arrange sa coiffure.)

LOUISE.

Il est là, il m'a reconnue, prenons bien garde.

(Elle regarde à travers les rideaux, et se détourne pour voir si sa mère ne l'aperçoit pas.)

MADAME DE ROSEMONT, *toujours à la glace.*

Enfin je ne me suis pas trompée. Depuis huit jours qu'il est notaire, et qu'il loge en face de moi, toutes les fois que nous ouvrons notre fenêtre, il ouvre la sienne. Quel maussade bonnet! et j'ai remarqué des regards, des signes.... ce n'est pas pour ma fille... une enfant.... c'est donc pour moi... Et en effet... quand je me considère... D'abord il est certain que je ne parais pas mon âge... mon âge?... Ai-je bien mon âge?

LOUISE, *quittant la fenêtre*

Je n'ose plus regarder... Que je suis folle cependant de ne pas avouer à ma mère... elle m'aime tant... Allons encore un coup d'œil.

(Elle regarde encore à la fenêtre.)

MADAME DE ROSEMONT.

Qu'il est cruel de n'oser se confier à personne! car enfin nous autres jeunes veuves avons-nous plus de privilège que les jeunes filles... Voyons s'il est encore dans son cabinet... (*Voyant sa fille.*) Que fais-tu là, ma fille?

LOUISE.

Moi, ma mère, ah! mon Dieu, rien; j'arrive et je regardais... Je crois qu'il fera beau demain.

MADAME DE ROSEMONT.

Heureux âge ! cela t'arrange pour ta promenade.

LOUISE.

Mais oui. (*A part.*) Elle ne se doute de rien.

MADAME DE ROSEMONT, *à part.*

Et pourquoi ne confierais-je pas à ma fille.... elle commence à être raisonnable, et mon cœur a besoin de s'épancher. Peut-être d'ailleurs apprendrait-elle par d'autres, ou devinerait-elle.... Il est de mon devoir de la prévenir.

LOUISE, *à part.*

Allons, un peu de hardiesse; comme c'est aujourd'hui qu'il doit envoyer.... il faut absolument que je dise tout à ma mère.

MADAME DE ROSEMONT.

Louise?

LOUISE.

Ma mère ?

MADAME DE ROSEMONT.

Vous avez quinze ans, mon enfant.

LOUISE.

J'en ai bientôt seize, maman.

MADAME DE ROSEMONT.

Vous n'en avez que quinze, mademoiselle, car je n'en ai que trente-deux.

LOUISE.

Trente....

MADAME DE ROSEMONT.

Oui, ma fille, je n'ai que trente-deux ans, entendez-vous. Cependant comme vous avez un esprit, une raison au-des-

sus de votre âge, j'ai une affaire... un projet... que je veux vous communiquer.

LOUISE.

Et moi, ma mère, j'ai de mon côté quelque chose à vous dire.

MADAME DE ROSEMONT.

Et quoi donc, mon enfant?

LOUISE.

Parlez, ma mère, et je parlerai après.

MADAME DE ROSEMONT.

Eh bien donc, ma chère, tu n'as pas remarqué, toi, ce jeune notaire qui depuis huit jours loge là en face?

LOUISE.

Je vous demande pardon, ma mère. Il se nomme Clairville.

MADAME DE ROSEMONT.

Précisément. Il est d'une tournure....

LOUISE.

Charmante. N'est-ce pas?

MADAME DE ROSEMONT.

Il est fort lié avec cet ancien ami de ton père, cet honnête procureur qui s'est chargé de toutes mes affaires.

LOUISE.

Monsieur Dubouloir, qui toutes les fois qu'il nous a parlé de Clairville, nous a fait son éloge.

MADAME DE ROSEMONT.

Oui, il nous a dit que c'était un jeune homme instruit, rangé, d'une fortune honnête, et d'ailleurs ayant un état.

LOUISE.

Oui, il nous a dit tout cela. C'est un bien honnête homme que ce monsieur Dubouloir.

MADAME DE ROSEMONT.

Je l'estime beaucoup. Il est franc, sans façon, un peu brusque, mais un cœur excellent, fort attaché à la famille.

LOUISE.

Aussi je l'aime de tout mon cœur; mais pour en revenir à Clairville, ma mère....

MADAME DE ROSEMONT.

Eh bien, ma fille, Clairville... je ne lui ai pas parlé encore; mais j'ai de bons yeux.

LOUISE.

Eh quoi! vous avez deviné....

MADAME DE ROSEMONT.

Cela n'était pas bien difficile. Quand l'amour s'empare d'un jeune cœur, il lui fait commettre mille indiscrétions.

LOUISE.

Eh! mon dieu, oui.

MADAME DE ROSEMONT.

D'abord cette obstination à se tenir constamment à la fenêtre.

LOUISE.

Même quand il pleut.

MADAME DE ROSEMONT.

Ces profondes révérences quand nous passons à côté de lui.

LOUISE.

Oh! il est d'une politesse...

MADAME DE ROSEMONT.

Quelques signes que j'ai cru remarquer.... Cette affectation de baisser les yeux quand on le regarde.

LOUISE.

Vous avez vu tout cela, ma mère ?

MADAME DE ROSEMONT.

Tout cela est si clair que je me propose aujourd'hui même...

LOUISE.

Quoi donc ?

MADAME DE ROSEMONT.

De prier monsieur Dubouloir de nous amener notre jeune voisin.

LOUISE.

Oh! je peux vous répondre qu'il viendra bien vite.

MADAME DE ROSEMONT.

Après t'avoir expliqué son secret, tu dois sentir que le mien n'est pas difficile à deviner.

LOUISE.

Mais en effet, ma mère, je crois voir...

MADAME DE ROSEMONT.

Tu sais que je suis plutôt ton amie que ta mère.

LOUISE.

Oh! c'est vrai.

MADAME DE ROSEMONT.

Et tu as dû nécessairement sentir qu'à mon âge je pouvais songer à me remarier.

LOUISE.

A vous remarier !

MADAME DE ROSEMONT.

Eh mais, oui.... Or, qu'ai-je besoin d'en dire davantage ? D'après cet entretien, tu comprends que mon choix est fait.

LOUISE.

Votre choix.... Serait-il possible ?

MADAME DE ROSEMONT.

Et que je suis décidée à épouser...

LOUISE.

A épouser.... Monsieur Dubouloir peut-être ?

MADAME DE ROSEMONT.

Fi donc ! il m'en a parlé plus d'une fois, en riant. Je l'ai refusé en riant de mon côté ; il a cinquante ans.

LOUISE.

Mais enfin qui donc ?

MADAME DE ROSEMONT.

Eh mais vraiment, Clairville.

LOUISE.

Clairville !

MADAME DE ROSEMONT.

Oui, mon enfant, il m'aime, je n'en puis plus douter. La timidité l'a empêché de se déclarer, mais monsieur Dubouloir nous l'amenera, et il parlera, je t'en réponds.

LOUISE.

Ah ! grand Dieu !

MADAME DE ROSEMONT.

Eh bien, qu'as-tu donc, ma fille ? tu ne me blâmes pas

de répondre aux sentiments de ce bon jeune homme, tu n'es pas fâchée.... et je te crois trop raisonnable pour craindre qu'un second mariage puisse altérer jamais la tendresse que je te porte.

LOUISE.

Non sans doute... soyez heureuse, ma mère, et je jouirai de votre bonheur.

MADAME DE ROSEMONT.

Comme elle est aimable! comme elle répond bien cette chère enfant! or ça maintenant je t'ai confié mon secret, c'est à toi à me révéler le tien.

LOUISE.

Le mien, ma mère? oh! à présent je n'ose.... je ne puis... (*A part.*) Oh! mon Dieu, mon Dieu, qui aurait jamais pu prévoir un pareil malheur?

MADAME DE ROSEMONT.

Voyons, veux-tu que je devine?

LOUISE.

Oh! non, ne devinez pas.

MADAME DE ROSEMONT.

Pourquoi pas; ne sais-je pas ce qui occupe les jeunes personnes de ton âge? tu es fâchée de mener une vie aussi retirée; tu voudrais aller aux fêtes, aux spectacles, voir le monde, être un peu plus parée; c'est tout simple. Après mon veuvage, j'avais renoncé à toutes mes sociétés, et quand j'ai commencé à sortir, à paraître, tu étais si jeune encore... mais sois tranquille, tout cela va changer; tu vois que je ne te traite plus en enfant déjà, puisque je te fais une confidence aussi importante. Une fois madame

Clairville, je te mène partout avec moi ; Clairville et moi nous ne songerons qu'à te rendre heureuse. Il s'agira de te marier à ton tour, et nous saurons si bien diriger ton choix....

LOUISE.

Non, ma mère, je ne veux pas me marier.

MADAME DE ROSEMONT.

Pauvre enfant ; voilà ce qu'on dit à quinze ans, et quand on aime aussi tendrement sa mère, on regarde comme un malheur de la quitter pour un mari. Mais comme on change ! je le sais par ma propre expérience.

SCÈNE III.

MADAME DE ROSEMONT, ANDRÉ, LOUISE.

ANDRÉ.

PARDON, madame. Mademoiselle Justine, la femme de chambre, m'a dit que je trouverais ici madame de Rosemont, sa maîtresse.

MADAME DE ROSEMONT.

C'est moi, mon ami.

ANDRÉ.

Oh bien, moi, madame, je suis André, le domestique de monsieur de Clairville, le notaire, votre voisin.

MADAME DE ROSEMONT.

De monsieur Clairville !

LOUISE, *à part.*

Là, tout était si bien arrangé.

ANDRÉ, *présentant une lettre.*

C'est une lettre que monsieur m'a chargé de remettre à madame.

MADAME DE ROSEMONT, *prenant la lettre.*

Donnez, mon ami. Eh bien, Louise, une lettre de lui!

ANDRÉ, *bas à Louise, lui présentant une autre lettre.*

Et en voilà une autre qu'il m'a chargé de remettre en secret à mademoiselle.

LOUISE.

Et il m'écrivait!

MADAME DE ROSEMONT, *lisant.*

A merveille, une lettre de politesse, de convenance, qui a l'air de ne rien signifier... et qui signifie beaucoup. C'est charmant.

ANDRÉ, *à Louise.*

Prenez donc, mademoiselle.

LOUISE.

Non, je ne peux pas, je ne veux pas.

MADAME DE ROSEMONT.

Dites à votre maître, mon ami, qu'il peut venir, que nous l'attendons, et qu'il est sûr d'être reçu avec plaisir par ses voisines : n'est-ce pas, ma fille ?

LOUISE.

Oui, ma mère.

ANDRÉ.

Madame ne veut pas me donner un mot d'écrit? (*A Louise.*) Prenez donc.

MADAME DE ROSEMONT.

C'est inutile, qu'il vienne.

LOUISE.

Oui, qu'il vienne.

ANDRÉ, *serrant la lettre.*

Qu'il vienne. Allons, je vois bien qu'il faut que je me contente de cette réponse. Madame et mademoiselle, j'ai bien l'honneur de vous faire ma très-humble révérence.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

MADAME DE ROSEMONT, LOUISE.

MADAME DE ROSEMONT, *montrant la lettre à sa fille.*

TIENS, ma chère, lis, et tu verras. Il se reproche de ne pas avoir encore demandé la permission de nous faire sa cour, il veut se lier avec nous, il s'appuie de son intimité avec monsieur Dubouloir, notre ami commun. Serait-il indiscret de venir nous présenter ses hommages ce matin même? cela ne dit rien, cela dit tout. Et combien cette démarche de sa part me met à mon aise! je voulais prier monsieur Dubouloir de nous l'amener, c'était tout simple entre voisins. Eh bien il y a des gens qui auraient été capables d'y trouver à redire. J'aurais eu l'air de le rechercher, au lieu qu'à présent, c'est évident, c'est lui qui me recherche. N'es-tu pas enchantée comme moi de cette lettre?

LOUISE.

Oui, ma mère, enchantée.

MADAME DE ROSEMONT.

J'attends monsieur Dubouloir; il vient pour me parler de ce maudit procès, et il exige de moi des choses.... Eh bien! où les ai-je donc mis ces malheureux papiers? Ah! ils sont dans mon sac... Oh! nous verrons : j'oserai tout dire à cet honnête Dubouloir. Je le craignais, d'après ses folles prétentions; mais depuis que je t'ai ouvert mon cœur, depuis que ce jeune homme m'a fait demander la permission de venir me voir, je me sens encouragée. Je lui parlerai.

LOUISE, *à part.*

Et moi aussi, je lui parlerai.

MADAME DE ROSEMONT.

Justement le voilà.

SCÈNE V.

MADAME DE ROSEMONT, DUBOULOIR, LOUISE.

DUBOULOIR.

Bonjour, madame; bonjour, mon aimable pupille. Toujours bien aise de voir la femme et la fille de mon pauvre ami. Grâce au ciel, je peux vous consacrer une bonne partie de ma journée. Voulez-vous me donner à dîner?

MADAME DE ROSEMONT.

J'allais moi-même vous prier....

DUBOULOIR.

Fort bien. J'ai deux ou trois courses à faire avant quatre heures, et je suis à vous jusqu'au soir. Or ça, pour ne pas perdre un temps précieux, car on peut l'employer

beaucoup plus agréablement auprès de vous, débarrassons-nous des affaires. Avez-vous les papiers que je vous ai demandés ?

MADAME DE ROSEMONT.

Les papiers...., oui, monsieur... Laissez-nous, ma fille.

LOUISE.

Oui, ma mère. (*Bas à Dubouloir.*) Il faut absolument que je cause avec vous.

DUBOULOIR.

Eh bien, quand vous voudrez, ma chère enfant.

MADAME DE ROSEMONT.

Que dis-tu à monsieur ?

LOUISE.

Rien, ma mère ; je vous laisse.

(Elle sort.)

DUBOULOIR, *à part.*

Ah ! ah ! du mystère!

SCÈNE VI.

MADAME DE ROSEMONT, DUBOULOIR.

MADAME DE ROSEMONT.

Comme ma fille n'entend rien aux affaires, j'ai dû la renvoyer.

DUBOULOIR.

Comme celles-ci l'intéressent autant que vous, elle aurait pu rester ; mais c'est égal. Où sont ces papiers ?

MADAME DE ROSEMONT, *tirant les papiers de son sac et en séparant un.*

Les voilà.

DUBOULOIR, *prenant et examinant les papiers.*

Donnez; c'est bon. Votre contrat de mariage.... le testament de votre grand-père.... l'inventaire après le décès de ce pauvre Rosemont; mais..... il en manque un.

MADAME DE ROSEMONT.

Lequel donc, s'il vous plaît?

DUBOULOIR.

Eh parbleu, celui que je ne cesse de vous demander depuis un mois.

MADAME DE ROSEMONT.

Mais vous les demandez tous.

DUBOULOIR.

Oui, mais surtout....

MADAME DE ROSEMONT.

Quoi donc?

DUBOULOIR.

Votre acte de naissance.

MADAME DE ROSEMONT.

Mon acte de naissance!

DUBOULOIR.

Ou votre extrait de baptême, comme vous voudrez.

MADAME DE ROSEMONT.

Eh! mon Dieu! est-il donc si nécessaire.....

DUBOULOIR.

Comment! s'il est nécessaire! dans un procès où il s'agit

de prouver que vous étiez majeure à la mort de votre grand-père.

MADAME DE ROSEMONT.

Majeure ! suivant la nouvelle loi.

DUBOULOIR.

Et ne l'étiez-vous pas même suivant l'ancienne ? Il nous le faut absolument.

MADAME DE ROSEMONT.

Eh bien, vous l'aurez. Je voulais vous parler de ce jeune homme, notre voisin, monsieur Clairville.

DUBOULOIR.

Eh bien, c'est un jeune homme, un bon garçon, un notaire instruit ; je vous l'ai dit cent fois. Revenons à votre acte de naissance.

MADAME DE ROSEMONT.

C'est que ce monsieur Clairville me fait demander la permission de venir me voir ; et puisque vous me faites l'amitié de dîner avec moi, je voudrais l'inviter....

DUBOULOIR.

Vous ferez fort bien. Mais voilà un mois que je vous demande ce papier ; songez qu'il me le faut aujourd'hui, ou vous perdez votre procès.

MADAME DE ROSEMONT.

Eh ! mon Dieu ! ce procès est-il donc si important ? En vérité je serais tentée d'y renoncer.

DUBOULOIR.

Quand vous seriez assez folle pour l'abandonner, je suis là pour le suivre. C'est mon devoir. Ne suis-je pas le subrogé tuteur de votre aimable Louise ? Mais je vois ce

que c'est. Vous ne voulez pas qu'on sache que vous datez de cinquante-huit.

MADAME DE ROSEMONT.

Qui ? moi !

DUBOULOIR.

Chut. On ne nous entend pas. Nous sommes entre nous ; oui, de cinquante-huit ou cinquante neuf ; car, moi qui vous parle, je suis de cinquante-deux, et je n'ai guère que sept ou huit ans de plus que vous. Pardon si je vous parle franchement ; mais mon amitié pour feu votre mari en a fait naître en mon âme une bien sincère pour vous et pour votre chère fille, et j'aime mieux vous déplaire que de ne pas en remplir les devoirs. Tenez, madame de Rosemont, vous êtes une brave et digne femme, une excellente mère ; mais que diable, pourquoi voulez-vous être encore une jeune personne ? Je le conçois ; quand une femme a atteint la quarantaine, avant qu'elle ait pris son parti de passer ses jours à l'athénée ou à l'église, avant qu'elle ait choisi, ou de lire des vers avec de beaux esprits, ou de jouer au piquet avec son directeur, elle jette un coup d'œil de regret sur le monde ; elle voudrait ne pas renoncer encore à tous les priviléges de la jeunesse. C'est fort naturel, et je vous excuse ; mais ce que je ne vous pardonne pas, c'est de vous préparer des chagrins. Eh ! que diable, ne vaudrait-il pas mieux laisser la parure, la coquetterie, les prétentions à votre fille, et, comme je vous l'ai déjà proposé plusieurs fois, m'épouser, moi, qui déjà presque vieux garçon, vous trouve encore très-jeune, très-fraîche et très-agréable.

MADAME DE ROSEMONT.

Une jolie manière de me faire la cour !

DUBOULOIR.

Ma foi, c'est celle qui convient à notre âge!

MADAME DE ROSEMONT.

Notre âge! notre âge! Si vous me trouvez jeune pour vous, n'est-il pas possible que je vous trouve âgé pour moi?

DUBOULOIR.

A votre aise. Nous y reviendrons : vous m'épouserez, j'en réponds. Je vous dirai seulement qu'il vaudrait mieux que cela fût plus tôt que plus tard ; car ni vous ni moi n'avons le temps d'attendre. Laissons cela. Définitivement, oui ou non, voulez-vous me donner votre acte de naissance ?

MADAME DE ROSEMONT.

Eh bien, monsieur, définitivement, non.

DUBOULOIR.

Eh bien, madame, je l'aurai malgré vous. Vous êtes née à Paris, rue Saint-Anne, ou de Grammont, paroisse Saint-Roch. Sans adieu. En nous mettant à table je vous dirai votre âge au juste, jour pour jour.

MADAME DE ROSEMONT.

Comment, monsieur....

DUBOULOIR.

Que voulez-vous ? quand nos amis ne veulent pas être raisonnables, il faut bien que nous le soyons pour eux.

MADAME DE ROSEMONT, *lui donnant le papier.*

Tenez, méchant homme que vous êtes, le voilà mon

extrait de baptême; allez bien vite le publier, le montrer et révéler à tout le monde....

DUBOULOIR.

Oh! pouvez-vous me croire capable.... Soyez sûre que je n'en ferai que l'usage le plus discret. Je suis brusque, exigeant; mais je ne manque pas d'indulgence : je sais respecter les faiblesses. Vous n'avez qu'à me dire l'âge que vous voulez avoir, et hors le tribunal je vous appuierai, je vous soutiendrai, je mentirai pour vous sans rougir, et avec une intrépidité qui vous fera plaisir.

MADAME DE ROSEMONT.

Taisez-vous donc. Cachez donc bien vite ce vilain papier; voilà ma fille.

SCÈNE VII.

MADAME DE ROSEMONT, LOUISE, DUBOULOIR.

LOUISE.

MAMAN, c'est votre marchande de modes.

MADAME DE ROSEMONT.

J'y vais.

DUBOULOIR.

Oh! c'est tout simple, la marchande de modes doit l'emporter sur le procureur.

MADAME DE ROSEMONT.

N'avons-nous pas dit tout ce que nous avions à dire?

DUBOULOIR.

Et mon amour pour vous, et toutes les choses que vous m'inspirez! et notre mariage!

MADAME DE ROSEMONF.

Quoi que vous en disiez, nous avons le temps l'uu et l'autre d'y penser. Ma fille, dès que monsieur Clairville arrivera, faites-moi avertir.

(Ell sort.)

SCÈNE VIII.

LOUISE, DUBOULOIR.

DUBOULOIR.

DIABLE ! elle s'occupe beaucoup de Clairville.

LOUISE.

Eh ! vraiment, elle ne s'en occupe que trop.

DUBOULOIR.

Bon ! Serait-ce là le sujet sur lequel vous voulez m'entretenir, mon aimable pupille ?

LOUISE.

Précisément. Vous étiez l'ami de mon père, vous voulez épouser ma mère. J'en serais bien contente, car elle serait heureuse avec vous ; et je vous dois tant de reconnaissance pour la sincère amitié que vous m'avez témoignée... Il se machine contre vous quelque chose qui me fait bien de la peine.

DUBOULOIR.

Eh quoi donc, ma chère enfant ?

LOUISE.

Ma mère veut épouser monsieur Clairville.

DUBOULOIR.

En vérité ! Ah ! pour le coup je ne la croyais pas si folle.

LOUISE.

Eh mais, écoutez donc; elle s'est imaginée que monsieur Clairville était amoureux d'elle, et elle avait quelque raison de le croire.

DUBOULOIR.

Comment donc cela ?

LOUISE.

Il n'y a que huit jours qu'il est notaire, et qu'il demeure là, monsieur Clairville. Ma mère est encore jeune.

DUBOULOIR.

Oh oui. Encore quelques années et la mère et la fille seront du même âge, car tous les ans la fille en prend un et tous les ans la mère se rajeunit de deux ou trois.

LOUISE.

Ses fenêtres sont en face des nôtres. Eh bien, il fait des signes, il lance des regards, il se confond en révérences, et tout à l'heure il vient de faire demander à ma mère la permission de se présenter chez elle.

DUBOULOIR.

Est-ce que par aventure notre jeune notaire qui connaît la fortune de madame de Rosemont voudrait se marier par spéculation ?

LOUISE.

Fi donc. Monsieur Clairville est incapable de se laisser guider par des vues d'intérêt.

DUBOULOIR.

Est-ce qu'il serait amoureux tout de bon ?

LOUISE.

Oui vraiment, tout de bon.

DUBOULOIR.

Amoureux ?

LOUISE.

Oui, monsieur, amoureux. Mais ce n'est pas de ma mère.

DUBOULOIR.

Et de qui donc ?

LOUISE.

C'est de moi, monsieur Dubouloir.

DUBOULOIR.

Ah ! de vous !

LOUISE.

Tous ces signes, tous ces regards, toutes ces révérences, c'est pour moi.

DUBOULOIR.

Et comment le savez-vous ?

LOUISE.

Comment ? ma mère n'est pas toujours à la fenêtre avec moi. Tous les soirs elle va au spectacle, dans ses sociétés. Elle ne m'emmène jamais avec elle, parce que, dit-elle, je ne suis qu'une enfant, et que d'ailleurs c'est l'heure de mes leçons. Je ne sais comment cela s'est fait ; mais depuis huit jours monsieur Clairville et moi nous sommes toujours à la fenêtre à respirer le frais du soir. Oh ! pour cela on peut dire qu'il mène une vie bien retirée, bien solitaire. Depuis huit jours il ne lui est pas arrivé de sortir une seule fois. C'est un garçon bien rangé ; il ne chante pas fort bien ; mais il a une voix qui va à l'âme, et puis ses romances sont si touchantes, si bien choisies....

DUBOULOIR.

Que vous avez deviné que c'était pour vous qu'il les chantait.

LOUISE.

Jugez donc quand ma mère m'a avoué qu'elle l'aimait, qu'elle s'en croyait aimée, cela m'a fait un mal....

DUBOULOIR.

Comment ! est-ce que vous aimeriez Clairville, vous ?

LOUISE.

Mais je crois qu'oui....

DUBOULOIR.

Ah ! ah ! et sait-il que vous l'aimez ?

LOUISE.

Mais je crois qu'oui.

DUBOULOIR.

Et comment le croyez-vous ?

LOUISE.

C'est qu'hier au soir précisément j'étais à cette fenêtre....

DUBOULOIR.

Et lui à la sienne, c'est tout simple.

LOUISE.

Il ne passait personne dans la rue. Il s'est hasardé à me parler, il m'a demandé si cela ne me contrarierait pas qu'il obtînt de ma mère la permission de lui rendre visite. Heureusement qu'il commençait à faire nuit, il n'a pas pu voir que je rougissais. Moi je lui ai répondu poliment, comme je le devais, que ma mère et moi nous nous ferions un plaisir de recevoir un homme honnête et qui

nous paraissait aussi aimable. C'est alors qu'il est convenu avec moi que ce matin il enverrait une lettre à ma mère. La lettre est venue, mais son domestique en avait une autre qu'il voulait me donner en cachette. Moi je n'ai pas voulu la recevoir, mais quand ma mère a dit au domestique, en parlant de monsieur Clairville, qu'il vienne; moi je n'ai pu m'empêcher de répéter : oui, qu'il vienne. Vous voyez; je vous dis tout. C'est la faute de ma mère. J'allais tout lui révéler ce matin quand elle m'a prévenue. Il faut pourtant que je parle à quelqu'un, et à qui pourrais-je me confier, si ce n'est à mon tuteur, à l'ancien ami de mon père, à l'ami de monsieur Clairville et à l'homme raisonnable qui veut épouser ma mère?

DUBOULOIR.

Chère enfant! eh bien, à la bonne heure, voilà ce qui s'appelle un amour convenable. J'y avais déjà pensé, moi.

LOUISE.

En vérité! vous aviez pensé à me marier à Clairville?

DUBOULOIR.

Oui parbleu.

LOUISE.

Oh! vous êtes un homme charmant.

DUBOULOIR.

J'avais bien prévu quelques oppositions de la part de la maman; son refrain ordinaire : ma fille est une enfant. Mais j'étais loin de penser qu'elle poussât la folie jusqu'à devenir la rivale de sa fille.

LOUISE.

N'êtes-vous pas d'avis que vous et moi, qui aimons tant ma mère, nous devons nous réunir pour l'empêcher d'achever ce que vous appelez sa folie ?

DUBOULOIR.

Oui, sans doute : mais c'est difficile, très-difficile. Elle est vive, obstinée, la bonne dame, et l'amour propre....

LOUISE.

Oh d'abord, je suis tranquille. Monsieur Clairville ne consentira jamais à l'épouser. Mais cela ne suffit pas. Ah ! mon Dieu ! c'est lui, je crois. Je tremble ; voilà la première fois que je me trouve avec lui.

DUBOULOIR.

Oui, mais ce n'est pas la première fois que vous vous parlez.

SCÈNE IX.

LOUISE, DUBOULOIR, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

MADAME de Rosemont.... Ah ! monsieur Dubouloir.

DUBOULOIR.

Eh bien, qu'est-ce que c'est ? il tremble aussi, lui de son côté. Et que diable ! est-ce à celui qui porte le trouble dans tous les cœurs à trembler comme un enfant ?

CLAIRVILLE.

Mademoiselle, j'ai bien l'honneur....

DUBOULOIR.

Laissez là toutes ces politesses. Depuis vingt-cinq ans

que je suis procureur j'ai pris l'habitude de mener vivement les affaires ; parlons des nôtres.

LOUISE, *à Dubouloir.*

N'allez pas dire au moins à monsieur Clairville....

DUBOULOIR.

Je sais ce que j'ai à dire. Vous aimez mademoiselle ; mademoiselle vous aime....

LOUISE.

Eh mais, taisez-vous donc.

CLAIRVILLE.

Serait-il vrai, mademoiselle ?

DUBOULOIR.

Eh oui. C'est entendu, c'est reconnu, c'est approuvé par moi, votre ami, tuteur de mademoiselle et amant passionné de sa mère. Car hors ce petit ridicule de ne pas vouloir être de son âge, ridicule dont je la corrigerai, elle a toutes les qualités qui peuvent me rendre heureux. L'âge, la fortune, le caractère, tout est parfaitement convenable entre vous ; mais cela ne suffit pas. Il nous faut le consentement de la mère de mademoiselle. Or, cette mère que j'adore s'est avisée d'imaginer que vous l'aimiez, et vous adore de son côté.

CLAIRVILLE.

Se peut-il ?

DUBOULOIR.

Oui, elle est rivale de sa fille, et grâce à elle nous voilà rivaux. Il ne faut pas perdre la tête ici, et j'imagine une procédure.... je veux dire un stratagème qui vous facilitera les moyens de vous voir, qui me donnera ceux

de la persuader, qui vous laissera grandir, qui la laissera vieillir.

CLAIRVILLE.

Eh mais, c'est un siècle d'attente que vous nous proposez.

DUBOULOIR.

Ne semble-t-il pas que, parce que vous vous aimez, il faut qu'on vous marie dès demain ? Nous arriverons; mais laissez-vous conduire. D'abord, vous, monsieur, ayez, s'il vous plaît, la complaisance d'entretenir la mère de mademoiselle dans son erreur; faites l'amant passionné auprès d'elle.

LOUISE.

Auprès de ma mère ! je ne le souffrirai pas.

CLAIRVILLE.

Je n'y consentirai jamais. Je ne sais pas tromper.

DUBOULOIR.

Eh bien, ne voilà-t-il pas déjà que vous vous alarmez ? eh ! que diable, mademoiselle, ne soyez pas plus jalouse que je ne suis jaloux, moi qui aime si ardemment madame votre mère, et qui engage un jeune homme aimable à lui faire la cour. Et vous, monsieur le scrupuleux, n'ayez point la folle délicatesse de vous refuser à un subterfuge qui vous est proposé par un ami que vous connaissez pour un galant homme. Il faut de l'adresse pour amener les gens à la raison. Madame de Rosemont en est arrivée à l'époque de n'être plus jeune et d'avoir la manie de l'être; et, d'après un entretien que je viens d'avoir avec elle, je peux vous assurer qu'elle porte encore cette ma-

nie à un tel degré, qu'elle est capable de vous fermer inhumainement sa porte, non-seulement si elle devine que vous aimez sa fille, mais même si vous ne parvenez à lui persuader que vous êtes amoureux d'elle. Elle condamnera cette fenêtre, elle déménagera brusquement ; je la connais : et alors, adieu les signes, les regards, les jolies romances; votre mariage et le mien sont à tous les diables. Suivez mon conseil, au contraire; vous voyez mademoiselle tous les jours, vous gagnez du temps, et moi qui ai quelquefois de l'empire sur madame de Rosemont, j'attends et je saisis le moment favorable pour nous rendre heureux tous les quatre.

LOUISE.

J'entends parfaitement vos raisons, et je conviens qu'il y a du danger à ne pas suivre vos conseils ; mais comment voulez-vous que je le voie patiemment faire la cour à ma mère..

CLAIRVILLE.

Et que voulez-vous que je dise à madame de Rosemont? je la respecte, je l'estime, mais c'est sa fille que j'aime.

DUBOULOIR.

Tout ce que vous voudrez. Des mots entrecoupés, des phrases sans suite. Elle vous regardera comme un amant timide qu'il faut encourager. Des compliments sur sa jeunesse, sur sa beauté, des tirades de romans. Elle prendra tous vos mensonges pour l'expression de la vérité. Si vous vous sentez embarrassé, regardez mademoiselle, imaginez-vous que c'est à elle que vous parlez. La mère a bien cru que c'était elle que vous admiriez de votre fenêtre.

Elle prendra pour elle tout ce que vous adresserez de tendre et de galant à sa fille. Justement la voici. Commencez, ou plutôt laissez-moi faire, je vais commencer pour vous.

CLAIRVILLE.

En vérité, vous me faites jouer un rôle qui ne me convient pas du tout.

LOUISE.

Je ne me serais jamais avisée d'un moyen comme celui-là.

SCÈNE X.

LOUISE, MADAME DE ROSEMONT, DUBOULOIR, CLAIRVILLE.

DUBOULOIR.

Venez, madame, venez, et permettez qu'avant de partir je vous présente mon ami Clairville que voici.

MADAME DE ROSEMONT.

Monsieur Clairville! Et pourquoi ne m'avertissez-vous pas, mademoiselle?

LOUISE.

Mais, maman, monsieur arrive à l'instant.

DUBOULOIR.

Il est vrai. Je lui en veux au moins de m'avoir prévenu par cette lettre qu'il vous a écrite ce matin. Il aurait dû me laisser la satisfaction de vous prier moi-même de le recevoir; mais voilà comme sont tous les jeunes gens. (*A Clairville.*) Parlez donc.

CLAIRVILLE.

Puis-je espérer, madame, que vous voudrez bien permettre à votre heureux voisin de cultiver votre société.

MADAME DE ROSEMONT.

Monsieur, il sera bien flatteur pour moi que vous y trouviez quelques charmes.

DUBOULOIR.

Bon, vous voilà tous les deux embarrassés dans les compliments. Moi je n'y entends rien. J'ai dit à Clairville qu'il dînait aujourd'hui avec nous. C'est une chose convenue, n'est-il pas vrai?

CLAIRVILLE.

Puisque madame veut bien me faire l'honneur....

DUBOULOIR, *à madame de Rosemont.*

Il est fort bien ce jeune homme, vous aviez raison. Au moment où vous êtes entrée, il me faisait votre éloge.

MADAME DE ROSEMONT.

En vérité! Monsieur est trop indulgent de faire l'éloge d'une pauvre veuve.

DUBOULOIR.

Qui n'est pas faite pour rester toujours veuve, n'est-ce pas, Clairville?

MADAME DE ROSEMONT.

Qu'il connaît à peine de vue.

DUBOULOIR.

C'est quelque chose de connaître les jolies femmes de vue, n'est-ce pas, Clairville? Le fait est que j'ai rencontré hier un de ses clients qui était tout étonné de la ma-

nie qu'il avait de parler d'affaires à la fenêtre de son cabinet.

CLAIRVILLE.

Il est certain....

LOUISE, *à part.*

Comme il est embarrassé ce pauvre jeune homme!

DUBOULOIR.

Or ça, je vous laisse. Comme je vous l'ai dit, j'ai quelques courses à faire avant dîner. (*A Clairville.*) Du courage et je reviens faire le jaloux. (*A madame de Rosemont.*) Quant aux papiers importants que vous m'avez confiés, soyez tranquille sur l'usage que j'en ferai. Vous le voyez, je fais tout ce que vous voulez. Ah! madame, quand vous déciderez-vous donc à combler mon bonheur?

(Il sort.)

SCÈNE XI.

LOUISE, MADAME DE ROSEMONT, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

Ce monsieur Dubouloir est un bien galant homme.

MADAME DE ROSEMONT.

Il est vrai, je ne lui connais qu'un seul défaut.

CLAIRVILLE.

Lequel donc, madame?

MADAME DE ROSEMONT.

Il s'est mis dans la tête je ne sais pourquoi qu'il fallait que je l'épousasse.

CLAIRVILLE.

Ah! madame... (*A part.*) Je ne sais que lui dire.

(*Haut.*) C'est un désir si naturel qu'il me semble que vous auriez tort de lui en vouloir.

LOUISE, *à part.*

Allons, le voilà qui commence.

MADAME DE ROSEMONT.

Oui, si ce qu'il appelle son amour était accompagné d'une certaine délicatesse d'expressions... mais il en parle avec une franchise qui ressemble tellement à de la brusquerie... et puis son âge... (*A sa fille.*) Eh bien, mademoiselle, est-ce que vous n'allez pas étudier votre leçon de piano?

LOUISE.

Mais, ma mère, j'ai bien le temps.

MADAME DE ROSEMONT.

Comment, vous avez le temps; allez donc, mademoiselle, je vous en prie.

LOUISE.

Eh bien, ma mère, j'y vais.

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

MADAME DE ROSEMONT, CLAIRVILLE.

MADAME DE ROSEMONT.

Cette petite fille a des moments de caprice et de paresse inconcevables.

CLAIRVILLE.

Ah! madame, elle est charmante!

MADAME DE ROSEMONT.

Charmante, dites-vous?



CLAIRVILLE.

Oui, oui, madame, dans son air, dans ses traits, elle promet d'être un jour aussi aimable que sa mère.

MADAME DE ROSEMONT, *en minaudant.*

Que sa mère... il ne lui faudra pas de grands efforts. (*A part.*) Il paraît fort timide.

CLAIRVILLE, *à part.*

Allons, il faut bien que je parle. (*Haut.*) Ce monsieur Dubouloir est si prompt à prendre la parole, qu'à peine m'a-t-il laissé le temps de vous remercier de la réponse aimable que vous avez faite ce matin à mon domestique, et lui-même, en m'invitant à dîner aujourd'hui en votre nom, m'a imposé le devoir de vous témoigner toute la reconnaissance que j'éprouve... (*A part.*) Le diable m'emporte si je sais ce que je dis.

MADAME DE ROSEMONT.

(*A part.*) Le voilà déjà tout interdit. (*Haut.*) C'est moi, monsieur, qui vous dois mille remercîments d'avoir bien voulu accepter... Mais laissons de côté toutes ces politesses. Comment trouvez-vous le nouveau quartier que vous habitez?

CLAIRVILLE.

Si agréable, que j'espère ne jamais le quitter.

MADAME DE ROSEMONT.

Monsieur Dubouloir vous a plaisanté sur la manie que vous avez de vous tenir à votre fenêtre. Peut-être trouverez-vous aussi qu'on pourrait me plaisanter à mon tour?

CLAIRVILLE.

Je suis trop heureux de vous y voir pour me permettre la plus légère plaisanterie.

MADAME DE ROSEMONT.

Prenez donc garde. Savez-vous que ce sont presque des douceurs que vous me dites là?

CLAIRVILLE.

Vous croyez?

MADAME DE ROSEMONT.

Et que vous m'obligerez de ne pas tenir un pareil langage devant monsieur Dubouloir.

CLAIRVILLE.

Pourquoi donc cela, madame?

MADAME DE ROSEMONT.

Pourquoi?... S'il allait prendre de l'ombrage.

CLAIRVILLE.

De l'ombrage!

MADAME DE ROSEMONT.

Je vous ai dit qu'il me faisait la cour, qu'il voulait m'épouser.

CLAIRVILLE.

Ah! c'est vrai. Est-ce que vous partageriez ses sentiments?

MADAME DE ROSEMONT.

Non pas précisément. Il était l'ami de monsieur de Rosemont.

CLAIRVILLE.

Je le sais.

MADAME DE ROSEMONT.

C'est un fort honnête homme.

CLAIRVILLE.

J'en conviens.

MADAME DE ROSEMONT.

Un véritable ami à qui je dois des égards, des ménagements.

CLAIRVILLE.

Oui sans doute ; mais tout cela n'est pas de l'amour.

MADAME DE ROSEMONT.

Non vraiment.

CLAIRVILLE.

Enfin, que pensez-vous de ses prétentions ?

MADAME DE ROSEMONT.

Ce que j'en pense... Vous êtes curieux au moins.

CLAIRVILLE.

Le désir de devenir à mon tour votre ami doit me servir d'excuse.

MADAME DE ROSEMONT.

Chargé de toutes les affaires de famille, monsieur Dubouloir s'y emploie avec un zèle, un désintéressement....

CLAIRVILLE.

Ah ! madame, qui ne s'empresserait de consacrer tous ses soins, tout son temps à une femme respectable... aimable... bonne... et faite en un mot pour inspirer...

MADAME DE ROSEMONT.

Fort bien, c'est vous qui êtes jaloux de monsieur Dubouloir.

CLAIRVILLE.

Jaloux! moi... J'avoue... (*A part.*) Allons, je suis pris. (*Haut.*) Il est certain...

MADAME DE ROSEMONT.

Il est certain....

SCÈNE XIII.

MADAME DE ROSEMONT, CLAIRVILLE, LOUISE.

LOUISE.

Me voilà.

MADAME DE ROSEMONT.

Comment! vous voilà, et que venez-vous faire ici?

LOUISE.

J'ai étudié ma leçon.

MADAME DE ROSEMONT.

Déjà!

LOUISE.

Oh! je suis prompte, moi, quand je veux.

MADAME DE ROSEMONT.

N'en avez-vous pas d'autres à étudier pour ce soir?

LOUISE.

Eh mais, maman, vous me renvoyez toujours...

MADAME DE ROSEMONT.

Et votre dessin, votre géographie? allez donc, mademoiselle, et ne revenez que quand on vous appellera.

LOUISE.

Eh bien, je m'en vais. (*A part.*) Mais je reviendrai.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

MADAME DE ROSEMONT, CLAIRVILLE.

MADAME DE ROSEMONT.

Les enfans sont bien insupportables, on ne peut pas causer; vous disiez donc...

CLAIRVILLE.

Je disais... (*A part.*) Que disais-je ?

MADAME DE ROSEMONT.

Que monsieur Dubouloir était bien heureux.

CLAIRVILLE.

Oui, madame, depuis huit jours que j'ai l'avantage de vous connaître de vue, j'ai souvent envié son sort.

MADAME DE ROSEMONT.

Je ne vois pas ce que son sort peut offrir de si désirable.

CLAIRVILLE.

Pouvoir à toute heure venir vous faire sa cour... et... grâce aux droits de l'âge et de l'amitié, oser exprimer tout haut ses sentiments!

MADAME DE ROSEMONT.

Si vous parlez d'âge, n'est-ce pas lui plutôt qui devrait vous porter envie ?

CLAIRVILLE.

Oh! non. Jeune, commençant à peine mon état, je ne puis parler qu'avec crainte, et laisser deviner, pour ainsi dire, ce qui se passe dans mon âme.

MADAME DE ROSEMONT.

Croyez que cette réserve vaut bien sa brusque sincérité, et que cette manière de laisser deviner est aussi claire et plus flatteuse que celle de tout dire.

CLAIRVILLE.

Peut-être; mais m'entendez vous bien ?

MADAME DE ROSEMONT.

Oui, je vous entends, je vous devine.

CLAIRVILLE.

J'ai bien peur que vous ne vous trompiez.

MADAME DE ROSEMONT.

Non, non, Clairville, je ne me trompe pas. On ne peut pas se tromper sur des sentiments aussi délicatement exprimés.

SCÈNE XV.

LOUISE, MADAME DE ROSEMONT, CLAIRVILLE.

LOUISE.

Maman, c'est une visite qui vous arrive.

CLAIRVILLE, *à part.*

Ah! grâce au ciel.

MADAME DE ROSEMONT.

Je n'y suis pas.

LOUISE.

Eh mais, maman, c'est une visite de noces. Ma cousine Hubert avec son mari. Ils vous attendent dans l'autre salon. Moi j'ai dit que vous y étiez. Il y a aussi votre fermier qui vous apporte de l'argent.

MADAME DE ROSEMONT.

Et pourquoi m'apporte-t-il de l'argent avant le terme?

LOUISE.

Mais il me semble que vous devriez lui en savoir gré.

CLAIRVILLE.

Que je ne vous gêne pas, madame. J'ai moi-même une affaire à terminer chez moi. Je vous laisse et reviens dans l'instant.

MADAME DE ROSEMONT.

Allez donc, ne tardez pas. Vous m'avez inspiré dans cet entretien la plus parfaite estime.

CLAIRVILLE.

Votre estime m'est bien chère, et c'est là, je vous assure, l'unique but de mes désirs.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

LOUISE, MADAME DE ROSEMONT.

MADAME DE ROSEMONT.

En vérité, mademoiselle, on dirait que vous faites exprès de venir m'interrompre.

LOUISE.

Mais, maman, ce n'est pas ma faute.

MADAME DE ROSEMONT.

Restez là. Puisque vous avez dit que j'y étais, je vais bien vite congédier votre cousine et ce fermier qui m'apporte de l'argent.

LOUISE.

Qu'a donc pu vous dire monsieur Clairville pour vous donner tant d'humeur?

MADAME DE ROSEMONT.

De l'humeur! Ce n'est pas contre lui. C'est contre vous, ou plutôt contre les importuns.... (*En se radoucissant.*) Je ne m'étais pas trompée, ma chère enfant.

LOUISE.

Comment?

MADAME DE ROSEMONT.

Si tu savais la manière délicate dont il m'a fait entendre....

LOUISE.

Il vous a donc dit....

MADAME DE ROSEMONT.

Attends-moi. Je reviens te conter tout cela. Ta mère est la plus heureuse des femmes.

(Elle sort.)

SCÈNE XVII.

LOUISE, SEULE.

Qu'a-t-il pu lui dire qui lui donne tant de confiance? J'étais sûre qu'il suivrait trop bien les conseils de ce monsieur Dubouloir. Pauvre Louise! il t'aime, et il faut que tu lui voyes faire la cour à une autre. Et à qui encore? à ma mère! Ah! mon Dieu, j'étais si heureuse tous ces jours derniers, il ne manquait à mon bonheur que de le voir, de lui parler. Je le vois, je lui parle, et c'est là que commence mon chagrin.

SCÈNE XVIII.

LOUISE, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

Ah! mademoiselle, vous voilà seule.

LOUISE.

C'est vous, monsieur.

CLAIRVILLE.

Je ne suis pas retourné chez moi. J'ai attendu que madame votre mère vous eût laissée.

LOUISE.

Eh bien, monsieur, ma mère est enchantée de votre déclaration.

CLAIRVILLE.

Eh bien, mademoiselle, êtes-vous contente? il m'a fallu feindre d'en aimer une autre que vous; mais vous l'avez exigé.

LOUISE.

Moi, monsieur, je l'ai exigé; c'est vous qui vous êtes empressé de suivre ce beau conseil de monsieur Dubouloir; et, pour comble de mauvais procédés, nous voilà seuls à présent. Au lieu de me demander pardon, vous perdez le temps à me chercher querelle. Ma mère croit que vous l'aimez. Vous le lui avez juré, et moi il a fallu que je le devinasse, vous ne m'en avez encore rien dit.

CLAIRVILLE.

Ah! Louise, la contrainte même que je viens de m'imposer n'est-elle pas une preuve de mon amour pour vous? Oui, enhardi par votre aimable colère, j'ose vous répéter ce que je vous ai dit vingt fois dans mon cœur. C'est vous, c'est vous seule que j'aime, je n'aimerai jamais que vous seule.

LOUISE.

Eh bien! à la bonne heure, c'est parler, cela.

CLAIRVILLE.

Puis-je à mon tour espérer un aveu?

LOUISE.

Oh! non, n'y comptez pas; mais demandez à mon tuteur, à monsieur Dubouloir, ce que je pense sur votre compte.

CLAIRVILLE.

Mais quel mauvais stratagème il a imaginé ?

LOUISE.

Il me déplaît autant qu'à vous au moins. D'abord c'est ma mère, et c'est mal à nous de la tromper, n'est-ce pas ?

CLAIRVILLE.

Et puis est-elle si méchante, si déraisonnable ?

LOUISE.

Eh ! mon Dieu, non. Tenez, tantôt, précisément quand elle m'a fait confidence de son amour pour vous, j'étais sur le point de lui faire confidence du mien.... du vôtre pour moi, je veux dire. Je n'ai pas osé. J'ai eu tort. Car à présent que vous lui avez laissé entendre que vous l'aimiez, la chose est bien plus difficile à dire, je le sens. Nous n'avons pourtant pas d'autre parti à prendre, et comme nous serons deux, nous nous encouragerons mutuellement.

CLAIRVILLE.

Oui, elle est trop bonne mère pour ne pas nous pardonner, et d'ailleurs après l'entretien charmant que nous venons d'avoir, il est au-dessus de mes forces de dissimuler.

LOUISE.

J'aime à le croire ; mais comment nous y prendre pour lui avouer....

CLAIRVILLE.

Comment ? Je n'en sais rien ; mais vous m'inspirerez.

Dans tous les cas, qu'elle me bannisse de sa présence, qu'elle vous emmène, elle ne détruira jamais l'amour que j'ai pour vous.

(Il lui baise la main.)

SCÈNE XIX.

LOUISE, CLAIRVILLE, MADAME DE ROSEMONT.

MADAME DE ROSEMONT.

Que vois-je?

CLAIRVILLE.

Ah! mon Dieu! c'est elle!

LOUISE.

Ah! ma mère! je vous conjurer....

MADAME DE ROSEMONT.

Expliquez-moi....

LOUISE.

Nous cherchions un moyen de vous dire la vérité quand vous nous avez surpris.

CLAIRVILLE.

C'est mademoiselle votre fille que j'aime.

LOUISE.

Voilà le secret que je voulais vous dire ce matin.

CLAIRVILLE.

Je vous estime, je vous respecte comme une mère.

LOUISE.

Mais il lui est impossible d'avoir de l'amour pour vous, puisqu'il en a pour moi.

MADAME DE ROSEMONT.

C'est ma fille que vous aimez, monsieur! Votre procédé est affreux.

LOUISE.

Ah! maman, pardonnez-lui, pardonnez-moi.

MADAME DE ROSEMONT.

Me tromper! s'introduire dans ma maison pour séduire ma fille, une enfant! et vous, mademoiselle, vous jouer de votre mère!

LOUISE.

Oui, maman, c'est moi seule qui suis coupable. C'est moi qui ai appris à monsieur que vous vous trompiez sur ses véritables sentiments. C'est monsieur Dubouloir qui nous a conseillé d'entretenir votre erreur. Monsieur Clairville ne s'y est prêté qu'à regret.

MADAME DE ROSEMONT.

A regret, dites-vous! fort bien. Et c'est monsieur Dubouloir qui vous a conseillé de me tromper; ainsi donc je ne suis environnée que d'ennemis. Sortez, monsieur.

LOUISE.

Ma mère....

MADAME DE ROSEMONT.

Sortez, vous dis-je.

SCÈNE XX.

LOUISE, MADAME DE ROSEMONT, DUBOULOIR, CLAIRVILLE.

DUBOULOIR.

Eh bien, qu'est-ce que c'est donc que tout ce bruit?

MADAME DE ROSEMONT.

Venez, venez jouir de votre ouvrage, monsieur; votre digne ami a bientôt fait connaître ses sentiments pour moi.

DUBOULOIR.

Ses sentiments! eh bien, je m'en étais douté. Monsieur Clairville vous aime. Allons, il ne me manquait plus que d'avoir un rival; mais il ne l'a pas encore emporté sur moi, je saurai défendre mes droits. Jeune homme, sachez que j'aime madame avant vous, et que je suis capable de me porter aux plus violentes extrémités....

MADAME DE ROSEMONT.

Eh, monsieur, ce n'est pas moi, c'est ma fille qu'il aime, et vous ne le savez que trop bien.

LOUISE.

Eh! oui, nous avons tout avoué. Ma mère sait tout. Et la voilà qui renvoie monsieur Clairville.

DUBOULOIR.

Ah! vous avez tout avoué. Cela change la thèse. Eh bien, jeunes gens, quand je vous disais qu'il fallait feindre et attendre. Au surplus, puisque tout est découvert, voilà le moment de brusquer l'aventure. Retournez chez vous, Clairville. Rentrez dans votre chambre,

ma chère pupille. Je ne tarderai pas à vous rappeler tous les deux.

MADAME DE ROSEMONT.

Non, ne l'espérez pas, je suis outrée. Et je ne leur pardonnerai jamais.

CLAIRVILLE.

Ah! monsieur, je remets mes intérêts entre vos mains.

DUBOULOIR.

Soyez tranquille, vous serez son gendre et je serai son mari.

(Louise et Clairville sortent.)

SCÈNE XXI.

MADAME DE ROSEMONT, DUBOULOIR.

MADAME DE ROSEMONT.

Vous, mon mari, monsieur! Après l'indignité de votre conduite, pouvez vous encore vous en flatter?

DUBOULOIR.

Oui, madame, je m'en flatte; mais j'ai à vous parler de votre procès.

MADAME DE ROSEMONT.

Et monsieur, suis-je en état de vous entendre après la scène affreuse...

DUBOULOIR.

Justement. Ce que j'ai à vous dire va vous causer une utile diversion. Je quitte à l'instant votre partie adverse. Vous le savez, c'est votre cousin germain, un vieux garçon sans enfants. Quoique procureur, je n'aime

pas les procès. Je lui ai parlé raison. Je lui ai proposé un arrangement tout à votre avantage, car c'est la cession toute entière de ses droits. Il y a consenti.

MADAME DE ROSEMONT.

Il y a consenti!

DUBOULOIR.

Oui, mais il y met une condition. C'est que vous mariez votre fille, et que c'est lui qui par contrat de mariage lui assurera les cinquante mille francs dont il s'agit. Un petit reste de vanité.

MADAME DE ROSEMONT.

Ah! c'est-à-dire que c'est lui qui voudrait doter ma fille. Non, monsieur, mes droits sont incontestables, vous me l'avez toujours dit. Nous plaiderons.

DUBOULOIR.

Eh bien, madame, je ne m'en dédis pas. Vous gagnerez votre procès. J'en réponds sur ma tête. Le point essentiel était de prouver que vous étiez majeure à la mort de votre grand-père. Votre acte de naissance que voici en est la preuve incontestable. Il est de cinquante-neuf. Vous avez donc bien évidemment quarante-cinq ans. Vous en aviez vingt-six à la mort du grand-père, et pour confondre vos adversaires, il n'y a pas de meilleur moyen que de donner la plus grande publicité à votre acte de naissance.

MADAME DE ROSEMONT.

Comment, monsieur!

DUBOULOIR.

Oui, madame, je vais le confier à votre avocat. Juste-

ment il travaille à son mémoire. Il sera fort bien son mémoire : et cet acte important va fournir de nouveaux traits à son éloquence. Il le citera dans les faits, dans les moyens, il l'imprimera à la fin du mémoire comme pièce justificative.

MADAME DE ROSEMONT.

Comment ! il l'imprimera !

DUBOULOIR.

On distribuera le mémoire à vos juges, à votre adversaire, à son avocat, à son procureur. Il faudra en donner à vos amis, à vos connaissances.

MADAME DE ROSEMONT.

A tout Paris, n'est-ce pas ?

DUBOULOIR.

Et à l'audience ! c'est là que cet acte précieux fera un effet ! C'est la base du plaidoyer, de la réplique. C'est là qu'il faut perpétuellement le rappeler, je ne manquerai pas de le recommander à votre avocat, et vous gagnerez votre cause.

MADAME DE ROSEMONT.

Vous ne vous plaisez qu'à dire et à faire des choses désagréables.

DUBOULOIR.

Comment? quand je vous donne un moyen sûr de gagner votre procès, en prouvant à tout Paris que vous avez quarante-cinq ans. Je sais bien qu'à votre place il y a des femmes qui aimeraient mieux accepter la proposition du cousin, et marier sur-le-champ Louise à Clairville.

MADAME DE ROSEMONT.

L'indigne ! me faire croire que c'est moi qu'il aime !

DUBOULOIR.

Oh, il n'est pas coupable. Il vous a dit la vérité. C'est moi qui lui ai conseillé ce beau stratagème. Ou plutôt c'est vous qui avez cru deviner qu'il vous aimait.

MADAME DE ROSEMONT.

J'en conviens avec vous; mais pourquoi ne pas me détromper ?

DUBOULOIR.

Ah ! pourquoi ? Tenez, ne revenons pas sur le passé. Voyons notre situation présente. Il est impossible que vous songiez encore à lui. Je ne vous parle pas des inconvénients que pourrait avoir pour vous la publication de votre acte de naissance. Fi donc ! une femme raisonnable comme vous est au-dessus de toutes ces petites prétentions de jeunesse ; mais ces deux jeunes gens s'aiment de tout leur cœur. Tout le mal vient de ce qu'étant jeune vous-même, vous ne vous êtes pas aperçue que Louise n'était plus une enfant ; mais vous voyez que Clairville s'en est fort bien aperçu. Voudriez vous faire le malheur de votre fille ?

MADAME DE ROSEMONT.

A la bonne heure, je vous aime quand vous parlez raison. Il est certain que je serais désespérée de rendre ma fille malheureuse.

DUBOULOIR.

A merveille, j'en étais sûr. (*Courant à la fenêtre.*) Holà, monsieur Clairville, accourez. Il était encore à cette

malheureuse fenêtre, je l'aurais parié. Approchez, mademoiselle Louise.

MADAME DE ROSEMONT.

Eh mais, un moment, un moment donc. Comme vous êtes vif!

DUBOULOIR.

Parbleu, quand il s'agit de faire le bonheur des autres et le mien. Car il faudra bien que vous m'épousiez.

SCÈNE XXII.

LOUISE, MADAME DE ROSEMONT, DUBOULOIR.

DUBOULOIR.

Allons, ma chère pupille, embrassez votre mère, elle vous pardonne, elle consent à vous marier à Clairville.

MADAME DE ROSEMONT.

Comment! je consens!

DUBOULOIR.

Oui, madame, vous consentez, nous dînons ensemble. Je vais chercher votre cousin. Je l'amène chez votre notaire. Nous signons le contrat de mariage. Plus de procès, plus de querelles, et votre avocat ne fera pas imprimer son mémoire.

MADAME DE ROSEMONT.

Allons, vous me faites faire tout ce que vous voulez.

SCÈNE XXIII.

LOUISE, MADAME DE ROSEMONT, DUBOULOIR, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

J'ACCOURS, plein d'inquiétude; est-ce de l'aveu de madame que vous m'appelez, monsieur Dubouloir?

DUBOULOIR.

Oui, oui, c'est de son aveu. Tout est oublié, tout est pardonné, comme je vous l'avais dit. Vous voilà son gendre, je serai son mari. (*Bas à madame de Rosemont en lui remettant un papier.*) Et voilà votre acte de naissance dont je n'ai plus besoin.

FIN DE L'ACTE DE NAISSANCE.

LE

SUSCEPTIBLE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois le 27 décembre 1804.

Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.
LA FONTAINE.

PRÉFACE.

Je crois que le caractère est vrai, bien développé, bien entouré. Un homme brusque, franc, et presque grossier; un autre, ne doutant de rien, toujours sûr de réussir, toujours content de lui-même et des autres; sa femme assez intrigante, sans gêne, et gênant tout le monde; un valet louche; voilà, je crois, de quoi bien faire ressortir toutes les nuances de la susceptibilité. Si vous montrez ensuite le susceptible se tourmentant lui-même, et tourmentant son ami, sa fille et son gendre futur, il me semble que vous aurez indiqué tous les dangers d'un pareil caractère. C'est ce que j'ai fait, et cependant la pièce n'eut qu'un très-médiocre succès. C'est que ce caractère, en même temps qu'il est vrai, est plus souvent triste que comique. On peut rire dans la société de quelques traits de susceptibilité. Rassemblez-les sur un même homme, mettez cet homme au théâtre, et on sera plutôt tenté de le plaindre que d'en rire. Le susceptible, comme le musard, peut être un homme de mérite, un honnête homme, un bon homme. Je vais plus loin. Souvent il n'est susceptible que par suite d'une excessive sensibilité. On s'amuse de la faiblesse du musard, on s'afflige de celle du susceptible. Il est malheureux, et il rend malheureux tous ceux qui lui sont attachés. C'est ce que je sentis en composant la pièce. Cependant comme il y a, je crois, de

la vérité et quelques jolies scènes, peut-être mon Susceptible réussira-t-il plus à la lecture qu'à la représentation.

On m'a souvent reproché, comme je l'ai déjà dit, de ne mettre en scène que des bourgeois. Ici surtout le professeur du lycée d'Amiens et son ami le médecin indignèrent vivement je ne sais quel journaliste. Pourquoi fait-on ce reproche à Dancourt comme à moi, et ne le fait-on jamais à Molière dont presque tous les personnages ont des mœurs très-bourgeoises. C'est, je crois, parce que Molière n'indique que fort rarement la qualité, la profession de ses principaux personnages, tandis que dans les pièces de Dancourt et dans les miennes on voit toujours des financiers, des hommes de robe ou des marchands. Par-là nous rapetissons nos tableaux; Molière agrandit les siens. Arnolphe, Orgon, Chrysale et tant d'autres sont représentés comme des chefs de famille, comme des maîtres de maison. Quelle profession ont-ils exercée? en ont-ils jamais exercé une? on n'en sait rien, et leurs mœurs et leurs ridicules peuvent s'appliquer à toutes les classes de la société. Il faut dire pourtant qu'aujourd'hui nous voyons bien moins que du temps de Molière de ces bourgeois aisés, sans état, et vivant de leur bien. Tout le monde s'occupe ou veut avoir l'air de s'occuper. On court à la fortune, chacun veut être plus riche que ne le fut son père, et puis on veut être quelque chose. Il y avait bien de l'ambition dans toutes les têtes du temps de Molière; mais elle était bornée pour chacun par son rang dans la société. Le grand seigneur tendait à devenir ministre ou maréchal de France. Le bourgeois visait à devenir marguillier de sa paroisse, syndic de sa communauté, échevin ou quartinier.

La scène qui fait le dénoûment du Susceptible me paraît une bonne scène. C'est, je crois, une heureuse idée de présenter un homme susceptible et un homme bourru, finissant par s'entendre, grâce à leurs enfants. La fille du susceptible veille à ce que son père ne s'offense pas des discours du bourru, et le fils de celui-ci veille à ce que son père ne choque pas trop vivement le père de sa maîtresse.

On m'a reproché le caractère et les scènes de Bourval, comme rappelant le caractère et les scènes de Lisimon avec le comte de Tufière dans le Glorieux. La critique est juste; mais avouons que dans une comédie intitulée le Susceptible, l'idée de donner pour opposition au principal caractère un homme brusque et franc jusqu'à l'impolitesse était naturelle et nécessaire. Ceci me conduit à parler des rôles d'opposition. J'ai lu quelque part que Molière, poussé par le génie comique, n'avait pas pensé à présenter des oppositions à son caractère principal, que ces oppositions lui étaient venues pour ainsi dire de force. Soit : mais ce que notre grand auteur, objet de désespoir et d'admiration pour tous ceux qui feront des comédies, a dû à la seule inspiration de son génie; les autres peuvent chercher à l'acquérir par le travail et la réflexion. Je l'ai déjà dit, et tout notre théâtre le prouve, pour bien développer un caractère, il faut le mettre en opposition perpétuelle avec tout ce qui l'entoure, avec sa situation, avec les événements, avec ses passions, et parmi ces oppositions, celle qui résulte du contraste des caractères me paraît une des meilleures. Si le caractère principal est bien choisi, il est à présumer que le caractère d'opposition viendra naturellement se présenter. Si cependant

il ne se présente pas, il n'est pas défendu de le chercher. Il faut que ce caractère ne soit ni forcé, ni invraisemblable, ni mal amené. Dans le Glorieux, le rôle de Lisimon vient à merveille. Il est tout naturel qu'un homme de qualité, pauvre et glorieux, recherche l'alliance d'un financier, et que ce financier recherche l'alliance de l'homme de qualité. Celui de Philinte ne me paraît ni aussi bien amené, ni aussi bien fait. Je trouve de l'exagération dans sa modestie et dans sa timidité, et c'est un singulier hasard que le Glorieux se trouve avoir précisément pour rival un homme d'un caractère diamétralement opposé au sien. Quand le caractère d'opposition ne vient pas naturellement et par la seule force de l'intrigue faire contraste avec le principal caractère, comme le fils dans l'Avare, comme Clitandre et Henriette dans les Femmes Savantes, je crois qu'il faut l'appliquer à un père, à un oncle, à un personnage exerçant une autorité, ou un droit d'amitié sur un ou plusieurs des personnages principaux. Tels sont les frères de Molière dans beaucoup de ses comédies, et Baliveau dans la Métromanie. Souvent alors le caractère d'opposition se confond avec celui de l'homme raisonnable, qu'en style de théâtre on appelle le raisonneur; mais souvent aussi ces deux caractères se divisent en plusieurs personnages. Je crois que lorsque le caractère principal est odieux, il est bon de donner au même personnage le caractère d'opposition et celui de l'homme raisonnable, comme a fait Molière dans le rôle de Cléante du Tartufe. On peut les diviser, quand le caractère principal n'exclut ni l'honneur ni la bonté. Dans les Femmes Savantes Clitandre et Henriette sont des caractères d'opposition. Ariste est l'homme raisonnable.

Ces règles, si toutefois ce que je viens d'écrire mérite d'être nommé ainsi, n'étaient point connues des premiers maîtres de l'art; ils ne se les sont point prescrites; mais leur génie les leur a fait deviner. C'est d'après leurs ouvrages que leurs successeurs ont réduit l'art en principes et en ont donné les préceptes. C'est à nous à profiter des inventions des premiers artistes, et des préceptes donnés par leurs successeurs. Le premier peintre n'avait pas appris à dessiner.

PERSONNAGES.

DUBUISSON.
URBAIN, médecin.
BOURVAL, négociant.
JULES BOURVAL, son fils.
FIERVILLE,
MADAME FIERVILLE.
ADÈLE, fille de Dubuisson.
COMTOIS, domestique d'Urbain.

La scène est à Paris, chez Urbain.

LE SUSCEPTIBLE.

Le théâtre représente le cabinet de M. Urbain.

SCÈNE I.

DUBUISSON, URBAIN.

DUBUISSON.

Non, je n'irai pas.

URBAIN.

Eh quoi! chez Dorbel, notre ami commun, notre ancien camarade de classe! Il sera enchanté de te voir.

DUBUISSON.

Oui, enchanté! Ne sait-il pas que je suis à Paris?

URBAIN.

Je lui ai dit que je t'attendais.

DUBUISSON.

Et il ne m'a pas invité! Je n'irai pas. S'il était curieux que j'allasse dîner avec toi chez lui, j'aurais trouvé son billet hier en descendant de voiture. D'ailleurs il sait qu'il peut m'être utile. Il est en faveur, fort bien auprès du ministre. Si je me permets d'aller sans façon lui demander à dîner avec toi qui es formellement invité, que sait-on? il trouvera peut-être ma démarche familière; je le choquerai peut-être. Les honneurs changent les mœurs : c'est un vieux proverbe plein de vérité. Non, je n'irai pas. Demain je me présenterai pour rendre ma visite à l'ami

du ministre. Si je retrouve mon ancien camarade, à la bonne heure : si je ne trouve qu'un protecteur, je m'en consolerai; mais je ne le reverrai plus.

URBAIN.

Eh! mon ami, Dorbel est, grâce au ciel, comme il l'était au collége, officieux, obligeant, bon ami. Il a fait son chemin dans les emplois, comme tu as fait le tien dans les lettres, comme je suis en train de faire le mien dans la médecine; il te servira de tout son cœur, et se gardera bien de te protéger.

DUBUISSON.

C'est ce que nous verrons.

URBAIN.

Mais, ma foi, si je me réjouis qu'il n'ait rien perdu de son caractère, permets-moi de m'affliger que tu aies aussi bien conservé le tien.

DUBUISSON.

Comment, le mien! il offre donc de grandes imperfections! Suis-je un méchant, un lâche, un ingrat?

URBAIN.

Eh bien! ne voilà-t-il pas déjà que tu t'alarmes. Eh non, tu es le meilleur homme de la terre; mais ombrageux, susceptible.

DUBUISSON.

Susceptible! Ah! je suis susceptible, moi! Ils n'ont tous que ce mot-là à me dire.

URBAIN.

Eh mais, écoute donc : il y a six ans que nous ne nous sommes vus; mais dans le temps de ta pauvre femme, qui

était vraiment une personne de mérite, ne t'ai-je pas vu jaloux, même de moi ?

DUBUISSON.

Jaloux ! non : délicat, désirant éviter sur son compte jusqu'au plus léger propos des malins, je l'ai toujours estimée, et je la regrette sincèrement.

URBAIN.

Je le crois ; car tes excellentes qualités t'empêchent de porter trop loin l'injustice de tes soupçons ; mais le défaut n'en existe pas moins, et te voilà déjà fâché contre Dorbel avant de l'avoir vu.

DUBUISSON.

Ah ! fort bien : je serais assez déraisonnable pour me fâcher contre quelqu'un, parce qu'il ne m'invite pas à dîner. Dorbel a peut-être beaucoup de monde ; une personne de plus le gênerait : il est tout naturel que ce soit moi qu'il excepte. Un ami, et d'ailleurs un homme de province peu important ! Laissons cela. Je te l'ai dit hier. Mon voyage à Paris a deux objets : d'abord j'ai quelques droits, je pense, à cette place de professeur vacante dans un des lycées de Paris : je me consolerai si je ne l'obtiens pas, quelle que soit la personne que je me voie préférer. A mon âge, on est assez accoutumé aux injustices pour ne pas s'en désespérer, et je trouverais toute simple celle qu'on ferait à un petit professeur d'Amiens, comme moi, sans cabale, sans intrigue, et qui n'a pour lui que quelques études.

URBAIN.

Eh ! mon Dieu ! tu obtiendras la place ; et si tu voulais seulement venir dîner avec moi chez Dorbel....

DUBUISSON, *se hâtant d'interrompre.*

Le second objet de mon voyage est de marier ma fille, mon Adèle. Ce jeune Bourval, à qui je la destine, fils d'un marchand de Paris, est un de mes élèves. Il est venu passer quelques mois à Amiens ; il est plein d'égards, de politesse ; il aime ma fille, ma fille l'aime ; le père est plus riche que moi, cela me contrarie ; mais, dussé-je me gêner, je prétends bien ne pas rester en arrière avec lui pour la dot de ma fille unique. Je ne connais pas ce père ; je ne l'ai pas vu même pendant que je travaillais à l'éducation de son fils. Je lui ai écrit sous prétexte d'affaires de commerce dans lesquelles je me disais intéressé. Il m'a répondu en style de négociant ; mais depuis son retour le fils lui a parlé, et s'est hâté de me mander que son père approuvait son choix. Il ne reste donc plus qu'une petite formalité à remplir ; c'est qu'on me fasse en règle la demande de ma fille ; et j'aurais là-dessus un conseil à te demander. Depuis ce matin ma fille me tourmente.... Ah! la voici.

SCÈNE II.

ADÈLE, URBAIN, DUBUISSON.

DUBUISSON.

Eh bien, viens-tu encore me presser, me supplier? Tiens, précisément j'allais en parler à Urbain. Veux-tu que nous le prenions pour juge ?

ADÈLE.

Soit; j'en passerai volontiers par la décision de monsieur.

URBAIN.

De quoi s'agit-il donc ?

DUBUISSON.

Ces messieurs Bourval, père et fils, ignorent notre arrivée, et ma fille veut que je m'empresse de leur écrire que nous sommes d'hier au soir à Paris.

URBAIN.

Eh bien ! quel obstacle trouves-tu ?

DUBUISSON.

Mais, après l'amour du jeune homme pour ma fille, est-ce à moi de prévenir ce marchand?

URBAIN.

Mais à qui donc ? Aimes-tu mieux que ce soit ta fille qui écrive ?

DUBUISSON.

Il ne s'agit pas de plaisanter. Est-il convenable que la demande n'ayant pas encore été faite par le père....

URBAIN.

Ce mariage n'est-il pas en effet le but de ton voyage ?

DUBUISSON.

Certes, malgré tout l'avantage que cette alliance peut m'offrir, je ne serais jamais venu à Paris, si je n'avais trouvé un prétexte dans cette place que je sollicite.

ADÈLE.

N'avez-vous pas déjà été en correspondance avec monsieur Bourval pour des affaires de commerce ?...

DUBUISSON.

Qui, elles-mêmes, n'étaient encore qu'un prétexte.

URBAIN.

Eh bien, puisque tu aimes tant les prétextes, continue de t'en servir pour annoncer ton arrivée au jeune Bourval.

DUBUISSON.

Au jeune homme ? Ah ! par exemple....

ADÈLE.

Ce n'est pas à lui que je vous prie d'écrire, mon père.

URBAIN.

Et où diable vas-tu mettre de la réserve, des égards, de l'étiquette dans une affaire que toi-même tu regardes comme conclue. Allons, mets-toi là ; écris bien vite au père Bourval que tu es chez moi depuis hier avec ta fille.

DUBUISSON.

Avec ma fille ! En effet, il serait charmant de parler de ma fille dans cette lettre !

URBAIN.

Ecris, te dis-je, ou j'écris pour toi, à ma tête.

DUBUISSON.

Toi ! non parbleu. J'aime mieux me résigner. Allons, j'écris.

(Il s'assied et écrit.)

URBAIN.

C'est cela, et d'après le portrait que vous m'en avez fait, le jeune Bourval sera bientôt ici.

ADÈLE.

Mais je le crois.

DUBUISSON, *s'interrompant.*

Je vous préviens au moins que c'est un billet de pure politesse.

URBAIN.

Tout ce que tu voudras, pourvu que tu écrives. (*A Adèle.*) Enfin nous l'avons décidé.

ADÈLE.

Oui, mais je tremble surtout à cause de ce monsieur Bourval auquel il écrit.

URBAIN.

Pourquoi donc cela?

ADÈLE.

Je ne le connais pas; mais s'il faut en croire son fils, c'est un fort honnête homme, un excellent cœur; mais sans façon, sans politesse même; très-prévenant, très-affectueux, embrassant tout le monde à la première vue; mais très-vif, très-emporté, et n'épargnant pas les vérités aux gens dès que l'occasion se présente.

URBAIN.

Diable! avec un homme comme votre père....

ADÈLE.

Jugez si j'ai sujet de craindre....

URBAIN.

Chut. Nous nous réunirons, nous nous entendrons pour faire en sorte qu'ils soient bons amis.

DUBUISSON, *se levant.*

Qu'est-ce que vous dites donc là tous les deux tout bas?

URBAIN.

Nous parlions tout bas de peur de te déranger.

DUBUISSON.

Est-ce de moi que vous parliez?

URBAIN.

Eh ! mon Dieu ! nous ne pensions pas à toi.

DUBUISSON.

En effet, je ne vaux pas la peine qu'on s'occupe de moi.

URBAIN.

As-tu fini ta lettre ?

DUBUISSON.

Oui ; je crois que c'est cela à peu près. (*Lisant.*) « Monsieur, une affaire relative à mon état m'amène à Paris. Vos lettres m'ont donné le désir de faire votre connaissance. Indiquez-moi, je vous prie, le jour où je pourrai me présenter chez vous. J'attends votre réponse. J'ai l'honneur d'être, etc. »

URBAIN.

C'est bien froid.

DUBUISSON.

Puis-je écrire autrement ?

ADÈLE, *faisant des signes à Urbain.*

Non ; c'est bien, c'est très-bien.

URBAIN.

Allons, à la bonne heure ; mets l'adresse, et je vais sur-le-champ.... (*Il appelle.*) Comtois !

DUBUISSON.

Eh non ! Tu peux avoir besoin de ton domestique ; je vais envoyer un commissionnaire.

URBAIN.

Allons donc ; à quoi servirait souvent un domestique, si l'on ne s'en servait pour ses amis ? (*Il appelle.*) Comtois !

SCÈNE III.

ADÈLE, DUBUISSON, COMTOIS, URBAIN.

COMTOIS. (Il est louche.)

Monsieur ?

URBAIN.

Vite, porte cette lettre à son adresse.

COMTOIS.

A son adresse ?

DUBUISSON.

Et n'oubliez pas de demander une réponse, mon ami.

COMTOIS.

Ah! il y a une réponse?

DUBUISSON.

Oui, une réponse : m'entendez-vous ?

COMTOIS.

Oui, monsieur.

DUBUISSON.

Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc, ce garçon-là ?

COMTOIS.

Oh! mon Dieu! rien du tout. J'y vais. C'est qu'il y a là, dans l'antichambre, une dame avec son mari, qui voudrait parler à monsieur.

URBAIN.

Qui donc ?

COMTOIS.

Une madame Fierville, de Rouen.

URBAIN.

Madame Fierville !

COMTOIS.

Elle m'a déjà dit qu'elle était la parente de monsieur.

URBAIN.

A ce qu'ils prétendent. Faites entrer.

(Comtois sort.)

SCÈNE IV.

ADÈLE, DUBUISSON, URBAIN.

URBAIN.

Une franche provinciale, que j'ai eu le bonheur de sauver d'une assez forte maladie, et qui depuis s'est établie mon amie, m'accable de pots de confitures de Rouen, et, en échange, me charge de vingt commissions, et bavarde, bavarde ! sans gêne, et gênant tout le monde ; et son mari, homme à prétentions, soi-disant homme de lettres, s'imaginant que tout le monde est extasié devant ses ouvrages! Que diable me veulent-ils ?

SCÈNE V.

ADÈLE, DUBUISSON, URBAIN, FIERVILLE, MADAME FIERVILLE.

MADAME FIERVILLE.

Ou est-il le cher docteur ? Le voilà ; que je l'embrasse. Vous êtes étonné, enchanté de me voir à Paris. Il m'aime tant, ce cher docteur !

FIERVILLE.

Vous avez notre première visite, docteur. Nous descendons de voiture ; nous n'avons pas encore d'auberge :

j'ai laissé mes malles à la messagerie. Nous étions si impatients d'embrasser notre cher Esculape.

URBAIN.

Je suis bien flatté....

MADAME FIERVILLE.

Nous aurons besoin de vous ; vous nous appuierez, vous nous soutiendrez. Il est si répandu ! si aimé ! Personne ne meurt entre ses mains.

DUBUISSON, *à Urbain.*

Nous te laissons, mon cher Urbain ; te voilà en affaires. J'ai moi-même à sortir dans la matinée.

MADAME FIERVILLE.

Monsieur est un de vos amis, à ce qu'il me paraît ; il sera le nôtre, il peut y compter.

FIERVILLE.

Oui sans doute.

MADAME FIERVILLE.

Une très-jolie personne.

FIERVILLE.

Charmante.

URBAIN, *à Fierville et à sa femme.*

Pardon, je suis à vous dans l'instant. (*A Dubuisson.*) Ah çà, je t'emmène chez Dorbel.

DUBUISSON.

Non parbleu !

URBAIN.

Allons, allons ; d'ici à l'heure du dîner j'aurai le temps de te décider. Il serait affreux que tu eusses l'air de lui en vouloir.

DUBUISSON.

Mais je ne lui en veux pas. Ne va pas t'aviser de lui dire que je lui en veux ! Je dînera ici tranquillement avec ma fille, à moins que cela ne te gêne, et si tu veux bien le permettre.

URBAIN.

Comment ! si je veux bien le permettre ! Mais regarde-toi comme chez toi, je t'en prie.

MADAME FIERVILLE.

Comme il est tout feu pour ses amis !

URBAIN.

Toute ma maison est à ton service : j'en userais de même si j'allais chez toi. Un ami de trente ans !

MADAME FIERVILLE.

Il n'y a pas si long-temps que nous le connaissons.

FIERVLLLE.

Mais nous l'aimons autant que monsieur, j'en réponds.

URBAIN.

Je t'en prie, ne te gêne pas. Si l'appartement que je t'ai donné ne te convient pas, j'en ai d'autres.

MADAME FIERVILLE.

C'est charmant d'être si bien logé !

FIERVILLE.

Et dans Paris encore !

DUBUISSON.

Je suis content de celui que tu m'as offert, mon cher Urbain. Non, je ne suis pas susceptible, ombrageux ; mais je me fais gloire d'être sensible à l'amitié : la tienne me

touche jusqu'aux larmes, et tu sais bien que l'homme qui te parle n'est pas un ingrat.

(Il sort.)

URBAIN.

Brave homme ! (*A part.*) Quel dommage !...

ADÈLE, *à Urbain.*

Pardonnez-lui son travers ; il l'efface par tant d'autres qualités.

(Elle sort ; Urbain la reconduit jusqu'à la porte de son appartement.)

SCÈNE VI.

URBAIN, MADAME FIERVILLE, FIERVILLE.

MADAME FIERVILLE.

C'EST touchant, une amitié comme celle-là !

FIERVILLE.

Oui, c'est dramatique, élégiaque, véritablement.

MADAME FIERVILLE, *à son mari.*

Tu vois bien, mon ami, que nous avons eu une très-bonne idée, et que nous ne commettrons pas d'indiscrétion.

URBAIN.

Bien sensible, mon cher parent, à votre empressement ; mais vous savez qu'un médecin n'est pas maître de son temps : voilà justement l'heure de mes visites.

MADAME FIERVILLE.

Eh, mon Dieu ! nous ne le savons que trop. Faites vos visites ; que nous ne vous gênions pas.

URBAIN.

Nous nous reverrons ; vous reviendrez : vous me

ferez dire où vous logez, et j'aurai l'honneur moi-même...

MADAME FIERVILLE.

C'est que.... Ma foi, docteur, vous savez que je suis franche, et l'amitié qui existe entre nous m'autorise à m'expliquer.

FIERVILLE.

Ce n'est pas notre faute, si, dans votre voyage à Rouen, vous n'avez pas logé chez nous.

MADAME FIERVILLE.

On est si mal et si chèrement dans ces hôtels garnis de Paris!

FIERVILLE.

Et comme nous sommes parents....

MADAME FIERVILLE.

Et que nous venons de vous entendre dire que vous aviez d'autres appartements que celui que vous avez donné à ce monsieur....

URBAIN.

Eh bien?

FIERVILLE.

Eh bien, nous venons sans façon vous prier de vouloir bien nous loger.

MADAME FIERVILLE.

Pour les cinq ou six jours que nous devons passer à Paris.

URBAIN.

C'est beaucoup d'honneur que vous me faites, assurément; mais....

FIERVILLE.

Fi donc ! de l'honneur ! Nous vous faisons plaisir, n'est-ce pas ? et cela vaut beaucoup mieux.

URBAIN.

Si vous m'aviez prévenu d'avance....

MADAME FIERVILLE.

Je le voulais, moi.

FIERVILLE.

C'est moi qui en ai empêché ma femme ; j'ai voulu vous ménager une surprise agréable.

URBAIN.

Je ne sais si l'appartement que je pourrais vous donner vous couviendra.

MADAME FIERVILLE.

Eh, mon Dieu ! une chambre, un petit cabinet, c'est tout ce qu'il nous faut.

FIERVILLE.

Nous ne voulons pas seulement le voir.

MADAME FIERVILLE.

Nous nous en rapportons absolument à vous.

FIERVILLE.

Faites vos affaires ; allez voir vos malades : nous, nous allons chercher nos effets.

URBAIN.

Permettez-moi de vous faire observer...

MADAME FIERVILLE.

Point de façons, surtout entre parents, entre amis : vous dînez en ville ; eh bien, nous dînerons tranquille-

ment avec ce monsieur, votre ami de trente ans, et sa fille.

FIERVILLE.

Il paraît fort aimable cet homme-là.

URBAIN.

Oui, il pousse la crainte d'être indiscret jusqu'au scrupule.

FIERVILLE.

Il a raison : voilà comme il faut être.

MADAME FIERVILLE.

Et au premier moment que nous aurons de libre, nous vous raconterons ce qui nous amène à Paris.

FIERVILLE.

Il est temps que je fasse quelque chose, je m'ennuie de manger mon bien et mon talent en pure perte.

MADAME FIERVILLE.

Il vient tout exprès pour obtenir une place.

FIERVILLE.

Une place tout-à-fait dans mes goûts, une véritable place d'homme de lettres.

MADAME FIERVILLE.

Vous pourrez nous être très-utile. On dit qu'à Paris c'est la femme surtout qui doit solliciter pour le mari. Vous me direz à quelle porte il faut frapper, quelles gens il faut voir ; vous me présenterez, vous me conduirez. Mais, adieu, adieu; vous êtes pressé, et nous aussi. Nous ne tarderons pas à revenir.

FIERVILLE.

Restez donc, mon cher cousin; n'allez-vous pas nous

reconduire? Restez donc, je vous en prie; nous sommes de la maison.

(Il sort avec sa femme.

SCÈNE VII.

URBAIN SEUL.

Eh bien! c'est fort agréable : mais a-t-on jamais vu des gens s'établir chez les autres avec cette aisance, cette tyrannie, et ne pas me laisser seulement un mot à placer pour accepter ou pour refuser!

SCÈNE VIII.

DUBUISSON, URBAIN.

URBAIN.

Ah! te voilà : tu sors?

DUBUISSON.

Oui : j'ai des lettres de recommandation pour plusieurs personnes, une surtout pour une madame de Florange, la parente du ministre : combien cela me coûte d'aller chez des gens que je ne connais pas! mais enfin, puisqu'il le faut....

URBAIN.

Oui, plains-toi, je te le conseille. Qu'est-ce que cela auprès de ce qui m'arrive?

DUBUISSON.

Qu'est-ce donc? Tu parais tout soucieux.

URBAIN.

Non : mais c'est fort aimable. Ainsi donc, on ne sera plus maître chez soi.

DUBUISSON.

Plaît-il?

URBAIN.

S'il fallait loger tous ceux qu'on connaît....

DUBUISSON.

Ah! ah!

URBAIN.

En province, vous avez des maisons entières; vous logez toute votre famille : à Paris, il n'en est pas de même.

DUBUISSON.

Serait-ce pour moi que tu parlerais ainsi?

URBAIN.

Comment! pour toi!

DUBUISSON.

Pour qui donc?

URBAIN.

Eh vraiment, pour ce monsieur Fierville et sa femme.

DUBUISSON.

A quel propos?

URBAIN.

Ne les voilà-t-il pas qui s'installent chez moi sans m'en prévenir, sans me demander mon consentement!

DUBUISSON.

Vraiment?

URBAIN.

Parce qu'ils sont mes parents, et qu'ils se disent mes amis....

DUBUISSON.

Je conçois que cela doit te donner de l'humeur : mais il

me semble que ce n'est pas devant moi que tu devrais la faire paraître.

URBAIN.

Pourquoi donc cela?

DUBUISSON.

Il fallait me dire plutôt qu'il ne te convenait pas de loger des étrangers.

URBAIN.

Je ne t'entends pas.

DUBUISSON.

Au fait; c'est toi qui m'as offert un appartement chez toi.

URBAIN.

Oui; mais je ne l'ai pas offert à cette madame Fierville.

DUBUISSON.

Écoute donc, mon ami, je suis arrivé d'hier; mais, si tu le veux, je ne t'aurai pas gêné plus d'un jour.

URBAIN.

Comment donc?

DUBUISSON.

Nous n'en serons pas moins bons amis; mais que ne me disais-tu?....

URBAIN.

Et que t'aurais-je dit?

DUBUISSON.

Notre déménagement sera bientôt fait.

URBAIN.

Comment, ton déménagement!

DUBUISSON.

Qu'on loge un ami chez soi, c'est tout simple; mais

deux à la fois ! l'un avec sa fille, l'autre avec sa femme ! c'est trop ; et comme il est tout simple aussi que les parents aient la préférence, je cède la place à monsieur et à madame Fierville, et je m'en vas.

URBAIN.

Te moques-tu de moi ? perds-tu la tête ? Il ne sera donc plus permis à tes amis d'avoir un peu d'humeur contre quelqu'un sans que tu prennes la chose pour toi ! T'ai-je parlé de toi ? t'ai-je dit un mot qui pût te faire croire que tu me gênais ? encore tout à l'heure ne te donnais-je pas le choix dans mes appartements ?

DUBUISSON.

Eh, mon Dieu, comme tu t'emportes ! comme tu te fâches pour un mot ! On ne peut donc plus te parler.

URBAIN.

C'est bien à toi qu'il convient de me faire ce reproche ; mais tu resteras, ou, pour le coup, je me fâche avec toi, et tout de bon.

DUBUISSON.

Allons, allons, apaise-toi, je resterai.

URBAIN.

Quant à ce monsieur Fierville, il faudra bien qu'il reste aussi, puisque j'ai le malheur d'être logé assez commodément pour le recevoir. Et puis ne les voilà-t-il pas qui me parlent de sollicitations, de démarches ! Il faudra bien que je m'emploie en effet pour lui, quand ce ne serait que pour m'en débarrasser. Mais tout mon temps, tous mes soins sont d'abord pour toi. Va voir les personnes auxquelles tu es recommandé : moi je vais faire mes visites.

Tiens, voilà Comtois qui te rapporte la réponse de monsieur Bourval. Aller s'imaginer que c'est pour lui que je parle! parbleu, c'est bien mal me connaître.

(Il sort.)

DUBUISSON.

Oh! il a beau dire, il y avait d'abord quelque chose pour moi.

SCÈNE IX.

COMTOIS, DUBUISSON.

DUBUISSON.

Eh bien, mon ami, avez-vous trouvé monsieur Bourval?

COMTOIS.

Oui, monsieur, et voilà sa réponse.

DUBUISSON.

Ah! bon! donnez.... Ce garçon-là a une singulière figure. Eh mais, ce n'est pas l'écriture de monsieur Bourval.

COMTOIS.

Non, monsieur, c'est un de ses commis qu'il a prié d'écrire à sa place.

DUBUISSON.

Ah! un de ses commis.... N'importe, lisons.

SCÈNE X.

COMTOIS, DUBUISSON, ADÈLE.

ADÈLE.

Vous n'êtes pas encore sorti, mon père?

DUBUISSON.

Non vraiment, et il faut que je reste. Voilà une réponse de monsieur Bourval.

ADÈLE.

De monsieur Bourval !

DUBUISSON.

Oui, qui me fait instruire par un de ses commis qu'il va venir me voir ce matin même.

ADÈLE.

Eh bien, mon père, vous devez être flatté de cet empressement.

DUBUISSON.

Ah! oui, très-flatté.... (*A Comtois.*) Avez-vous encore quelque chose à nous dire?

COMTOIS.

Ah! mon Dieu, monsieur, rien, si ce n'est qu'il y avait dans le cabinet de monsieur Bourval un jeune homme en robe de chambre qui travaillait.

ADÈLE.

Son fils peut être?

COMTOIS.

Son fils précisément. Car aussitôt que monsieur Bourval a dit, après avoir lu votre billet, qu'il allait venir vous voir; voilà le jeune homme qui s'écrie : mademoiselle Dubuisson à Paris, chez monsieur Urbain! oh! j'y serai avant vous, mon père. Et c'est lui qui a dit au père, qui ne voulait me donner de réponse que verbalement, qu'il était plus honnête qu'il vous écrivît.

DUBUISSON.

Ah! il ne voulait pas même me faire écrire!

ADÈLE.

Eh mais, qu'avez-vous donc, mon père?

DUBUISSON.

Moi, rien.... Mais dis-moi donc pourquoi ce domestique m'en veut?

ADÈLE.

Comment, il vous en veut! Et sur quoi jugez-vous....

DUBUISSON.

Je ne sais; mais depuis ce matin il a l'air de me regarder de travers.

ADÈLE.

Eh! mon père, ne voyez-vous pas qu'il a le malheur d'être louche.

DUBUISSON, *lui donnant de l'argent.*

Louche! tenez, mon ami, acceptez cela pour boire à ma santé.

COMTOIS.

Oh! mon Dieu, monsieur, cela n'en vaut pas la peine.

DUBUISSON.

Comment! cela n'en vaut pas la peine. Eh! quoi donc, s'il vous plaît?

COMTOIS

Ne vous fâchez pas, monsieur, je prends pour ne pas vous désobliger.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

DUBUISSON, ADÈLE.

DUBUISSON.

Tu as bien fait de m'avertir; pauvre garçon! j'allais le chagriner.

ADÈLE.

Vos humeurs contre les gens ont-elles souvent plus de

fondement? Et ce monsieur que vous boudiez dans la diligence, parce qu'il avait pris la place du fond, et qui, un moment après, vous en demanda pardon, en vous apprenant qu'il ne pouvait supporter la voiture autrement; et votre confrère le professeur de mathématiques, contre lequel vous vous fâchiez déjà l'autre jour, parce que vous croyez qu'il vous menaçait, lorsqu'il vous tendait la main avec amitié.

DUBUISSON.

Eh bien, j'en conviendrai avec toi, oui, j'ai tort; mais que veux-tu? c'est plus fort que moi; par exemple je ne me fâche jamais contre toi.

ADÈLE.

Plus rarement que contre les autres au moins; mais vous qui vous sentez naturellement de la bienveillance pour tout le monde, pourquoi ne pas présumer les mêmes sentiments dans les autres?

DUBUISSON.

C'est vrai; cela vaudrait beaucoup mieux. Allons, je suivrai tes conseils, ma fille, je me vaincrai, je me corrigerai. Tu verras; mais n'est-ce pas Jules que j'entends?

ADÈLE.

Lui-même.

SCÈNE XII.

DUBUISSON, ADÈLE, JULES.

JULES.

Ah! mademoiselle, j'accours, je précède mon père; quel heureux voyage! quel heureux augure je me permets d'en tirer!

ADÈLE.

Saluez donc mon père, Jules.

DUBUISSON.

Pourquoi donc cela ? N'est-il pas tout simple qu'un jeune amant ne voie d'abord que sa maîtresse et ne s'aperçoive pas seulement que le père est là.

JULES.

Pardon, cent fois pardon, mon cher professeur.

DUBUISSON.

Eh non, c'est une plaisanterie. Bonjour, mon cher élève...

JULES.

Je n'osais me flatter que vous vinssiez à Paris.

DUBUISSON.

Mon voyage a un motif assez important. Il s'agit d'obtenir une place à laquelle je crois avoir quelques droits.

JULES.

Ce voyage n'a-t-il pas encore un autre but?

DUBUISSON.

Lequel donc?

JULES.

Eh mais, ne devinez-vous pas?

DUBUISSON.

Eh bien, oui, mon ami; je vous connais depuis votre enfance. Je vous aime, je vous estime. Je suis trop franc pour ne pas vous dire que vous me convenez sous tous les rapports, et si en effet monsieur votre père désire ce mariage....

JULES

Et pouvez-vous douter que ce mariage ne soit en effet l'objet de tous ses vœux?

DUBUISSON.

Je ne le sais que par vous. Il ne m'en a jamais rien témoigné dans ses lettres.

JULES.

Ses lettres ne roulaient que sur des affaires, et un négociant ne sait guère parler d'autre chose dans sa correspondance.

DUBUISSON.

Oui; il a beaucoup d'affaires, monsieur votre père. Il n'avait pas même le temps de répondre à mon billet, et c'est vous qui lui avez fait sentir qu'il valait mieux écrire que de répondre verbalement.

JULES.

Il est vrai.

DUBUISSON.

Une réponse verbale eût peut-être été aussi honnête qu'un mot d'écrit par un commis.

ADÈLE.

Ah! voilà donc ce qui vous fâche.

DUBUISSON.

Ce qui me fâche moi; mais non. J'aurais été flatté de recevoir un mot de la main de monsieur votre père; mais il s'en faut que je sois piqué. Non, je ne le suis pas, et vous n'avez que faire de sourire à mes paroles, ma fille.

ADÈLE.

Eh! mon Dieu! mon père, si je souris, c'est bien in-

volontairement; car la manière même dont vous dites que vous n'êtes pas piqué me fait craindre....

DUBUISSON.

Vous fait craindre.... Quoi, s'il vous plaît? Eh bien! que signifient ces signes d'intelligence que vous vous faites?

JULES.

Je m'en vais me hâter de vous l'expliquer, mon cher professeur. Vous allez voir mon père; et mademoiselle et moi, nous voudrions vous prévenir.... C'est un très-galant homme, un excellent père; mais il n'a pas tout-à-fait cette politesse, ces manières délicates....

DUBUISSON.

Eh bien! quoi! c'est un homme sans façon; tant mieux, ce sont les gens que je préfère; ne semble-t-il pas que je ne puisse pas vivre avec ceux qui disent franchement ce qu'ils ont dans le cœur?

ADÈLE.

Nous ne disons pas cela; nous savons au contraire....

SCÈNE XIII.

DUBUISSON, ADÈLE, JULES, BOURVAL.

BOURVAL, *en dehors*.

Que le diable les emporte ces maudits fiacres; vous n'en trouverez pas un sur cent qui ait de la monnaie.

JULES.

C'est mon père.

BOURVAL, *entrant.*

Là, peut-on faire un pas dans ce Paris sans être impitoyablement rançonné? Est-ce à monsieur Dubuisson que j'ai l'avantage de parler? Oui, c'est bien lui. Voilà mon fripon de fils qui m'a précédé, et voilà sans doute l'aimable objet.... (*A son fils.*) Tu ne m'avais pas trompé, coquin; jolie, très-jolie. (*A Dubuisson.*) Commençons par nous embrasser, mon cher.

DUBUISSON.

Monsieur....

BOURVAL.

Avec votre permission, je prends un fauteuil. Je suis si las d'être perpétuellement debout dans mon magasin: quant à vous autres, restez debout, si vous voulez. *Liberté, libertas*, c'est tout ce que je sais de latin.

DUBUISSON.

Monsieur....

BOURVAL.

Eh non, ne vous gênez pas; vous voyez que je ne me gêne pas, moi. C'est la manière de votre serviteur Guillaume Bourval, l'honnête homme qui vous parle. Ah çà, père, où en sommes-nous? Mais d'abord j'ai une querelle à vous faire.

DUBUISSON.

Une querelle à moi?

JULES.

Mais, mon père....

BOURVAL.

Mais, mon père, mon père.... laisse-moi parler, fils; oui, une grande querelle: pourquoi diable êtes-vous venu

vous loger chez ce bon homme de médecin que j'estime infiniment d'ailleurs ? c'est chez moi qu'il fallait venir.

DUBUISSON.

Monsieur, c'est une très-aimable querelle que vous me faites là; mais il me semble qu'aux termes où nous en sommes....

BOURVAL.

Et c'est précisément parce que nous en sommes là qu'il fallait venir chez moi. Voyons, voilà deux jeunes gens qui s'aiment : vous avez joliment élevé mon fils ; oh ! je vous rends justice, et quoique votre fortune ne soit pas tout-à-fait égale à la mienne....

DUBUISSON.

Comment ! monsieur, vous me reprochez ma fortune ?

BOURVAL.

Et pas du tout ; laissez-moi donc parler, si vous voulez m'entendre.

DUBUISSON.

Eh bien, monsieur, parlez.

BOURVAL.

Je dis que je suis plus riche que vous, ce n'est pas votre faute ; mais je ne suis pas si savant que vous, c'est la faute de mon père. Bref, mon fils et votre fille s'aiment depuis un an ; votre fille vous l'a confié, mon fils m'en a parlé ; il n'y a que les pères qui ne se sont encore rien dit ; mais c'est votre faute. Vous vous avisez de m'écrire pour me parler d'affaires de commerce auxquelles, par parenthèse, vous n'entendez rien. Moi j'ai la malice de vous répondre simplement sur ce que vous me mandez,

sans faire semblant de m'apercevoir que vous n'entamez la correspondance sur un sujet étranger que pour en venir au sujet principal, le mariage de nos enfants.

DUBUISSON.

Comment ! monsieur, vous croyez que je ne vous écrivais que pour en venir à proposer ma fille à votre fils ?

BOURVAL.

Pas tout-à-fait; mais laissez-moi donc dire. Pour m'amener à demander votre fille en mariage pour mon fils. Hem ! j'ai deviné, n'est-ce pas ? car voilà déjà que vous rougissez comme une jeune fille.

DUBUISSON.

Je rougis.... Mais en effet, monsieur, vos discours sont si singuliers !

BOURVAL.

Ma foi, je ne sais pas choisir mes phrases pour dire ce que je veux dire ; mais c'est égal. Nous ne nous sommes rien dit par lettres, c'est fort bien ; mais maintenant que nous voilà en présence, parlons. Voulez-vous donner votre fille à mon fils ?

DUBUISSON.

Monsieur....

ADÈLE.

Le voilà qui fait la demande. Vous devez être content ?

DUBUISSON.

Oh oui ! très-content.

JULES.

Eh mais, mon père, ce n'est pas tout-à-fait comme cela que je vous avais prié de parler à monsieur.

BOURVAL.

Qu'est-ce que tu dis, toi ? prétends-tu apprendre à parler à ton père ? A quoi bon aller s'embarrasser dans des phrases où je m'embrouille toujours. Monsieur, voulez-vous me faire l'honneur ?... Monsieur, serais-je assez heureux pour espérer.... Eh ! que diable, moi je vais au fait. Vous vous honorerez tous les deux, vous vous rendrez mutuellement heureux, et taut pis pour qui se choque de mon discours. Ainsi c'est convenu ; je demande votre fille, vous me l'accordez, n'est-ce pas ? je n'ai pas besoin d'attendre votre réponse. Venons à la dot. J'associe mon fils à mon commerce ; je lui donne le bien de sa mère, quarante mille francs par anticipation sur ma fortune ; si peu que vous donniez à votre fille, je m'en contenterai ; mais enfin que lui donnez-vous ?

DUBUISSON.

J'admire la promptitude avec laquelle vous expédiez les choses, monsieur : et quand il s'agit du bonheur de nos enfants, vous avez l'air d'en faire un marché.

BOURVAL.

Point du tout, le bonheur se trouve dans la convenance des deux époux. Vous connaissez mon fils pour un bon sujet ; moi je sais que mademoiselle est une bonne fille, c'est d'accord cela. Il faut bien en venir aux affaires d'intérêt. Qu'est-ce que vous me parlez de marché ? tout n'est-il pas marché dans ce monde ? Voyons, que donnez-vous à votre fille ?

DUBUISSON.

Ma foi, monsieur, je n'ai rien à répondre à des demandes faites de la sorte.

BOURVAL.

Comment ! vous n'avez rien à répondre ! Ah ! fort bien, je vous offense; mon fils me l'avait bien dit que vous étiez susceptible, épiloguant sur un mot.

DUBUISSON.

Ah ! monsieur votre fils s'était donné la peine de vous faire mon portrait. Je lui en ai de grandes obligations.

JULES.

Eh mais, mon père, vous me perdez.

BOURVAL.

Comment ! je te perds ! Eh parbleu, pourquoi laisserais je ignorer à monsieur que je connais ses défauts ?

ADÈLE.

C'est que vous conviendrez que, sans être taxé de trop de susceptibilité, on peut se choquer de la manière dont vous vous exprimez.

BOURVAL.

Eh bien, à la bonne heure, ma belle enfant, je n'en disconviens pas, chacun a ses défauts, je suis brusque, bourru, sans éducation; vous l'aviez peut-être dit à votre père, comme mon fils m'avait dit qu'il était ombrageux.

ADÈLE.

Monsieur, je ne me serais pas permis....

BOURVAL.

Allons, vous le lui aviez dit, n'est-il pas vrai ? ne me le cachez pas; je ne vous en voudrai pas; mais cela ne m'empêche pas d'être un bon homme, et d'avoir ma dose de bon sens; et comme je ne me soucie pas de me refondre pour monsieur votre père, je suis loin d'exiger

qu'il se refonde pour moi; qu'il me passe mes boutades, mes brusqueries, mes grosses vérités, je lui passerai ses étiquettes, ses épilogues, ses petites bouderies, ses petites moues; tenez, comme celle qu'il nous fait à présent.

DUBUISSON.

Moi? je ne boude pas.

BOURVAL.

Si fait, vous boudez. Pour vivre ensemble, il faut être mutuellement indulgent; et vous qui êtes savant, vous devez savoir cela?

ADÈLE.

Ah! mon père, voilà ce que vous m'avez répété bien souvent.

DUBUISSON.

Oui, sans doute, monsieur; l'indulgence réciproque est d'une nécessité indispensable dans la société; et, quoique monsieur Jules ait jugé à propos de m'annoncer à son père comme un susceptible, je me flatte de ne l'être pas encore assez pour me formaliser de quelques mots; mais c'est le fond des choses sur lequel j'avoue sans crainte que je suis très-délicat.

BOURVAL.

Eh bien! est-ce que je vous aurais choqué, par aventure, sur le fond des choses?

DUBUISSON.

La manière dont vous exaltez votre fortune, et dont vous rabaissez la mienne.

BOURVAL.

Ma foi, écoutez donc, il y a bien des pères à ma place

qui ne seraient pas si faciles. Un professeur, certainement, jouit d'une grande considération, et c'est une belle chose que la considération; mais qu'est-ce que cela pèse dans le commerce? Enfin, vous venez à Paris pour solliciter une place; combien y a-t-il de gens qui vous diraient: monsieur, je ne donnerai mon fils à votre fille qu'autant que vous aurez obtenu ladite place.

DUBUISSON.

Permettez-moi de vous dire, monsieur....

BOURVAL.

Eh bien! quoi? achevez donc; mais avec quel diable d'homme m'as-tu mis là en présence, mon fils? Je m'épuise en politesses pour lui faire sentir que, malgré ma fortune, je me tiens heureux de devenir le beau-père de sa fille, et il me cherche querelle parce que je lui dis des choses honnêtes.

DUBUISSON.

Fort bien, monsieur, votre fortune, et toujours votre fortune! et vous avez l'air de me faire une grâce en me demandant ma fille. En vérité, je vous admire, Adèle, d'écouter tranquillement de semblables expressions.

ADÈLE.

Mais, mon père....

BOURVAL.

Eh bien! vous voyez s'il est possible de le toucher sans qu'il se croie égratigné. Oh! ma foi, je quitte la partie. Écoutez, je suis venu vous voir, je vous ai demandé votre fille, je ne m'en dédis pas; mais morbleu je me pique aussi, il me semble que, quand j'ai fait les premiers

pas, vous pouvez faire les autres. Vous savez mon adresse. Quand vous voudrez me faire réponse, je vous attends, et vous me trouverez chez moi. Allons, toi qui as été son élève, fais à ton tour son éducation; je te jure que, si ce n'était l'intérêt qu'inspire la jeune demoiselle qui n'a dit que des choses raisonnables, tandis que son père déraisonnait, j'enverrais ce mariage-là à tous les diables. Adieu, mademoiselle; comme je le disais tout à l'heure, chacun a ses défauts dans ce bas monde; mais, sur ma parole, j'aime encore mieux le mien que celui de monsieur votre père; et, si c'est à l'étude qu'on doit ce joli petit caractère, ma foi, serviteur à la science, et.... je suis le vôtre de tout mon cœur.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

DUBUISSON, ADÈLE, JULES.

DUBUISSON.

Vous avez bien fait de me prévenir qu'il était franc, monsieur votre père.

JULES.

Ah! monsieur, je vous demande pardon pour lui, pour moi.

DUBUISSON.

Pardon! vous vous moquez. Vous avez dit que j'étais un homme susceptible, insociable; c'est peut-être vrai; il est riche, il voudrait marier avantageusement son fils; rien n'est plus naturel. Je ne vous blâme pas, je ne vous en veux ni à l'un, ni à l'autre.

JULES.

Oui, en rappelant à mon père toutes les obligations que je vous ai, j'ai cru devoir le prévenir de votre sensibilité peut-être excessive, comme j'ai cru devoir vous prévenir vous-même de sa brusque franchise; mais un mot indiscret qui m'est échappé sur votre caractère doit-il me faire perdre tous mes droits à votre estime? J'en appelle à votre cœur, monsieur Dubuisson; réfléchissez, et vous rendrez justice à mon père et à moi.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

DUBUISSON, ADÈLE.

DUBUISSON.

Eh bien, à la bonne heure, il est aussi franc que son père, et il ne déplaît pas.

ADÈLE.

N'est-ce pas, mon père?

DUBUISSON.

Que diable, je ne suis pas déraisonnable.

ADÈLE.

Ainsi vous oubliez la manière dont monsieur Bourval vous a parlé, et vous consentez à me marier à son fils?

DUBUISSON.

Eh! mon Dieu! pour ma part, il n'y aura jamais d'obstacle; mais il en met lui-même.

ADÈLE.

Comment donc?

DUBUISSON.

N'est-il pas clair qu'en me parlant de cette place que je sollicite, il m'a mis dans la nécessité de ne reparler de l'union projetée que si je parviens à l'obtenir.

ADÈLE.

Il vous a dit que d'autres à sa place pourraient penser et agir ainsi.

DUBUISSON.

Je suis fâché pour toi, ma fille, que tu ne veuilles pas voir les choses comme elles sont; mais moi qui suis habitué à entendre ce qu'on veut dire plutôt que ce u'on dit... (*Tirant une lettre cachetée de sa poche.*) Allons, ce n'était pas assez de la répugnance naturelle que j'éprouve à solliciter, il fallait encore que j'y fusse forcé par les conditions que m'impose cet homme brusque et incivil. Allons donc porter cette lettre à madame Florange. Il est assez singulier qu'on m'ait donné une lettre de recommandation toute cachetée, ce n'est pas l'usage.

ADÈLE.

Eh quoi! penseriez-vous qu'elle fût dirigée contre vous?

DUBUISSON.

Fi donc! Mais cette précaution ne m'autorise-t-elle pas à croire que c'est une de ces froides recommandations....

SCÈNE XVI.

ADÈLE, DUBUISSON, FIERVILLE.

FIERVILLE, *en rentrant.*

ENTENDEZ-VOUS? laissez tous ces paquets dans l'antichambre jusqu'à ce que nous sachions dans quel apparte-

ment nous logeons. Ah! monsieur, votre serviteur. Le cher docteur est sorti : ah ! diable, tant pis. Ma femme, qui m'a laissé pour des courses essentielles, doit venir le prendre dans un quart d'heure pour aller chez un de ses amis intimes, de qui dépend la place que je veux avoir. Ah ! monsieur, on est bien malheureux d'avoir à solliciter dans ce pays-ci.

DUBUISSON.

Pourrait-on, sans indiscrétion, demander à monsieur quelle est la place qu'il sollicite ?

FIERVILLE.

Ah ! mon Dieu ! à vous, l'ami du cher Urbain, logé chez lui ! je me garderai bien d'en faire un mystère ; une place de professeur vacante dans un des lycées de Paris.

DUBUISSON.

Une place de professeur !

ADÈLE.

Que dit-il ?

FIERVILLE.

On y a quelques droits, comme vous pouvez penser. J'ai beaucoup cultivé mon esprit, j'ai fait quelques vers français ; en confidence même, j'ai jadis ébauché une tragédie : nous avons d'ailleurs une certaine traduction... Je me suis peu occupé de l'éducation jusqu'ici, si ce n'est en théorie ; mais comme il ne s'agit pas d'apprendre à lire à des marmots, mais d'enseigner à des jeunes gens, qui seront des hommes tout à l'heure, l'éloquence, les belles-lettres, on peut, sans se flatter, demander, obtenir et exercer dignement un tel emploi. Qu'en pensez-vous, monsieur ?

DUBUISSON.

Moi, monsieur! Puisque vous vous en sentez capable....

FIERVILLE.

Très-capable, mon cher; mais le mérite ne suffit pas: il faut des protections, des connaissances; et avec l'appui du cher Urbain....

DUBUISSON.

Urbain vous a donc promis son appui?

FIERVILLE.

Oui sans doute: depuis que j'ai l'avantage de le connaître, il n'a cessé de me faire des offres de service.

DUBUISSON.

Eh bien! ma fille?

FIERVILLE.

Je n'ai pas encore eu le temps de lui dire ce que je désirais; mais je suis sûr de lui.

ADÈLE, *à son père.*

Vous voyez que monsieur Urbain ne sait pas même qu'il sollicite la même place que vous.

FIERVILLE.

Mais où est-il donc? J'ai moi-même quelques courses à faire; il me tarde de le prévenir. Ah! le voici. Vous le voyez, tout me réussit. Ah! je suis né heureux, véritablement.

SCÈNE XVII.

ADÈLE, DUBUISSON, URBAIN, FIERVILLE.

FIERVILLE.

Quel bonheur que vous rentriez, docteur ! Nous n'avons pas eu le temps de nous expliquer. Savez-vous quelle est la place que j'ambitionne ? celle de professeur dans un des lycées de Paris.

URBAIN.

Vous, professeur !

FIERVILLE.

Oui, moi : c'est précisément ce qui me convient avec ma petite fortune, n'est-ce pas ? Cela m'arrondira, cela m'occupera. Ne trouvez-vous pas que c'est supérieurement calculé ?

URBAIN.

Supérieurement calculé, en effet.

FIERVILLE.

J'étais sûr de votre approbation. On m'a dit que la place dépendait surtout d'un certain monsieur Dorbel, avec lequel vous êtes intimement lié.

URBAIN.

Précisément : je sors de chez lui.

FIERVILLE.

Que je suis donc fâché de ne pas vous en avoir parlé plus tôt ! vous lui en auriez déjà touché quelques mots.

URBAIN.

Consolez-vous ; je ne l'ai pas trouvé.

FIERVILLE.

Ah! bon! Eh bien, dans un quart d'heure ma femme vient vous prendre; vous allez ensemble chez ce monsieur Dorbel, et là, ma foi, je m'en rapporte à vous : parlez-lui de moi comme vous voudrez, avec franchise; je sais d'avance tout le mal que vous pourrez lui dire.

URBAIN, *à Dubuisson.*

Eh bien! il ne manque pas de confiance en lui-même.

DUBUISSON.

Ni en toi, à ce qu'il me paraît.

FIERVILLE.

On m'a dit que j'avais un concurrent.

URBAIN.

Il est vrai.

FIERVILLE.

Un certain professeur d'Amiens : on croit même qu'il est à Paris.

URBAIN.

Oui, il y est.

FIERVILLE.

Ah! vous le saviez : un homme de routine, un homme de métier.

URBAIN.

Eh mais, c'est quelque chose que d'avoir exercé un état.

FIERVILLE.

Oui, aux yeux de quelques sots; mais aux vôtres et aux miens... Et quand on a autant de titres que moi....

URBAIN.

Et quels sont donc ces titres?

DUBUISSON.

Monsieur a déjà daigné me les apprendre, et tu les connais sans doute aussi-bien que moi.

URBAIN.

Ma foi, je les cherche....

DUBUISSON.

N'y a-t-il pas d'abord une traduction?

URBAIN.

Ah! oui; elle a été bien critiquée dans les journaux.

FIERVILLE.

Cabale, envie, calomnie : le plus grand succès. Il n'en reste plus chez mon libraire.

URBAIN.

Oui, vous en avez fait beaucoup de cadeaux. J'en ai reçu un exemplaire.

FIERVILLE.

Parbleu! je n'ai pas oublié la lettre charmante que vous m'avez écrite en remercîment.

DUBUISSON.

Où tu en faisais sans doute le plus grand éloge?

URBAIN.

Il s'y mêlait un peu de critique.

FIERVILLE.

Et voilà les éloges flatteurs : ce mélange de critique annonce la franchise de la louange.

DUBUISSON.

N'y a-t-il pas aussi une tragédie?

FIERVILLE.

Vous rappelez-vous la lecture que je vous en fis?

URBAIN.

Elle fut fort gaie, la lecture.

FIERVILLE.

Oui ; il y avait des jeunes femmes, des jeunes auteurs ; mais comme ma femme sanglotait au dénoûment !

DUBUISSON.

Enfin, une profonde théorie sur l'éducation ?

URBAIN.

Il y a bien des gens qui regardent ces profondes théories comme la science de ceux qui n'en ont pas.

FIERVILLE.

Ce n'est pas vous : vous savez bien que la théorie..... Souvenez-vous des entretiens graves et sérieux que nous eûmes ensemble à Rouen ; comme vous étiez enthousiasmé des idées lumineuses que je vous développai !

URBAIN.

Enthousiasmé, dites-vous ?

FIERVILLE.

Oui, oui, enthousiasmé ; et, tenez, vous l'êtes encore. Ainsi c'est convenu ; vous attendez ma femme. Moi, je cours me présenter chez les personnes qu'elle n'aura pu voir. Ma foi, docteur, je suis fier de votre estime ; mais avouez aussi qu'il est bien flatteur, quand on s'emploie pour quelqu'un, que ce quelqu'un ne soit pas tout-à-fait indigne de l'intérêt qu'on lui témoigne et du bien qu'on en peut dire.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

ADÈLE, DUBUISSON, URBAIN.

URBAIN, *riant.*

Eh bien ! as-tu jamais vu un homme plus content de lui-même et des autres ?

DUBUISSON.

Tu n'étais donc pas sincère dans les compliments que tu lui as fait.

ADÈLE.

Eh mais, où avez-vous donc vu, mon père, que monsieur Urbain lui eût adressé des compliments ?

DUBUISSON.

Enfin, il sort enchanté de toi.

URBAIN.

Parce qu'il veut bien l'être.

DUBUISSON.

Tu ne l'appuieras donc pas ?

URBAIN.

Il te sied bien de me faire une pareille question, quand tu es sur les rangs pour la même place.

DUBUISSON.

Eh mais, écoute donc, je ne veux pas te gêner : si tu crois que monsieur Fierville ait plus de mérite et plus de droits que moi.... Je n'ai point fait de tragédie.

URBAIN.

Mais tu comptes des élèves qui font honneur à leur maître.

DUBUISSON.

Je n'ai point fait cadeau de mes traductions.

URBAIN.

Mais ton libraire les a vendues.

ADÈLE.

Mon père, vous m'aviez promis.... Vous affligez monsieur Urbain.

DUBUISSON.

Je l'afflige !.... Ce n'est pas mon intention. Allons, je suis un fou ; pardonne-moi, mon ami. Va, je compte sur toi, je dois y compter. Je vais chez cette madame Florange. Au fait, ce monsieur Fierville avec sa traduction, sa tragédie, sa théorie, ferait un professeur d'une singulière espèce ; et, tout homme de routine et de métier que je puisse être, je rends trop justice à ton discernement et surtout à ton amitié, pour craindre que tu balances entre nous. Sans adieu, mon cher Urbain.

(Il sort.)

SCÈNE XIX.

ADÈLE, URBAIN.

URBAIN.

S'il était toujours comme cela encore.

ADÈLE.

Vous ne savez pas ce qu'il y a de plus malheureux : monsieur Bourval est venu.

URBAIN.

Et votre père s'est piqué dès le premier mot.

ADÈLE.

Et maintenant mon père soutient que monsieur Bourval ne me trouve pas assez riche pour son fils. Jugez dans quel embarras nous nous trouvons; mais voici monsieur Jules.

SCÈNE XX.

ADÈLE, URBAIN, JULES.

URBAIN.

Le fils de monsieur Bourval! bien, jeune homme, vous arrivez au moment où l'on vous désirait.

ADÈLE, *à Jules.*

C'est monsieur Urbain, le maître de cette maison.

URBAIN.

Oui, monsieur, Urbain, l'ami intime de son père, médecin de profession, et qui voudrais bien m'établir celui de mon pauvre ami; car il en a besoin, et ce qu'il y a de pis, c'est qu'il ne veut pas convenir qu'il est malade. Il s'agit de bien nous concerter tous les trois pour le rendre, en dépit de lui-même, aussi heureux qu'il lui est possible de l'être. Où en êtes-vous avec monsieur votre père?

JULES.

Eh! monsieur, mon père ne pense déjà plus à ce qui s'est passé; vous le savez, ces caractères violents s'apaisent aussi aisément qu'ils s'emportent. Je vous réponds de le ramener dans un instant.

URBAIN.

Écoutez, c'est moi qui me charge de solliciter pour Du-

buisson auprès de Dorbel. Quant à la réconciliation entre vos parents, cela vous regarde. Allons, mademoiselle, servez-vous de l'aimable ascendant que votre douceur, votre tendresse vous donnent quelquefois sur votre père; tâchez de le rendre raisonnable, au moins pour un moment; c'est difficile; mais ce qui est plus facile peut-être, c'est d'obtenir de monsieur Bourval qu'il tempère ses vivacités, ses emportements; que, jusqu'à la signature du contrat, il soit poli, complaisant, affable pour monsieur Dubuisson.

JULES.

Eh! mon Dieu! je vous réponds que mon père y mettra toute la bonne volonté possible; mais tiendra-t-il tout ce qu'il se promettra à lui-même? c'est ce que je n'oserais garantir....

ADÈLE.

Eh bien, monsieur Jules, nous ne les quitterons pas; nous interpréterons mutuellement ce qu'ils se diront.

JULES.

Je cours chercher mon père, et je suis là pour veiller à ce qu'il ne lui échappe pas un seul mot qui ne soit dicté par le désir de plaire au vôtre.

(Il sort.)

SCÈNE XXI.

ADÈLE, URBAIN.

ADÈLE.

Et moi je suis là pour veiller sur le mien, afin qu'il ne se fâche ni trop fort, ni trop aisément.

URBAIN.

Et moi, avant que cette madame Fierville vienne me relancer, je m'empresse de courir chez Dorbel pour lui parler de notre ami commun.

(Il va pour sortir, madame Fierville l'arrête.)

SCÈNE XXII.

ADÈLE, URBAIN, MADAME FIERVILLE.

MADAME FIERVILLE.

Me voilà, je vous ai fait attendre; car mon mari vous a sans doute prévenu que j'allais venir vous prendre. Eh! vite, eh! vite, partons.

URBAIN, *à part.*

Allons, je n'ai pas pu l'éviter.

MADAME FIERVILLE.

J'ai une voiture en bas. Dorbel nous attend. Je lui ai fait demander un rendez-vous en votre nom. J'ai bien fait, n'est-ce pas, et il n'y a pas d'indiscrétion?

URBAIN.

Mais je voudrais vous dire....

MADAME FIERVILLE.

Vous me direz tout cela en route, et moi je vous conterai de mon côté tout ce que j'ai déjà fait. J'ai vu vingt personnes, j'ai laissé mon nom dans vingt maisons. J'ai joliment arrangé le professeur d'Amiens qui s'avise d'être notre concurrent.

URBAIN.

Mais cependant, madame, il me semble....

MADAME FIERVILLE.

Eh! non, en pareil cas, il faut abîmer ses rivaux. On le dit honnête homme, eh bien, quand monsieur Fierville sera placé, je suis capable de le servir à mon tour; mais il faut commencer par songer à soi, n'est-il pas vrai?

URBAIN.

Oui, c'est assez le principe du jour.

MADAME FIERVILLE.

Et de tous les temps. Ne nous faisons pas plus méchants que ne l'étaient nos pères. Ils nous valaient, et nous les valons. J'ai vu madame Florange, la parente du ministre, une femme charmante, et, par parenthèse, j'y ai laissé le père de mademoiselle, et je lui ai recommandé mon mari; on ne saurait avoir trop d'amis.

URBAIN.

Ah çà, madame, si vous me permettez de parler à mon tour....

MADAME FIERVILLE.

Oui sans doute, chez Dorbel, je vous laisserai parler; je me tairai; mais ici, impossible, allons, allons, partons.

URBAIN.

Allons, madame, puisque vous le voulez absolument.. (*A part.*) Ma foi tant pis pour elle, ce n'est pas ma faute.

MADAME FIERVILLE.

Sans adieu, ma belle demoiselle, nous ne tarderons pas

à revenir; si vous voyez monsieur votre père avant moi, demandez-lui ce qu'il a fait pour mon mari. Recommandez-le-lui de nouveau : dites-lui que, puisqu'il est l'ami du cher docteur depuis trente ans, il ne peut pas se dispenser d'être le nôtre, entendez-vous. Adieu, adieu, donnez-moi la main, docteur, et partons.

URBAIN.

Eh bien, madame, partons.

(Il sort avec madame Fierville.)

SCÈNE XXIII.

ADÈLE seule.

Elle l'emmène. Allons, il faut convenir que le mari et la femme sont bien faits l'un pour l'autre : là, venir loger chez quelqu'un malgré lui, s'obstiner à croire qu'on est enchanté de leur mérite, quand on leur dit précisément le contraire, et enlever pour ainsi dire les personnes..... Ces gens-là feront leur chemin. Mais j'entends mon père, je crois : allons, essayons au moins de le décider à bien recevoir monsieur Bourval.

SCÈNE XXIV.

ADÈLE, DUBUISSON.

DUBUISSON.

Je ne me suis pas trompé ; c'est bien lui.

ADÈLE.

Déjà de retour, mon père ?

DUBUISSON.

Oui, ma fille, déjà.

ADÈLE.

Vous n'avez donc pas trouvé madame Florange ?

DUBUISSON.

Elle était chez elle.

ADÈLE.

Vous l'avez vue ?

DUBUISSON.

Oui, je l'ai vue.

ADÈLE.

Elle vous a bien reçu ?

DUBUISSON.

Parfaitement bien.

ADÈLE.

Vous voilà donc bien content ?

DUBUISSON.

Mais je crois que j'ai sujet de l'être ; car cette madame Florange a sans doute tout le crédit qu'elle s'imagine ! Les compliments qu'elle m'a adressés ne sont pas ce qu'on appelle de l'eau bénite de cour. Cependant, ce monsieur Fierville....

ADÈLE.

Est-ce que vous en avez parlé à madame Florange ?

DUBUISSON.

Crois-tu que je sois capable de chercher à nuire à mes rivaux ? Tous mes efforts tendent à ce qu'on dise du bien de moi, et je regarderai toujours comme un mauvais moyen

de m'avancer, de dire du mal des autres. Ce n'est pas là ce qui m'inquiète.

ADÈLE.

Quoi donc, en ce cas ?

DUBUISSON.

Oh ! je me garderai bien de dire un mot sur Urbain devant toi. C'est ton protégé ; mais, comme je rentrais, je viens de le rencontrer en voiture avec madame Fierville : j'ai fait tout ce que j'ai pu pour m'en faire remarquer ; il a détourné la tête : c'était sans dessein ; il ne m'aura pas vu, et ce n'est pas de moi qu'ils parlaient ; mais enfin sais-tu où ils vont ensemble ?

ADÈLE.

Chez monsieur Dorbel.

DUBUISSON.

Chez Dorbel, dis-tu ?

ADÈLE.

Oui, cette femme l'emmène chez Dorbel pour solliciter en faveur de son mari.

DUBUISSON.

Eh bien ! j'avais tort.

ADÈLE.

Ah ! c'en est trop, mon père. Permettez-moi de vous le dire, il est affreux à vous de soupçonner un ami comme monsieur Urbain : cette femme ne lui a pas laissé le temps de placer une parole. J'ai vu monsieur Urbain souffrir d'aller avec madame Fierville pour solliciter contre elle ; et si vous croyez non-seulement qu'il puisse dire un mot qui

vous nuise, mais même qu'il ne vous serve pas avec toute la chaleur, toute l'éloquence dont il est capable, soupçonnez donc aussi votre fille ; car l'amitié de monsieur Urbain pour vous égale presque la tendresse que je vous porte.

DUBUISSON.

Eh ! là, là, mon enfant, calme-toi ; allons, j'ai tort, j'ai toujours tort. Ah ! si ce monsieur Bourval ne faisait pas de cette place une condition de ton mariage !

ADÈLE.

Mais vous vous trompez ; et puisque nous en sommes sur cet article, n'avez-vous pas été un peu trop difficile, un peu trop exigeant avec lui ?

DUBUISSON.

C'est possible.

ADÈLE.

Ecoutez : son fils, malgré le serment que le père avait fait de vous attendre chez lui, va le ramener.

DUBUISSON.

Le ramener ! je n'en crois rien.

ADÈLE.

S'il vient, ne trouverez-vous pas dans cette démarche la preuve qu'il reconnaît ses torts : promettez-moi qu'alors vous lui passerez quelques brusqueries.

DUBUISSON.

Soit ; mais il ne viendra pas.

ADÈLE.

Il viendra, car le voici.

DUBUISSON.

Pas possible !.... C'est vrai.

SCÈNE XXV.

ADÈLE, DUBUISSON, BOURVAL, JULES.

BOURVAL.

Eh bien, c'est encore moi; me voilà revenu. (*A Jules.*) Tu vas voir, je vais être honnête et galant avec lui comme avec une jolie femme. (*Haut.*) Tenez, monsieur Dubuisson, vous m'avez mal jugé si vous avez cru que je n'étais pas un bon homme, et que je dédaignais votre alliance. (*A Jules.*) Est-ce bien?

JULES.

A merveille.

DUBUISSON.

Monsieur, je sens assurément tout ce que votre démarche a d'honnête pour moi. (*A sa fille.*) Eh bien, à la bonne heure, le voilà raisonnable.

ADÈLE.

N'est-ce pas?

BOURVAL.

Non, le diable m'emporte! je suis fâché de m'être mis en colère contre vous; j'aurais dû en rire.

JULES, *à son père.*

Paix donc.

BOURVAL.

Je vous demande pardon; je n'aurais pa dû en rire, parce qu'enfin, comme on le sait, et; comme je vous le répète encore, personne n'est parfait dans ce monde, et que la perfection est une chose si éloignée de l'humanité...

Eh bien achève donc, toi, fils; ne vois-tu pas que je m'embrouille?

JULES.

Monsieur, mon père vient exprès pour vous dire qu'une alliance avec vous est le plus cher de ses désirs; qu'il n'a jamais pensé à faire valoir sa fortune.

BOURVAL.

Jamais; c'est la vérité.

JULES.

Que, soit que vous ayez la place, soit que vous ne l'ayez pas, il n'en sera pas moins jaloux de m'obtenir la main de votre fille.

BOURVAL.

Oui, il suffit que vous la méritiez; je suis riche, vous êtes savant; j'ai gagné de l'argent, vous avez bien élevé mon fils; partant, nous ne nous devons rien; que mon argent soit pour votre fille un faible acquittement de ce que vous avez fait pour mon fils. N'est-ce pas, que cela n'est pas mal dit? Par conséquent, je donne une dot; que vous en donniez une, ou que vous n'en donniez pas, il n'en faut pas moins marier ces chers enfants, puisque la tête leur en tourne à tous les deux.

DUBUISSON.

Ma fille m'a fait connaître qu'elle distinguait monsieur votre fils, et, quoique la tête ne lui en tourne pas.....

ADÈLE.

Je ne rougis pas d'un sentiment que vous-même avez approuvé; voilà ce que monsieur a voulu dire, mon père.

BOURVAL.

Oui, précisément ; voilà ce que j'ai voulu dire : ne vous formalisez pas.

DUBUISSON.

Qui? moi, monsieur, me formaliser quand vous me comblez de politesses, et quand je vois à travers vos expressions la bonté de votre cœur.

BOURVAL.

Monsieur, c'est vous qui me comblez.... (*A son fils.*) Comment donc ! mais il est charmant.

DUBUISSON.

Quant à la dot, je vous crois trop raisonnable pour me faire l'injure de croire....

BOURVAL.

Eh non ; il n'y a pas d'injure.... il n'y a pas de mal à n'être pas riche.

JULES, *à son père.*

Mon père....

BOURVAL.

Eh ! laisse donc ; c'est un compliment que je veux lui faire.

ADÈLE.

Mon père veut dire que s'il n'est pas en état de donner une dot aussi forte que vous, sa fortune lui permet de m'en donner une, et qu'il compte assez sur votre délicatesse pour croire que vous ne la refuserez pas.

BOURVAL.

Parbleu, il n'y a pas de délicatesse à cela. Une dot ! cela

ne se refuse pas, et cela ne nuit jamais dans un ménage; n'est-ce pas, mes enfants?

ADÈLE.

Il est vrai.

BOURVAL.

Ah çà, maintenant, convenons d'une chose : je suis brusque, impoli, vous êtes susceptible, exigeant.... Non, vous n'êtes pas susceptible, mais délicat, un peu fier, n'est-ce pas? Cela tient à l'amour-propre. Voulez-vous qu'avec mon gros bon sens je vous donne un conseil qui ne part pas d'un imbécile? Traitons nos affaires par nos enfants : mon fils a de l'esprit, votre fille n'est pas sotte; que mon fils vous explique ce que je veux vous dire, et vous ne vous en choquerez pas; que votre fille me dise ce qui vous pique, et je vous mettrai la chose au net. Hem! est-ce convenu?

DUBUISSON.

Eh bien, soit.

SCÈNE XXVI.

ADÈLE, DUBUISSON, BOURVAL, JULES, FIERVILLE.

FIERVILLE.

Félicitez-moi, félicitez-moi, cher docteur. Ah! il n'est pas là. Mais c'est égal, j'aurai la place.

DUBUISSON.

Vous l'aurez!

FIERVILLE.

C'est sûr ; je quitte le ministre, le ministre lui-même : il m'a fort bien reçu. On ne voulait pas me laisser entrer ; mais j'ai forcé la porte : il ne m'a dit qu'un mot ; il était fort occupé, car il me priait d'abord de le laisser tranquille ; mais quand je lui ai expliqué mon affaire, quand je lui ai dit que sa parente, madame Florange, et monsieur Dorbel, son ami, lui parleraient en ma faveur : La place est promise à quelqu'un qui a fait ses preuves, me dit-il de la manière la plus affable, et en me reconduisant presque jusqu'à la porte. Oh ! c'est un homme charmant, en vérité ; je suis enchanté de sa réception.

DUBUISSON.

J'en étais sûr.

BOURVAL.

Qu'est-ce que c'est donc que cet original là ?

ADÈLE.

Un étourdi qui sollicite précisément la même place que mon père.

BOURVAL.

Oui dà. Monsieur Dubuisson, cela ne change rien à nos conventions : qui que ce soit qui l'emporte de vous ou de monsieur, nous n'en marierons pas moins nos enfants.

FIERVILLE.

Comment ! qu'est-ce ? Expliquez-moi : monsieur serait-il mon compétiteur, par aventure ?

SCÈNE XXVII.

JULES, ADÈLE, BOURVAL, DUBUISSON, URBAIN, MADAME FIERVILLE, FIERVILLE.

MADAME FIERVILLE.

C'est une trahison ! c'est une perfidie !

URBAIN.

Mais, madame....

MADAME FIERVILLE.

Non ; c'est abominable ; je le dirai tout haut. Écoutez tous le joli trait que vient de me faire monsieur Urbain : Monsieur se laisse mener par moi chez Dorbel pour solliciter en notre faveur ; et là, en ma présence, monsieur demande, obtient la place pour un autre que mon mari.

FIERVILLE.

Ah ! mon Dieu !

MADAME FIERVILLE.

Et quand je lui reproche sa conduite : C'est votre faute, me dit-il ; si vous m'aviez laissé le temps de vous le dire, vous sauriez qu'un autre avait avant vous des droits à cette place et à mon estime. Et pour qui, s'il vous plaît, monsieur se montre-t-il si prodigue des devoirs de l'amitié ? C'est pour ce professeur du lycée d'Amiens, dont je vous parlais avec tant de mépris.

DUBUISSON.

Avec mépris, madame...

FIERVILLE.

Eh mais, c'est monsieur, ma bonne amie : je viens de m'en douter tout à l'heure.

MADAME FIERVILLE.

Pas possible !

DUBUISSON.

Mais, au lieu de m'affliger de votre mépris, j'aime bien mieux me féliciter de devoir tout à mon ami.

URBAIN.

Tu ne me dois rien : Dorbel n'a pas plus oublié que moi notre ancienne amitié ; ton nom seul avait suffi pour le décider ; et avant même que je lui eusse parlé de toi, tu avais la place. (*A Fierville.*) Mon cher parent, pourquoi vouloir commencer un état aux dépens de ceux qui y ont consacré toute leur vie ? Avec votre fortune, vos talents aimables, ne pouvez-vous donc mener une vie heureuse et indépendante ?

FIERVILLE.

Écoute donc, ma femme, quand nous nous désolerons..... Ne sais-je pas au fond du cœur que je mérite la place ? Cela me suffit, et je pardonne au docteur.

MADAME FIERVILLE.

Cependant, mon ami, il est bien désagréable....

FIERVILLE.

Eh ! non ; voyons toujours les choses du bon côté : me voilà rendu tout-à-fait au commerce des muses.

BOURVAL.

Joli commerce ! puisse-t-il vous prospérer comme le mien m'a réussi ! Et vous, tâchez de prendre votre bonheur avec résignation, comme monsieur prend son malheur avec joie.

URBAIN.

J'espère qu'à présent tu ne te refuseras pas à venir dîner avec moi chez Dorbel.

DUBUISSON.

Non sans doute.

URBAIN.

Si cependant tu faisais encore quelques difficultés, voici un billet d'invitation qu'il m'a chargé de te remettre. Tu verras qu'il attend aussi monsieur Bourval et son fils. Vous viendrez ?

BOURVAL.

Parbleu ! il me tarde de le voir et de le remercier ce brave homme. Un petit mot encore, monsieur Dubuisson. Qu'un subalterne, qu'un homme malheureux, trahi dans sa confiance, se fâche et s'inquiète au premier mot qu'on lui dit, il faut le plaindre et lui pardonner ; mais que cela vous arrive à vous, heureux père, heureux ami, jouissant d'une honnête fortune et de l'estime générale, morbleu ! permettez-nous d'en rire.

DUBUISSON.

Soit, riez, mais riez tout bas.



URBAIN.

Oui, qu'il ne s'en aperçoive pas ; mais qu'il s'aperçoive sans cesse qu'il est aimé, chéri, estimé : voilà l'ordonnance que je vous donne pour lui, et peut-être parviendrons-nous à le guérir.

FIN DU SUSCEPTIBLE ET DU TOME IV.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
Le Mari Ambitieux, ou l'Homme qui veut faire son chemin	1
Le Vieux Comédien	119
Monsieur Musard, ou Comme le temps passe. . .	179
Les Tracasseries, ou Monsieur et Madame Tatillon. .	235
L'acte de naissance.	351
Le Susceptible.	405

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.



